

DU GÉNIE

DES

PEUPLES ANCIENS.

DE L'IMPRIMERIE DE HARDY,
rue de la Harpe, ancien Collége d'Harcourt.

DU GÉNIE

DES PEUPLES ANCIENS,

OU

TABLEAU HISTORIQUE

ET LITTÉRAIRE

DU DÉVELOPPEMENT DE L'ESPRIT HUMAIN CHEZ LES PEUPLES ANCIENS, DEPUIS LES PREMIERS TEMPS CONNUS JUSQU'AU COMMENCEMENT DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Par Mme V. DE C*******

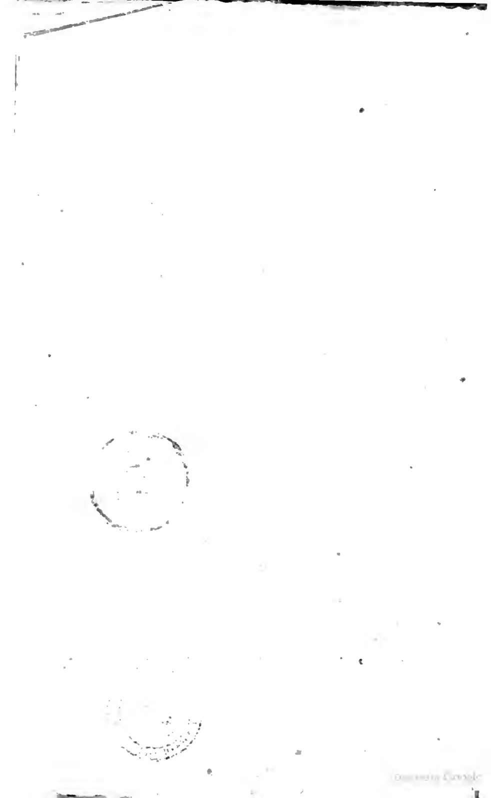
TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, vis-à-vis de celle du Pont de Lodi, nº 9.

M. DCCCVIII.





DU GÉNIE
DES
PEUPLES ANCIENS.

HUITIÈME ÉPOQUE.

Depuis le deuxième siècle, jusqu'au premier siècle avant l'ère chrétienne; ou depuis l'entrée des Romains dans la Grèce, jusqu'à son assujettissement entier; depuis les règnes d'Antiochus le Grand et de Ptolémée Epiphane, et en Egypte et en Syrie, jusqu'à ceux d'Antiochus Grypus et de Ptolémée Lathyre; depuis la fin de la deuxième guerre punique jusqu'à la guerre de Jugurtha et aux commencemens de Marius.

LIVRE QUINZIÈME.



CHAPITRE PREMIER.

Des Grecs, depuis le deuxième siècle, jusqu'au premier siècle avant l'ère chrétienne.

Les événemens dans le siècle ouvert à notre étude, semblent marcher à une conclusion, et n'avoir plus maintenant d'importance, que relativement au résultat

plus grand qu'ils doivent sitôt amener. Rome envahit, et tout lui cède; et l'instinct de cette destinée semble dégrader les esprits, fléchir tous les talens et désorganiser les états.

Rome avait conquis jusque là, par la force de ses armes et la roideur de son courage. Arbitre souveraine des puissances partielles, qui successivement avaient espéré de s'en faire un appui, Rome commença à ne pas négliger d'y fomenter des divisions pour hâter leur affaiblissement, et rendre ses lois nécessaires. Elle régna en peu d'années, mais sur une masse inerte, et devenue incapable de toute fermentation; et l'empire ne trouva aucune ressource vitale dans son sein, quand le temps lui eut créé des ennemis redoutables.

La Grèce acheva de s'anéantir en cinquante-quatre années. Le roi de Macédoine, la confédération des Etoliens, celle des Achéens, avaient continué leurs impolitiques divisions, et leur allié devint leur maître. C'est vainement qu'ils se persuadent qu'il leur sera permis de remporter une victoire; une puissance surnaturelle est au-dessus d'eux; et si cette puissance qui ne redoute point de si faibles états, redoute encore les hommes, redoute les caractères, elle use de violence et les arrache à leur patrie.

On en vit l'exemple deux fois en ce petit nombre d'années. Paul Emile, vainqueur de Persée, fit disperser en Italie tous ceux qui lui faisaient ombrage en Macédoine. Plus de mille citoyens que la confédération achéenne considérait, éprouvèrent le même sort, et après dix-sept ans, réduits à n'être plus que trois cents

malheureux, le retour enfin leur fut permis. Le célèbre Polybe se trouvait parmi eux; mais ses lumières auparavant l'avaient fait distinguer dans Rome, et son crédit, ses rares vertus, en firent le bienfaiteur de sa triste patrie. Rome détruisit et écrasa ce qu'elle ne se flatta pas de gagner, et dans le cours de ce siècle même Corinthe, Carthage et Numance, ne furent plus que des ruines. Il était écrit cependant que les rivages de l'Afrique recevraient, quelque jour, le dernier soupir de la liberté de Rome, et que les rivages de la Grèce conserveraient et son sceptre et son nom, long-temps après que les Goths auraient monté au Capitole.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire au plan que nous nous sommes proposé, d'entrer ici dans de grands détails. Philippe, roi de Macédoine, qui s'était allié avec Annibal pendant la deuxième guerre punique, vit s'élever contre lui la vengeance des Romains; et la querelle des Etoliens et des Achéens, ses alliés, servit bientôt de prétexte à cette vengeance. Les guerres intestines de la Grèce, presque sans but, et conséquemment sans espoir, amenaient des dévastations et des désastres que rien ne pouvait excuser; quand l'esprit manque d'une suite de données, il n'est presque point d'excès auxquels son agitation ne se porte. Philippe saccagea les environs d'Athènes; le lycée fut détruit; les tombeaux, les statues, rien ne fut respecté; aussi, dès que la flotte romaine fut entrée dans le port avec celle d'Attale, roi de Pergame, Athènes fit plusieurs décrets contre Philippe et contre ses ancêtres; elle décida que tout ce qui pourrait jamais être

proposé contre lui serait admis sans discussion, et que, quiconque ferait une proposition en sa faveur, pourrait être tué sur-le-champ. Des honneurs proportionnés à ces témoignages de haine, furent en même temps prodigués aux Romains.

Flaminius vainquit Philippe, et il le contraignit à conclure un traité, d'après lequel son fils Démétrius fut envoyé à Rome, comme un otage.

Flaminius fit ensuite proclamer, au nom du peuple Romain et au sien, la liberté des villes de Grèce; on célébrait les jeux isthmiques, et rien ne peut se comparer sans doute aux bruyantes acclamations que poussa alors un peuple entier, rassemblé effectivement et dans l'ivresse de la joie. Aucun triomphe ne peut se comparer à celui que goûta Flaminius. Citoyen de Rome, il donnait la liberté aux vainqueurs de l'Asie, aux enfans de tant de héros, dont tout rappelait à chaque instant la gloire. Il proclamait la liberté sur le sol où tant de fois elle avait opéré des prodiges, et où elle avait fait éclore tant de chefs-d'œuvres. Rome s'acquit par cet acte éclatant une prépondérance absolue sur la terre, car le bienfait donne seul l'idée de la puissance; et si l'on s'avance par la force, on ne s'élève que par la grandeur.

Ce grand événement arriva cent quatre-vingt-seize ans avant l'ère chrétienne, vingt ans seulement depuis la fameuse bataille de Cannes.

Flaminius acheva son ouvrage, en réglant avec autant de douceur que de sagesse, les intérêts des villes de Grèce; mais la Grèce ne pouvait alors de-

meurer en paix en elle-même, et Rome devait ruiner avec ses armes ce qu'elle avait relevé avec un mot.

Les Etoliens qui les premiers avaient appelé les Romains dans son sein, devinrent bientôt leurs ennemis. Sparte et Nabis, qui depuis la mort de Machanide en était devenu le tyran, avaient toujours résisté aux Achéens, qui s'étaient alliés à Flaminius. Nabis vaincu par Philopemen, fut tué en surprise par les Etoliens, et Philopemen entrant alors dans Sparte, agrégea cette ville à la ligue, et abolit les institutions de Lycurgue, dont il ne restait plus que le nom.

Les Etoliens cependant recherchèrent l'appui d'Antiochus le Grand, qui déjà avait ressenti la hauteur impérieuse des Romains, quand il avait osé faire une attaque au roi de Pergame leur allié. Annibal était à sa cour; ce redoutable ennemi de Rome voulait que l'on portât tout aussitôt la guerre au cœur même de l'Italie, et il se chargeait de l'y soutenir; mais la jalousie, cette passion humiliante qui se nourrit de nos propres revers; la jalousie était devenue maîtresse des sentimens d'Antiochus, et dominait les intérêts de ceux qu'il appelait à le diriger. L'air que respirent les princes n'est guère que le souffle impur de la foule qui se presse autour d'eux. Antiochus rejeta les conseils d'Annibal, il passa dans la Grèce, il fut vaincu aux Thermopiles; les Romains le suivirent en Asie, ils se battirent auprès de Sardes, et l'obligèrent à une paix ruineuse, cent quatre-vingt-neuf ans avant l'ère chrétienne.

Philippe, roi de Macédoine, n'avait point pris part

à cette guerre; il avait même reçu dans ses états les chefs fameux de l'armée romaine. Scipion l'Africain, dont l'ame comprenait toutes les nuances du bon goût et tout le charme du vrai beau, sut apprécier l'accueil qu'il reçut de Philippe, et jouir des plaisirs sagement assortis que le monarque grec s'occupa de lui procurer.

Ce prince, au bout de quelques années, entraîné par les menées indignes de Persée, l'aîné de ses fils, qu'il avait eu d'une concubine, fit empoisonner son deuxième fils, et le seul qui fût légitime, Démétrius, l'élève des Romains, qui l'avaient gardé en otage. Philippe survécut peu de temps à cette action dénaturée. Il connaissait toute l'injustice d'une cruauté irréparable, et il laissa le trône et la vie cent soixante-huit ans avant l'ère chrétienne. La guerre qui devait achever de renverser la couronne d'Alexandre, se préparait de longue main; et Persée, par une conduite mal habile, en précipita le dénouement.

La Grèce, durant cet intervalle, avait perdu le dernier de ses grands hommes. Philopemen, Annibal et Scipion l'Africain, moururent tous trois la même année.

Philopemen périt assassiné. La ville de Messène avait été nouvellement détachée de la ligue des Achéens par quelques esprits turbulens: le héros de la ligue voulut la reconquérir; renversé de cheval pendant une action vivement soutenue, il fut pris, conduit à Messène, précipité dans un cachot, et contraint d'y boire le poison. Lycortas, de Mégalopolis, père de Polybe, ne

tarda pas à venger ce crime. Les cendres de Philopemen furent rapportées en pompe dans sa patrie. Polybe, jeune encore, tenait entre ses mains l'urne qui renfermait ce dépôt précieux, et les prisonniers de Messène furent lapidés sur le tombeau.

« La Grèce, dit Plutarque, la Grèce fut semblable aux mères, qui préfèrent les derniers de leurs enfans qu'elles ont eus sur le retour de l'âge. » Ayant comme enfanté Philopemen dans sa vieillesse, et après les grands personnages qu'elle avait autrefois portés, la Grèce l'aima singulièrement. Elle avait relevé sa puissance à mesure qu'elle avait vu croître sa renommée, et on l'appela le dernier des Grecs.

Philopemen, instruit dans son enfance par deux philosophes distingués, écoutait volontiers les discours et lisait avec plaisir les traités de philosophie qui pouvaient l'aider à faire des progrès dans la vertu. Il cherchait dans Homère les grandes expressions du courage et des plus nobles sentimens. Il lisait les Tactiques d'Evangélus, auteur connu de son temps; il lisait les histoires d'Alexandre, et se rendait compte, en pleine campagne, des théories de l'art militaire; mais il ne lisait, disait-il, qu'afin d'apprendre à mieux agir.

Ce grand homme fut effectivement plus guerrier que politique; mais sa patrie, sa république, était alors à une de ces époques où le citoyen ne peut servir son pays qu'en certaines opérations, et où il se flatterait vainement de commander aux élémens qui l'environnent, et qui menacent chaque jour de le bouleverser.

« Voué à la guerre, dit Plutarque, comme à une pro-

fession qui donnait plus d'étendue à la vertu, Philopemen exerçait soigneusement son corps; et, comme les exercices de la lutte lui semblaient devenus trop étrangers à ceux de la guerre, c'était à la campagne, c'était en partageant les travaux et le régime de ses esclaves, qu'il songeait à se fortifier, et il revenait ensuite travailler aux affaires publiques avec les magistrats et ses amis.

« Philopemen dépensait en chevaux et en armes le revenu de ses biens et le produit de ses prises, ou bien il les employait à payer la rançon de ses concitoyens prisonniers. Son désintéressement était tel, que, lorsque après la mort de Nabis, son tyran, Sparte voulut lui offrir les trésors qu'il avait à sa possession, il ne se trouva personne qui eût assez de courage pour les lui proposer, et quand il eut enfin connu le vœu des habitans de Sparte, il s'empressa d'annoncer ses refus; il les engagea même à ne pas dépenser leurs richesses pour gagner et corrompre leurs amis, gens de bien, parce qu'ils pouvaient toujours compter sur leurs vertus et leurs services, mais à les employer plutôt pour acheter et gagner les méchans; et il vaut mieux, leur disait-il, fermer la bouche à ses ennemis qu'à ses amis. »

Nous avons vu que la guerre de Macédoine se préparait depuis long-temps. Les ambassades se succédaient à Rome, et Rome ne cessait d'envoyer des commissaires, et de prononcer dans tous les démêlés de la Grèce. La principale force de Philippe eût certainement reposé dans les villes de la Grèce; et le point

essentiel avait été d'abord de les retirer de son alliance. La Grèce n'était point encore accoutumée au joug romain; et si Flaminius, leur chef, n'eût été doué, selon Plutarque, des plus conciliantes qualités; s'il n'eût toujours été porté à relâcher même de ses droits les plus justes, pour trouver des tempéramens; s'il n'eût été affable et insinuant, la Grèce ne se serait pas soumise si facilement à une domination étrangère.

La guerre contre Persée dura près de dix ans. Paul Emile la termina; et le roi de Macédoine orna son magnifique triomphe. Jeté dans un cachot, après y avoir paru, il en fut retiré par son vainqueur lui-même, mais seulement pour changer de prison, et il succomba peu après. Aucun de ses enfans ne vécut après lui; mais, sous leur nom, quelques hommes hardis troublèrent encore la Macédoine pendant un petit nombre d'années.

Paul Emile, comme je l'ai dit, enleva à la Macédoine tous ceux qu'il crut contraires aux nouvelles institutions qu'il s'attacha à combiner pour elle. En vérité, le malheur est né avec le monde, et l'on ne saurait considérer, sans un sentiment de douleur, les larmes que la politique y a tant de fois fait répandre; mais il est, sous ce rapport, des maux pour tous les âges; il en est dont nous sommes ou dont nous devons être exempts: ces tyranniques transplantations d'une génération entière sont devenues impossibles, à cause des relations de circulation et de commerce, à cause des mœurs enfin, l'autorité la plus puissante. Le corps social a acquis, un aplomb inconnu à l'antiquité, de-

puis que l'ordre social n'a plus pour base principale l'esclavage, et que les masses peuvent juger et vouloir. C'est l'opinion de la multitude qui fait la sauvegarde de tous.

Paul Emile dévasta l'Epire, afin de venger les Romains : il y fit cent cinquante mille hommes esclaves, et il enrichit ses soldats du prix énorme de leur vente. Nos mœurs encore repoussent ce trafic de guerre. La civilisation de notre siècle s'efforce d'arracher les individus aux fureurs de ceux qui les mènent, et elle sépare autant qu'elle peut la violence et le profit.

J'ai dit que plus de mille citoyens de la république achéenne avaient suivi en Italie les exilés de Macédoine. Rome opprimait maintenant, et sourdement, et de vive force : l'arrière pensée d'envahir faisait de ses traités autant de trahisons; elle exigeait des peuples et des rois le respect et l'obéissance, et elle prit à tâche, en tout lieu, d'honorer ceux qui lui vendaient leur foi, et d'accabler les amis de leur pays.

Les Achéens, poussés à bout, se révoltèrent vers le milieu du siècle; mais le désespoir quelquefois métamorphose l'énergie de l'indignation en une démence frénétique. Trop souvent alors on s'abuse; les motifs de la résistance paraissent en être les moyens : on confond le droit avec la possibilité, et l'entraînement précipite une entreprise téméraire, sans même qu'un rayon d'espérance ait éclairci les ombres du danger. Corinthe osa traiter avec ignominie les commissaires ou les ambassadeurs de Rome. Elle fut prise, pillée, réduite en cendres; et les métaux précieux que l'in-

cendie y mit en fusion, formèrent, dit-on, de leur mélange, le célèbre airain de Corinthe. Le farouche Mummius, incapable de les apprécier, lui enleva les statues de Lysippe et les plus magnifiques tableaux, les unes à cause de leur dorure, les autres pour leurs dimensions, qu'il mesura avec exactitude.

La Grèce fut réduite en province romaine. Le vertueux Polybe, de retour dans sa patrie, n'eut plus à s'occuper que de soulager ses maux. Il réussit à pacifier les derniers orages des villes, et à les façonner au joug qu'elles ne pouvaient plus rejeter, en l'allégeant autant qu'il fût en lui. On lui éleva des statues; et il s'en trouva une dont l'inscription portait que la Grèce n'eût point fait de fautes, si dès le commencement elle eût été docile aux conseils de Polybe; mais qu'après les avoir commises, c'était encore dans le sage Polybe qu'elle avait rencontré son digne libérateur.

Le sort de la Grèce fut fini; mais le charme de ses mœurs, le prix de ses lumières, la perfection de ses monumens en tout genre, la dignité enfin de ses souvenirs, en firent long-temps encore l'école de ses maîtres, et elle fut indépendante, comme un philosophe l'est toujours.

Pendant qu'elle subissait ainsi le joug imposé par les Romains, les rois qu'elle avait mis sur les trônes de l'Asie imploraient tour à tour ou l'appui ou le pardon de ces altiers vainqueurs.

Antiochus, appelé le Grand, monarque de Syrie, avait osé, ainsi que nous l'avons vu, porter ses armes contre Rome, pénétrer jusque dans la Grèce, et s'allier avec

les Etoliens. Nous avons vu quel résultat avait eu cette guerre imprudente; il périt, peu de temps après, dans une province de la Médie, en dépouillant un temple magnifique, dont il voulait employer les trésors à acquitter la dette que la république romaine lui avait rigoureusement imposée. Polybe nous apprend que ce temple était soutenu par des colonnes dorées; on y voyait des tuiles d'argent et des briques d'or. Le palais d'Ecbatane aussi était de bois de cèdre et de cyprès; il était revêtu de lames d'or et d'argent, et recouvert de tuiles également précieuses. Les Grecs, depuis le passage d'Alexandre le Grand, n'avaient cessé de détourner ou de convoiter tant de richesses. Antiochus y fut la victime d'une avidité audacieuse; et Antiochus Epiphane, le deuxième de ses successeurs, ayant tenté une semblable entreprise, fut repoussé avec la même vigueur, et mourut à Ecbatane même avec le désespoir et les remords d'un sacrilége.

L'histoire de Syrie n'offre, depuis cette époque, qu'une suite obscure de désordres, de maux et de crimes. Séleucus avait succédé à Antiochus le Grand; et Antiochus Epiphane succéda à Séleucus, son frère, dont le fils était à Rome en qualité d'otage. Son règne fut troublé de guerres continuelles avec les Juifs et les Egyptiens. Les braves Macchabées lui opposèrent en Judée la plus mâle résistance; et les Romains protégèrent les faibles rois d'Egypte. Popilius, commissaire envoyé de leur part, rencontra Antiochus auprès d'Alexandrie, à la tête de son armée. Il lui porta devant tous les paroles du sénat et du peuple; et voyant qu'Antiochus différait

de lui répondre, il traça sur le sable un cercle autour de lui, et lui prescrivit de s'expliquer avant que d'avoir fait un pas. Antiochus déconcerté consentit à l'obéissance, et reprit le chemin de ses états. Cet étrange événement répond à la victoire de Paul Emile, en Macédoine, cent soixante-huit ans avant l'ère chétienne.

Les rois que la république romaine défendait de cette façon puissante étaient Ptolémée Philométor et Ptolémée Evergète II, autrement surnommé Phiscon, tous deux enfans de Ptolémée Epiphane, dont les Romains auparavant avaient accepté la tutelle. Ptolémée Epiphane, victime du poison, avait terminé jeune un règne de tyrannie. Philométor, son successeur, fait prisonnier par Antiochus, avait été aussitôt remplacé par son frère Phiscon ou Evergète II. L'influence des Romains rendit Philométor à l'Égypte et à la couronne, et les deux princes régnaient ensemble, quand un mot de Popilius sauva leurs états menacés. Ces deux princes, bientôt divisés, allèrent tour à tour à Rome implorer, comme supplians, l'autorité et les décrets de leur arbitre souveraine. On dit que Ptolémée Phiscon offrit alors sa main à la célèbre Cornélie; mais la mère des Gracques refusa de devenir reine en Egypte.

Les deux rois se réconcilièrent, et Philométor étant mort, Phiscon eut le trône sans partage.

Cependant Antiochus Eupator, fils d'Antiochus Epiphane, lui avait alors succédé. Démétrius, fils de Séleucus, dont Epiphane, en son absence, avait occupé l'héritage, s'échappa de Rome où il était en otage, et détrôna le jeune Eupator. Alexandre Bala, un jeune

audacieux, prétendit se faire passer pour le frère d'Eupator. Il eut des partisans, fut reconnu des Romains, vainquit Démétrius, et épousa la fille du roi d'Egypte. Mais Démétrius Nicanor, fils de celui qui venait de périr, attaqua bientôt Alexandre, vengea son père, et régna en Syrie.

Les cruautés qui accompagnaient, à cette époque, tant d'éphémères possessions du trône, ne permettaient pas qu'aucune fût durable. Tryphon, guerrier ambitieux, fit proclamer le jeune fils d'Alexandre sous le nom d'Antiochus Théos, obligea Séleucus Nicanor de se retirer à Laodicée; et bientôt, ayant fait assassiner son jeune pupille, il se fit reconnaître à sa place. Démétrius, qui ne pouvait le combattre, tourna contre les Parthes les forces qu'il gardait encore; mais il devint leur prisonnier. Le résultat de ses efforts fut d'agrandir leur immense domination, et le monarque des Parthes, en ce temps, donna pour bornes à son empire l'Euphrate d'un côté, et de l'autre l'Indus.

Démétrius fut sept années captif, et quoique époux de Cléopâtre, il reçut la main de Rodogune, sœur de Phraates, roi des Parthes. La reine de Syrie, irritée de cet outrage, offrit ses droits à Antiochus Sidète, frère de Démétrius, et l'épousa. Il vainquit Tryphon, le fit périr, et régna lui-même en Syrie.

Des désordres, des crimes plus détestables encore, devaient suivre ces effrayantes convulsions. Des bouleversemens multipliés ne sont bientôt plus de grands événemens; leur triste et dangereux spectacle décou-

rage les talens et n'excite que les passions, dont l'avidité est le principe.

Antiochus Sidète fut vaincu et tué par les Parthes; Démétrius, qu'ils avaient renvoyé en Syrie afin d'opérer une diversion, se réunit à Cléopâtre, et reprit la place qu'il avait occupée; mais, ayant voulu se mêler aux querelles intestines de la famille coupable qui régnait en Egypte, il trouva, à son retour, le sort que lui ménageait la jalouse vengeance de Cléopâtre. Elle lui ferma, dans sa fuite, les portes de Ptolémaïde, et il fut tué devant cette ville, cent vingt-sept ans avant l'ère chrétienne.

C'était Phiscon, dont les infames cruautés avaient excité tant de troubles en Egypte. A la mort de Philométor son frère, il avait épousé sa veuve, leur sœur commune, et avait égorgé son fils entre ses bras. Bientôt, dégoûté de cette épouse, il avait pris sa fille, qui se trouvait sa propre nièce. Il contraignit une partie des habitans d'Alexandrie à abandonner leur séjour, et il la repeupla d'hommes de tout pays; mais il ne tarda pas à les redouter eux-mêmes, et ayant rassemblé les plus jeunes sur la place, il les y fit tous égorger. Ce forfait souleva la cité. Phiscon se réfugia en Chypre, et pendant qu'il levait des troupes contre Cléopâtre son épouse, qui s'était mise à la tête des mécontens, il poignarda le fils qu'il avait eu d'elle, et lui en envoya les membres déchirés.

Phiscon revint néanmoins en Egypte, et il ne paraît pas que le peuple, en ce pays, prît en masse une part active aux divisions de ses vainqueurs. Alexandrie,

centre de la puissance, était une ville entièrement grecque. Des Grecs dominaient sur l'Egypte; des pasteurs indépendans l'entouraient. La nation égyptienne, peu nombreuse, distincte de ses maîtres et façonnée au joug depuis long-temps, était d'ailleurs paisible et grave par caractère et par orgueil. Le sol, le fleuve, le climat, dont rien ne pouvait lui ravir la jouissance, comblaient chez elle ou prévenaient les besoins, et elle resta comme étrangère aux crises de ses propres destins.

Phiscon mourut l'an 117 avant l'ère chrétienne. Il laissa le royaume d'Egypte à Cléopâtre, sa nièce et son épouse, et à celui de ses deux fils qu'elle voudrait elle-même choisir et s'associer. Les guerres et les crimes dont ce testament fut le principe, ne peuvent se compter ni se décrire. Ce ne fut que vers l'an 83 avant l'ère chrétienne que Ptolémée Lathyre réussit à régner seul, après que son frère Alexandre eut poignardé Cléopâtre leur mère.

La Syrie, dans le même temps, voyait les mêmes forfaits; la veuve de Démétrius assassina Séleucus, l'un de ses fils, et fut contrainte enfin par l'autre à boire la coupe empoisonnée qu'elle lui présentait de sa main. Ce prince, appelé Antiochus Grypus, qui avait été obligé de laisser à Antiochus de Cizique, fils de Sidète, une part du royaume de Syrie, mourut assassiné quatre-vingt-dix-sept ans avant l'ère chrétienne.

On frémit en retraçant de si horribles événemens, en mettant en lumière de si sombres atrocités. Quand l'excès de la dépravation produit de si épaisses ténèbres, il n'est plus de lueur capable de les percer; et

ce n'est pas au-dessus d'une masse de crimes qu'il appartient au génie de se soutenir. Quand les notions communes de vertus et de devoirs sont effacées du cœur des hommes, quand ce contrat tacite est brisé, on se flatterait en vain d'y suppléer par de vaines lois; toutes les lumières s'éteignent, tous les sentimens s'altèrent. Heureux sans doute les temps modernes où l'étendue des sociétés et les moyens plus grands d'industrie, de bonheur et d'aisance, peuvent réagir fortement contre la fatale influence des maux politiques d'un état!

Ce fut vers la fin de ce siècle, cent trente-trois ans avant l'ère chrétienne, qu'Attale Philométor, roi de Pergame, et l'un des plus farouches tyrans, légua ses biens et son royaume au peuple romain satisfait. Prusias, roi de Bithynie, s'était déjà nommé l'affranchi de ce peuple; on l'avait vu dans Rome en affecter le titre, et même en porter le costume.

CHAPITRE II.

Des Arts, des Sciences et de la Philosophie, chez les Grecs, depuis le deuxième siècle, jusqu'au premier siècle avant l'ère chrétienne.

Il est impossible de ne pas demeurer frappé du triste tableau que présentent en ce siècle la philosophie, les arts et tous les genres de littérature dans la Grèce désolée. Il se trouve de l'affinité entre le bon goût et le bonheur.

On a quelquefois remarqué qu'à la suite des temps de troubles et d'orages, les plus aimables facultés de l'esprit humain avaient pris le plus heureux essor. Mais si un sol plein de vigueur se charge quelquefois d'abondantes moissons, après qu'un fleuve débordé l'a recouvert de ses flots limoneux, ce n'est pas du moins durant l'inondation qu'il donnera les signes de sa fécondité. Le siècle dont nous venons de parcourir les événemens dans l'histoire de la Grèce, n'eut pas un moment de relâche. Alexandrie, l'asile des sciences, après le partage des états d'Alexandre, vit, à la fin de ce siècle même, la plus aveugle tyrannie disperser tous ses nourrissons. Les villes de l'Ionie, les îles de l'Archipel, les accueillirent alors avec faveur; ils y fondèrent des écoles.

Rome chaque jour étendait sa puissance, et il semblait que cette arche immense dût recueillir les trésors

des connaissances humaines, pendant que tout s'abymait autour d'elle sous les flots qui l'élevaient toujours. C'est à cette grande époque sur-tout que les lettres grecques y obtinrent les succès qui leur étaient dus. Carnéade, Critolaüs et Diogène de Cizique, tous trois ambassadeurs d'Athènes, y portèrent l'éloquence et la philosophie; et la jeunesse romaine s'y livra sans mesure.

Si l'exercice trop soutenu du pouvoir ôte à l'esprit ce genre d'ardeur et cette espèce d'ambition que toute étude approfondie demande, il y a dans le sentiment de sa propre grandeur et dans l'habitude des grandes choses, une disposition naturelle à saisir tout ce qui nourrit les idées, et en suggère de nouvelles. La jeunesse romaine sentit le prix du savoir; et les Romains, en moins d'un siècle, eurent mérité, sous ce rapport, de rivaliser les Grecs même. Chez eux, les plus belles connaissances ornèrent désormais les esprits. Les affranchis furent tous des savans; les esclaves domestiques eurent l'usage des lettres.

Cette période qui nous occupe, ne nous présente en Grèce aucun artiste dont le nom ait acquis de la célébrité; et ce fut un Romain, établi dans la Grèce, qui acheva, dans la ville d'Athènes, le temple si fameux de Jupiter Olympien, dont Pisistrate avoit posé les admirables fondemens. On ne saurait douter néanmoins que la Grèce n'eût encore des artistes habiles, et que l'usage de décerner des statues aux hommes célèbres, et de s'en décerner à soi-même, ne fût encore dans toute sa force. Paul Emile fit placer la sienne sur la

base qui attendait celle de Persée, dans l'enceinte de Delphes. Flaminius en reçut un grand nombre; Calcis lui donna, de plus, des autels et des prêtres, et le nomma, avant Hercule et Apollon, dans l'ordre des offrandes qu'on lui fit partager avec tous les dieux immortels.

De telles adulations étonnent; mais c'était d'imagination que les Grecs exagéraient tout. La cause des statues d'Aratus et de Philopemen fut solennellement plaidée par Polybe devant Mummius, et l'orateur victorieux eut des statues pour récompense.

On ne peut guère, à cette époque, nommer un poète dans la Grèce. Callimaque le Jeune, neveu du plus fameux, composa cependant, vers le commencement de ce siècle, des poèmes héroïques vantés, dont il ne reste aucun vestige. L'étude des ouvrages des anciens, qui amortit souvent, par le plaisir qu'elle procure, et à cause du temps qu'elle emploie, le besoin de composer soi-même; la diversité des connaissances qui développe un si grand nombre d'idées, mais qui distrait quelquefois le génie; les malheurs des temps, en un mot, qui ne laissaient plus chercher que des consolations, où l'on eût prétendu trouver autrefois la gloire; tout concourut à créer, en ce temps, la classe moyenne de ceux qu'on nomme littérateurs. Hommes laborieux et aimables, l'érudition leur doit des recherches précieuses; leurs abrégés, leurs dissertations, leurs recueils, ont répandu dans tous les rangs de la société cette teinte universelle d'instruction qui colore si agréablement les esprits, et donne le secret de mille

jouissances; mais un siècle jamais ne leur devra sa renommée.

Celui qui nous occupe vit Antipater, de Sidon, joindre les lettres à la philosophie; le maître de Possidonius passa pour un poète heureux. Nicandre, dans le même temps, fut médecin et poète. Aristarque, de Samothrace, embrassant une tâche difficile, commença l'exercice épineux et hardi d'une saine et utile critique. Le roi Philométor remit à ce savant l'éducation de son fils, et il vécut dans l'honorable asile que Phiscon n'avait point encore si indignement profané. Aristarque s'est fait connaître par ses judicieux travaux sur les poèmes immortels d'Homère. Il s'appliqua à en purger et à en fixer le texte, et le nom qu'il a porté est devenu l'éloge de ses sages imitateurs.

Apollodore, d'Athènes, fut un disciple d'Aristarque; il l'avait été également du philosophe Panœtius. On sait qu'il composa un grand nombre d'ouvrages, entr'autres un traité sur les dieux, un commentaire sur le catalogue des vaisseaux, qui se trouve dans l'Iliade, et une chronique écrite en vers. Les Amphictions rendirent à son savoir des honneurs publics par décret. La Grèce n'avait plus alors à couronner que des grammairiens.

Le nom de grammairien, nouveau alors dans la littérature, commença à être donné aux savans dont les travaux s'attachaient à la correction du langage, à la dissection, à l'analyse exacte des morceaux les plus estimés, et produisaient enfin des commentaires profonds sur les difficultés que présentaient les passages des auteurs les plus connus.

Il nous reste un ouvrage sous le nom d'Apollodore, d'Athènes, intitulé *Bibliothèque*. On soupçonne que ce livre, tel que nous le possédons, n'est que l'abrégé de ceux que fit Apollodore, et n'a été rédigé, dans cette forme, qu'au quatrième siècle de notre ère. Photius est le premier qui ait cité cet ouvrage, et depuis le temps de Photius, il s'en est perdu une partie.

L'ouvrage d'Apollodore contient la généalogie presque complète de tous ceux que la mythologie nous présente en qualité de dieux, déesses, héros, etc. avec l'exposé très-succinct de toutes les actions qu'elle leur prête. Cette fatigante nomenclature n'omet aucune circonstance. Les Néréides, au nombre de quarante-cinq, y sont nommées; les enfans d'Hercule, au nombre de soixante-sept, y sont tous nommés, ainsi que leurs mères; les Danaïdes, les fils d'Egyptus, le sont également; les alliances, les origines, tout y est spécifié.

Un pareil dépôt est précieux. Cet ouvrage, ou plutôt cette compilation, est un monument de tout ce que les poèmes grecs les plus anciens ont conservé de traditions; il paraît, en effet, que toutes les parties de la plus ancienne histoire grecque avaient été traitées en des poèmes presque contemporains.

Les événemens mythologiques rapportés par Apollodore sont conformes, en général, aux traditions communément reçues. Clavier, traducteur de cet ouvrage, s'étonne avec raison de trouver l'idée de l'océan parmi les plus anciennes idées de ces peuples anciens, qui ne connaissaient que des rivages; mais peut-être ils n'attachaient pas à ce nom la même signification

que nous. Une des plus antiques traditions de la Grèce, supposait qu'Apollon se reposait chaque soir dans le sein de Thétis, et la mer Atlantique était, pour les anciens, la borne occidentale du monde.

On trouve, dans ce recueil, le nom de Japet, l'un des titans, époux d'Asie. On y trouve la tradition d'un coffre immense dans lequel Deucalion, fils de Prométhée, se sauva du déluge avec Pirrha son épouse. Prométhée lui avait suggéré l'idée de cette construction dans laquelle Deucalion réunit toutes les choses qu'il était nécessaire de conserver.

On voit, dès le début de ce livre, qu'Uranus ou le Ciel, gouverna le premier le monde, qu'il épousa la Terre, et qu'il en eut Briarée, Gyas et Cottus à cent bras et à cinquante têtes. Il eut ensuite les Cyclopes, avec un œil au milieu du front. Uranus enchaîna tous ses premiers enfans et les précipita dans le Tartare, qui est un lieu ténébreux dans les enfers, aussi éloigné de la terre que la terre l'est du ciel. Il eut ensuite les Titans. Saturne détrôna son père et rappela ses frères du Tartare. Jupiter, à son tour, détrôna Saturne, etc.

De pareilles traditions n'ont rien de cette grace qui distingue la mythologie grecque, et cependant elles en furent la base. Les primitives traditions, presque toutes, ont un caractère de tristesse et manquent entièrement de coloris. La Grèce, au temps où commencent les siennes, était un pays peu peuplé, humide, couvert de bois. Plusieurs traits de l'histoire d'Hercule, plusieurs traits même de l'histoire de Thésée et de presque tous les héros, annoncent des mœurs agrestes et bar-

bares; mais les Muses, de bonne heure, animèrent ses bocages et en firent leur patrie. Melpomène inspira les premiers poètes lyriques. Thalie encouragea l'agriculture naissante; ainsi le chef-d'œuvre dramatique, le triomphe de l'esprit humain rapporta sa double origine à l'ivresse des vendanges, à la joie des moissons, aux inspirations de la morale, au charme de la société, et toujours à l'abondance.

Je crois qu'on pourrait bien, en prenant quelque peine, retrouver des rapports frappans entre les plus antiques traditions des peuples. Les traits que l'on distingue dans leur obscurité, pourraient aider à composer un tout, comme ces lignes tracées sans objet apparent, et dont un jeu d'optique forme tout à coup un tableau.

L'école savante d'Alexandrie, qui devait s'éclipser un moment vers la fin de ce siècle orageux, vit briller cependant, et peu d'années avant ce désastre, le plus célèbre des astronomes que puisse produire l'antiquité. Hipparque, de Nicée, a mérité d'être nommé par Pline, le confident de la nature. Il inventa les principaux instrumens nécessaires à l'observation des astres; il trouva une méthode sûre pour prédire les éclipses avec exactitude, et il les calcula de suite pour six cents ans. Il s'occupa de nombrer les étoiles, d'en marquer la situation et la grandeur, et de laisser, en quelque sorte, le ciel en héritage à la postérité; ouvrage si grand, selon Pline, qu'il aurait honoré un dieu. Il n'est resté des ouvrages d'Hipparque, que son Commentaire sur les phénomènes d'Aratus; mais ceux qui ont sur-tout déterminé sa gloire, ont

long-temps porté la lumière sur les travaux de ses illustres successeurs. C'est d'après ses travaux que Ptolémée a dirigé les siens, ils nous éclairent encore après leur transfusion ; telles dans les bois ces brillantes clartés végétales que produit pour nous une substance entièrement désorganisée.

Nicétas, de Syracuse, est nommé en ce temps, parmi les astronomes. Agatharcide, de Gnide, est connu pour avoir donné une description de la mer Rouge. Enfin Eudoxe, si l'on s'en rapporte aux récits de Strabon, fit le tour de l'Afrique par mer, pendant que Cléopâtre excluait, ou rappelait tour à tour ses fils Lathyre et Alexandre.

Strabon a traité de fable l'histoire du voyage d'Eudoxe, qui devait cependant être encore très-récent : Pline en a recueilli les moindres circonstances; une proue de vaisseau, ornée d'une tête de cheval, comme celles des vaisseaux de Gadès, fut trouvée sur la côte orientale d'Afrique; et Eudoxe ne douta point qu'il ne fût possible de renouveler la tentative, dont ce débris lui faisait concevoir l'idée; il la risqua, et, dit-on, réussit. Quelle que soit, à cet égard, l'opinion qu'on puisse adopter; il est certain que la forme et l'extrémité de l'Afrique étaient généralement connues avant l'expédition de Vasco de Gama; mais il est des époques où des découvertes isolées, totalement étrangères aux intérêts du siècle, restent sans aucun résultat, et semblent perdues pour toujours. Le voyage entrepris au temps de Néchao, six cents ans avant l'ère chrétienne, est demeuré au nombre des grandes traditions

de l'esprit humain. Celui d'Eudoxe est à peine connu, l'esprit humain, à cette époque, ne pouvait guère goûter de pareilles distractions ; l'édifice des sociétés s'écroulait de toutes parts, et le torrent de la puissance romaine n'engloutissait plus que des décombres.

Les philosophes de la Grèce étaient devenus successivement de simples professeurs d'éloquence, de science ou de littérature. On n'en comptait même plus en Grèce qu'un petit nombre, et les plus distingués d'entre eux portèrent la philosophie dans Rome, comme le feu sacré dans un temple.

Carnéade, de Cyrène, avait renouvelé l'Académie, on l'en regarda comme le troisième fondateur; et Clitomaque, de Carthage, son disciple, partagea sa gloire sous ce rapport. L'éloquence de Carnéade servit aussi à sa réputation; et, vers le milieu de ce siècle, Athènes ayant à réclamer à Rome contre la ville de Sycione, Carnéade fut choisi pour son ambassadeur avec Critolaüs, péripatéticien, et Diogène, de Cizique, disciple du Portique : ces trois philosophes firent à Rome une sensation prodigieuse. Les sénateurs qui avaient appris le grec, se faisaient une gloire de rendre en leurs discours cette morale réduite en principes et en argumens. Ces traits d'esprit brillans qu'une pareille matière heureusement traitée faisait ressortir, offrirent aux Romains une source inconnue et de plaisirs et de surprise. En vain Caton craignit de voir évaporer en frivoles discours les sentimens de vertu qui devaient jaillir des cœurs, sans avoir besoin d'expression ; les études philosophiques se répandirent à Rome,

et le second Africain, le second Lélius, qui prirent part dit-on, aux compositions de Térence, eurent pour amis constans le philosophe Panœtius, de Rhodes, et l'historien Polybe, à qui le titre de philosophe est sans doute également dû. L'arbre épuisé de la Grèce fournit encore les greffes qui devaient élaborer les sucs sauvages, mais abondans, poussés d'un tronc plein de vigueur.

Nous avons parlé de Polybe, nous avons vu ce grand personnage illustrer son exil, en formant par ses leçons l'un des plus grands hommes de son siècle, et illustrer son retour, en protégeant sa patrie expirante, et l'ombre même de ses héros.

Polybe a entrepris d'écrire l'histoire universelle des temps où il a vécu : il la commencé à la cent quarantième olympiade, vers l'année deux cent seize avant l'ère chrétienne; mais les deux premiers livres, qui en sont comme le préambule, renferment le récit intéressant de la première guerre punique, et de celle que les Carthaginois eurent à soutenir contre les mercenaires. Polybe reprend l'histoire grecque depuis la guerre des Romains en Illyrie; il en rattache le récit aux mémoires fameux d'Aratus, pour tout ce qui a rapport à la ligue achéenne, et pour le reste à l'histoire de Timée.

Polybe, en décrivant la première guerre punique, n'omet nulle part ni les situations, ni les détails militaires : il fait le panégyrique des Romains, sans toutefois se montrer injuste pour le grand Amilcar Barca. Ce morceau est écrit avec une précision, avec une con-

cision qui ne laissent rien desirer; et peut-être la narration infiniment plus étendue qui constitue le corps de l'histoire, nous laisse-t-elle regretter la rapidité soutenue des deux livres préliminaires.

Polybe s'est attaché à relever l'importance de l'entreprise qu'il formait, et il se donne comme le premier auteur qui eût encore conçu le dessein d'écrire l'histoire universelle. « Avant cette époque, dit-il, les choses qui se passaient dans le monde n'avaient entre elles aucune liaison. Chaque action était propre au lieu où elle s'était passée; mais enfin tous les faits se sont réunis en un faisceau. Les affaires de l'Italie et de l'Afrique n'ont plus formé qu'un tout avec celles de l'Asie et de la Grèce. Si les états, ajoute-t-il, qui se sont disputé l'empire souverain étaient généralement connus, il ne serait pas nécessaire de commencer par montrer leurs projets et leurs forces; mais la plupart des Grecs ne savent, ni quelle était la forme du gouvernement des Romains et de celui des Carthaginois, ni ce qui s'est passé chez ces peuples; c'est le principal des motifs qui m'ont décidé à écrire. Un autre motif a été que je ne voyais personne de nos jours qui eût entrepris une histoire universelle; il m'a paru qu'il ne fallait pas laisser dans l'oubli le plus beau et le plus utile ouvrage de la fortune; et, quoique tous les jours elle invente quelque chose de nouveau, et qu'elle ne cesse d'exercer son pouvoir sur la vie des hommes, elle n'a jamais rien fait qui approche de ce que nous voyons aujourd'hui. »

Une grande partie de l'ouvrage de Polybe est mal-

ɹreusement perdue : il était en quarante livres; cinq premiers nous demeurent seuls tout entiers; us n'avons que des fragmens de ceux qui les suiient

Je ne reprendrai pas le récit des événemens raprtés par Polybe; nous en avons retracé l'enchaîne-ɪnt : je me bornerai à citer quelques-unes des sages lexions dont il a nourri son histoire, et pour le érite de ces réflexions en elles-mêmes, et pour faire ger du mérite et des opinions de l'auteur.

Polybe, en nous parlant de la ville de Cynèthe, une lle de l'Arcadie que les Etoliens saccagèrent, dit l'on ne la plaignit pas, et que ses habitans surssaient alors tous les Grecs en cruauté et en impiété. es Arcadiens cependant étaient célèbres par leur nour pour la vertu, la régularité de leurs mœurs, ır zèle pour l'hospitalité, leur douceur, leur polisse, et sur-tout leur respect pour les dieux. « Pourɪoi donc, dit Polybe, les Cynéthéens leur ressemaient-ils si peu? C'est parce que les premiers et les uls d'Arcadie, ils avaient abandonné ce que les ıciens avaient prudemment établi, l'exercice de la :lle musique qui, pour n'être qu'utile aux autres ɔmmes, est absolument nécessaire aux Arcadiens. Je : reconnais point Ephore, et cet auteur s'oublie luiɪême, lorsqu'il dit, au commencement de son ouvrage, ıe la musique n'a été inventée que pour tromper les ɔmmes et leur faire illusion. Il ne faut pas croire que s anciens Crétois et les Lacédémoniens aient pris ıns raison, pour animer les soldats à la guerre, la flûte

avec les airs qu'elle peut exprimer, au lieu de la trompette et des sons aigus qu'elle fait entendre, ni que les premiers Arcadiens, si austères dans tout le reste, aient eu tort de croire la musique nécessaire à leur république; ils en étaient si persuadés, qu'ils voulurent non seulement que les enfans la suçassent, pour ainsi dire, avec le lait, mais encore que les jeunes gens y fussent exercés jusqu'à l'âge de trente ans. Tout le monde sait que ce n'est que chez les Arcadiens que l'on voit les enfans chanter des hymnes en l'honneur des dieux et des héros de leur patrie, c'est la loi qui les y oblige. On n'apprend que chez les Arcadiens les chants de Philoxène et ceux de Timothée; chaque année, en plein théâtre, pendant les fêtes de Bacchus, on danse au son des flûtes, et l'on s'exerce à divers combats. Les Arcadiens croient pouvoir sans honte ignorer toutes les autres sciences; mais ils ne peuvent ni refuser d'apprendre à chanter, parce que les lois les y obligent; ni s'en défendre sous prétexte de ne le savoir pas; ils croiraient se déshonorer.

« Je ne puis me persuader que nos pères, par cette institution, n'aient eu en vue que l'amusement et le plaisir des Arcadiens. Ils avaient étudié leur naturel, et ils voyaient que leur vie dure et laborieuse avait besoin d'être adoucie par quelque exercice agréable; l'austérité des mœurs de ce peuple fut encore une autre raison. C'est un défaut qui lui vient de l'air froid et triste qu'il respire dans la plupart des endroits de cette province; car nos inclinations, pour l'ordinaire, sont conformes à l'air qui nous environne. C'est de là qu'on

voit dans les nations éloignées une si grande variété de coutumes, de visages, de couleurs, d'inclinations. Ce fut donc pour adoucir et tempérer la dureté et la férocité des Arcadiens, qu'ils introduisirent les chansons et les danses, et qu'ils établirent, outre cela, des assemblées et des sacrifices publics, tant pour les hommes que pour les femmes, avec des chœurs d'enfans de l'un et de l'autre sexe. »

Je suis persuadée, je l'avoue, que cette étude constante et de la musique et des arts, a répandu sur les ouvrages des Grecs ce charme d'harmonie qui distinguait jusqu'à leur langage, et qui prête à tous leurs écrits ce ton de bon naturel, d'abandon et de simplicité qu'embellit une saine élégance. Les Romains, qui ne s'appliquèrent point à la musique, eurent besoin de s'appliquer aux ouvrages des Grecs, pour en emprunter quelques graces. C'était la reine des dieux qui recourait, pour plaire, à la reine des Amours. Polybe est toujours grec; ses écrits respirent par-tout la solidité, la franchise, la fraîcheur, qui appartiennent à cette origine; mais peut-être on sent quelquefois qu'il avait un peu retenu de la sévère gravité des Romains.

Polybe observe quelque part, que tout gouvernement porte en soi le vice capital qui doit entraîner sa ruine. Rome et Carthage offraient matière, de son temps, à de profondes méditations: l'une était dans son deuxième âge, c'était celui de la vigueur; l'autre dans son troisième, c'était celui du déclin. A Carthage, on mettait les dignités à prix; et Polybe le dit: « Quand

l'état est injuste et les particuliers avides, tout l'état est digne de mépris.

« Mais ce qui a le plus contribué aux progrès de la république romaine, ajoute cet estimable auteur, c'est l'opinion qu'on y a des dieux; et la superstition, qui est blâmée chez les autres peuples, est, à mon sens, ce qui soutient celui-ci. Elle s'est acquis une si grande autorité sur les esprits, et elle influe de telle sorte dans les affaires particulières et générales, que cela passe tout ce qu'on peut imaginer. Chez les Grecs, ajoute Polybe, dix cautions ne peuvent assurer la simple restitution d'un dépôt; à Rome, la foi du serment suffit pour garantir la fidélité du magistrat qui dispose des plus fortes sommes. »

Un tel hommage si hautement rendu au désintéressement que gardaient les Romains, est un monument qui atteste l'effrayante rapidité de leur successive dépravation; et peut-être le même philosophe pourra nous en donner le secret.

« Toute espèce de gouvernement périt, dit-il, de deux manières; l'une du dehors, l'autre du dedans: on ne peut sûrement déterminer la première; l'autre est certaine et déterminée. Quand une république est parvenue à ce degré de force et de puissance, où rien ne lui est plus disputé, le luxe corrompt les ames; une ambition démesurée s'empare des esprits; la passion de commander, l'espèce d'infamie qu'on trouve dans l'obéissance, commencent la ruine de l'état. L'arrogance et le luxe doivent la précipiter, et le peuple l'achèvera quand l'avarice des uns se trouvera contraire

à ses intérêts, et que l'ambition des autres lui aura donné une trop grande idée de son pouvoir. »

Polybe écrit généralement avec plus de raison que de chaleur : c'est un historien sage, qui ne veut point abréger, et que rien ne presse de finir. Aucun sentiment personnel ne l'égare ; il aime sa patrie, sans doute, il en déteste les ennemis, mais il hait sur tout les fatales résolutions qui ont concouru à sa perte. On le trouve, en toute rencontre, pénétré d'admiration pour les Romains, d'attachement pour Scipion, de reconnaissance pour quelques autres, et peut-être aussi de quelque crainte pour cette redoutable puissance qu'il évite essentiellement de blesser. Les événemens de son siècle lui avaient inspiré un respect de soumission.

Polybe s'attache à faire connaître exactement les lieux ; il lui semble que, depuis les conquêtes des Romains, il n'est plus de coin du monde où les voyageurs ne pénètrent, « et nous ne sommes plus, dit-il, comme nos prédécesseurs, forcés de nous en rapporter à des poètes et des conteurs de fables. »

Il avait contribué, par ses travaux savans, aux progrès de la géographie. Scipion lui donna des vaisseaux pour visiter les côtes de l'Espagne et de l'Afrique, et il voyagea dans les Gaules pour mesurer les marches d'Annibal.

Polybe avait écrit plusieurs traités de guerre, et il s'applique, dans son histoire, à en décrire tous les faits en guerrier ; mais sur-tout il n'épargne rien pour bien faire connaître les hommes et présenter les événemens. « La Vérité, dit-il, est la plus grande des

déesses; elle s'insinue dans l'ame, et y entre d'elle-même, en dépit de tous les efforts. »

La traduction française des livres de Polybe a été accompagnée, par Folard, d'un commentaire aussi savant que curieux. Cet ouvrage accessoire peut se considérer comme une histoire générale de la guerre. L'originalité, la naïveté, l'esprit de son loyal auteur, y répandent un intérêt plus pressant qu'on ne saurait croire; et son heureuse expérience nous apprend qu'une armée est le cercle social où l'on peut trouver le plus d'amis.

Je ne puis terminer mes observations sur toutes les parties de l'empire grec, pendant la période qui nous occupe, sans parler d'une histoire qui fut sans doute écrite vers la fin de ce siècle même. Les deux livres des Macchabées ont été attribués, par quelques écrivains, à Hyrcan, grand-prêtre des Juifs, fils du célèbre Judas Macchabée, et neveu de Jonathas et de Simon. Nous ne les possédons qu'en grec, soit que ces livres, en effet, aient été écrits en cette langue, soit qu'ils y aient été traduits; et saint Jérôme a rapporté qu'il avait vu un exemplaire syro-chaldaïque ou hébreu, du premier livre de cet ouvrage.

Les deux livres des Macchabées contiennent l'histoire de la race des illustres Asmonéens, et le récit des exploits dont elle soutint long-temps la gloire du peuple hébreu, en combattant les princes grecs de Syrie. L'ère nouvelle des Séleucides a servi de base à cette histoire. Les événemens qu'elle expose sont ceux des divisions cruelles qui partagèrent les Juifs pen-

dant qu'Antiochus Epiphane, roi de Syrie, et tous les rois ses successeurs, les traitaient tour à tour en ennemis ou en alliés. On voit que, par intervalles, les princes de Syrie commandaient à la nation juive de renoncer à son culte ancien, et de sacrifier aux dieux de la Grèce : c'était un prétexte certain de persécution et de pillage. Le code religieux des Juifs était d'ailleurs la base de leur législation, et portait le sceau de leur indépendance ; et, pour réduire la Palestine en province proprement dite, il fallait qu'on les renversât. Philopemen eut à anéantir les institutions de Lycurgue, pour agréger Lacédémone à la ligue des Achéens.[1]

Le second livre des Macchabées n'est qu'un supplément du premier. On y trouve l'histoire d'Héliodore ; le martyre des sept frères, connus aussi sous le nom de Macchabées ; quelques détails enfin omis dans le premier. Leur auteur a cherché la manière des anciens, mais les anciens n'imitaient pas ; et la haute simplicité, qui conserve tant de jeunesse à leurs admirables écrits, tient plus à la grandeur de leurs images et de leurs pensées qu'au tour particulier qui, sous leur pinceau, les exprime.

Le premier livre néanmoins nous offre quelques traits dignes de rappeler, à tous égards, les expressions énergiques et naïves des plus antiques écritures. On n'a pas oublié avec quel avantage l'éloquence de Fléchier sut appliquer une fois au grand Turenne et au deuil du peuple à sa mort, les paroles que proférait tout Israël dans sa douleur, en pleurant Judas Mac-

chabée. « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël. » Le tableau de la puissance d'Alexandre le Grand porte un caractère de beauté absolument original.

« Après qu'Alexandre, roi de Macédoine, fils de Philippe qui régna premièrement dans la Grèce, fut sorti du pays de Céthim, et qu'il eut vaincu Darius, roi des Perses et des Mèdes, il donna plusieurs batailles. Il prit les villes les plus fortes de toutes les nations; il tua les rois de la terre.

« Il passa jusqu'à l'extrémité du monde; il s'enrichit des dépouilles des nations, et la terre se tut devant lui.

« Il assembla de grandes troupes, et fit une armée très-forte; et son cœur s'éleva et s'enfla.

« Il se fit maître des peuples et des rois, et il les rendit tributaires.

« Après cela il tomba malade, et connut qu'il allait mourir.

« Et il appela les grands de sa cour, qui avaient été nourris avec lui dès leur jeunesse, et il leur partagea son royaume lorsqu'il vivait encore.

« Alexandre régna douze ans, et il mourut.

« Et ses compagnons se firent rois, chacun dans son gouvernement.

« Et ils prirent tous le diadème après sa mort, et leurs enfans après eux, pendant un grand nombre d'années; et les maux se multiplièrent sur la terre. »

Les deux livres des Macchabées doivent être con-

sidérés comme un monument précieux, dans un temps de calamités qui nous en a si peu fourni.

Une famille de guerriers, de pontifes, de gouverneurs, dont les talens avaient fait la puissance, et tiré leur pays de l'oppression, méritait certainement que son nom se prolongeât dans l'histoire. Le cœur s'élève avec cet ascendant que commande le mérite personnel. Judas se revêtait de sa cuirasse comme un géant, il protégeait tout le camp de son épée; et pendant que que Simon, le deuxième de ses successeurs, eut le dépôt d'une autorité dont le titre était si légitime, tout Israël fut comblé de joie; chacun était assis sous sa vigne et sous son figuier, et délivré de toute crainte.

Les Romains, vers ce temps, firent une alliance avec les Juifs; la ville de Sparte même, au rapport de Josephe, en renouvela d'anciennes avec eux. Les Spartiates s'attribuaient alors une origine commune avec le peuple hébreu. La race dorienne était venue de l'Asie; mais, quoi qu'il en puisse être, il n'est pas de notre sujet d'éclaircir une telle tradition.

LIVRE SEIZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Rome, depuis le deuxième siècle, jusqu'au premier siècle avant l'ère chrétienne.

La période qui s'ouvre devant nous est sans doute glorieuse dans les annales de Rome; la république ne lutte que certaine de vaincre. Mais quand on porte ses regards sur les crises que devait éprouver ce corps immense après avoir reçu son accroissement, les événemens qui le pressent avec tant de vigueur, ne paraissent plus que des préliminaires : on les parcourt avec rapidité, et l'on découvre avec effroi les maux affreux que la Fortune réservait pour derniers présens à des mortels comblés de ses faveurs.

Le siècle que nous étudions vit paraître seulement les deux hommes trop célèbres qui, dans le siècle suivant, devaient déchirer leur patrie, afin de se détruire l'un l'autre. Quand cette époque se termine, Marius n'en est encore qu'à son triomphe sur les Cimbres, et Sylla ne lui dispute encore que l'enlèvement de Jugurtha. Déjà pourtant le sang des Gracques avait coulé dans la place publique; le sénat avait décelé sa faiblesse

en recourant le premier au poignard, pour réprimer le vain tumulte excité par quelques discours. Mais si les trente dernières années de cette période présagent déjà trop clairement les orages terribles de la période suivante, la conquête du monde connu s'acheva presque sans secousse pendant la durée de son cours.

La Grèce, la Macédoine, sont entièrement soumises. Carthage, Corinthe, Numance, sont détruites. La défaite de Jugurtha enchaîne l'Afrique sans retour. Rome commande en reine et en Egypte et en Syrie. Marius enfin, en repoussant près du Rhône le choc impétueux des Cimbres, détourne, pour un temps, un de ces torrens du nord dont les efforts multipliés devaient enfin inonder l'empire.

Rome, durant ce siècle, ne cessa de triompher et des races gauloises établies au-delà du Pô, et des tribus qui habitaient l'Espagne, et dont les mœurs étaient plutôt agrestes que barbares; mais en reculant ses barrières, elle les y retrouva toujours, elle eut toujours à s'en défendre. Nous verrons dans le siècle suivant César préluder dans les Gaules à la puissance que la nécessité lui fit une loi de saisir; et Sertorius, en Espagne, conservera, au milieu de ses belliqueuses tribus, les vertus et le souvenir de la liberté de Rome.

Je ne reviendrai point sur les événemens qui ont concerné l'empire grec. Nous avons vu de quelle manière l'influence de Rome s'était insinuée entre ses peuples divisés. Telle qu'un antique buisson, la Grèce voyait fleurir les derniers de ses rejetons, et achevait par eux de s'épuiser. Flaminius fit proclamer la liberté

de toutes ses villes cent quatre-vingt-seize ans avant l'ère chrétienne; et Paul Emile, vingt-six années après, triompha de la Macédoine. Antiochus le Grand avait, à cette époque, payé depuis long-temps l'orgueil de son imprudente agression; et Rome, plus orgueilleuse, mais aussi plus puissante, venait d'envoyer Popilius au deuxième de ses successeurs.

Mais, pendant que Rome s'étendait par le seul développement des principes d'agrandissement qu'elle portait dans son sein, pendant que son nom maîtrisait les nations capables d'en concevoir l'importance, et que ses armes dominaient les peuples plus grossiers qui renouvelaient chaque jour leurs attaques, il est curieux de considérer l'état intérieur de la cité souveraine, et d'étudier les changemens qui chaque jour s'y opéraient.

Un homme extraordinaire était alors dans Rome, c'était Caton l'Ancien, ou autrement le Censeur. Doué des sentimens qui font prendre souvent le parti de l'indulgence, il affecta l'austérité dans ses mœurs et dans ses discours, et il ne cessa de provoquer les mesures qu'il jugeait faites pour retenir l'effervescence qui précipitait Rome vers des usages nouveaux. Rome, pendant les guerres puniques, avait réglé, par une loi somptuaire, appelée la loi *Oppia*, l'habillement et le cortége des femmes : le tribun Valérius en proposa le rapport; toutes les femmes s'émurent, et, réunies sur les chemins qui menaient à la place publique, on les vit achever d'entraîner tous ceux que leurs sollicitations secrètes avaient déjà gagnés en leur faveur. Leur cause fut plaidée, leur cause l'emporta, et le sévère

Caton, fidèle à son système, fit de vains efforts pour l'empêcher ; il soutint avec plus de succès la loi appelée *Voconia*, qui tendait à régler la part qu'auraient les femmes dans tous les héritages. Mais toujours disposées au désintéressement, les femmes ne songèrent point à réclamer des droits qui auraient pu changer, dans les familles, l'ordre de leurs propriétés ; elles laissèrent vaincre Caton.

L'adversaire des femmes fut l'ennemi de Scipion, et l'exagération qui caractérisait son attachement aux mœurs antiques, fut le premier principe de cette injuste haine. Sa haute admiration pour le sauveur de Rome, pour le dictateur Fabius, concourut à la fomenter ; et une seule idée fausse, appuyée d'une opiniâtre volonté, ligua étroitement le célèbre Caton avec les plus obscurs ennemis d'un grand homme. Il concourut à son exil, et fit condamner à l'amende Scipion l'Asiatique, son frère.

On revêtit Caton de la censure, bien plutôt comme un homme qui l'exerce déjà, que comme un citoyen à qui on la décerne ; modèle d'intégrité, on ne put, sous le rapport des richesses, lui reprocher qu'une excessive parcimonie ; modèle de courage dans l'accomplissement de ses devoirs, il ne se montra injuste et passionné que contre la gloire de Scipion.

On cite un trait de sa censure, propre à nous faire juger le temps où il vécut. Le frère de Titus Flaminius, pacificateur de la Grèce, osa, dans un festin, faire égorger un prisonnier pour l'amusement d'un jeune esclave, qui regrettait d'avoir manqué un com-

bat de gladiateurs. Ce mélange de cruauté et de débauche, révolta l'ame de Caton, et il raya Lucius Quintius de la liste des sénateurs. Flaminius irrité cita Caton devant le peuple. Caton parut, fit le récit du crime, et offrit à Lucius de s'en remettre à son serment. Le Romain, convaincu, ne voulut pas du moins recourir au parjure. Caton fut reconduit avec acclamations; mais peu de temps après, le peuple apercevant Lucius qui, dans l'enceinte d'un spectacle, cherchait une place aux derniers rangs, il lui cria de monter parmi les sénateurs, et ne put souffrir l'ignominie du rejeton d'une illustre famille.

Le sévère Caton se rendit bien souvent le défenseur des malheureux. Ce fut à son éloquence que les Rhodiens, que les Phocéens, dûrent leur grace et leur pardon, et les bannis de la ligue achéenne leur rappel dans leur patrie. On le vit, en toute rencontre, soutenir la cause des villes contre les magistrats que Rome leur envoyait, et qui abusaient de leur pouvoir. Une injustice bizarre, une cruauté frivole, furent souvent exercées par les délégués de Rome, et leur conduite, loin de ses regards, porta presque en tout temps cette empreinte féroce, dont les vertus du premier âge et les lumières du second ne dépouillèrent jamais entièrement les Romains.

L'austère Caton fut le meilleur époux et le plus sensible des pères. Il avait cherché une épouse plutôt dans une maison noble que dans une maison riche; il préférait, dit-il, la gloire de se montrer bon mari, à celle d'être grand sénateur. Son fils n'eut pas d'autre maître

que lui-même. Jamais il ne permit qu'un esclave, quelque habile qu'il fût, eût le moindre pouvoir sur son fils. Le jeune Caton mourut à la fleur de son âge, époux d'une fille de Paul Emile, et revêtu de la dignité de préteur. Il s'était signalé comme un jeune héros; et, dans la guerre de Macédoine, ayant, dans un combat, laissé échapper son épée, il ne put supporter l'idée de se représenter devant son père avant que de l'avoir retrouvée ou reconquise, et il parvint à la reprendre sous un monceau d'armes et de morts.

Caton se déclara l'ennemi des lettres grecques, et il parut en redouter l'influence, quand Carnéade en répandit à Rome et la connaissance et le goût; mais lui-même il apprit enfin à les chérir et à les expliquer. Son éloquence naturelle, nourrie par la lecture et l'étude des orateurs, lui valut le surnom du Démosthènes romain. Rome lui dut Ennius, qu'il y amena de la Sardaigne, et, pendant ses heures de loisir, il composa plusieurs ouvrages.

Cette espèce d'opposition qui se trouve quelquefois entre les systèmes et les sentimens d'un homme distingué, explique de quelle manière le cœur de l'homme privé répare en lui, avec un seul mouvement, les fautes long-temps combinées par l'esprit de l'homme d'état. Caton se fit une loi, et sur-tout un titre de gloire, de réduire en maximes, dans toute sa personne et dans ses actions, les vertus nécessaires que pratiquaient sans règles les Romains des siècles anciens. La sagesse positive pourtant ne consiste pas à imiter le passé dont la peinture est toujours idéale, et tou-

jours se présente à nous dégagée de mille accessoires qui tenaient à la réalité; c'est bien plutôt à suivre la vertu, la raison, la morale, dans leur candeur et dans leur vérité, au milieu du tourbillon même dans lequel est engagée la vie. On retient les adages d'un héros de théâtre, on ne cherche un modèle que dans la société. Si Caton n'eût offert, dans sa longue carrière, que le masque de l'antiquité, le spectacle de sa vie n'eût été que curieux; mais il fit ressortir, sous un costume suranné, des vertus propres à son ame et toutes brillantes de vigueur.

Scipion l'Africain, en honorant la gloire par la réunion de ses vertus, ne craignit pas de laisser épanouir les facultés de son esprit au souffle vivifiant des lettres et des arts qui commençait à animer l'Italie. Il sut, dès sa jeunesse, en savourer le parfum, et la philosophie vint sourire, dans sa retraite, au courage qu'il y porta.

Lieutenant de son frère en Asie, Scipion l'Africain, à son retour, éprouva des persécutions. Deux tribuns l'accusèrent à l'instigation de Caton, et rappelant d'abord les soupçons que la défiance et l'envie avaient autrefois élevés contre lui, ils osèrent le charger du crime de concussion. Le héros accusé fut suivi d'un cortége plus nombreux qu'il ne l'aurait eu au milieu de ses dignités. Sa défense ne fut que le récit de ses exploits, et c'était, dit Tite-Live, le plus beau et le plus vrai des panégyriques à faire. Il peignit ses victoires avec l'ame, avec le génie qui les avaient fait remporter. Cité une seconde fois, il se borna à déclarer que c'était à un pareil jour qu'il avait vaincu Annibal, et qu'il allait au Capitole pour

en rendre graces aux dieux. Il invita les Romains à le suivre et à demander, dans leurs vœux, des chefs qui lui ressemblassent. Tout le peuple l'accompagna, les tribuns demeurèrent seuls, et ce jour fut un vrai triomphe.

Ce fut le dernier de Scipion. Il se retira à Literne, et sommé une troisième fois, il se fit excuser pour cause de maladie. Sempronius Gracchus, jusque là son ennemi, était à ce moment au nombre des tribuns. Indigné des basses manœuvres dont enfin il fut le témoin, il prit tout à coup, en guerrier, la cause du vainqueur de Carthage, et déclara qu'il ne souffrirait pas qu'on donnât une plus longue suite à de telles interpellations. Cornélie, fille de Scipion, fut peu après sa récompense, et l'on croit que les sénateurs demandèrent eux-mêmes à Scipion la main de cette jeune Romaine, qui devait être la mère des Gracques.

Il mourut à Literne, et, selon sa volonté, il y reçut les honneurs funèbres. L'acharnement de ses ennemis se rejeta sur son frère Lucius. Ils réussirent à lui faire imposer une amende, et le triomphateur de l'Asie ne pouvant pas y satisfaire, eût été conduit en prison sans l'opposition d'un tribun. Le décret de ce tribun causa, nous dit Tite-Live, une joie si grande parmi le peuple, qu'on aurait dû croire le jugement prononcé dans une autre ville. La vente des biens de Lucius n'acquitta pas entièrement l'amende qu'il avait encourue. Il refusa pourtant les offres de ses cliens, et il n'accepta de sa famille que les moyens de fournir aux nécessités de la vie; de sorte que la haine qu'on avait voulu exciter

contre le grand nom de Scipion retomba sur ses détracteurs.

Annibal termina sa vie la même année que son vainqueur ; les Romains poursuivaient sa vieillesse laborieuse; ils l'obligèrent de recourir au poison, et son dernier soupir fit leur sécurité.

Quelques historiens ont pensé qu'après la deuxième guerre punique, Annibal avait pris une sorte d'ascendant sur le gouvernement de Carthage, et qu'il avait fait des efforts pour en régénérer l'esprit, et rétablir un ordre salutaire. Les ennemis de sa maison et les victimes de son pouvoir portèrent bientôt de lâches plaintes aux ennemis naturels de leur patrie. Ils accusèrent les relations secrètes d'Annibal et d'Antiochus, et malgré l'opinion magnanime de Scipion, l'éloignement d'Annibal fut résolu à Rome. Il se retira près du roi Antiochus, et peu d'années après il lui fallut encore se procurer un autre asile. On raconte toutefois qu'Annibal et Scipion se rencontrèrent en Asie, et qu'ils s'entretinrent sur le rang que méritaient les capitaines. Annibal accorda le premier à Alexandre, le second à Pyrrhus, le troisième à lui-même. Et que diriez-vous donc, lui répartit Scipion, si vous aviez réussi à me vaincre? Je me placerais, répondit Annibal, au-dessus d'Alexandre et de Pyrrhus.

J'ai rapporté ce trait généralement connu, quoiqu'on l'ait contesté, parce qu'il peint l'urbanité qui se place d'elle-même dans toutes les relations que les plus grands hommes ont entre eux. La politesse d'ailleurs répandait sur les mœurs cette dignité qui les relève. Flami-

nius n'était pas Grec, et dans la Grèce il enchaîna les cœurs par la douceur de son accueil et par celle de ses procédés. Il parlait le grec avec succès; il paraissait aimer les monumens des arts. Ce fut lui cependant qui offensa la gloire, en demandant au roi Prusias la perte de son hôte et de son suppliant. Il faut souvent, en étudiant l'histoire, se rappeler le mot d'un auteur : Il y a quelque petitesse d'esprit à blâmer le mérite reconnu, parce qu'il s'y trouve des taches.

Démocrite avait dit, selon ce que rapporte Plutarque, que nous devions prier les dieux de rencontrer dans notre chemin des images heureuses, et d'être plutôt frappés par les espèces qui sont bonnes et convenables à notre nature, que par celles qui sont mauvaises, et qui ne peuvent que nous perdre et nous égarer. Plutarque nous apprend que, d'après cette maxime, il cherchait sans cesse à porter sa pensée, libre et dégagée de passion, sur les grands exemples de vertu qu'il allait puiser dans l'histoire; exemples, disait-il, bons, heureux et conformes à notre nature. La vie de Paul Emile lui inspirait cette réflexion; et Rome effectivement, durant cette période encore, ne nous présente guère que de grandes images.

Paul Emile, associé au collége des Augures, donna la plus scrupuleuse attention aux rites et aux pratiques que prescrivait la religion. C'était pour l'intérêt des hommes, bien plus que pour celui des dieux, qu'il y mettait cette importance; car personne, disait-il, ne commence par un grand crime à mettre le trouble dans l'état.

Il préluda, par ses victoires d'Espagne, à celles qui l'attendaient plus tard en Macédoine ; son désintéressement fut tel dans toute sa vie, qu'à peine son bien, après sa mort, suffit pour rembourser exactement la dot qu'avait eue son épouse. Et pourtant les richesses qu'il avait fait passer de la Macédoine dans le trésor, furent suffisantes pour suppléer à toutes les charges publiques jusqu'après la mort de César ; mais telle était, à cette époque, l'extrême simplicité des plus illustres patriciens, qu'après la guerre de Macédoine, Ælius Tubéron, l'un des gendres de Paul Emile, reçut avec honneur, pour prix de son courage, une coupe d'argent du plus médiocre poids ; et ce vase fut le premier qui eût appartenu à la maison vertueuse des Ælien. Paul Emile fut père de Scipion, nommé le second Africain ; le fils du premier l'adopta, et le fils aîné de Paul Emile fut adopté par un Fabius. Paul Emile réservait deux autres jeunes enfans à perpétuer son propre nom avec la ligne de sa postérité. Mais l'un mourut deux jours avant son grand triomphe, l'autre mourut trois jours après, et il ne lui resta qu'à déplorer devant le peuple la perte de ces rejetons chéris qu'il aurait dû lui présenter de son char. Les Romains permettaient que les plus jeunes enfans du triomphateur glorieux fussent assis près de lui durant toute la pompe ; et quand il s'agissait d'une oraison funèbre, on apportait autour du corps sans vie les images de ses ancêtres, ornées de toutes les marques des dignités qu'ils avaient eues.

Paul Emile ne négligea rien pour ouvrir devant ses

enfans la source de toutes les clartés qui commençaient à se répandre. Il présidait, dit-on, lui-même à leurs études; et, dans tous les trésors enlevés à Persée, il ne fit réserver pour eux que les livres de ce monarque. Le jeune Scipion, soupçonné depuis d'avoir pris quelque part aux ouvrages de Térence, avait senti à dix-huit ans le mérite éminent de Polybe; il en fit dès ce moment son maître, et dans tous les temps son ami.

Le vainqueur de Persée fut sensible aux chefs-d'œuvres des arts que la Grèce réunissait comme dans un vrai sanctuaire. Le Jupiter de Phidias lui fit reconnaître le Jupiter d'Homère. Un esprit droit et une ame pure ont en eux le principe du vrai goût.

On ne peut se défendre de quelque surprise, en découvrant qu'un Romain aussi vertueux que Paul Emile, répudia Papiria son épouse, avec laquelle il avait vécu pendant un grand nombre d'années, et dout il avait eu Fabius et Scipion. Nous avons vu l'indignation que le premier divorce avait si récemment excitée dans Rome; et déjà cependant une pratique si peu morale, mais si favorable aux passions, avait entraîné le suffrage des hommes qui, sous tant de rapports, avaient mérité tant d'estime.

Caton ne divorça point; mais on a cité de lui comme un acte de faiblesse d'avoir contracté un second mariage dans l'âge le plus avancé, et d'avoir pris, sans autre choix, la fille du citoyen qui lui servait de greffier. C'est à cette alliance toutefois que Rome a dû Caton d'Utique, arrière petit-fils du Censeur.

Caton mourut au milieu de ce siècle, un an avant

la troisième guerre punique, qu'il avait pris à tâche de provoquer. Nous le trouvons sur la scène le dernier des grands hommes dont nous venons de rappeler les noms, parce qu'il demeura en action toute sa vie, et que sa carrière fut de quatre-vingt-dix années.

Ce fameux Romain avait été consul, et avait triomphé à son retour d'Espagne. Chargé successivement de plusieurs fonctions civiles ou militaires, il ne perdit pas l'occasion de porter une accusation juridique, et cette invincible âpreté lui attira en retour plus de cinquante accusations, auxquelles il fut obligé de répondre. Appelé pour la dernière à quatre-vingt-six ans, il ne put s'empêcher de dire qu'il était difficile de rendre compte de sa vie à des hommes d'un autre siècle que celui où l'on avait vécu.

Il fut envoyé en Afrique quelques années après la deuxième guerre punique, pour connaître, au nom des Romains, des différens de Carthage et de Massinissa, roi de Numidie. Frappé de la prospérité que le commerce rendait chaque jour à cette cité convalescente, il dénonça à Rome de redoutables dangers. Il fit dans le sénat un discours véhément, et jetant sur la terre des figues de la Lybie qui avaient encore leur fraîcheur : La terre ennemie qui les porte, dit-il, n'est éloignée que de trois jours.

Caton, depuis ce moment, termina ses opinions, sur quelque sujet qui s'offrît, par ce terrible arrêt qui comprenait tant de morts : Et je demeure d'avis qu'il faut détruire Carthage.

Cette immense hécatombe fut offerte sur son tom-

beau; mais peut-être on peut dire que la troisième guerre punique, jusqu'au dernier exploit de Scipion, fut une suite de trahisons. Les Romains profitèrent des guerres du roi de Numidie et de Carthage pour travailler à l'affaiblissement de leur rivale. Rome parlait en souveraine, et quand l'armée carthaginoise eut été entièrement défaite, le sénat refusa de s'expliquer sur la satisfaction que Carthage devait à Rome, après avoir attaqué son allié. Les consuls passèrent en Afrique. Utique se donna aux Romains, et Carthage désolée se remit à leur foi.

Il est bien dangereux, dit Rollin, d'être assez puissant pour commettre l'injustice, et pour en espérer des avantages. Le consul exigea qu'on lui livrerait des otages; il exigea ensuite que toutes les armes fussent apportées dans son camp; mais, ayant enfin prononcé que Rome voulait détruire Carthage, et que tous ses habitans devaient en sortir sur-le-champ, le désespoir ranima tous les cœurs. Asdrubal conservait quelques débris de l'armée; on lui confia tous les pouvoirs. La ville entière devint un arsenal; en peu de jours on eut forgé des armes, et Rome faillit à perdre le fruit d'une politique vraiment odieuse.

Le jeune Scipion, déjà connu par de brillans exploits et de rares qualités, vint en ce moment de l'Afrique pour demander l'édilité. Le peuple crut reconnaître en lui celui que les dieux destinaient à terminer la guerre punique; il fut fait consul sur-le-champ, et repassa la mer en cette qualité. Le siége de Carthage fut long et fut sanglant; Asdrubal se rendit à toute

extrémité; mais son épouse, à la vue des Romains, mit le feu à un temple qui lui servait encore d'asile, égorgea ses enfans, les y précipita, et se jeta elle-même après eux.

Carthage fut pillée, et démolie ensuite. On prononça des imprécations contre quiconque essaierait de la rebâtir. Trente ans après pourtant le plus jeune des Gracques y mena une colonie, la première que les Romains eussent envoyée hors d'Italie, et Carthage fut rétablie sous l'autorité de César, en même temps que la ville de Corinthe. Florissante encore une fois, elle eut sept siècles de durée; mais, quand les Sarrasins l'eurent détruite, à leur tour, elle ne se releva plus, et l'on ne retrouve aucun vestige de la ville fondée par Didon.

Corinthe fut prise dans le même temps que Carthage, cent quarante-six années avant l'ère chrétienne environ. Le farouche Mummius méconnut le prix des monumens et de la gloire de sa conquête : le jeune Scipion versa des larmes sur les tristes destins de la sienne; mais le sort des deux cités fut le même, et la ruine suivit le pillage.

Les triomphes de Rome sur la Grèce et ses villes avaient introduit dans ses mœurs le goût et la connaissance des belles productions de l'esprit et des arts, plutôt que la profusion des richesses. Ses triomphes sur l'Asie et sur l'opulente fille de Tyr y portèrent le goût et le besoin d'un luxe uniquement fondé sur les biens les plus matériels. La corruption est bien prompte quand les richesses inondent tout à coup un état, et

que les vertus et la délicatesse y sont le seul objet d'échange. Le siècle n'était pas fini que Jugurtha, en quittant Rome, la traitait de ville vénale destinée à celui qui pourrait la payer.

Les classes les plus élevées, presque toujours, sont les premières à ressentir une si dangereuse influence. Les richesses séduisent les grands avant que le peuple les convoite. Aussi, parmi les nations modernes, où l'esprit chevaleresque s'est le plus long-temps conservé, la générosité des sentimens distinguera long-temps encore les derniers rangs de l'ordre social.

Les Gracques parurent, et il fallut qu'une violente explosion déterminât enfin dans Rome la scission des intérêts qu'un mystère apparent avait jusque là confondus. Je ne doute pas qu'en examinant impartialement les détails de cette histoire, on ne convienne que l'aveugle cupidité des riches porta, à cette époque, le premier coup dans le sein d'une patrie, que ses enfans devaient si tôt accabler. La catastrophe sanglante qui servit de signal à d'inexprimables horreurs, fut entièrement le crime des riches de Rome, et les torts qui la provoquèrent furent encore le crime des richesses. L'espoir d'en acquérir n'exalta sûrement pas l'impétuosité des Gracques. Quand la possession des richesses absorbe pour la première fois la considération dans un état, une ame noble et ardente se relève à ses propres yeux, en exagérant les moyens dont les talens ont la puissance; et, lancée dans une carrière si fort au-dessus des prétendus biens qu'elle dédaigne, elle perd peut-être avec excès le sentiment d'une juste balance

et d'une modération, dont le talent lui-même a besoin quand il s'applique à de grandes combinaisons.

J'ai dit que l'histoire des Gracques ne pouvait être jugée sainement sans un effort d'impartialité; les hommes en effet, les mêmes dans tous les temps, se ressemblent, sur-tout dans leurs mouvemens les moins calculés; et ces mouvemens sont ceux que leurs passions excitent. La crise dont les Gracques ont été l'occasion, en réveillant les plus actives de toutes, ne peut, après vingt siècles, trouver peut-être encore un spectateur indifférent.

Tibérius et Caïus Gracchus étaient tous deux fils de Sempronius Tibérius Gracchus, qui avait illustré toutes les dignités de l'état, dont il avait été revêtu, et par ses talens militaires et par la grandeur d'ame avec laquelle il avait appuyé, dans Rome, Scipion l'Africain persécuté.

Cornélie, fille de Scipion, était leur mère; et Sempronia, leur sœur, épousa le second Africain. Cornélie, demeurée veuve, présida elle-même à l'éducation de ses enfans, et les regarda, jeune encore, comme les plus précieux ornemens de sa vie.

Plutarque observe que, malgré la ressemblance qu'établirent entre les Gracques la vertu, l'éloquence et l'élévation des sentimens, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans leurs caractères de ces nuances qui tiennent à la différence des dispositions. C'est ainsi, ajoute-t-il, que, dans les statues qui nous offrent les traits des jumeaux Castor et Pollux, on distingue

l'athlète né pour manier le ceste, et celui qui se prépare à dompter les chevaux.

Tibérius avait plus de douceur, et Caïus plus de véhémence. Tibérius fut accablé avant que l'aigreur des esprits eût pu encore dénaturer tout à fait la trempe du sien. Caïus parut en quelque sorte tout armé; ses sentimens sans doute avaient déjà la sécheresse, et ses idées la roideur qui naissent de la haine que l'on inspire avant que de l'avoir méritée.

Les deux frères comptaient neuf années de différence entre leurs âges, et cette circonstance isola leurs efforts.

Tibérius, distingué au sortir de l'enfance par les rares qualités qui brillaient en lui, fut associé au collége des augures, et devint gendre d'Appius Claudius, alors prince du sénat, qui lui offrit la main de sa fille.

Il servit, en Afrique, près de Scipion, son beau-frère et son ami, et, en Espagne, près du consul Mancinus, qui conduisit la guerre contre Numance avec assez peu de succès, et fut réduit à une paix sans honneur.

Tibérius avait su se concilier alors l'amour des peuples espagnols autant que l'estime de l'armée, et le traité que Rome désapprouva fut décidé par son intervention; mais, quand il réussit à le conclure, les Romains étaient défaits de toutes parts, et ce fut lui qui sauva les débris des légions.

Le peuple annulla ce traité, et, selon l'usage antique, livra aux Numantins le consul qui l'avait accepté; mais Tibérius, qui l'avait négocié, fut exempt de tout

reproche, et le peuple, par amour pour lui, épargna ceux qui y avaient eu part.

On a dit que Scipion avait en cette circonstance puissamment servi son ami et son frère, et si le siége de Numance ne l'eût entraîné hors de Rome pendant le tribunat de Tibérius, son influence eût peut-être détourné les orages qui l'accompagnèrent.

Toutefois lorsque Scipion eut appris en Espagne la mort tragique de Tibérius, il s'écria : Périsse ainsi quiconque lui ressemble! Le peuple ne pardonna point ce mot au vainqueur de Carthage et de Numance, il le lui témoigna dans toutes les occasions. Scipion, après quelques années, fut trouvé mort dans son lit. On répandit injustement que le jeune Caïus Gracchus avait eu part à cet événement funeste, et le peuple, en tout cas, redoutant l'éclaircissement d'un tel soupçon, empêcha les informations auxquelles il devait donner lieu.

Tibérius devint tribun, et il conçut le projet d'une loi agraire, c'est-à-dire, d'une loi relative à la distribution et à la possession des terres conquises.

Les riches de Rome, en effet, ne possédaient point au même titre que ceux des états modernes, dont les contrats publics et l'ordre social garantissent les propriétés : ils possédaient en contravention aux lois la plus grande partie de leurs terres, et leurs immenses domaines étaient le résultat des usurpations qui avaient suivi les conquêtes. La culture passait ainsi des mains d'un peuple libre, à celles d'une multitude esclave, et les meilleurs esprits étaient dès-lors frappés de la dégra-

dation qu'un abus si dangereux devait amener parmi les citoyens de la plus puissante république.

Lélius, ami de Scipion, avait voulu y remédier, mais l'opposition des riches lui ayant fait craindre une sédition, il avait renoncé à son dessein, et mérité ainsi le surnom d'homme prudent. Tibérius reprit ses projets, et composa sa loi avec le conseil de Crassus, souverain pontife, de Scœvola, le jurisconsulte le plus estimé, et d'Appius Claudius enfin, son beau-père.

La loi de Tibérius, ne devant avoir d'effet que pour l'avenir, ordonnait que le trésor public paierait à leurs propriétaires le prix des possessions trop étendues, et que des citoyens libres seraient appelés à se les partager.

Les riches, en détestant ce projet par avarice, détestèrent encore plus par opiniâtreté celui qui en était l'auteur; ils essayèrent de gagner le peuple, mais l'éloquence de Tibérius rendait sa cause irrésistible; ils eurent recours à l'opposition d'un tribun. Le jeune Octavius se prêta à leurs vœux, mais ce ne fut qu'après de longs combats.

Tibérius, exaspéré par cette opposition, substitua au décret rejeté un ordre, pour les riches, d'abandonner sur l'heure les terres qu'ils possédaient contre le vœu de la loi.

De vives contestations suivirent cette ouverture; Octavius et Tibérius, tous deux orateurs éloquens, soutinrent leurs causes respectives avec tout l'avantage qui leur appartenait, et sans jamais pourtant s'offenser l'un ou l'autre. Tibérius même tenta de désintéresser

son collègue et son ami, en lui payant la valeur de ses terres au prix de ce que lui-même il possédait alors. Mais il est des momens où chacun entrevoit que ce ne sont plus des raisonnemens et des paroles qui doivent amener un dénouement; les esprits prévenus par l'intérêt et prononcés par sentiment, n'ont point de conviction à admettre, ni de principe à analyser; les moyens de force ou de violence se présentent confusément à tous, et le hasard décide presque seul du premier coup.

Les riches prirent des habits de deuil; d'autres, plus forcenés, menacèrent la vie de Tibérius; on enleva les urnes qui contenaient les suffrages; le trouble était extrême; deux hommes consulaires coururent à Tibérius, et le conjurèrent avec larmes de s'en rapporter au sénat. Il y consentit sur-le-champ; mais le sénat ne prenant aucune décision, il se détermina au coupable parti de faire déposer Octavius.

C'est donc ainsi que, par les fautes accumulées des deux partis, les chefs populaires deviennent factieux en dépit de leurs intentions patriotiques et pures; et cependant les chefs opposés en complottant des actions que la justice désavoue, proclament audacieusement le nom sacré de la justice, et croient, pour la plupart, ou plutôt veulent se persuader qu'ils en remplissent le vœu, et s'acquittent d'un devoir.

Octavius refusa de se démettre d'une charge que le peuple lui avait conférée. Il attendit le dernier suffrage: à peine fut-il rendu, que Tibérius fit arracher son collègue de la tribune par les mains de ses affranchis.

Octavius eut peine à se dérober aux outrages de la multitude : un de ses esclaves en le couvrant de son corps, eut les deux yeux crevés. Tibérius fut affligé de ce malheur ; il se précipita au milieu du tumulte, et s'efforça d'en prévenir les effets.

La violence de ce tribun fut la plus grande faute de sa vie ; elle ébranla pour toujours cet équilibre de pouvoirs, qui devenait d'autant plus nécessaire qu'il était plus idéal. En vain Tibérius s'écriait-il qu'un pouvoir confié par le peuple devenait nul, quand il était employé contre le peuple : un magistrat, dans une république ne doit être comptable de l'autorité qu'il a reçue, qu'après le temps fixé pour en conserver l'exercice ; l'opposition légitime dont il use, est le bienfait qu'on attend de son institution, lors même qu'elle serait déplacée. Aussi le peuple, après la déposition d'Octavius, sentit le regret, dit Plutarque, d'avoir avili la dignité du tribunat qui s'était jusque là conservée dans sa fleur.

La loi de Tibérius passa sans plus d'obstacle. La première aurait moins coûté ; mais c'est trop souvent le caractère de certaines oppositions, de résister aux attaques mesurées, et de céder aux mesures violentes ; on se venge ensuite par de puérils dédains, ou de minutieuses contrariétés, de ceux qui en sont les auteurs, quand on a reconnu en eux assez de générosité pour ne pas redouter leurs plaintes. Tibérius Gracchus fut nommé commissaire, on contesta pour lui jusqu'à l'indemnité que la loi accordait en de semblables cas, et tous les supplémens d'usage.

Un ami de Tibérius mourut. Le peuple ne douta point que le poison n'eût terminé sa vie; on crut en reconnaître les indices sur son bûcher, et Tibérius, victime d'un noir pressentiment, présenta ses enfans au peuple, et les lui recommanda, ainsi que leur triste mère.

A cette même époque, cent trente-trois ans avant l'ère chrétienne, Attale, roi de Pergame, légua au peuple de Rome son royaume avec tous ses biens. Tibérius saisit l'occasion de réclamer pour les citoyens pauvres le partage des richesses effectives du prince, et la disposition de ses états.

Un sénateur osa prétendre que Tibérius aspirait à se faire proclamer roi, et que le diadème d'Attale lui avait été apporté. Tibérius, dès ce moment, ne connut plus de règle. Continué dans le tribunat, il ne cessa de rabbaisser en toute rencontre le sénat, par colère, dit Plutarque, et par esprit de contention, non par égard pour la justice et le bien du gouvernement.

On devait recueillir les suffrages sur quelques-uns de ses projets de lois. Les esprits, émus à l'excès, ne jugeaient et ne calculaient que l'intérêt du jour seul. Tibérius menacé prit le deuil; les présages les plus funestes l'accompagnèrent à la sortie de sa maison, et son ame en fut pénétrée. Le peuple cependant l'accueillit avec intérêt; mais les nobles et les riches, ayant vainement tenté de porter le consul à un parti violent, avaient résolu tous ensemble de tuer eux-mêmes Tibérius; et leurs amis, ainsi que leurs esclaves, étaient tout prêts et tout armés.

Tibérius averti, et ne pouvant se faire entendre, porta les deux mains sur sa tête pour faire comprendre son danger, ses ennemis dirent à la fois, qu'il demandait une couronne. Scipion Nasica, s'élançant le premier, accusa le consul de trahir la patrie, et appela au secours des lois quiconque voudrait les défendre.

Le peuple prit la fuite, Tibérius l'imita, mais ayant été renversé, il fut tué par un de ses collègues, et plus de trois cents citoyens avec lui.

Malheureux sont les temps où la force s'empare du droit, où le droit n'est plus une puissance! La haine personnelle des riches les porta bien plus à cet attentat, que les motifs qu'ils alléguèrent, dit Plutarque; et dans ce cas, le sophisme dont s'étaie la violence, est haïssable comme une insulte.

Les passions, dans tous les partis, suivent une marche semblable. Tibérius avait fait déposer le tribun Octavius, afin de se délivrer de son opposition. Nasica, méprisant le pouvoir et l'autorité du consul, prit les armes spontanément; et, annullant ainsi toute convention sociale, non par les conséquences qui pouvaient dériver de son action, mais par son action elle-même, il sema les germes funestes qui devaient mûrir si promptement.

Les amis de Tibérius furent enveloppés dans sa disgrace; les uns furent mis à mort, les autres contraints de se bannir. Le gouvernement était brisé. On cite cependant un certain Blossius, qui fut interrogé sur ses rapports avec Tibérius; et répondit, sans hésiter, qu'il lui avait toujours obéi en toute chose. « Mais s'il

t'eût commandé de mettre le feu au Capitole? Je l'eusse fait, répondit cet intrépide ami, car il ne me l'aurait commandé que si cette action avait été utile au peuple. »

Le sénat, pour calmer le peuple, ne s'opposa plus au partage des terres. On substitua un commissaire à la place de Tibérius; et Nasica, objet d'horreur, et chargé de reproches par-tout où il se présentait, fut obligé de se retirer en Asie, où il mourut désespéré.

Tibérius n'avait pas trente ans quand il termina sa carrière. Son frère, moins âgé que lui de neuf années, parut s'éloigner des affaires et se consacrer à la retraite. Mais les études nouvelles, qui avaient ajouté tant de prix aux talens naturels de Tibérius, occupèrent aussi ses loisirs; et Caïus ayant défendu en justice un de ses amis qu'on accusait, la supériorité qu'il fit aussitôt reconnaître, combla tout le peuple de joie et d'espérance, et éveilla la sombre défiance d'une grande partie des sénateurs.

Une malveillance d'instinct est presque toujours aveugle, et ne fait qu'irriter ceux qu'elle avertit de se défendre. Caïus fut fait questeur : il fut envoyé en Sardaigne; il y rendit des services distingués, et le sénat le fit accuser. On lui suscita, à son retour, des accusations de tout genre; et ses réponses, toujours péremptoires, et faites avec cette chaleur qui caractérisait son éloquence, lui tinrent lieu d'exercice, et lui attachèrent tous ceux dont on avait redouté qu'il se conciliât l'attachement. Il fut appelé au tribunat avec une sorte d'enthousiasme; la mort cruelle de son frère lui permettait de ne rien ménager. Son premier acte

fut de proposer que tout magistrat une fois déposé par le peuple, ne pourrait obtenir, à l'avenir, aucune charge; et que tout magistrat qui aurait banni arbitrairement un citoyen, en serait responsable devant le peuple.

Ce second décret regardait le préteur Popilius, qui avait banni de l'Italie les amis de Tibérius. Popilius ne voulut pas être exposé à en subir les rigoureuses dispositions, et il s'exila de lui-même. Le premier décret regardait Octavius; Cornélie en prit la défense; et Caïus, en retirant cette partie du décret, déclara devant tout le peuple qu'il donnait Octavius aux prières de sa mère.

Caïus ne cessa pas de relever la puissance du peuple, et d'abaisser celle du sénat. Ce fut lui qui ôta les jugemens au sénat, et qui les transféra à l'ordre des chevaliers. Pendant une suite d'années, les sénateurs et les chevaliers furent, tour à tour ou ensemble, revêtus de ce droit imposant; Sylla le rendit aux sénateurs.

Le jeune Gracchus portait ses soins sur une foule d'objets utiles. Il créa des chemins solides et commodes; il disposa des colonies pour peupler des villes devenues désertes; lui-même il en conduisit une sur le sol encore fumant de Carthage; et toutes ses entreprises étaient menées avec tant de justesse et de célérité, que ceux-mêmes qui le haïssaient étaient surpris de son activité et de sa merveilleuse intelligence. Caïus, au milieu de tous ceux qui devaient s'adresser à lui, conservait une dignité douce, et tenait à chacun le discours convenable : et c'est ainsi, ajoute Plutarque,

qu'il décréditait entièrement les propos calomniateurs. On voulait le faire passer pour un homme violent et terrible. Il se montrait plus populaire dans le commerce de la vie que dans son ministère même.

Le sénat usa alors d'un moyen hardi, mais puissant, pour détacher le peuple de son jeune protecteur; il suscita le tribun Livius Drusus, pendant le douzième tribunat de Caïus, et l'excita à enchérir toujours sur les propositions de son collègue. On vit donc le sénat rebuter à la fois les décrets modérés de Caïus, et applaudir les décrets outrés de Livius; mais Livius prenait soin de déclarer toujours qu'il exprimait le vœu du sénat.

Ce moyen réussit. Tous les nœuds n'étaient point rompus entre le sénat et le peuple; c'était entre eux comme entre des parens chez qui la confiance renaît après les différens que l'intérêt a élevés. L'animosité s'éteignit. On remarqua que Livius Drusus ne retenait pour lui aucune des commissions que ses décrets faisaient établir, et que la bouillante capacité de Caïus les lui faisait saisir presque toutes. Fulvius, ami de Caïus, quoique triomphateur et consulaire, était suspect à tous les citoyens : on le regardait comme un séditieux qui desirait une guerre civile; on le voyait toujours éloigné de tout parti sage, et déclaré contre tous ceux qui pouvaient amener la paix.

Le crédit de Caïus tomba sensiblement, car le peuple ne trouvait plus que des esprits disposés en tout à lui complaire; et quand on vit Caïus, à son retour de Carthage, abattre de ses mains les échaffauds dressés

par tous les magistrats autour d'une arène de gladiateurs, et en ouvrir ainsi le spectacle aux plus pauvres; cette action eut peu de succès, et concourut à l'empêcher d'être élu pour la troisième fois.

Opimius, créé consul, ne songea plus qu'à pousser à bout ce jeune et fougueux citoyen. Il voulait le porter à quelque acte de violence qui pût donner lieu de le tuer. Caïus, ainsi menacé, et excité sur-tout par Fulvius, s'occupa de rassembler des hommes qu'il pût opposer au consul.

Le jour où ce magistrat farouche, par lâcheté, devait faire casser toutes les lois de Caïus, ceux qu'il avait fait réunir se trouvèrent en force au Capitole. L'un d'eux, pendant le sacrifice même, osa insulter Fulvius, mais il fut percé à l'instant.

Caïus fut affligé de cet acte violent, qui fournissait à ses ennemis tant de prétextes pour lui nuire. Opimius en sentit aussi bien l'importance. On porta le corps du malheureux au milieu de la place publique; mais les sénateurs affectèrent un deuil si fort exagéré, que le peuple, démêlant une telle hypocrisie, tourna contre eux sa défiance et même son indignation. « On se rappela, dit Plutarque, que ceux qui arrosaient de larmes le corps d'un mercenaire, victime d'une impardonnable imprudence, avaient immolé de leurs mains le tribun Tibérius, et jeté son corps dans le Tibre. On détesta l'intention perfide qui voulait porter les Romains à se défaire du seul personnage capable encore de défendre le peuple. »

Le sénat néanmoins prescrivit au consul de faire

usage de son pouvoir pour préserver la république de tout dommage. Le consul ordonna de suite aux sénateurs et aux chevaliers de se transporter autour de lui en armes, avec leurs serviteurs armés. Fulvius assembla une portion du peuple; mais Caïus désolé, et ressentant le poids accablant de la calamité présente, ne le joignit qu'avec une simple robe, et muni seulement d'un poignard.

Quand les partis furent en présence, Caïus fit envoyer le jeune fils de Fulvius, avec un simple caducée, pour porter des paroles de paix et au consul et au sénat. L'unique réponse du consul fut qu'il fallait se rendre avant que d'être admis à demander grace au sénat. Caïus voulut se présenter, on le retint, et le jeune enfant fut député encore; mais Opimius, qui ne respirait que pour employer la force ouverte, fit avancer sa troupe et ses archers crétois, et mit en fuite le cortége de Fulvius.

Plus de trois mille hommes périrent; leurs corps furent jetés dans le Tibre. Il fut défendu à leurs épouses de les pleurer, et celle de Caïus fut privée de sa dot. Caïus, abandonné au premier cri d'amnistie qui s'était fait entendre, périt dans un petit bois consacré aux Furies, ou de sa propre main ou de celle de son esclave qui se tua lui-même à l'instant. La tête de Caïus fut coupée; elle avait été mise au prix de son poids en or, et les infames qui la présentèrent au consul la remplirent de plomb fondu. Fulvius fut égorgé, et le barbare consul fit aussi périr son jeune fils; mais ce qui excita le plus l'indignation du peuple, ce fut de voir

la main sanglante d'Opimius élever un temple à la Concorde.

Cet homme cruel vieillit dans l'horreur et le mépris. Ce caractère si haut céda à l'appât de l'or, pendant une ambassade qu'il fit près de Jugurtha, roi de Numidie, et le peuple le vit avec joie condamné pour une bassesse.

Opimius exerça le premier, avec le titre de consul, une puissance dictatoriale; et, le premier, il fit périr plus de trois mille citoyens, sans aucune forme de justice. Les Gracques ont laissé après eux la réputation de factieux qui avaient perdu leur patrie; mais les torts qu'on leur a reprochés ne disculpent pas leurs ennemis, et les coups que la vengeance leur porta, laissèrent à la république des plaies que rien ne put guérir.

Le titre odieux de factieux, c'est-à-dire d'homme qui trouble et qui renverse un état pour son propre intérêt, n'appartient pas exclusivement à ceux qui prennent la cause populaire. Nasica et Opimius le méritèrent mieux que les Gracques. L'un méconnut la puissance consulaire; l'autre la dénatura entièrement. Toute cause dont le droit est l'unique sauvegarde, ne doit jamais recourir à la violence, car son succès du jour devient son arrêt du lendemain.

Le peuple abattu d'abord par la mort de Caïus, ne tarda pas à se relever et à montrer le regret que lui inspiraient ses défenseurs. On fit faire leurs statues; on les exposa en public; on éleva des chapelles sur les places même où ils avaient péri. On y fit des

prières; on y apporta des offrandes. Cornélie elle-même eut part à ces hommages, le peuple lui décerna une statue, et l'on grava au bas : CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES.

Cette fille, cette épouse, cette mère, toujours illustre, acheva sa carrière au milieu de la considération universelle. On l'entendait parler de ses enfans, comme elle eût fait d'antiques personnages consacrés dans l'admiration des hommes, et elle prouva, dit Plutarque, que, si dans la prospérité, la fortune réussit à triompher de la vertu, elle ne peut lui ôter sa force et son courage, lorsque l'adversité l'atteint.

Les dernières années de ce siècle, marquées à Rome par tant d'orages, le furent loin de Rome par des triomphes. Scipion l'Africain, ainsi que nous l'avons dit, renversa la ville de Numance; elle avait résisté pendant plus de quatorze ans, et ses ruines attesteront toujours la haute vaillance des Espagnols.

Jugurtha, roi de Numidie, et l'un des successeurs du roi Massinissa, fut vaincu par Marius, et livré par Bocchus, roi de Mauritanie, aux mains de Sylla, son questeur. Rome enfin porta ses trophées jusque dans la Gaule Transalpine; elle fonda, à Aix, une importante colonie, et Marius, cent deux ans avant l'ère chrétienne, défit, aux bords du Rhône, et anéantit complètement une nation entière de Cimbres et de Teutons, qui allaient fondre sur l'Italie.

CHAPITRE II.

Des Arts et des Lettres, à Rome, depuis le deuxième siècle jusqu'au premier siècle avant l'ère chrétienne.

Les antiques fictions ont un charme qui ne peut vieillir : elles présentent la vérité sous un emblème gracieux ; tantôt c'est Galatée dont la statue s'anime d'un feu divin, parce qu'elle est l'image de la beauté ; tantôt ce sont les Muses qui suivent le grand Alcide, symbole de force et de puissance. Les plus anciennes médailles ont représenté Hercule, avec le surnom de Musagète, c'est-à dire, Conducteur des Muses.

On pourrait dire que cette allégorie exprime la translation des arts et des belles connaissances dans la capitale de l'univers. On ne peut assez admirer avec quelle rapidité leurs trésors vont s'y répandre ; c'est comme les progrès du jour sur une forêt verdoyante : l'horizon se colore dès que l'aurore paraît ; les plus beaux arbres se distinguent, un souffle délicieux agite leurs épais rameaux, et la teinte de leur feuillage devient brillante de plus en plus; mais, quand une lumière dorée a envahi la voûte céleste, le disque de feu s'élance ; des jets de flamme, de toutes parts, échauffent à la fois l'atmosphère, et il n'est point de retraite ni de bocage que la clarté et que la vie n'aient pénétré dans tous les points.

Nous avons vu, dès le siècle dernier, que le grand

Scipion avait apprécié les entretiens des philosophes et des rhéteurs, qu'il avait trouvés en Sicile. Nous avons remarqué qu'Ennius, ami de cet homme célèbre, et destiné à reposer dans le même tombeau, avait été conduit à Rome par le célèbre Caton l'Ancien. Plaute avait transporté la scène comique d'Athènes sur le théâtre de Rome. Les exploits des deux guerres puniques avaient fait éclore à la fois et les poëmes de Nœvius et les annales de Fabius Pictor. Nous trouverons dans le siècle qui nous occupe un progrès aussi prodigieux que l'accroissement de puissance qui l'excite. C'est sur la Grèce, c'est sur l'Egypte grecque, c'est sur Carthage anéantie que s'étendra en peu d'instans la domination des Romains; et comme le vent qui a passé sur les plaines parfumées de l'Arabie apporte une exhalaison embaumée, de même les Romains, qui parcouraient alors tant de nations éclairées et polies, rapportaient dans la cité reine et l'heureuse impression qui modifiait leurs sentimens, et la plupart des objets précieux qui le leur avaient fait ressentir.

Les arts, nés les premiers pour le charme des mortels, et avant qu'une instruction spéculative leur fût devenue nécessaire, les arts aussi furent les premiers dont les monumens admirables firent effet sur les Romains. Les pleurs ou le sourire se font comprendre de tous les hommes, quelles que soient les nuances du langage; l'expression de la beauté saisit à la fois leurs esprits, sans que le discours soit nécessaire pour frapper leur intelligence.

Nous avons vu que Marcellus avait pressenti le

mérite des statues, des tableaux, des ornemens de Syracuse; Flaminius et Paul Emile ne se montrèrent pas moins sensibles au prix des beaux modèles que la Grèce possédait. L'un et l'autre se firent distinguer par l'élégance et par la grace qu'ils répandirent sur les jeux qu'ils célébrèrent dans la Grèce. Flaminius présida aux antiques jeux néméens; Paul Emile en donna de lui-même après la guerre de Macédoine, et il ne craignit pas de dire que le talent d'ordonner une fète appartenait à celui de vaincre.

On sait que ce Romain illustre demanda à la ville d'Athènes un peintre digne de diriger la pompe de son grand triomphe, et que le philosophe Métrodore fut désigné par une ville pleine de goût comme l'artiste le plus habile.

Paul Emile avait visité tous les temples de la Grèce, et en comparant, comme il fit, le Jupiter de Phidias, et celui que nous peint Homère, il nous apprend que l'antique chantre de la Grèce était déjà connu à Rome.

Tous les Romains pourtant n'en étaient point encore à ce degré de connaissances. Mummius, à Corinthe, fit voir une ignorance que le contraste rendit plus grossière; mais, lorsque les richesses sont le résultat d'une conquête, et ne sont point graduellement produites par le sol, par la culture, et une industrie progressive, il ne se trouve point d'égalité dans leur subite répartition. La connaissance de tous les arts venait de se propager à Rome par la profusion de leurs chefs-d'œuvres; et c'était le moment sans-doute où les

hommes devaient se montrer plus différens les uns des autres. Un tableau du peintre Aristide, le plus estimé de ses ouvrages, servit aux soldats, à Corinthe, de table pour jouer aux dez. Attale, roi de Pergame, s'empressa de l'acquérir; il en donna le prix qu'ils voulurent. Mummius en fut étonné, et ne pouvant s'expliquer mieux la valeur bien plus forte encore, que mettait le prince à une autre peinture, il résolut d'en empêcher la vente, et il pensa qu'elle renfermait sans doute une vertu puissante et cachée. Il fit charger sur un navire un amas des plus beaux ouvrages que l'on eût pu lui indiquer, et il menaça le pilote, s'il perdait cette cargaison, de lui en faire fournir une semblable à ses frais.

On ne saurait compter les chefs-d'œuvres que Rome entassa dans ses murs en un petit nombre d'années. Au triomphe de Paul Emile, deux cent cinquante charriots chargés de statues et de tableaux défilèrent devant tout le peuple. Corinthe abandonna bientôt après une collection inestimable; Carthage enfin, qui recélait tant de trésors, livra à son vainqueur tous ceux que ses richesses lui avaient procurés. Rome, accoutumée aux statues, consacra les images des hommes les plus fameux; mais Caton le Censeur, qui n'y eut aucune part, disait à ceux qui s'en montraient surpris, qu'il aimait mieux entendre demander pour quelle raison Caton n'avait point de statue, que le motif pour lequel on lui faisait cet honneur. Il ajoutait, d'un accent plus farouche, que loin de se glorifier des ouvrages d'un sculpteur, d'un fondeur, ou de

quelque peintre, c'était dans l'ame de ses concitoyens qu'il prétendait laisser une belle image de lui-même.

Le peuple de Rome fit des statues aux Gracques, à Cornélie, leur mère, à tous ceux en un mot qu'il voulut honorer. Plutarque peint Caïus, la veille de sa mort, arrêté, immobile devant la statue de son père, et laissant couler quelques pleurs.

Nous avons vu dans le siècle dernier Valérius Messala attacher aux murs extérieurs d'un édifice un grand tableau qui représentait ses plus éclatantes victoires. Sempronius Gracchus l'imita; il fit placer aux murs d'un temple un tableau qui représentait ses conquêtes dans la Sardaigne, et ce tableau eut une inscription qui en expliquait le sujet.

Les artistes dont Rome employait les talens, étaient des Grecs par la naissance; et le seul art vraiment propre aux Romains fut celui de construire des voies indestructibles: ils le pratiquèrent dès le principe, et lui donnèrent une extrême perfection. Les vestiges de ces ouvrages que l'on retrouve dans notre Gaule semblent des travaux de géans. Caïus Gracchus les fit multiplier dans l'étendue de l'Italie, et y fit placer des mesures itinéraires.

Leur extrême solidité fut le caractère principal des édifices bâtis par les Romains; mais la plupart des architectes, dont les talens s'exercèrent sous leurs lois, furent grecs comme les autres artistes. Rome devait ses arts à des peuples soumis, et elle considéra dans un rang inférieur tous ceux qui les lui enseignèrent. Grave même dans ses jouissances, elle permit aux

premiers de ses enfans de se couronner de roses, et de cadencer une poésie harmonieuse; mais on ne les vit point tenter d'autres essais : la lyre jamais ne parut dans leurs mains. Sempronia perdit de sa considération pour avoir su trop bien chanter; Muréna, accusé d'avoir dansé une fois, eut à se justifier sur cette allégation comme d'une action honteuse.

Les arts qui tiennent à la musique étaient sur-tout alors usités en Asie. La mollesse du luxe oriental, et son inerte magnificence y prodiguaient dans les festins les meubles les plus somptueux, les plus riches tapis, les vases les plus précieux, et les plaisirs enfin de la musique et de la danse, que des esclaves étaient chargés de procurer à des convives indolens. Les triomphes sur l'Orient, au commencement de ce siècle même, apportèrent à Rome ces usages tout à fait étrangers à ses antiques mœurs, et les arts qui en relevaient plus que tout le reste l'agrément, furent sans doute, pour cette cause, accueillis avec moins d'estime. Mais la poésie s'était montrée dans la propre langue des Romains. Ce premier attrait de l'esprit, quand il commence à se complaire en lui-même, écarte bien vite toute idée d'apprentissage et de leçons. La poésie vit dans ce siècle même éclore un chef-d'œuvre admirable. Les six comédies de Térence sont toutes écrites en vers; la diction en est si pure, que rien, à cet égard, n'a pu les surpasser, et on les cite comme un modèle.

Térence naquit à Carthage; il fut esclave de Terentius Lucanus, sénateur romain, qui le fit élever avec

soin, et l'affranchit dès la première jeunesse : il prit alors, selon l'usage, le nom propre de son patron.

Né huit années après la deuxième guerre punique, Térence mourut quelques années avant le commencement de la troisième, âgé seulement de trente-cinq ans. Il mourut à son retour de Grèce, ou même avant son retour, et l'on dit que ce fut de regret d'avoir perdu les comédies qu'il venait de composer ou d'imiter d'après Ménandre.

Il passa une si courte vie dans l'intime familiarité du second Scipion l'Africain et de Lélius son ami, fils de l'ami de son aïeul adoptif; tous deux étaient encore plus jeunes que le poète; cependant leur esprit, leurs lumières, et le goût qu'ils montraient pour les arts, firent supposer qu'ils avaient pu aider Térence. Le poète s'en explique dans le prologue des Adelphes, la dernière de ses comédies; et il eut soin de ménager à Scipion, alors âgé de vingt-cinq ans, toutes les jouissances d'amour propre qu'une pareille supposition pouvait justement lui causer. « Des envieux prétendent, dit-il, que des premiers de la république aidèrent Térence à faire ses pièces, et travaillèrent tous les jours avec lui. Loin d'en être offensé, comme ils se l'imaginent, il trouve qu'on ne saurait lui donner une plus grande louange, puisque c'est une marque qu'il a l'honneur de plaire à des personnes qui vous plaisent à tous, et à tout le peuple Romain, et qui, en paix ou en guerre, et dans toutes sortes d'affaires, ont rendu à la république, en général, et à chacun en particulier, des services considérables,

sans en être pour cela ni plus fiers ni plus orgueilleux. »

Les six comédies de Térence sont traduites ou imitées des plus célèbres auteurs grecs. Les sujets en sont grecs. Les scènes qu'elles représentent se passent à Athènes.

La conduite de ces pièces est beaucoup plus soignée que celle des pièces de Plaute ; le ton en est incomparablement plus décent, et le progrès des mœurs de la scène est notable : ce sont toujours, comme chez les Grecs, des amours, dont les courtisanes sont l'objet ; des reconnaissances d'enfans exposés ou perdus, vendus ou égarés dans leur bas âge ; des ruses d'esclaves confidens de leurs jeunes maîtres, et dont l'esprit inventif et délié arrache à des pères plus ou moins avares, l'argent nécessaire aux plaisirs de leurs fils ; mais rien de tout cela n'est présenté avec le comique grossier qu'on trouve dans Plaute; et les convenances gagnent ce que la gaieté perd. Térence, dans l'Eunuque, a mis sur la scène un jeune homme qui se fait conduire, avec l'habit d'eunuque, dans la maison d'une courtisane, pour y trouver, en son absence, une jeune fille encore inconnue, et dont la courtisane recherche et découvre enfin les parens. L'entretien du jeune homme avec un de ses amis, fait connaître le succès d'une ruse si singulière; mais quand on est accoutumé à la liberté des pièces grecques, on sait gré à l'auteur de la demi-gaze qu'il a jetée sur des tableaux que Plaute sans doute aurait entièrement découverts. Dans la plupart des pièces de Térence d'ailleurs, une

reconnaissance finale donne à la jeune fille secrètement aimée, et le plus souvent séduite, un père, une famille, le rang de citoyenne, et le moyen ainsi d'épouser son amant. C'est ce qui arrive dans l'Eunuque, c'est ce qui arrive dans l'Andrienne, pièce charmante à mille égards, et remplie de scènes infiniment comiques. Mais l'héroïne de cette pièce, la fille inconnue de l'île d'Andros, devient mère pendant que l'intrigue se mène. On entend les cris qu'elle jette, et les sages-femmes s'entretiennent des détails de sa délivrance. Les comédies antiques n'ont mis en action que les amours des courtisanes, ou des filles élevées comme elles, ou bien celles de quelque fille pauvre et gagnée par un riche amant. Les lois d'Athènes forçaient un homme, quel qu'il fût, à épouser la citoyenne à laquelle il avait fait tort. L'état de fille était d'ailleurs à peu près comme inaperçu dans l'ordre de la société, à moins qu'il ne se trouvât uni aux dignités sacerdotales; et les filles mariées dès l'enfance, étaient presque toujours livrées à de nouveaux époux quand elles étaient devenues veuves. Les lois d'Athènes forçaient le proche parent d'une fille pauvre à être lui-même son époux, ou à lui payer une dot. Le Phormion est tout fondé sur cette espèce d'obligation; et l'on aime à retrouver ces antiques institutions patriarchales qui firent loi chez les Hébreux, et qui la firent encore parmi les Athéniens.

Térence puise les scènes et les caractères de ses pièces à la même source que Plaute; il a, comme lui, des fanfarons, des parasites, des marchands d'esclaves: les esclaves qu'il introduit redoutent, comme ceux de

Plaute, le châtiment des espiègleries que l'intérêt de leurs jeunes maîtres les oblige de risquer; mais ces craintes ne sont indiquées que par quelques traits passagers. Les parasites ont de l'esprit : les marchands d'esclaves, produits seulement dans deux pièces, les Adelphes et le Phormion, ne paraissent que dans un petit nombre de scènes, et leurs propos sont plutôt ceux de trafiquans avides, que d'agens effrontés du vice. Le personnage de *madame la Ressource*, dans le Joueur de Régnard, est visiblement emprunté de ces caractères. Chez Térence, les courtisanes même sont bonnes et bienfaisantes. C'est une courtisane qui a recueilli et conservé la jeune Andrienne; c'est une courtisane qui garde la jeune Pamphile dans l'Eunuque, et qui lui fait retrouver sa famille; c'est une courtisane enfin qui fait le dénouement de l'Hécyre, et qui procure généreusement des éclaircissemens difficiles.

On voit que Térence tendait à introduire sur la scène latine un langage de sentiment, tout à fait étranger à Plaute, et qu'il eût réussi dans ce genre de production que nous avons nommé le drame; il paraît aussi que ce genre n'était pas dans le goût des Romains, et le sort de l'Hécyre nous en fournit la preuve.

Cette pièce, dont les scènes ont plus de sentiment que d'action, tomba deux fois consécutives. Nous l'apprenons incontestablement par le prologue, que Térence fit prononcer à la troisième représentation. Il y dit qu'un spectacle d'athlètes et de danseurs de corde avait dérangé la première; qu'un spectacle de

gladiateurs avait interrompu la seconde. Mais il invoque en vain des prétextes divers, et la double chûte est constante.

Un jeune marié, après un voyage assez court, trouve sa femme retirée chez ses propres parens, sans que les siens lui aient donné aucun motif de plainte contre eux. Une grossesse mystérieuse est la cause de cette conduite. La mère du jeune homme montre, à cette occasion, une bonté, un dévouement, qui se rencontrent rarement dans les rôles que les poètes ont prêtés aux femmes grecques, et le jeune homme est vivement combattu par son amour pour son épouse, et par le chagrin que lui cause la naissance prématurée d'un enfant qui ne peut être à lui. Mais dans l'ivresse religieuse d'une cérémonie nocturne, il avait rencontré une fille innocente, il ne l'avait point respectée; c'est elle-même qui, par hasard, est devenue sa légitime épouse; il est le père de cet enfant qui causait tant d'incertitudes, et la paix rentre dans les cœurs.

Ce sujet, comme on voit, est étrange en lui-même; l'intrigue manque de mouvemens et de vivacité; elle manque d'un certain ensemble, et ne satisfait pas complètement. C'était, je pense, un essai qui aurait pu conduire Térence à découvrir sur le théâtre une source nouvelle de plaisirs; son talent naturel l'y portait. Il a des traits qui partent du cœur, et qui, sans être jamais sententieux, ont l'empreinte si précieuse de la plus douce philosophie. C'est de lui, ce mot charmant, je suis homme, et rien de ce qui est de l'homme ne me semble étranger à moi.

Molière a su s'approprier plusieurs passages de Térence, il les a semés dans ses pièces; mais il a surtout emprunté son excellente pièce de l'Ecole des Maris, des Adelphes de l'auteur latin. Il est curieux d'étudier comment son génie a su tirer parti du fonds si riche que présentaient les caractères de deux frères, l'un d'une sévérité rebutante, l'autre d'une indulgence faite pour gagner les cœurs.

Térence, d'après le grec, suppose que chacun des deux frères a élevé un jeune homme. Ces jeunes gens sont frères aussi, et sont les enfans de celui dont le caractère est difficile. L'élève de Mycion (c'est l'oncle) ne se dessine pas sur la scène comme un personnage exempt de fautes; mais il chérit son père d'adoption, il se confie à lui, et il aime son frère. La bonté, la franchise, brillent dans ses étourderies. Il a séduit une fille pauvre, mais il l'épouse. L'élève de Déméa (c'est le père inflexible) s'abandonne au contraire avec emportement aux plaisirs et aux voluptés, quand il peut éviter la surveillance de son père. Tout passe alors sur le compte d'Eschinus, son frère, et c'est lui encore qu'il emploie pour enlever une musicienne dont il est devenu amoureux.

Les deux frères, dans Molière, sont des tuteurs chargés chacun d'une jeune fille. Le tuteur sage devient heureux en recevant la main de sa pupille, et le tuteur avare et jaloux, trompé jusque sous ses yeux même, se voit enfin enlever la sienne.

Tel est l'art de l'imitation quand un grand maître en veut user; mais la profonde connaissance du cœur

humain, dont la conception et le développement des deux caractères est la preuve, appartient à l'antique Ménandre. L'homme est et sera toujours le même, et cependant les modifications dont cet être, toujours semblable, est diversement susceptible, tiennent en tout de cet infini qui fait l'essence du créateur. Madame Dacier, auteur d'une excellente version de Térence, observe avec sagacité que si, dans la tragédie, l'action est le point essentiel, ce sont sur-tout les mœurs qu'il faut considérer dans la comédie, parce que son premier objet est de les peindre.

Ménandre est l'auteur que Térence a le plus souvent suivi; il a emprunté de lui ses quatre meilleures pièces. La gloire de les avoir fournies, celle d'avoir aussi composé les meilleures de celles que Plaute nous a transmises, immortalisent le nom de Ménandre. Dyphilus a prêté quelques traits des Adelphes. L'Hécyre et le Phormion appartiennent à Apollodore; mais Ménandre n'en est pas moins le premier poète comique de la Grèce. Aristophane, on s'en souvient, ne peut être mis en parallèle; toutes ses pièces sont politiques et sont, comme nous l'avons remarqué, une satire dramatique personnelle, dont aucun théâtre, depuis, ne saurait donner une idée.

Le prologue chez Térence a très-peu d'intérêt; le personnage qui le débite, n'a point, comme dans les prologues de Plaute, un caractère particulier. Térence, dans les siens, se justifie des inculpations dont le charge un poète envieux; il explique de quel auteur grec il a tiré la pièce qu'il donne. Dans le prologue de l'An

drienne, par exemple, il annonce que l'Andrienne et la Périnthienne de Ménandre sont fondues dans sa comédie, et il réfute les reproches qu'on lui en avait faits. Il n'explique pas, au reste, comme Plaute le fait souvent, le sujet de la pièce qu'on va représenter; et les Romains étaient, en ce temps, sans doute accoutumés aux prestiges de la scène.

On représentait alors des comédies à Rome pendant les fêtes solennelles, comme celles de Cérès, de Cybèle, et celles qu'on appelait Romaines. On en représentait pendant les jeux funèbres, et les Adelphes furent joués aux jeux funèbres de Paul Emile.

Les représentations étaient, comme dans la Grèce, d'une extrême magnificence; les Ediles en faisaient les frais: ils achetaient les pièces des auteurs; et quelquefois, afin d'en mieux juger, ils les faisaient essayer chez eux.

Térence a réuni les suffrages de son siècle, il a réuni ceux des siècles postérieurs. Les poètes de son temps, dont il ne reste rien, doivent à ses vers harmonieux la garantie de leur renommée. Cécilius, affranchi, comme le fut Térence, avait dignement précédé, sur la scène, celui dont le premier ouvrage excita son admiration. Afranius y suivit Térence; mais Cicéron a loué sur-tout les fables qu'il avait écrites. On a cité encore Licinius Tégula, Attilius et Turpilius, Pacuvius enfin, le neveu d'Ennius; mais la tragédie, de préférence, échauffa sa verve poétique. Pline rapporte qu'il posséda les talens d'un excellent peintre; et l'un de ses tableaux demeura suspendu aux murailles du temple d'Hercule.

Le goût tardif que prirent les Romains pour les spectacles dramatiques, n'amortit pas la passion qu'ils avaient d'avance conçue pour les spectacles des gladiateurs. Ces représentations sanglantes avaient subjugué leurs esprits avant qu'ils eussent connu les nuances qui exercent la sensibilité, sans recourir aux moyens les plus violens d'émotion. On introduisit dans cette période, avec un succès presque égal, les combats de lions et de panthères.

Le fameux Lucilius vécut à cette époque. Le passage des mœurs simples à celles que le luxe embellit et corrompt, est peut-être celui qui prête davantage à la composition de la satire. Les usages passés, dont les poëtes ont toujours exalté le mérite, et dont le talent d'ailleurs orne la description, forment le plus heureux contraste avec les usages présens dont la nouveauté autorise à exagérer tous les vices. Lucilius fut un des premiers à entrer dans une carrière que le changement des mœurs venait de rendre facile; et le besoin d'exhaler une censure amère fournit des poëtes satiriques aux Latins depuis Lucilius jusqu'à Juvénal.

Cicéron a vanté la gaieté de Lucilius. Ce grand homme, dont les bons mots attestent l'enjouement et la vivacité, se plaignait que la gaieté se perdit chaque jour. On ne rit point quand tout est désorganisé; le rire demande sécurité et liberté : il veut aussi quelque innocence; il est presque toujours une heureuse expression du bon sens, et les fous, ainsi que les méchans, ont peu de riantes saillies.

Un fragment de Lucilius, conservé par Aulu-Gelle,

confirmera ce que je viens de dire; il contient une définition de la vertu; et ce fut en prenant la morale pour base, que Lucilius accabla le vice avec les traits du ridicule. « Qu'est-ce que la vertu? s'écrie-t-il; c'est ce qui constitue la valeur réelle des choses, et qui rend à chaque objet ce qui lui est dû. C'est elle qui enseigne ce qui est juste, honnête, grand et utile. Elle nous indique ce que nous devons éviter comme indigne de nous, et capable de nous faire perdre notre réputation; elle seule peut mettre des bornes à nos projets; elle montre le vrai but du pouvoir, et découvre le faux éclat des honneurs, qui ne doivent séduire que les hommes vulgaires; elle donne à l'homme qui la pratique, la force de s'opposer ouvertement à la fraude, à la bassesse, à l'injustice, le coupable fût-il élevé au plus haut rang. C'est la vertu qui nous porte à chérir les bons, à les admirer, à les secourir même avant qu'ils nous aient fait sentir leurs besoins. Enfin, l'homme vertueux préfère à tout le bien de sa patrie; sa famille et ses amis tiennent le second rang dans ses affections, et ses propres intérêts le dernier. »

A ce moment où les hommes distingués goûtaient et cultivaient eux-mêmes les charmes divins de la poésie, on verra sans surprise l'attrait qui les porta aux études philosophiques. Caton le Censeur, un des premiers, rencontrant à Tarente le pythagoricien Néarque, se sentit ravi de ses maximes et de leur admirable pureté. Il apprit de lui que la plus grande calamité de l'ame, est le corps qu'elle porte avec elle. Il apprit qu'elle ne peut acquérir de liberté qu'en la dégageant chaque jour

des affections qui tiennent à lui. Scipion Emilien chercha la société de Panœtius et de Polybe le philosophe; Panœtius le suivit dans presque toutes ses fonctions. Scipion, envoyé en Egypte en qualité d'ambassadeur, parut à Alexandrie accompagné seulement de cinq serviteurs et de son ami. Ils parcoururent ensemble toute l'Egypte; et l'aimable simplicité du grand homme fit l'admiration d'un pays où la vaine représentation dont s'entouraient les rois d'Egypte ne pouvait sûrement pas suppléer les talens, et ne suffisait pas pour dérober les crimes.

Ce ne fut pas en ce siècle encore que les Romains prirent la couleur des sectes, et même réussirent à les bien démêler. La philosophie chez les Grecs était devenue une science, à force de sophismes et d'argumentations. Les Romains, élevés au sein des plus austères vertus, n'en distinguèrent d'abord que le charme et la douceur; et dans un siècle où un luxe nouveau et subit changeait entièrement les mœurs et dénaturait les idées, les hommes les plus éclairés saisirent avec transport un nouveau prétexte de vertus qui devaient reposer sur les lumières dont leur esprit prenait tant de plaisir à s'orner.

Cependant ces études philosophiques, mêlées à l'étude nouvelle des lettres grecques et de l'éloquence, trouvèrent des contradicteurs. Aulu-Gelle nous a conservé un décret des censeurs Domitius et Licinius Crassus, et ce décret n'était que la suite d'un arrêté du sénat même. « Il y a, disent les deux censeurs, des hommes inventeurs d'une nouvelle méthode d'études, et qui se

nomment rhéteurs latins. La jeunesse court à leurs écoles, et elle y passe des journées entières dans l'oisiveté, tandis que nos ancêtres avaient coutume de désigner le genre de culture et les maîtres qu'ils destinaient à leurs enfans. Cette innovation, qui contrarie les mœurs anciennes et les usages de nos pères, nous déplaît, et nous la blâmons : c'est pourquoi nous avons résolu de faire connaître notre sentiment à ces instituteurs modernes et à ceux qui vont prendre leurs leçons, afin qu'ils sachent que nous réprouvons cette nouveauté. »

Cet arrêté est d'autant plus curieux que, moins d'un siècle après, Pompée faisait abaisser les faisceaux devant la modeste demeure du philosophe Possidonius.

L'arrivée de Carnéade occasionna d'ailleurs une sensation prodigieuse. La ville en retentit, dit Plutarque, comme d'un vent impétueux. L'enthousiasme qu'il excitait pour les études et la philosophie, semblait tenir de l'inspiration divine. Vainement Caton repoussa l'assentiment universel, et soutint que les Romains perdraient la république dès qu'ils se seraient rempli l'esprit des lettres grecques. L'instruction et ses dehors brillans peuvent tromper sans doute sur l'ame et le caractère de ceux qui aspirent aux grandes places; mais Caton accusait à tort du changement qu'éprouvaient les mœurs, les moyens que la Providence envoyait à la république pour contrebalancer les ravages de la cupidité, et retenir au moins dans les raisonnemens et les discours une moralité qui s'évanouissait dans les ames et disparaissait dans les actions.

Cet ennemi des lettres grecques avait lui-même étudié Thucydide. Épris de bonne heure du talent de la parole, Caton, qui s'y était constamment exercé, fortifia son éloquence par l'étude de Démosthènes et de ses plus belles harangues. Cicéron avait conservé plus de cent cinquante de ses discours. Nous devons à Aulu-Gelle quelques fragmens de celui qu'il composa pour la défense des Rhodiens. Ces morceaux, quoique trop courts, donnent pourtant l'idée d'une *grande manière*, et il suffit de quelques débris pour faire juger d'un antique édifice.

« La plupart des hommes, dit Caton, ont coutume, dans l'abondance et dans la prospérité du succès, de n'écouter que les sentimens de la fierté et de la hauteur, et de sentir croître en eux l'orgueil et la dureté inflexible. C'est pourquoi, dans une circonstance qui met si haut la gloire et le bonheur de Rome, je desire ardemment, Sénateurs, que vous ne preniez aucune résolution qui puisse tourner à votre désavantage et ruiner la république, et que l'excès de joie qui vous transporte ne dégénère pas en une ivresse pernicieuse, capable de changer en larmes nos plus brillantes prospérités. A l'école de l'adversité l'homme apprend sans peine ce qu'il doit faire ; le succès, au contraire, le trouble, le transporte, et l'empêche de s'attacher aux bons conseils. Je vous prie donc et vous conjure de ne point fixer aujourd'hui le sort des Rhodiens, et d'attendre, pour porter un décret solennel, que vous soyez au-dessus de la première impression de cette joie insolente et tumultueuse que donne la victoire.

« Je pense bien que ces insulaires ne desiraient pas de nous voir victorieux des efforts du roi de Macédoine; mais ce crime, si c'en est un, Rhodes le partageait, j'en suis sûr, avec plusieurs autres cités et avec plusieurs autres peuples. Je suis même persuadé que toutes ces nations souhaitaient la défaite de nos légions, beaucoup moins à cause de l'affront qu'en aurait reçu la gloire de la république, que parce qu'elles craignaient que si nous venions à bout d'accabler le seul prince qui pouvait résister à nos armes, et de n'avoir plus rien qui pût nous arrêter, bientôt l'ambition nous porterait à tout envahir, et à faire porter nos chaînes au reste de l'univers. Rhodes, en un mot, n'envisageait que l'intérêt de son état et celui de sa liberté.

« Ceux qui s'élèvent avec le plus de chaleur contre les Rhodiens, ne disent-ils pas que leur grand crime est d'avoir voulu devenir nos ennemis? Mais quel est celui d'entre vous qui, dans les choses qui le concernent, croie qu'il est de l'équité d'être puni pour de mauvais desirs? Personne, je pense, n'est de cette opinion; et cette nouvelle législation me paraîtrait, je l'avoue, bien redoutable.

« Quelle est, sous le ciel le plus barbare, la loi cruelle qui dise : Si quelqu'un veut employer dans cette affaire une somme telle, qu'il perde la moitié de ses biens; si quelque citoyen veut posséder plus de cinquante arpens, qu'on le prive de cinquante arpens; si un laboureur desire compter un troupeau plus nombreux, qu'il perde celui qu'il possède. Il n'est pas un seu

d'entre nous qui ne souhaite d'augmenter ses revenus, et cependant personne ne nous en punit : mais s'il n'est pas juste de décerner des honneurs à quelqu'un qui ayant dessein de bien faire, ne l'a pourtant pas fait, doit-on punir les Rhodiens d'avoir conçu quelque mauvais desir contre Rome, s'ils ne l'ont pas exécuté ?

« On reproche aux Rhodiens, ajoute-t-il, d'avoir des sentimens d'orgueil! Objection digne de pitié, et que je passerais à peine dans la bouche de nos enfans. Qu'elle soit orgueilleuse cette cité, lui reprochons-nous de l'être plus que Rome ? »

Il n'en coûte qu'un seul mot à Caton pour rendre à leur patrie le reste des exilés des villes achéennes. « Délibère-t-on, s'écrie-il, pour décider si de malheureux vieillards auront leur sépulture ici ou dans la Grèce ? »

Il a été cité pour une foule de mots pleins de force et de sens. Les adages des sages sont comme le préambule des théories philosophiques. Les sept Sages de la Grèce n'ont laissé, la plupart, que des maximes de vertu.

L'éloquence devient un art, quand les intérêts qu'il appartient au discours de traiter, commence à sortir des combinaisons où la droiture de chaque citoyen suffit pour servir de guide et de lumière, et quand il faut que l'auteur initie ses auditeurs aux difficultés même dont le projet qu'il a conçu est ou peut être susceptible. L'éloquence se tait quand les passions et

leur violence ont pris un empire absolu; elle demande, pour faire effet, que ceux à qui elle s'adresse apportent dans leurs jugemens une naïve indépendance.

Les rhéteurs excitèrent à Rome une singulière émulation ; mais la justesse d'une logique naturelle conduisit les Romains à rechercher plutôt la précision de l'analyse, que la finesse de l'argumentation.

Les Gracques se distinguèrent par le talent de bien parler. Tous deux eurent des liaisons avec les rétheurs les plus connus; et le rhéteur Diaphane fut même enveloppé dans le malheur de Tibérius. Caïus donna à l'éloquence un mouvement qu'elle n'avait point encore connu. On le vit parcourir la tribune et animer son geste à mesure que son discours devenait plus véhément. Il s'agissait alors d'entraîner plutôt que de convaincre. Ce fut directement au peuple qu'il adressa toutes ses harangues; mais, afin de prévenir l'excès auquel la passion montait le ton de sa voix, il se faisait accompagner d'un esclave qui tenait une flûte, et qui le remettait au juste diapason.

Ce siècle fut fécond en mémoires historiques, et je ne saurais nommer tous les Romains en dignité dont les historiens ont cité les relations. Caton remonta aux antiquités de l'Italie, et écrivit un livre des Origines dont il ne nous est rien resté. Pison Frugi, personnage consulaire, écrivit des annales dont l'aimable naïveté fut goûtée des Romains en des temps postérieurs. Valérius Antias, Claudius Quadrigarius, Sempronius Tuditanus, l'imitèrent ; mais un fragment cité par Aulu-Gelle, prouve que Sempronius Asellio s'occupa

d'écrire une histoire. « Les annales, dit-il, ne sont que l'exposition des événemens de chaque année. L'histoire doit peindre les révolutions et des peuples et des empires, et indiquer encore l'esprit des gouvernemens, avec les causes et les progrès des grands événemens qu'elle décrit; ni les faibles peintures, ni les récits arides de l'annaliste, n'allumeront jamais dans l'ame du lecteur le desir de mourir pour le salut et pour la gloire de sa patrie. »

Posthumius Albinus réunit assez de savoir pour composer une longue histoire en grec; mais comme dans son préambule il réclamait l'indulgence des lecteurs, Caton eut soin de dire qu'il accordait la sienne, si Posthumius avait été forcé par un décret des Amphictions.

Les sciences proprement dites ne pénétrèrent pas à Rome dans ce siècle, ou du moins ne s'y répandirent que lentement; cependant Polybe, à la prière du second Africain, fit un relevé des côtes de la Méditerranée, et alla mesurer les marches d'Annibal. Pendant la guerre de Persée, Sulpicius Gallus, tribun dans l'armée de Paul Emile, annonça aux soldats une éclipse de lune, qui eut lieu le lendemain même; c'est du moins le rapport de Tite-Live. Plutarque ne parle point de cette savante prédiction qui fit considérer Sulpicius presque comme un dieu. Il représente l'armée romaine occupée à frapper sur des bassins et à élever des torches vers le ciel, tandis que Paul Emile immolait des victimes en attendant le retour de la clarté. Et quoique Plutarque suppose que ce religieux consul

n'ignorait pas absolument ce que ce phénomène avait de conforme aux lois de la nature, il n'est cependant pas douteux que la publication d'une méthode précise, pour calculer et prédire les éclipses, faisait, à ce temps même, la renommée d'Hipparque.

Une des premières sciences que les Romains s'appliquèrent à cultiver et à réduire en préceptes et en leçons, ce fut l'agriculture, que leurs mains victorieuses honoraient depuis si long-temps. Caton écrivit sur l'économie rurale; et après la prise de Carthage, le sénat de Rome ayant distribué aux différens princes de l'Afrique, les bibliothèques qui s'y trouvaient, réserva les écrits de Magon qui concernaient l'agriculture, et les fit traduire en latin. Varron les a cités souvent.

L'économie rurale de Caton est un ouvrage didactique, dans lequel toutes les opérations de la culture des terres, et tous les soins relatifs à l'administration d'une métairie sont expliqués, ou plutôt sont prescrits. Cet ouvrage est écrit avec une simplicité austère, et les détails que l'on y trouve pourront servir à faire juger les mœurs romaines à cette époque.

Caton entre en matière par la préférence qu'il prononce en faveur de l'agriculture, sur le commerce et sur l'usure, à cause des risques de l'un et du crime de l'autre. « Il serait sans doute avantageux, dit-il, de travailler à augmenter son bien par le commerce, s'il n'y avait pas tant de risques à courir dans cette profession, comme il le serait de prêter à usure, si ce métier était aussi honnête qu'il est lucratif. Mais la façon de penser de nos ancêtres, telle qu'ils l'ont consignée dans les lois,

en n'imposant que la peine du double contre les voleurs, tandis qu'ils imposaient celle du quadruple contre les usuriers, nous fait assez connaître jusqu'à quel point ils regardaient ces derniers comme des citoyens plus pernicieux que les voleurs mêmes. Voulaient-ils au contraire louer un honnête homme, ils ne lui donnaient pas d'autre titre que celui de bon cultivateur et de bon laboureur, comme s'ils n'eussent point connu d'éloge plus magnifique que celui-là. Les cultivateurs sont ceux qui donnent à la république les hommes les plus robustes et les plus braves soldats, outre que le gain qu'ils font est le plus honnête, le plus solide et le moins sujet à exciter l'envie; et qu'enfin ceux qui s'adonnent à cette profession, sont toujours éloignés de l'occasion de concevoir de mauvais projets. »

Les premières instructions de Caton roulent sur l'acquisition du fonds de terre; c'est une opération qu'il ne faut pas faire à la hâte. Caton veut qu'on observe, et la température, et la situation, et la qualité du sol, et l'état réel de la culture. « Si vous me demandez, ajoute-t-il, quel est le fonds dont je ferais le plus de cas, je vous répondrai qu'en supposant que vous achetiez la valeur de cent mesures de terre, dans un excellent terrain, c'est la vigne qui sera préférable à tout, pourvu qu'elle soit abondante en vin, et qu'il soit de bonne qualité. Vient ensuite un jardin bien arrosé, puis une saussaie, puis un plant d'oliviers, puis une prairie, puis une terre à blé, puis un bois taillis, puis un verger planté en arbres fruitiers, puis enfin une chênaie. »

Caton intitule les divisions des instructions qu'il donne, selon les sujets auxquels elles se rapportent. Les premières sont appelées devoirs d'un chef de famille. « Sitôt, dit-il, que le propriétaire arrive dans sa métairie, il doit rendre ses devoirs au dieu lare, et faire ensuite le tour de sa terre, dès le jour même, s'il est possible, sinon dès le lendemain. Quand il aura pris connaissance de l'état de la culture et des travaux qui sont faits, ainsi que de ceux qui restent à faire, il fera venir, le jour suivant, son métayer, et l'interrogera sur ses travaux.

« Il se fera rendre compte de ce qui aura été récolté en vin, en blé, et en tout autre genre de production. Il faut qu'il se fasse rendre compte, par détail, du nombre d'ouvriers qui auront été employés, et de celui des journées de travail. Le métayer ne manquera pas de lui dire que la mauvaise santé des esclaves, les temps fâcheux, la nécessité de travailler à quelque ouvrage public les a retardés; mais le propriétaire verra s'il n'y a pas certains travaux que l'on aurait pu faire, même pendant la pluie, comme de rincer les futailles, de les enduire de poix, de nettoyer la métairie, de remuer le blé, de jeter le fumier hors des écuries, et de le mettre en tas; de cribler les semences, de rajuster les vieux cordages et d'en faire de nouveaux. Les gens, dira-t-il, ont dû raccommoder leurs casaques et leurs capuchons; les jours de fêtes ils ont pu nettoyer les anciens fossés, paver le grand chemin, couper les ronces, bêcher le grand jardin, ôter des prés les pierres et les mauvaises herbes, arracher les épines, broyer le

blé, curer les réservoirs; enfin si les esclaves ont été malades, on n'a pas dû leur donner autant d'alimens qu'en santé. Il entrera en compte avec son métayer sur l'argent du blé, du fourrage; il examinera le bétail; il règlera les ventes qu'il y aura à faire; car il faut qu'il fasse vendre, non seulement ce qui restera d'huile, de vin et de blé, en cas qu'il en trouve un bon prix; mais encore les bœufs qui seront trop vieux, le bétail qui se trouve défectueux, ainsi que les agneaux nouvellement sevrés qui seront destinés au boucher, la laine, les peaux, les vieilles voitures, les vieux ustensiles de fer, les vieux esclaves, ou ceux qui seront maladifs, enfin tout ce qu'il aura de superflu; car un père de famille doit être curieux de vendre, et non pas d'acheter. »

Ce passage, tel qu'il est, fait naître à la simple lecture toutes les réflexions qu'il est susceptible d'inspirer. Caton n'orne point ses tableaux, il cherche du profit en exploitant sa terre, avec les bras de ses esclaves; il n'a pas d'autre idée, et le précepte relatif à la vente des vieux esclaves prouve jusqu'à quel point les sentimens les plus naturels peuvent s'oblitérer dans une ame droite d'ailleurs, quand l'habitude soumet l'esprit à certaines combinaisons.

« Mais, dit Plutarque, à cette occasion, l'homme n'a-t-il donc de relation avec l'homme que pour la seule utilité? La bonté a plus d'étendue que la justice; car nous sommes nés pour observer la loi et l'équité avec tous les hommes; et quant à la bonté et à la reconnaissance, nous les étendons souvent jusque sur-

les animaux ; car elles procèdent d'une riche source de douceur et d'humanité, qui est naturellement dans l'homme : nourrir dans leur vieillesse des animaux devenus inutiles, cela convient à l'homme qui a les qualités de l'homme, l'humanité et la bonté. Ne fût-ce pour autre chose que pour apprendre à aimer les hommes, il faudrait en faire comme une espèce d'apprentissage, en nous accoutumant par ces petites choses à être doux et humains. Je sais bien, ajoute Plutarque, que pour tout au monde, je ne me déferais d'un bœuf qui aurait vieilli en labourant mes terres : à plus forte raison, ne pourrais-je jamais me résoudre à renvoyer un vieux domestique, en le chassant de ma maison, comme de sa patrie, en l'éloignant du lieu où il serait accoutumé, et de sa manière de vivre ordinaire, pour quelque argent que j'en pourrais tirer en le vendant. »

Caton se glorifiait d'avoir laissé en Espagne le cheval qui lui avait servi pendant les guerres où il avait commandé, afin de ne pas charger la république des frais de son passage. Mais on ne peut voir dans une telle affectation, que l'opiniâtre orgueil d'un homme à qui la vanité, bien plus que ses principes, ont imposé des sacrifices.

Les préceptes de Caton sont en général remplis de sagesse. « Il faut, dit-il, s'attacher à planter sa terre dès sa première jeunesse. Quand il est question de bâtir, il est bon de réfléchir long-temps; mais, quand il est question de planter, ce n'est pas le cas de réfléchir, c'est le cas d'agir. On ne bâtira donc que quand

on approchera de trente-six ans, encore faudra-t-il que la terre soit alors plantée. Plantez les lisières de vos pièces de terre, et les bordures des chemins, partie en ormes, partie en peupliers, pour vous procurer des feuilles que vous donnerez à vos brebis et à vos bœufs; et pour avoir du bois à votre disposition, en cas de besoin; mais ne faites jamais rapporter à un fonds que les productions auxquelles il est propre.

« L'étendue des bâtimens d'une métairie doit être proportionnée à celle de la terre pour laquelle ils sont construits; et il faut également éviter qu'ils ne soient, ou inutiles pour être trop vastes, ou insuffisans pour être trop resserrés. Il faut arranger selon vos moyens le corps-de-logis que vous habiterez dans votre métairie. Si ce corps-de-logis est bien construit, et situé avantageusement dans un bon fonds, de sorte que vous soyez logé commodément à la campagne, vous visiterez plus volontiers et plus souvent cette possession; elle s'améliorera, vous en tirerez plus de profit: l'œil du maître est toujours utile. Soyez obligeant envers vos voisins, et ne souffrez pas que vos gens les offensent : quand ils vous verront avec bienveillance, vous trouverez plus de facilité à vendre vos denrées, à faire faire vos ouvrages, à louer des journaliers. »

Ce n'est pas d'après des livres déjà faits que Caton traite de l'économie rurale; c'est d'après les opérations de cette économie même. Il ne va point chercher à la campagne le silence des passions, la sérénité de l'ame, le riant spectacle de la nature; il ne voit dans une terre qu'une manufacture d'huile, de vin ou de froment.

Cependant, si le terrain qu'on possède est dans le faubourg de la ville, il veut qu'on y fasse des jardins diversifiés de plusieurs manières; il veut qu'on y plante des fleurs, des oignons de Mégare, des myrtes, des lauriers, des noyers de différentes espèces, parce qu'en général, dit-il, ces terrains doivent être parés, et plantés avec tout l'art nécessaire pour faire le plus d'honneur possible à leur maître, sur-tout quand il n'en possède pas d'autres.

Caton ne néglige aucun détail dans les préceptes de conduite qu'il inculque, et au propriétaire et au métayer. Il apporte la même exactitude à spécifier les instrumens, meubles et ustensiles nécessaires pour compléter toutes les opérations de l'agriculture; il enseigne la manière de construire les murailles, de faire la chaux, etc.; il donne les prix ou les évaluations de ces travaux; il donne tous les détails des semailles, des plantations, des récoltes et des fabrications qui les suivent; il donne l'art de greffer ou de marcotter; il apprend enfin à nourrir le bétail d'une manière utile pour le propriétaire. L'ouvrage de Caton pourrait, je pense, servir encore, en Italie, de manuel aux cultivateurs, et il doit renfermer toutes les connaissances agricoles que l'expérience avait en ce temps réunies chez les Romains.

Ce grave auteur donne une suite de recettes qui prouvent l'excès de rusticité que conservaient les mœurs romaines, en nous montrant jusqu'à quel point le luxe et même les plus simples jouissances de la vie leur étaient encore étrangers. Caton entre dans le détail de

la nourriture et de l'habillement des esclaves, et l'on est effrayé de la rigidité de ses ordonnances. « Vous leur donnerez, dit-il, tous les deux ans une tunique, sans manches, de trois pieds et demi, avec des sayes, et en leur donnant l'un et l'autre habillement, vous aurez soin de reprendre ceux qu'ils quitteront pour en faire des casaques; il faut aussi leur donner tous les deux ans de bons sabots garnis de clous de fer. »

Il est vraisemblable pourtant qu'un si modique entretien était relatif à celui des maîtres eux-mêmes. Environ deux siècles avant celui où Caton écrivait, Cincinnatus fut trouvé presque nu dans le champ qu'il labourait de ses mains, et il alla mettre sa robe pour recevoir la dictature.

On en peut dire autant sans doute sur la parcimonie qui règne dans le réglement de la nourriture des esclaves Caton ne dédaigne pas de nous donner la manière de faire les bouillies, les gâteaux, tous les ragoûts enfin, que nos villageois trouveraient trop grossiers, et qu'il indique comme des mets excellens.

Caton se croit obligé d'indiquer les lieux où l'on doit trouver les meilleurs ustensiles en tout genre. A Vénafrum, c'était des pelles et des tuiles; à Albe, des traîneaux; à Minturnes, les équipages d'attelage; à Rome, les jougs, les toges, les sayes; à Nole, les clous, etc.

Il donne les formules, et prescrit les sacrifices d'expiation qu'il convient de remplir, quand on veut purifier un bois sacré ou purifier une terre; il donne les formules et le mode de tous les marchés; enfin, il

n'est point de maladie, de plaie ou de blessures pour laquelle il n'indique un spécifique souverain. Le chou, dans cette médecine domestique, est appliqué à une foule d'usages, et il faut s'étonner, ou de ce que le chou n'est plus employé dans la nouvelle médecine, ou de ce qu'on lui a attribué, sans aucun sujet, de si magnifiques propriétés. Les grandes erreurs sur les faits sont plus communes qu'on ne pense, et ce sont toujours les dernières qu'on suppose. Il est étrange de découvrir dans le Traité de l'Economie rurale, que le sage Caton croyait à l'efficacité des charmes ; il enseigne la manière d'en composer plusieurs, et va jusqu'à transcrire les paroles vides de sens dont il est nécessaire de les accompagner ; mais la confiance est le repos de notre esprit, et c'est presque sciemment qu'il s'en impose bien souvent à lui-même.

NEUVIÈME ÉPOQUE.

Depuis le premier siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'ère chrétienne; ou depuis les commencemens de Marius et de Sylla, jusqu'à la fin du règne d'Auguste.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De Rome, depuis le premier siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'an 62 avant l'ère chrétienne.

Le siècle qui s'ouvre pour nous est sans doute l'un des plus féconds en événemens, que nous ait jamais offert l'histoire. Il commence avec les triomphes de Marius, et les vingt premières années sont troublées par les sanglantes proscriptions de ce chef cruel, et de son cruel ennemi. Sylla expire soixante-dix-huit ans avant l'ère chrétienne; Spartacus, un gladiateur, met Rome elle-même en danger, et Catilina bientôt s'efforce de s'en rendre le maître: Catilina est tué. Un triumvirat, un alliance d'intérêts entre les plus puissans

de Rome, s'empare de ses destinées. Crassus, l'un des triumvirs, veut triompher des Parthes, et périt dans leurs vastes plaines : les deux qui lui survivent, seuls arbitres de Rome, se divisent à ce moment, et tous les esprits avec eux. La bataille de Pharsale et la mort de Pompée donnent la dictature à César. Un second triumvirat se forme; la journée de Philippe lui livre l'empire Romain, quarante-deux ans avant l'ère chrétienne. Onze ans plus tard, la bataille d'Actium rend Octave le maître du monde; il règne seul près de quarante-quatre ans; et, fondateur d'un régime nouveau qui devait précipiter le sort funeste de Rome et de l'Italie, Auguste ne cesse de vivre que l'an 14 de l'ère chrétienne.

Cependant, en tous ces temps même, Rome par-tout triomphe au dehors. Mithridate est vaincu, la Syrie est soumise, l'Egypte est comme assujettie, les Gaules, et même l'Angleterre sont et parcourues et domptées. Dans la plus haute splendeur, l'empire romain ne fut qu'un composé de conquêtes, dont les proconsuls furent les rois. La république, proprement dite, n'eut alors aucune proportion avec les provinces soumises, et ces provinces ne comptèrent point de véritables citoyens. Quand on eut versé le sang dans la place publique, les généraux chercherent à se détruire avec l'aide de leurs armées. Le peuple ne tarda pas à vouer une haine indistincte à tout fauteur de guerre civile, et les assassins de César, qui ne purent avoir son suffrage, coûtèrent bien plus de sang qu'ils n'en avaient voulu venger? Le coup terrible qu'ils portèrent, pesa

malgré eux-mêmes sur leurs ames, comme un forfait; ils ne surent pas ranimer le corps usé de la république; ils manquèrent de cette énergie qui eût anéanti Antoine sous la toute-puissance du peuple et du sénat. Sylla plus fort, avait eu celle de rendre la république à elle-même, et bien des maux sans doute eussent depuis été prévenus, si la jalouse haine des sénateurs contre César ne les eût pas livrés trop aveuglément à Pompée.

Ce fut une étrange fatalité que celle qui poussa Rome sous les lois d'Octave. On reconnaît, en lisant l'épouvantable histoire de ces temps, que les succès d'Octave, et même ceux de César, furent le résultat d'un enchaînement de bonheurs. Pompée inspirait aux Romains une sorte d'engouement, dégagé de cette crainte que leur imprimait le génie supérieur de César; et, si cette prévention contribua fortement à la ruine de la république, on ne doit pas moins admirer jusque dans ses plus affreux revers, les services patriotiques rendus par ce guerrier, et par toute sa famille. Ses enfans se créèrent une puissance maritime, en s'exerçant comme pirates; l'aîné défendit en Espagne la république jusqu'à sa mort. Sextus, le second, demeura en Sicile, ouvrit un réfuge aux proscrits, capitula pour eux; mais, faute d'un genre de talens indispensable en toute espèce de crise, il finit par être victime du système défensif qu'il avait adopté, et fut mis à mort par Antoine, dont son alliance eût fait le salut.

Octave avait un de ces caractères que l'égoïsme peut faire prendre à celui dont les talens manquent d'éclat

et de magie. Son ame avait de la sécheresse, ses calculs très-profonds lui furent toujours présens, et les vertus chez lui ne furent que des moyens; il ne se battit point à Philippe, mais il sut absorber les fruits de cette victoire, et gardant pendant le trouble un sang froid que les autres n'avaient pas, il se plaça, et se trouva toujours au centre de l'action la plus vive; il eut le grand avantage de pouvoir prononcer franchement dès qu'il parut, qu'il prétendait venger César, et il fut ainsi dispensé de ménager ses meurtriers. Homme personnel, il se fit un domaine de l'empire, mais il ne s'y attacha pas, et l'on eût dit, à la fin de sa carrière, qu'il n'avait obéi qu'à la fatalité.

Antoine, mélange effrayant des plus grandes qualités et des vices les plus outrés, sut conserver jusque dans ses excès cette espèce d'attrait que ne perd jamais la vraie grandeur; il était susceptible de générosité, d'élans, d'amour, de sentimens vrais, en un mot. Fulvie, Cléopâtre, Octavie, avec des caractères si différens, lui consacrèrent également leur tendresse. Je ne crois pas que rien soit plus touchant que la mort d'Antoine et de Cléopâtre. L'adversité aux prises avec un grand courage semble offrir bien des droits à l'indulgence; et le cœur qui sait plaindre, est bien près de pardonner.

Les affranchis jouent un grand rôle dans le siècle qui nous occupe; leur existence était le résultat nécessaire d'une institution, telle que l'esclavage, dans un moment où les lumières se répandaient avec profusion. Lorsque deux hommes sont égaux en savoir, l'un ne

peut plus être esclave de l'autre; mais quand l'affranchissement donne des intérêts à celui qui était esclave, il peut s'avilir à cause d'eux. Rome devait en ce temps pulluler d'affranchis, et renfermer par conséquent une classe nombreuse, dont l'existence tendit à déshonorer la liberté même, parce qu'elle ressemblait à la liberté et qu'elle ne l'était pas.

Rome n'avait point de tribunaux réglés comme le sont les tribunaux d'Europe, ni même comme étaient organisés ceux de la Grèce et d'Athènes. Le jugement des causes appartenait, selon les cas, aux sénateurs, aux consuls, aux préteurs. Caïus Gracchus avait enlevé au sénat les jugemens de sa compétence, et les avoit déférés à l'ordre équestre. Sylla les rendit au sénat, mais rien à Rome ne put donner l'idée d'un tribunal tel que l'Aréopage, tel que le tribunal des Héliastes, etc. Aussi les partis victorieux n'érigèrent-ils point de tribunaux sous leur immédiate influence; ils proscrivirent leurs satellites, et je n'ose dire si la justice en fut un peu moins profanée.

Les concessions territoriales dont il fallut récompenser les bandes des vainqueurs, firent de l'Italie un théâtre de désolation; mais les cultivateurs de l'Italie étant pour la plupart esclaves, la face des choses fut moins changée que s'il eût fallu déposséder une foule de petits propriétaires. Ce fut après la deuxième guerre punique, que, pour la première fois, on donna des terres aux soldats, et cet exemple devint la source des excès dont ce siècle eut si fort à gémir.

Les événemens que nous avons indiqués sont gé-

néralement connus : nous devons cependant en reprendre la suite, et il importe à notre plan de les rappeler dans leur ordre.

Déjà renommé pour ses brillans exploits dans les dernières années de la période précédente, Marius, des premiers, entre en scène dans celle-ci. C'était un barbare farouche, d'un extérieur terrible, d'un naturel intraitable, et l'ennemi des lettres grecques comme de la langue avilie d'un peuple vaincu.

Ses parens travaillaient pour vivre dans un bourg voisin de Rome. Il fit ses premières armes à Numance, sous le second Scipion l'Africain, qui le distingua et voulut se l'attacher. Un jour qu'il soupait à sa table, un admirateur de Scipion lui demanda quel capitaine pourrait jamais le remplacer? Par aventure, celui-ci, reprit Scipion, en désignant aussitôt Marius; et ces paroles furent une voix divine qui éleva ses espérances.

De retour à Rome, il fut tribun par la protection de Métellus, à qui jusqu'alors sa famille avait fait gloire d'être attachée. Il déploya une extrême fermeté contre le sénat et le peuple tour à tour. Devenu préteur, on l'accusa de brigues, et comme Hérennius, autrefois son patron, refusait, à ce titre, de porter témoignage et de déposer contre lui, Marius déclara que ses charges passées l'avaient soustrait à tous les devoirs qui résultaient de la clientelle, et qu'il en abjurait le bénéfice pour toujours.

J'ai rapporté ce trait, parce qu'il caractérise Marius; il peut aussi apprendre aux grands que si dans les

temps de crise, leur orgueil leur prescrit de se rendre souvent nécessaires à ceux qu'ils veulent tenir dans l'infériorité, l'affectation puérile de tendre un vain appui à ceux même qui pourraient sans doute leur en offrir un plus réel, décèle de leur part une jalousie sensible, et leur attire sans fruit le mépris et la haine.

Marius, après sa préture, eut l'Espagne pour sa province, et il y eut bientôt établi quelque apparence d'ordre et de police. De retour à Rome, et voulant se livrer entièrement aux affaires publiques, il se trouva qu'il manquait à la fois et de richesses et d'éloquence, les deux moyens les plus puissans qui servissent alors à mener le peuple; mais ses concitoyens, estimant son courage, sa persévérance dans les travaux, et la popularité de ses manières, le comblèrent d'honneurs comme d'eux-mêmes. Il épousa Julie, de la maison des Césars.

Vers le même temps, c'est-à-dire cent sept années avant l'ère chrétienne, Cécilius Métellus, son ancien protecteur, nommé consul et préteur pour l'Afrique, le choisit pour un de ses lieutenans. Ses talens militaires furent souvent signalés pendant une guerre pénible. On le voyait donner l'exemple de l'activité et de la tempérance; et le soldat, dit Plutarque, préfère les chefs qui travaillent avec lui, à ceux même qui le laissent vivre dans le relâchement et la paresse. Mais Marius n'avait d'autre idée que celle de parvenir au faîte des honneurs; il ne tendait qu'à faire insinuer au peuple de Rome, que lui seul, il pourrait terminer

cette guerre et vaincre à la fin Jugurtha. Soigneux, en attendant, de plaire au consul, il réussit à le forcer de prononcer, sur de calomnieux rapports, la condamnation d'un ami faussement accusé de trahison; et lorsque Métellus eut reconnu son erreur, Marius se vanta d'avoir attaché à ses pas une furie vengeresse qui ne lui laisserait aucun repos.

L'époque des élections approchait. Marius voulut se rendre à Rome, Métellus l'accabla de railleries sur ses projets présomptueux, et lui permit pourtant de les poursuivre. Marius offrit un sacrifice, ses victimes lui furent favorables; il fut reçu avec enthousiasme. Il accusa Métellus, promit d'atteindre Jugurtha; il fut nommé consul tout d'une voix, et le premier il enrôla des hommes sans propriétés, sans état, et même les esclaves qui se présentèrent à lui. Les propos les plus hautains, les plus insultans pour les nobles, étaient chaque jour dans sa bouche. Et ce n'était pas, dit Plutarque, uniquement par sotte gloire qu'il se livrait à ces excès, mais pour plaire à la multitude, qui aimait à entendre humilier les plus grands, et qui mesure trop souvent le courage à la vanité.

Métellus, accablé d'envie et de chagrin, n'eut pas assez de philosophie pour attendre son successeur, il lui fit remettre son armée; mais le jeune Sylla, questeur de Marius, vengea bientôt le vieux Métellus de sa perfide ingratitude. On sait comment Sylla, ayant reçu Jugurtha des mains de Bocchus, son beau-père, s'attribua la fin d'une guerre, dont les ennemis de Marius attribuèrent d'ailleurs la conduite et le succès

à son glorieux prédécesseur, afin que le peuple admirât moins Marius.

Une pareille politique doit être secondée par une suite de circonstances; un danger nouveau menaça Rome : on apprit l'arrivée des Cimbres et des Teutons; on sut qu'ils approchaient des Alpes; le consulat ne fut l'objet d'aucune brigue, et Marius fut nommé. quoique absent.

Le peu de commerce de ces peuples avec leurs voisins, l'éloignement de leur pays, font qu'on ne sait, dit Plutarque, ni quelles étaient leurs nations, ni de quels lieux ils étaient partis, pour fondre comme un nuage sur la Gaule et sur l'Italie. On les croyait descendus des anciens Cimmériens, connus des anciens Grecs. On conjecturait qu'ils habitaient vers l'Océan septentrional, dans un pays toujours couvert d'épaisses ténèbres et rempli de bois que le soleil ne pouvait même pas pénétrer, à cause de leur épaisseur. Je rapporte les propres mots de Plutarque, parce qu'ils nous donnent l'idée de ce qu'était le nord de l'Europe à cette époque où l'Italie brillait d'un immortel éclat.

Les Barbares, qui venaient se précipiter sur l'Italie, se détournèrent d'abord sur l'Espagne, et laissèrent ainsi à Marius le temps d'exercer ses soldats et de les accoutumer à sa personne et à son commandement sévère. Un jugement plein d'équité, qu'il prononça en leur présence, lui acquit toute leur faveur. Son neveu avait été tué par un jeune soldat à qui il voulait faire une indigne violence. Marius couronna le courageux meurtrier. De pareils faits produisent toujours une

très-forte sensation. Les hommes croient généralement que la grandeur d'ame en est le principe, et qu'ils sont le résultat du plus pénible effort; mais généralement ils se trompent, et Marius sans doute eût payé de toute sa famille l'honneur d'un troisième consulat.

Il l'obtint en effet; et comme les ennemis ne parurent point encore, Saturninus, tribun dès longtemps attaché à tous ses intérêts, lui déféra de suite le quatrième consulat, et feignit de le forcer à en accepter le fardeau.

Une victoire complète justifia le choix du peuple. Marius, superstitieux, comme toujours le furent les Romains, unissait à toute la prudence d'un général consommé les conseils de la divination. Accompagné d'une Syrienne, nommée Marthe, qui avait la confiance des femmes des sénateurs, il la faisait paraître à tous les sacrifices; et Plutarque, en doutant si Marius alors était de bonne foi, rapporte, comme un fait entièrement merveilleux, l'apparition des deux vautours, qui ne manquaient jamais d'annoncer ses victoires. Les soldats, crainte de méprises, leur avaient attaché des colliers d'airain.

Le sénat aussi, en ce temps, reçut des oracles de Pessinunte, et consacra un temple à la mère des dieux. Le tribun, qui voulut chasser de la tribune celui qui apportait ces oracles puissans, fut aussitôt frappé, Plutarque le témoigne, d'un mal qui le mit au tombeau.

Marius fut consul, pour la cinquième fois, dans les premiers instans de sa grande victoire. Appelé à Rome

cependant, il y refusa le triomphe que le sénat lui décernait, et il voulut auparavant aider son collègue Catulus à vaincre les tribus qui avaient pris le chemin des Alpes. Mais, malgré la feinte modestie avec laquelle il partageait l'honneur d'un semblable triomphe, il s'empara, tant qu'il put, de la victoire; et celle qu'il avait gagnée seul lui assura toute la gloire de la seconde. Le peuple nomma Marius le troisième fondateur de Rome : dans les réjouissances domestiques, dans l'intérieur de leurs familles, les Romains, sans décret, lui offrirent les premiers et lui firent des libations en même-temps qu'ils en faisaient aux dieux.

C'est par de tels services que Marius illustra la première partie de sa carrière, et peut-être, en d'autres temps, il n'eût laissé effectivement que le nom du plus grand capitaine. Contemporain de Fabricius, il n'eût point achevé d'endurcir son ame par les fausses combinaisons de son esprit, et les vertus patriotiques dont il eût été entouré, eussent prévenu le déréglement d'une ambition qui, à cause d'elles aussi, n'aurait pas pu éclore; car les barrières idéales contiennent fortement les passions.

A une époque où les esprits n'étaient point encore adornés aux connaissances que l'étude procure, il n'eût point été inférieur à d'illustres contemporains, il n'eût point eu à affecter une ignorance pleine d'orgueil; mais, dans un temps où les Romains cultivaient tous avec ardeur tant de branches nouvelles d'étude, la rusticité de Marius avait quelque chose de féroce. Il ne pouvait conserver dans le repos de la vie privée cette

honorable dignité qui devait être la récompense de ses services et de sa valeur. Dans un siècle éclairé, le mépris des lumières est une honte pour quiconque le proclame; et un esprit qui rétrograde, ne peut plus avoir de mesure.

Marius desirait un sixième consulat; mais les historiens disent que, dans toutes les brigues, dans toutes les cabales, dans tout ce qui regardait le gouvernement enfin, l'excès de son ambition le rendait très-timide. Il soutenait à l'armée sa grandeur par nécessité; mais dans les assemblées on le voyait, au premier refus, recourir à la bienveillance du peuple; et, faisant toujours le sacrifice de la vertu à la fortune, il ne songeait qu'à devenir le plus grand.

Il se lia étroitement avec Saturninus; et, parvenu au comble de ses vœux, il paya sa puissance par les fautes énormes que lui fit faire son fougueux protecteur. Saturninus, pour devenir tribun, avait tué Nonnius, son compétiteur; et Marius couvrit le meurtrier de son égide consulaire. Saturninus voulut forcer les sénateurs de jurer devant le peuple qu'ils approuveraient tous les décrets; et Marius, consul, après avoir excité le sénat à refuser un serment qu'il promettait de refuser lui-même, vint le premier jurer devant tout le peuple.

Les sénateurs, indignés et surpris, suivirent cependant son exemple. Un seul, persuadé, comme le dit Pindare, que la vérité est le fondement de la plus haute vertu, Métellus, se retira de la place, et répondit à ses amis, qui redoutaient pour lui les menaces que

fulminait Saturninus : « Faire le mal, est d'un méchant homme; faire le bien sans risque, est d'un homme ordinaire; faire le bien avec de grands dangers, est le propre de l'honnête homme et de l'homme véritablement vertueux. »

Saturninus fit un décret pour lui refuser le feu et l'eau. La plus vile populace était prête à le tuer; les gens de bien étaient prêts à le défendre. Métellus ne supporta pas que son intérêt causât une sédition, il se retira à Rhodes, et s'y livra à la philosophie.

C'était sur-tout pour éloigner ce témoin imposant que Marius et son ami avaient tendu un piége aux sénateurs La reconnaissance peut-être eût moins coûté à Marius que la pénible ingratitude. Obligé de souffrir d'abord les excès de Saturninus, il fut enfin forcé de le trahir. Saturninus, Glaucus et ceux de leur cabale, furent assiégés dans le Capitole. Réduits par la soif à se rendre, ils se confièrent à Marius, et en dépit de la foi publique, ils furent assommés dans la place. Une si fausse conduite éloigna à la fois et la noblesse et tout le peuple. Métellus fut rappelé, et son implacable ennemi, ne pouvant soutenir son retour, prit prétexte d'un ancien vœu pour aller jusqu'en Cappadoce. Il y vit Mithridate, et croyant de nouveau se rendre nécessaire, il excita ce roi belliqueux à provoquer les armes de Rome. Marius pensait peu sans doute qu'il avançait sa propre ruine, et préparait à son rival des trophées égaux aux siens.

De retour à Rome, il se trouva presque entièrement abandonné. Il avait moins de douceur, de grace, de

politesse que tous les Romains de son temps; il était moins propre aux affaires; on le laissait, pendant la paix, comme un instrument destiné aux seuls usages de la guerre. Sylla pourtant s'agrandissait par l'effet de la jalousie que les nobles portaient à Marius. Il arriva que Bocchus, roi de Numidie, consacra dans le Capitole les victoires de Sylla, toutes chargées de trophées, et l'histoire de Jugurtha, représentée en vingt statues d'or. On y reconnaissait Sylla recevant Jugurtha des mains de son beau-père. Marius, forcené de colère, voulut détruire ce monument. Sylla se préparait à le défendre, quand la guerre des alliés suspendit quelque temps ces cruelles divisions.

Lucius Cornélius Sylla appartenait à une famille noble, mais privée de toute charge depuis que Rufinus, cinquième aïeul de Sylla, avait été exclus du rang des sénateurs, pour avoir possédé plus de quinze marcs d'argenterie.

Il fut élevé dans une fortune médiocre; mais une riche courtisane le fit son héritier, et sa belle-mère, qui l'aima comme un fils, le traita de la même manière.

Sylla, n'ayant encore ni charge ni emploi, passait sa vie avec les mimes et les bouffons, et partageait toutes leurs débauches. Maître de tout, il recevait à sa table les plus effrontés farceurs du théâtre, et disputait avec eux d'obscénités. Cet homme si sérieux, si sombre, devenait familier et facile avec les baladins et les danseurs, et pendant toute sa vie ses mœurs furent infames.

Questeur de Marius en Afrique, il eut le courage de se confier aux assurances du Numide Bocchus, et il reçut Jugurtha de ses mains. La gloire qu'il en recueillit éveilla le dépit de Marius; mais, considérant toutefois que ce jeune homme n'était pas digne d'exciter de sa part quelque envie, il continua de l'employer à la guerre.

Sylla, en s'attachant au consul Catulus, acquit par ses services une grande réputation. On l'envoya en Cappadoce pour rétablir le roi Ariobarzane; et il reçut, dit-on, alors, d'un Chaldéen qui se trouvait avec l'ambassadeur des Parthes, l'annonce de sa haute fortune.

Les statues de Bocchus ranimèrent les haines, et cependant on peut juger combien Sylla, simple préteur, était encore loin de Marius, décoré six fois de la pourpre.

La guerre des alliés éclata, et la fortune prit soin de favoriser Sylla. Quelques nations de l'Italie faisaient un dernier et inutile effort contre la république souveraine. Marius, âgé de soixante-cinq ans, et dont le corps, devenu pesant, arrêtait toute l'activité, remporta vainement une victoire; il parut désormais incapable de soutenir les travaux d'une semblable guerre. « Sylla, dit Plutarque, y acquit la réputation de grand général dans l'esprit de ses concitoyens, de très-grand général dans l'esprit de ses amis, de général très-heureux dans l'esprit de ses ennemis; mais Sylla permettait qu'on vantât son bonheur : il croyait diviniser ses actions en

les rapportant à la Fortune, soit par vanité, dit Plutarque, soit qu'il fût véritablement persuadé du pouvoir de cette déesse. Il a écrit lui-même que toutes les actions qu'il avait hasardées d'une manière différente qu'il n'avait d'abord projeté, et en prenant son parti sur-le-champ, avaient toujours mieux réussi que celles qu'il avait calculées davantage. On ne saurait douter qu'il ne crût aux prodiges et à certaines divinations; il commanda à Lucullus de ne rien tenir de si sûr que les avis que les dieux lui donneraient en songe; et la superstition n'influa pas moins sur sa vie que sur celle de Marius. »

Les maux qui devaient fondre sur Rome étaient, selon Plutarque, annoncés de toutes parts; les devins de Toscane prédisaient une nouvelle race d'hommes et un renouvellement du monde. Ils disaient qu'il devait y avoir huit races de suite sur la terre; et que, quand l'une allait succéder à une autre, il était aisé de voir qu'il était né des hommes dont les mœurs et dont les manières différaient de celles qu'on avait jusque là remarquées. Je rapporte ces paroles conservées par Plutarque, et je ne doute pas qu'à d'autres périodes, les devins de Toscane, avec de semblables discours, n'eussent encore obtenu une grande faveur.

Les intérêts de la Cappadoce venaient de faire éclater la guerre entre la république romaine et Mithridate, roi de Pont. Il avait conquis ce royaume, et il avait étendu son immense puissance jusque sur une partie de la Grèce. Sylla, devenu consul après la guerre des alliés, ambitionnait la conduite de cette guerre; et le

vieux Marius, insatiable de gloire, prétendit en être chargé.

Le tribun Sulpicius prit la défense de Marius. Cet énergumène effréné se proposant pour modèle le factieux Saturninus, lui reprochait encore de la timidité; et constamment entouré de six cents jeunes hommes, qu'il appelait l'anti-sénat, il portait par-tout l'épouvante.

En effet, Sulpicius, pénétrant tout à coup dans la place publique, mit en fuite les deux consuls, et tua le fils de Pompeïus Rufus, collègue de Sylla. Vivement poursuivi lui-même, Sylla se jeta à la hâte dans la maison de Marius, qui le sauva, et le fit sortir en sûreté. Le commandement de la guerre de Mithridate fut à l'instant décerné à Marius; il envoya deux tribuns à Sylla pour recevoir l'armée qu'il assemblait à Nole; mais les soldats massacrèrent ces tribuns, et Sylla les mena sur Rome. Marius, à cette nouvelle, fit égorger plusieurs amis de Sylla, et proclamer la liberté des esclaves qui prendraient sa cause. Sylla cependant entrait dans Rome, et Marius fut contraint de fuir.

Sylla, maître de Rome, surpassa les atrocités qu'on pouvait reprocher à Marius. C'était avec la flamme qu'il était entré dans la ville. Lui-même, un flambeau à la main, il mettait le feu aux maisons, et laissant sa colère maîtresse de ses mouvemens, il n'avait devant les yeux que ses ennemis; et, sans pitié pour ses amis, sa fureur les confondait tous.

Il fit condamner, dans le sénat, et Marius et ses partisans. Sulpicius, trahi, fut massacré sur l'heure. La tête de Marius fut de suite mise à prix, et les esprits

furent révoltés de voir proscrire par Sylla l'adversaire généreux qui, peu de jours avant, lui avait conservé la vie.

Le sénat offensé, n'osa le faire paraître; mais le peuple témoigna ouvertement son déplaisir, et refusa d'accorder au neveu et à l'ami de Sylla les charges qu'ils sollicitaient. Ce dernier élan de la multitude fut bravé par Sylla. Il dit qu'il voyait avec joie que le peuple lui dût une liberté complète. Il fit consul Cinna, qui était de la faction opposée à ses intérêts; et quand Cinna, malgré tous ses sermens, voulut lui intenter un procès capital, Sylla laissa les juges, l'accusateur et le procès, et partit pour la guerre qu'il devait faire à Mithridate.

Toutes les villes de Grèce députèrent vers lui. Athènes seule, maîtrisée par le tyran Aristion, fut forcée à la résistance, et il mit le siége devant ses murs. Les arbres du Lycée, ceux de l'Académie, furent encore une fois en proie à des soldats. Les temples furent pillés, et les Amphictions eux-mêmes furent contraints de dérober secrètement les richesses du temple de Delphes, pour les envoyer à Sylla. En vain, pour s'en défendre, ils avaient prétendu que la lyre d'Apollon résonnait dans le sanctuaire. Sylla leur répondit que le dieu montrait ainsi avec quelle joie il livrait ses trésors.

Sylla, pour attirer tous les soldats sous ses drapeaux, faisait aux siens des largesses sans bornes. C'était, comme le dit Plutarque, mettre la patrie à l'encan et

la rendre esclave des plus scélérats, pour parvenir à commander aux plus gens de bien.

Athènes fut prise, et le sang y coula à grands flots. Sylla avait à venger les sarcasmes de la ville grecque contre Métella son épouse, et contre lui-même. Les victoires brillantes et successives qu'il remporta bientôt sur Archélaüs, général de Mithridate, à Chéronée ainsi qu'à Orchomène, signalèrent d'ailleurs sa supériorité. Archélaüs lui demanda la paix. Tous deux en arrêtèrent les bases, et Mithridate la confirma.

Ce fut sans doute en ce moment que le caractère de Sylla se déploya avec plus de grandeur. Il apprenait que ses ennemis triomphaient dans Rome. Valérius Flaccus, nommé consul, venait avec un armement, en apparence, contre le roi de Pont, en réalité contre lui. Son camp se peuplait chaque jour de tous ceux que Cinna et Carbon persécutaient à Rome, et son épouse, qui l'avait joint, le suppliait de secourir ceux qui allaient se trouver victimes d'une vengeance pleine de fureur.

Alors pourtant, et sans se détourner, il poursuivit les avantages qu'il avait gagnés dans cette guerre, et ayant fait céder l'orgueil de Mithridate, il le réconcilia enfin avec la Cappadoce et le roi de la Bithynie.

Ce traité conclu, Sylla marcha contre le Romain Fimbria qui avait tué le consul Flaccus, et les champs de l'Asie auraient vu décider le destin des factions de Rome, si les soldats de Fimbria ne se fussent réunis d'eux-mêmes aux vainqueurs de Mithridate, et

n'eussent réduit leur chef éphémère, Fimbria, à s'ôter la vie de sa main.

Marius avait quitté Rome quand Sylla y avait paru. Fugitif et proscrit, bientôt abandonné, il ne trouva d'asile qu'à la merci des flots. Mais les fatigues de la mer l'ayant obligé à tout prix de quitter son léger esquif, et de prendre terre pendant quelques momens, les rameurs, que sa présence plongeait dans un mortel effroi, l'abandonnèrent sur le rivage. La fortune, en cette circonstance, ne laissait à Marius que lui seul pour appui, et le vainqueur des Cimbres fut au niveau de sa grandeur.

On sait généralement que les magistrats de Minturnes chargèrent un Gaulois de tuer Marius; mais le barbare épouvanté, et de l'aspect terrible de ce vieillard encore redoutable, et de ses paroles solennelles: *Oses-tu, malheureux, tuer Caïus Marius?* s'écria en fuyant qu'il ne pouvait tuer Marius. La ville de Minturnes alors prit la résolution de secourir dans sa détresse l'ancien sauveur de l'Italie. Marius lui parut comme un hôte sacré; on le conduisit à la mer, sans respecter un bois que la religion interdisait, et qui se trouvait sur le passage. Marius arrive en Afrique, et dit pour unique réponse, au licteur du proconsul qui lui ordonnait de s'éloigner: « Rapporte, mon ami, que tu as vu Marius fugitif, assis sur les ruines de Carthage. »

Marius ne demeura pas sur ces bords dangereux; il retrouva son fils, et apprenant que Sylla combattait

dans la Grèce, et que le consul Cinna, chassé de Rome par son collègue Octavius, assemblait une armée pour s'y rendre le maître, il n'hésita pas à la joindre, et débarqua bientôt dans un port de Toscane.

Octavius, homme de bien, mais attaché trop fortement sans doute à la lettre de la loi, se laissa forcer dans Rome, et fut tué sur son tribunal. Le fils de Métellus, fidèle aux mêmes principes, avait refusé de commander les soldats qui ne voulaient pas suivre Octavius, et les avait ainsi jetés dans l'armée croissante de Cinna. Octavius refusait d'armer aucun esclave, et répondait avec noblesse qu'il ne donnerait pas une patrie à des esclaves, tandis qu'à cause des lois il en refusait une à Marius. Occupé constamment de divination et de présages, il fut victime d'une confiance qui, par un effet tout contraire, releva Marius dans ses désastres. Jouet de la fortune à soixante-dix ans, Marius ne cessa point de compter sur le septième consulat qui lui avait été prédit.

La ville fut inondée de sang. Les satellites de Marius tuaient, au moindre signe, ceux qu'il leur désignait, et même ceux dont il semblait ne point accueillir les hommages. Cinna voulut en vain arrêter ce carnage. Catulus, autrefois collègue de Marius, y fut expressément compris : il faut qu'il meure, dit le barbare, et Catulus s'ôta la vie. Les corps étaient jetés dans les rues, on les foulait aux pieds, la compassion même était bannie des cœurs : ce spectacle n'excitait plus que l'effroi ; chacun tremblait pour sa propre existence. Mais Sertorius et Cinna même, ayant surpris les artisans de

ces détestables horreurs, ils parvinrent à les égorger dans l'espace d'une seule nuit.

Enfin, nommé consul pour la septième fois, Marius apprit que Sylla revenait vainqueur de l'Asie. Des frayeurs nocturnes troublèrent son repos; car, dit Plutarque, une vieillesse heureuse, et couronnée de gloire et de confiance, ne se trouve que dans les sentiers de la justice. Assailli d'inquiétudes et de chagrins, Marius tomba malade, et mourut en sept jours, regrettant les trophées que Sylla venait d'obtenir, et oubliant tous ses propres succès pour ambitionner ceux d'un autre.

« L'homme sage, dit Plutarque, garde dans sa mémoire le dépôt des bienfaits qu'il a reçus de la fortune. Les ingrats et les insensés laissent couler avec le temps, tout ce qui leur arrive de bon et d'agréable, et de là vient que n'ayant rien mis en réserve, ils sont toujours vides de biens, et pleins de vaines espérances qui leur font abandonner le présent, pour les jeter dans l'avenir. »

Sylla prit terre à Brindes, mais le jeune Marius et le consul Norbanus avaient de grandes armées à opposer aux siennes. La victoire fut souvent et longtemps disputée; des prodiges multipliés annoncèrent à Sylla qu'elle serait à lui. Il portait dans son sein une petite figure d'Apollon, qu'il avait enlevée à Delphes, et la baisant dans les combats, il s'écriait : « Apollon Pythien, n'avez-vous tant élevé l'heureux Sylla, ne l'avez-vous ramené aux portes de sa patrie, que pour le renverser et pour le faire périr ? »

Le jeune Marius, enfermé dans Préneste, fut réduit

à s'ôter la vie, et les Romains apprirent bientôt qu'ils n'avaient fait que changer de tyran. Sylla resserra dans le cirque plus de six mille des soldats ennemis qui s'étaient rendus à sa foi, et dans le temps même qu'il parlait au sénat, il en fit exécuter le massacre. Les cris de ces malheureux émurent tout le sénat; mais Sylla, conservant un phlegme imperturbable, dit simplement aux sénateurs de ne pas faire attention à ce qui se passait, et que le bruit venait de quelque châtiment qu'il faisait infliger à quelques misérables.

Sylla surpassa tous les crimes qu'avait pu commettre Marius; non content de ses propres vengeances, il satisfaisait à toutes celles de ses amis et de ses serviteurs. Catilina avait tué son frère, et Sylla consentit à inscrire ce frère sur les listes de proscription. La première fût de quatre-vingts; la deuxième, de deux cent vingt; la troisième, de deux cent vingt encore. Il dit ensuite, devant le peuple, qu'il avait proscrit ceux dont il avait pu se souvenir, et qu'il proscrirait ceux qu'il avait oubliés, lorsque leurs noms lui reviendraient en mémoire. La mort était le salaire de quiconque sauvait un proscrit; mais chaque meurtrier recevait deux talens, et les biens de la victime demeuraient confisqués. Le riche Crassus forma de ces dépouilles sanglantes l'immense fortune qui le rendit célèbre. Sylla qui s'était fait lui-même dictateur, présidait aux encans, et donnait des villes entières à des farceurs, à de viles courtisanes, à d'infames esclaves, affranchis pour leurs crimes.

Les alliances furent soumises alors à ses caprices.

Pompée, encore bien jeune, mais déjà distingué, lui parut digne d'entrer dans sa famille, et l'ayant obligé de répudier son épouse, il arracha sa propre petite-fille à l'époux qu'elle avait déjà, et la fit passer, quoique enceinte, dans la maison de Pompée, où elle mourut en devenant mère.

Lucrétius Offella, celui qui avait pris le jeune Marius dans Préneste, sollicita le consulat. Sylla lui défendit de poursuivre sa tentative; Lucrétius refusa de céder; Sylla le fit tuer en sa présence au milieu de la place publique. Le peuple, dans le premier moment, se jeta sur le meurtrier; Sylla déclara gravement que Lucrétius avait péri par son ordre, et commanda qu'on relâchât l'assassin.

On cite le courage de l'hôte qu'il avait eu jadis dans la ville de Préneste. Sylla se transporta dans cette ville malheureuse pour en punir les habitans. Il en fit égorger douze mille sous ses yeux; et cet homme qu'il voulait sauver, se jetant au milieu des victimes, déclara que jamais il ne devrait son salut au bourreau de sa patrie.

Des personnages plus illustres n'eurent pas le même désintéressement. Tous les bannis que Sylla rappelait suivirent son triomphe à Rome, couronnés de chapeaux de fleurs, et ils nommèrent Sylla leur sauveur et leur père.

Après quatre ans environ de dictature, Sylla qui venait de prendre le titre d'Heureux, se confia tellement à sa fortune, qu'il se démit de tous ses pouvoirs, et rendit au peuple le droit d'élire lui-même ses consuls; on le vit sur la place, comme un particulier,

livrant son corps à quiconque eût voulu lui demander raison de sa conduite; et ce même peuple, qui le vit et garda le silence, prit à tâche, dès le premier suffrage, de porter au consulat celui qu'il paraissait vouloir en éloigner.

Sylla consacra à Hercule la dixième partie de ses biens; il fit ensuite un immense festin à tout le peuple, et son épouse Métella étant morte en ce temps, les funérailles qu'il ordonna, surpassèrent en magnificence tout le luxe dont Rome pouvait avoir l'idée. Il avait en tout temps honoré Métella, qui fût sa quatrième épouse, et l'on dit que le peuple ayant voulu un jour obtenir le rappel de quelques citoyens bannis, nomma à haute voix Métella, et la pria d'intercéder pour eux.

Sylla, après sa mort, épousa Valéria, sœur de l'orateur Hortensius; et, malgré tant d'hymens, sa vie ne laissa pas d'être licencieuse à l'excès. Les exemples que l'on en cite révoltent même la pensée.

Un an ou environ après avoir quitté la dictature, le vainqueur de tous ses ennemis, le triomphateur de l'Asie, le maître de Rome et du monde connu, le meurtrier de tant de milliers d'hommes immolés barbarement à sa seule ambition, Sylla, mourut la proie des insectes impurs qui semblaient naître de son sang.

La veille de sa mort, il fit étrangler dans sa chambre, le questeur Granius, comptable envers la république; et quand il eut rendu le dernier soupir, quelques Romains voulurent s'opposer à la solennité de ses obsèques. Mais Pompée, le seul de tous ses serviteurs qui n'eût

point été rappelé dans le testament qu'il avait fait, Pompée conduisit en grande pompe toute la cérémonie funèbre, et les parfums y furent tellement prodigués, qu'avec l'encens et le cinamome seulement on fit une statue de Sylla et celle d'un de ses licteurs.

La fortune sans doute doit trouver dans un homme de hautes qualités et de rares talens, pour en faire, jusqu'à sa mort, l'objet constant de ses faveurs; et l'on ne saurait blâmer celui qui, dans un désordre complet, trouve le moyen de se rendre le plus grand. Ces réflexions de Plutarque s'appliquent également aux deux hommes fameux qui semblèrent ne déchirer Rome, que pour s'ensevelir au bout de quelques instans dans les lambeaux qu'ils s'étaient arrachés. Les crimes politiques des hommes sont la faute presque toujours du siècle dans lequel ils vivent; mais quand les institutions sociales ne sont plus que des piéges, et abusent les esprits qu'elles ne peuvent plus contenir, la nature reprend ses droits, et c'est d'après elle que l'on juge les grands acteurs qui passent sur la scène du monde. Sylla, plus que Marius, fut coupable envers elle. Le farouche vieillard, livré à ses fureurs, fit commettre dans Rome de révoltantes atrocités. Le sévère dictateur, organisant de sang froid le carnage, sembla considérer le massacre et le pillage avec une indifférence philosophique, et mêler la débauche avec la cruauté. C'est de son école que les tyrans sortirent, ce fut sa main qui la première traça les noms des victimes proscrites, et qui avilit tout l'état par le souffle empoisonné de son mépris.

Sylla rendit la liberté à Rome, ou plutôt rendit Rome à ses anciens usages. Ce trait de fermeté l'honore à quelque égard; mais il n'avait rien préparé même pour motiver ce tardif bienfait. Rome épuisée de sang, restait plus exposée à des calamités nouvelles, et quarante-sept années seulement séparent la mort de Sylla, de la bataille d'Actium.

Sylla passe généralement pour avoir été plus grand homme d'état que Marius. Ces deux hommes allièrent des talens supérieurs à des dispositions dont les cruels effets nous font encore frémir. Ce mélange de gloire et d'horreur, froisse le cœur quand on lit l'histoire; on voudrait oublier ceux que l'on doit haïr, ou se livrer sans réserve au bonheur d'admirer.

L'ébranlement affreux qu'avait reçu la république devait la tenir long-temps dans un état d'oscillation, et l'impression que les esprits en avaient reçue, devait se retrouver dans la direction que les événemens allaient désormais recevoir. Pompée, dont la renommée précoce était née dans les troubles mêmes, avait dû apprendre de Sylla, qu'il était facile, et peut-être qu'il était beau, de se rendre le premier et le maître; et les dignités désormais ayant perdu leur lustre propre, c'était la mesure effective de puissance qui pouvait seule maintenant satisfaire l'ambition. César comprit trop aisément que si Rome devait une fois avouer un premier personnage, avouer un premier citoyen, son rôle était de le devenir. Cicéron, pénétré d'amour pour sa patrie, doué de ces talens superbes qui ont besoin de l'harmonie des lois pour paraître avec ma-

jesté, Cicéron ne put néanmoins oublier qu'il avait vu mettre en usage des moyens plus ou moins violens, des moyens plus ou moins habiles, pour conduire et entraîner le peuple. Dès son plus jeune âge, accoutumé à reconnaître dans Rome un arbitre de parti, il crut souvent que l'équilibre ne pouvait plus s'y trouver qu'en balançant l'une par l'autre l'influence de certains hommes. Tous furent faibles en un mot, et Caton d'Utique lui-même. Les mieux intentionnés crurent toujours que l'état avait besoin de la protection d'un homme; le sceptre de Sylla avait courbé les ames, et c'est toujours dans la pensée des citoyens que s'opère la ruine de l'état.

Un homme, à cette époque, jeté par les circonstances hors de la carrière civique, où ses vertus ainsi que ses talens l'eussent rendu recommandable, Sertorius, mérita un hommage des cœurs droits, que le malheur éloigna de leur patrie, et ne put jamais en détacher.

Sertorius, d'une famille peu distinguée dans le pays des Sabins, avait perdu son père dès son bas âge. Sa mère présida seule à son éducation; et la tendresse qu'il eut pour elle ne se démentit à aucune époque de sa vie.

Jeune encore, il parut à Rome, et y dut à son éloquence un commencement de célébrité; mais quelques succès militaires le fixèrent parmi les guerriers, et la faction de Sylla lui ayant fait refuser le tribunat auquel il avait prétendu, le mécontentement qu'il en conçut le conduisit auprès de Cinna, quand il fallut prendre les armes.

Lorsque Marius arriva de l'Afrique, Sertorius, tout seul entre les officiers qui entouraient Cinna, s'opposa à ce qu'on le reçût : il redoutait sa renommée exclusive, et sur-tout ses ressentimens; mais quand il eut appris que c'était Cinna lui-même qui avait appelé Marius, il ne crut pas qu'on dût délibérer, et il déclara que la bonne foi ne souffrait, en aucun moment, le raisonnement ou l'incertitude.

Sertorius, après la victoire, ne fit mourir personne pour des motifs particuliers; il ne commit aucun outrage; il osa même reprocher à Marius ses détestables cruautés; et ayant réussi à modérer Cinna, il fit périr, avec son secours, les infames assassins dont Marius faisait ses satellites.

Au retour de Sylla, Sertorius songea à prévenir ses ennemis; il se retira en Espagne afin de s'en emparer, et de se mettre en état d'y offrir un asile à ceux de ses amis qui s'y réfugieraient.

L'Espagne était peuplée d'une jeunesse florissante et très-propre à porter les armes; mais celles des nations espagnoles que les Romains avaient soumises, étaient toujours prêtes à repousser une autorité que l'avarice et l'insolence de ses agens leur avaient rendue odieuse. Sertorius s'appliqua d'abord à procurer du soulagement au peuple en diminuant les subsides, et à gagner les grands par sa douce familiarité.

Il arma ceux qui reconnurent sa puissance. Avec deux mille six cents hommes qu'il appelait des Romains, quoiqu'il y en eût sept cents qui l'eussent suivi de l'Afrique, quatre mille Lusitaniens, et sept cents

chevaux qui leur appartenaient encore, il soutint une guerre longue contre quatre généraux romains; et avec de si petits commencemens il subjugua de grandes nations, et prit une infinité de villes.

La biche de Sertorius est devenue célèbre. Ce Romain, qui savait jusqu'où les nations barbares portent la superstition, profita des dispositions d'une petite biche blanche qu'il avait su apprivoiser. Il prétendait être averti par elle quand il avait reçu d'ailleurs quelque utile avis en secret; et dans les occasions la biche, ornée de bouquets de fleurs, était pour ses soldats l'emblème de l'espérance.

Des moyens de ce genre, qui paraissent grossiers, exigent dans la pratique un art extraordinaire. Les hommes semblent souvent s'abuser par plaisir, et pourtant il n'est pas de puissance qui réussisse à les aveugler de force. Sertorius avait d'autres ressources pour maîtriser tous les esprits : il faisait mettre dans son camp des apologues en action, comme l'avait fait Annibal, soit pour enseigner aux soldats que la patience, presque toujours, est plus efficace que la force, soit pour leur inculquer quelque autre vérité également utile et consolante. En apprenant la guerre à ses nouveaux Romains, il les faisait jouir eux-mêmes de cet ordre satisfaisant qui les tirait de l'état de barbarie; il leur prodiguait les présens, afin de fournir à la décoration de leurs armes, parce que cette espèce de luxe avait toujours été de leur goût.

Il conçut l'idée de faire réunir à Osca, ville de la Tarragonaise, les enfans des principales familles, pour

les élever à la manière des Romains, et leur enseigner à la fois les lettres grecques et romaines. Peut-être est-ce aux semences que répandit cette école que l'on doit attribuer l'expansion plus rapide des lumières en Espagne. Sertorius, qui voulait sans doute adoucir les mœurs espagnoles, pensait aussi à se donner des otages. On dit qu'à la fin de sa carrière, aigri par les fréquentes trahisons que les intrigues de Perpenna lui suscitèrent dans les villes, il fit périr quelques-uns de ces jeunes gens, et vendre esclaves tous les autres. Cet acte, si contraire aux vertus que Sertorius pratiqua toute sa vie, prouve à quel point le malheur avait flétri son ame. Celui que l'adversité corrompt est cruellement vaincu par elle.

C'était alors une coutume en Espagne, que ceux qui s'attachaient à un chef de leur choix, mourussent tous quand il succombait : c'était une sorte de consécration. Plusieurs milliers d'hommes, en Espagne, se dévouèrent ainsi à Sertorius, et dans tous les dangers ne songèrent qu'au sien. Où le devoir n'est rien, le sentiment est tout, et c'est parmi les nations les moins policées de la terre, c'est encore parmi celles qu'on appelle sauvages, qu'il faut chercher de pareils sacrifices et de tels engagemens.

Sertorius cependant ne voulut jamais agrandir ni fortifier les Espagnols au préjudice des Romains. Entouré des sénateurs fugitifs, il donna constamment le nom de sénat à leur étroite réunion, et ne prit que dans leurs corps ses questeurs et ses lieutenans. Les armes, les villes, l'argent des Espagnols, alimentaient

une guerre sans terme, sans objet, et par-tout des Romains leur imposaient la loi. On avait vu dans les îles Fortunées Sertorius former le vœu sincère d'y vivre en paix loin des tyrans; on le vit, en toute occasion, déclarer, mais avec noblesse, qu'il poserait ses armes victorieuses si l'on voulait le rappeler à Rome, et qu'il préférerait le bonheur d'y vivre en citoyen obscur à l'orgueil d'être, en d'autres lieux, traité de roi et d'empereur. Naturellement doux et ami du repos, des raisons indispensables l'obligèrent, contre son naturel, dit Plutarque, à se mettre à la tête des armées; et, ne trouvant nulle part de sûreté pour lui, poussé par ses ennemis à prendre les armes, il fut réduit à la nécessité de se faire de la guerre une sauvegarde.

Sa réputation s'accroissait, et Mithridate, terrassé par Sylla, mais relevé de sa chûte comme un lutteur vigoureux, aspirait à de nouveaux combats. Mithridate résolut de s'allier à Sertorius; il lui envoya des ambassadeurs, et lui offrit de l'argent et des vaisseaux s'il voulait concourir à lui assurer la possession des parties de l'Asie qu'il avait cédées à Sylla.

Sertorius assembla son sénat, et répondit avec une magnanimité sublime qu'il consentait que Mithridate s'emparât de la Cappadoce et même de la Bithynie, toujours gouvernées par des rois; mais qu'il ne souffrirait jamais de lui voir posséder les conquêtes de Rome : je veux, dit-il, que Rome croisse par mes victoires, et non que mes victoires croissent par l'affaiblissement et la ruine de Rome. Tout homme de cœur,

ajoutait-t-il, doit chercher à vaincre avec gloire, et s'il ne le peut qu'avec honte, il ne doit même pas songer à sauver sa vie à ce prix.

Le traité fut juré aux conditions que dictait Sertorius; il envoya un lieutenant en Asie, et Mithridate par-tout ne prit que le second rang.

Je ne détaillerai pas les exploits de Sertorius; on le vit, dans le commencement, passer lui-même dans l'Afrique pour y servir d'auxiliaire aux Maurusiens armés contre leur roi, afin de prévenir la désertion des gens de guerre, et de les attacher par l'exercice et l'espoir de quelques succès. Il battit si souvent les généraux de Rome, que Pompée parut seul en état de se mesurer contre un si habile capitaine, et Pompée fut vaincu deux fois.

Mais la gloire même de Sertorius fit sa perte. Le traître Perpenna, qui s'était réfugié en Espagne avec les débris de l'armée de Carbon, avait été forcé par ses propres soldats de s'unir à Sertorius et de devenir son lieutenant. L'envie qu'il en conçut ne cessa de se déceler par des propos et des démarches où l'esprit séditieux le trahissait de mille manières. Les sénateurs ne sentant plus, dans l'excès de leur sécurité, que la fatigue d'obéir constamment à la puissance dont ils étaient jaloux, concoururent à soulever les Espagnols troublés, à aigrir Sertorius, et à machiner l'odieuse trame enfin qui lui coûta la vie.

Ce fut dans un festin que l'infame Perpenna assassina Sertorius, et il ne recueillit de son crime que le prix qu'il avait mérité. La plupart des Espagnols se

rendirent aussitôt à Métellus et à Pompée. Perpenna fut vaincu et pris; il crut sauver ses jours en offrant à Pompée les archives de Sertorius, et la preuve des relations que les plus puissans de Rome avaient entretenues en Espagne avec un chef qu'on traitait de rebelle. Mais le grand Pompée, dit Plutarque, fit, en cette rencontre, une action d'une prudence consommée, et qui délivra Rome des craintes les plus grandes et d'une infinité de désordres qui allaient se renouveler dans son sein. Il réunit toutes les lettres que Sertorius avait reçues, et les brûla sans en lire un seul mot. Le supplice de Perpenna prévint le danger de ses accusations, et la plupart de ses complices périrent aussi d'une mort prompte.

L'année de la mort de Sertorius fut celle où Spartacus sut se rendre fameux.

Des gladiateurs gaulois ou thraces étaient enfermés à Capoue. Irrités de leur situation, qu'aucun d'eux n'avait méritée, ils résolurent de fuir, et soixante-dix-huit eurent le bonheur de s'échapper. Les armes des gladiateurs, qu'on portait dans une ville, servirent d'abord à les armer; et Spartacus, Thrace de nation, mais pourtant de race numide, fut élu par eux pour leur chef.

Spartacus était fier, audacieux, robuste, mais doué en même-temps d'une prudence parfaite, d'une douceur au-dessus de la fortune, et d'une politesse qui n'avait rien de barbare.

La femme de Spartacus se croyait prophétesse; elle

était initiée aux orgies de Bacchus, et elle ne cessait de prédire la haute fortune de son vaillant époux.

Les avantages les plus brillans parurent faits, pendant long-temps, pour réaliser ces présages. La troupe de Spartacus, qui se grossissait chaque jour, s'était armée enfin des glaives que les Romains avaient portés pour la combattre. Le chef de ces nouveaux guerriers, aussi éclairé que vaillant, eût voulu profiter de ces étonnans succès pour se retirer vers les Alpes, et ménager à chacun d'eux un retour sûr dans sa patrie. Enorgueillis de leurs triomphes, ils prétendirent ravager l'Italie, et ils la parcoururent dans toute sa longueur.

Le sénat frémit de ce danger. Les deux consuls eux-mêmes furent opposés au redoutable Spartacus. Ce héros les obligea de fuir; et le sénat ayant nommé Crassus pour commander les armées à leur place, on décima les légions malheureuses qu'ils avaient trop inhabilement guidées.

C'était l'époque des soulèvemens. La république se débattait contre des gladiateurs, et elle sortait à peine d'une lutte terrible contre les bergers de la Sicile.

Ces esclaves courageux avaient cessé leur chants. Des traitemens cruels leur avaient enseigné la ressource du désespoir. Leur nombre était une puissance; et ce peuple révolté n'eût pas été soumis s'il eût été conduit avec plus de sagesse, et si un insensé, nommé Eunus, esclave syrien qui se faisait traiter de roi, ne fût pas devenu leur idole.

Spartacus conçut le dessein de passer lui-même en

Sicile, et de rallumer des feux qui n'étaient pas éteints. Trahi par les pirates qui lui avaient engagé des vaisseaux, il lui fallut y renoncer; mais, quoique réduit à son courage, il pressa tellement Crassus, que ce général effrayé écrivit en hâte au sénat qu'il fallait rappeler Lucullus, qu'il fallait rappeler Pompée, et qu'on ne pourrait vaincre sans eux.

A peine eut-il fait cet aveu, qu'il eut sujet de s'en repentir. Pompée revenait d'Espagne, et Crassus eût voulu prévenir son retour. Des efforts inouis, des prodiges de vaillance, signalèrent les combats qu'il fut contraint de livrer; et si l'orgueilleuse confiance des soldats de Spartacus n'eût trop tôt relâché parmi eux les liens de l'obéissance, on ne peut déterminer combien de temps ce parti se fût soutenu encore; mais dans une bataille où il cherchait Crassus, le nombre accabla Spartacus, et il périt de la mort des braves. Pompée revenait alors; ses troupes mirent en pièces les fuyards dispersés, et ce favori de la fortune écrivit d'abord au sénat, que si Crassus avait remporté la victoire, c'était à lui qu'appartenait l'honneur d'avoir coupé la racine de cette guerre.

Crassus, ainsi que Pompée, avait servi Sylla. Son père, son frère, avaient été victimes des massacres de Marius; lui-même forcé de fuir en Espagne, y avait trouvé un asile par les soins d'un ancien ami, et il avait passé plus de huit mois entiers dans une caverne près de la mer; aussi un jour que, chargé par Sylla d'une commission difficile, il lui demandait une escorte, Sylla lui répondit avec colère: « L'escorte que je te donne,

c'est ton père, ton frère, tes parens, tes amis, tous égorgés contre les lois, et dont je poursuis les meurtriers. »

Il se fit distinguer pendant la guerre civile, mais Pompée le surpassa en toute circonstance; et Crassus, jaloux de Pompée, demandait, en l'entendant nommer Pompée le Grand, de quelle taille est donc Pompée ?

L'éloquence naturelle, et l'empressement de Crassus à défendre les citoyens et à les aider de ses talens, le mirent dans le cas de contrebalancer son rival. Le nom, et le crédit de Pompée, dit Plutarque, étaient plus grands à Rome, quand il était absent, à cause des grands services qu'il rendait à la république; mais était-il présent, Crassus souvent réussissait à l'emporter sur lui; la majesté que Pompée affectait, se trouvait déjouée par les manières humaines et faciles de Crassus; et quand l'un évitait d'employer son crédit, afin de le réserver tout entier pour lui-même, Crassus prodiguait le sien, et l'augmentait en le rendant utile. Pompée toutefois avait pris le premier rôle; sa gloire et les exploits qu'il avait comme accumulés, lui assignaient une place unique; Crassus, même après sa victoire, céda à l'ascendant de Pompée, et recourut à son intervention pour obtenir le consulat; et le jeune triomphateur qui le sollicitait pour lui-même, demanda comme une faveur que Crassus devînt son collègue.

Après un violent incendie, la vigilance la plus exacte est absolument nécessaire; de même l'explosion ter-

rible des divisions de Marius et de Sylla parut ébranler le monde, et Pompée sembla le parcourir pour prévenir de nouveaux ravages. Carbon, dans la Sicile; Domitius, en Afrique; Sertorius, en Espagne; Spartacus, dans l'Italie; les pirates, en Cilicie, furent successivement anéantis en sa présence; et Mithridate lui-même, tel, qu'un cerf aux abois, attendit l'arrivée de Pompée pour exhaler le dernier soupir.

Lucullus l'avait vaincu; mais il semblait que le grand Pompée fût devenu l'époux de la Victoire, et qu'elle appartînt à son nom.

Lucullus, devenu célèbre par sa richesse et par son luxe, mérita plus encore de l'être par ses rares talens et les belles connaissances dont son esprit était orné. Il se signala de bonne heure par le courage et l'énergie avec lesquels il essaya de venger son père, en accusant celui qui l'avait accusé. Rome généralement voyait avec plaisir une jeunesse ardente et généreuse poursuivre le crime avec chaleur.

Sylla voulut s'attacher Lucullus; il aimait sa constance, sa bonté, sa douceur: il le mena en Grèce, et le chargea de surveiller la fabrication des monnaies nécessaires au service de son armée. Lucullus s'acquitta de cet emploi délicat avec autant d'intégrité que de succès, et la monnaie qu'il fit porta depuis son nom.

Il resta en Asie quand Sylla revint à Rome, et il n'eut aucune part aux maux infinis et divers que Sylla et Marius firent souffrir aux hommes dans toute l'étendue de la malheureuse Italie. « Il fut préservé de ce

malheur, dit Plutarque, par un soin particulier de la Providence. » Toutefois ce fut à lui que Sylla dédia ses mémoires, et ce fut lui qu'il chargea, quoique alors éloigné, de la tutelle de son jeune fils.

La guerre de Mithridate, selon l'expression de Cotta, n'était pas morte encore, mais seulement endormie; elle fut renouvelée pendant que Sertorius retenait Pompée en Espagne : Lucullus, à portée du théâtre de cette guerre, en obtint bientôt la conduite.

Je ne détaillerai pas la suite des exploits qui forcèrent Mithridate à fuir. On rapporte qu'en ce moment le vieux monarque envoya à ses femmes et à ses sœurs, qu'on gardait dans une forteresse, l'ordre de mourir sur-le-champ, pour ne pas devenir captives. La belle Monime, grecque de Milet, fut une des victimes immolées en ce jour : Mithridate, qui s'était passionné pour ses charmes, ne put recevoir sa main qu'en la déclarant reine. Un si funeste honneur lui imposa la loi de passer des jours cruels sous une garde barbare, et loin de sa riante patrie. Monime, de l'ordre du monarque, voulut se pendre, et s'ôter la vie avec le diadème qu'elle détacha de ses cheveux; mais ce bandeau rompit, et Monime s'écria, en le jetant loin d'elle : « Ne pouvais-tu du moins me rendre ce triste office? »

Tigrane, roi d'Arménie, embrassa tardivement la cause de son beau-père; mais, enivré par les louanges dont ses flatteurs l'environnaient, il fit périr celui qui osa l'avertir de l'arrivée de Lucullus. On représenta au général romain que le jour choisi pour la bataille

était un des jours malheureux. Peu importe, répondit-il, j'en saurai faire un jour heureux. Et en effet il gagna la bataille.

Lucullus prit Tigranocerte, et eut, en toutes les rencontres, l'honorable succès que méritait sa vertu. Il était, dit Plutarque, plus avide des louanges qu'attirent la justice et l'humanité, que de celles que procurent les grands exploits de guerre, parce que toute l'armée a sa part à celles-ci, et la fortune y prend aussi la sienne; mais les premières appartiennent en entier à celui qui les reçoit. Les qualités qui les méritent sont la marque d'une ame douce et bien instruite, et Lucullus gagna, sans le secours des armes, tous les cœurs des peuples barbares.

Il n'eut pas le même bonheur au sein de son armée; les contrariétés qu'il y essuya, celles qui lui furent suscitées, et par Pompée lui même, et par les orateurs qui le favorisaient à Rome, firent enfin pâlir la fortune. Il ne se donna jamais assez de soin pour gagner la bienveillance des soldats; il en exigeait de durs travaux. Le plus grand nombre de ceux qu'il devait commander avait composé l'armée factieuse de Fimbria, et avait conservé l'insubordination qui déconcerta si sûrement toutes les grandes entreprises. Lucullus soutint la guerre; avec les seuls bénéfices de la guerre, il suppléa aux frais de celle des pirates; il versa des sommes énormes dans le trésor de la république; et cependant on l'accusa, à Rome, de prolonger la guerre pour son seul intérêt, et de dépouiller les rois au lieu de les soumettre.

Le dangereux Claudius, beau-frère de Lucullus, était lui-même dans son armée, comme le ferment de la discorde : on l'appelait l'ami des soldats. Ils ne cessait de les plaindre, et de leur faire envier le sort des soldats de Pompée, qu'il leur faisait bientôt espérer pour leur chef.

Tous les efforts et même les succès de Lucullus ne purent surmonter de pareilles contradictions. Pompée fut appelé à terminer cette guerre, et il convoqua près de lui tous ceux qui suivaient Lucullus. Ces deux guerriers se rencontrèrent, et les licteurs de Lucullus ayant prêté à ceux de Pompée quelques-unes des palmes vertes dont ils couronnaient leurs faisceaux, les amis de Pompée en tirèrent un augure; car ce fut en effet aux travaux de Lucullus que Pompée alors dut sa gloire.

Lucullus éprouva de la peine à se faire décerner un triomphe qu'il avait si bien mérité; mais le colosse de Mithridate, en or massif, orné de pierres précieuses, en décora fastueusement la pompe ; et l'on y porta des cerises, ce fruit délicieux inconnu à Rome jusque-là, et depuis multiplié dans l'Europe toute entière. Crassus après l'ovation, ou petit triomphe, qu'il avait obtenu au retour de la guerre des esclaves, avait donné, comme Sylla, un grand festin à tout le peuple. Lucullus imita Crassus; et César, dans la suite renouvela cette somptuosité.

Le sénat avait fondé des espérances sur Lucullus; il se flattait de l'opposer à Pompée pour le soutien de l'aristocratie; mais le guerrier philosophe se retira

des affaires, et consacra sa longue et heureuse carrière à jouir de ses richesses au sein des lettres et des arts, et des plus magnifiques voluptés.

Triomphateur avant que d'être consul, et consul avant l'âge d'être admis au sénat, Pompée ne cessa jamais, même dans ses malheurs, d'être cher à ce peuple qui avait comblé sa jeunesse de prédilection et de faveur.

Appliqué à la guerre, il y fut très-heureux jusqu'au jour de Pharsale. Son éloquence était douce, ses mœurs égales, ses paroles fidelles, son accueil gracieux. Sa figure, pleine d'agrémens, était relevée d'une dignité particulière, qui lui attirait le respect. Pompée montra en toute circonstance qu'il était né pour servir glorieusement l'état; mais il ne lui appartenait pas de le diriger et de s'en rendre le maître; et une présomption qu'une habitude de gloire rendait en lui presque honorable, les ambitions secondaires de tous les agens des factions, les erreurs systématiques des gens de bien, précipitèrent le grand Pompée dans l'abyme où l'état s'engloutit avec lui.

Pompée servit d'abord dans l'armée de Cinna; mais, s'y voyant en butte à des calomnies dangereuses, il l'a quitta secrètement; et Cinna, accusé de l'avoir fait périr, fut assassiné, sous ce prétexte, par ceux qui le haïssaient.

Carbon succéda à Cinna; mais Sylla revenait à Rome, appelé par les vœux des Romains. Les calamités étaient à ce point, dit Plutarque, que, désespérant

de recouvrer sa liberté, Rome ne desirait qu'une servitude plus douce.

Pompée, avant de joindre Sylla, voulut se créer des titres à la reconnaissance; il usa de l'influence que sa famille avait dans le Picénum pour s'y faire une armée; il vainquit les lieutenans de Carbon et le consul Scipion lui-même, et paraissant enfin devant Sylla, il en reçut, à vingt-trois ans, le beau titre d'*Imperator*.

Pompée ne s'en tint pas à ces premiers succès : il passa en Sicile, et y vainquit Carbon; mais, après l'avoir pris, il le jugea lui-même : il ordonna sa mort; et la dureté de cette conduite laissa sur son sujet une fâcheuse impression.

Vainqueur de Domitius, en Afrique, et cependant rappelé par Sylla, il n'hésita pas à le joindre, et le vieux dictateur lui donna publiquement le titre de Pompée le Grand, qui lui fut toujours accordé, mais qu'il ne prit lui-même qu'après plusieurs années, et lorsque l'habitude de ce glorieux surnom ne permettait plus qu'il excitât l'envie.

Pompée voulut le triomphe, malgré l'opposition de Sylla; il osa lui dire à lui-même : « Que le soleil levant avait plus d'adorateurs que le soleil couchant; » et son audace fut poussée à tel point, que Sylla, confondu, s'écria : Qu'il triomphe!

Délivré de Sertorius, qu'il avait combattu, Pompée, à son retour, enleva encore à Crassus toute la fleur de la gloire qu'il avait méritée dans la guerre des esclaves; il triompha, il obtint le consulat; et, protec-

teur habile de Crassus, qu'il pouvait redouter, il obtint pour lui le partage de la dignité qu'il reçut.

Conduit aux plus insignes honneurs par des voies si nouvelles, Pompée ne laissait pas d'inspirer quelque crainte; mais, dans une si grande jeunesse, tous les succès paraissent naturels; on ne jouit de la fortune que pour étaler ses faveurs; on ne compte au rang de ses bienfaits que ceux qu'aussitôt on prodigue, et plus l'éclat dont on brille est précaire, plus aussi on le croit personnel, et plus on y attache de prix. Pompée rétablit, de son gré, la puissance tribunitienne, et il se trouva satisfait d'avoir eu cette grace à donner pour reconnaître l'affection dont il avait eu tant de marques.

Pompée bientôt exalta plus encore tout l'enthousiasme populaire. Consul, il comparut à la revue des censeurs, et présenta son cheval en simple chevalier, pour demander l'exemption de service après le nombre de campagnes prescrites selon la loi. Les censeurs, pleins d'une joie que le respect rendait plus sensible, demandèrent alors à haute voix: « Pompée le Grand, avez-vous fait toutes les campagnes prescrites? Oui, répondit Pompée, et je ne les ai faites sous d'autre général que sous moi. » Les acclamations furent extrêmes, et les censeurs eux-mêmes reconduisirent dans sa maison ce consul, trop jeune pour être sénateur.

Le sénat, comme on peut le penser, aurait admis Pompée dès son premier triomphe, mais il ne le voulut pas, et sa situation lui parut plus piquante.

Les corsaires ou pirates fixés en Cilicie, étaient parvenus rapidement à une puissance prodigieuse.

Quelques savans ont cru que la ruine de Carthage et l'asservissement de la Grèce avaient été le principe de cet accroissement, et que les marins exclus de tant de ports où le commerce amenait l'abondance, avaient cherché quelque ressource dans leur courage et leurs talens. Ils aidèrent Mithridate, ils pillèrent les temples, ils pillèrent tous les rivages pendant les désordres civils; « et les progrès furent tels, dit Plutarque, que par-tout les plus riches, les plus nobles, les plus sensés, montaient sur des vaisseaux corsaires, et croyaient leur nouveau métier devenu digne même d'un Romain. »

Gabinius, ami de Pompée, fit un décret pour le charger de cette indispensable guerre. Ce décret lui donnait une vraie dictature, au moins sur l'immense étendue qui devait lui servir de théâtre. Le peuple se porta à sanctionner ce décret avec une sorte de fureur, et les mesures de Pompée furent si sages, qu'en moins de trois mois accomplis, les brigandages eurent cessé. Il avait enlevé quatre-vingt-dix galères armées d'éperons d'airain, un nombre infini de bâtimens, et plus de vingt mille prisonniers.

Pompée, qui leur avait engagé sa parole, ne voulut pas les faire mourir, mais il sentit qu'on ne pouvait congédier tant d'hommes aguerris et sans biens. « Il fit réflexion, dit Plutarque, que l'homme n'est point naturellement un animal farouche; que, quand il le devient, c'est par le vice où il tombe contre son naturel; et que les bêtes, même les plus féroces, nourries dans une vie plus douce, s'apprivoisent peu à peu, et dépouillent leur férocité. » Les villes de Cilicie étaient

presque désertes ; il imagina de les repeupler, et fit de ces corsaires intrépides d'utiles et sages cultivateurs.

Les envieux de Pompée blâmèrent cette conduite. Métellus, dans l'île de Crète, exterminait tous ces brigands ; Pompée se fit leur défenseur, il envoya même son lieutenant afin de combattre pour eux, et ce zèle, porté à l'exagération, ne put être approuvé de personne.

Le tribun Manilius, après tant de victoires, proposa de confier la guerre de Mithridate à celui qui savait si bien mettre un terme à toutes les guerres ; il proposa de lui accorder des pouvoirs semblables à ceux qu'il avait reçus pour la guerre des pirates. L'éloquence de Cicéron appuya cette loi fameuse, et Pompée, alors absent de Rome, reçut du peuple une puissance presque égale à celle que Sylla lui avait naguère enlevée au prix de la violence et du sang.

Cet illustre orateur, qui vient, pour la première fois, de paraître dans la carrière publique, a trop bien mérité des lettres et de sa patrie pour n'avoir pas un droit certain à l'hommage que je lui destine. Cicéron, toujours éminent parmi les hommes remarquables qui balancèrent le sort de Rome, joignit à des vertus franches des faiblesses naïves ; ses talens supérieurs, son attachement sincère à sa patrie, ont rendu sa destinée presque indépendante et distincte dans le tourbillon qui entraînait toutes les autres. Les fautes de Cicéron furent la suite de quelques défauts de caractère, de quelques combinaisons sans justesse. Les idées de sa jeunesse avaient reçu l'impression du spec-

tacle funeste dont la tyrannie de Sylla avait blessé ses premiers regards. Cicéron avait trop de droiture et de principes pour ne pas se croire obligé à tenir toujours exclusivement à ce qu'il regardait comme la cause de la république; il avait toutefois trop d'esprit, trop d'expansion dans l'ame, trop de moyens brillans, pour ne pas s'entendre aisément avec les hommes habiles, quels qu'ils fussent, qui conduisaient tous les partis, et ne se pas prêter avec succès aux circonstances si diverses que leurs efforts opposés faisaient naître. Il n'avait peut-être pas d'ailleurs assez de force dans ses conceptions pour séparer l'être abstrait de la république des êtres effectifs qui en exerçaient la puissance, et ce fut ce qui le conduisit à suivre inutilement Pompée, et à flatter dangereusement Octave.

Cicéron, dont la famille n'avait rang que dans l'ordre équestre, se distingua, dès ses premières études, entre les compagnons de son enfance. On le vit ensuite étudier avec les philosophes et tous les Grecs les plus savans qui se trouvaient alors à Rome; il écouta les jurisconsultes les plus célèbres : la poésie lui devint familière, et il n'est point de belles connaissances dont son esprit n'ait été enrichi.

Cicéron, dans son premier âge, avait porté les armes quelque temps pendant la guerre des alliés, mais son génie le conduisait à cultiver sur-tout le beau talent de la parole.

La cause de Roscius fut la première de celles qu'il plaida. Sylla encore avait la dictature, et il portait, cette année, le nom de consul, conjointement avec un

Métellus, et le plaidoyer devait se diriger contre l'un des affranchis, contre l'infame Chrysogone, gorgé déjà des biens des victimes proscrites, et qui, dans cette circonstance, faisait charger Roscius de parricide, pour jouir, sans entraves, des biens de sa famille.

Le père de Roscius en effet avait été assassiné, et pendant le temps des proscriptions, mais sans avoir été porté sur la liste qui les contenait. Chrysogone avait acheté ses immenses propriétés pour une somme infiniment modique; il les avait achetées comme les biens d'un proscrit, et, pour prévenir, à cet égard, les réclamations du jeune Roscius, Chrysogone l'avait fait accuser de parricide.

Cette cause difficile demandait un courage qui n'appartient peut-être qu'à la jeunesse, et qui, dans tous les cas, ne peut être utilement déployé que par elle. Un jeune homme inconnu ne tient en garde encore aucun agent de la tyrannie; son audace, peu dangereuse, plaît à ceux mêmes qu'elle affronte, parce qu'elle ne peut les blesser, et qu'ils y reconnaissent plutôt de l'exaltation que de la haine et de la malignité. Cicéron avait vingt-sept ans, et son discours, dont le succès fut complet, est un prodige d'art, de hardiesse et d'éloquence.

L'affranchi de Sylla avait fait présenter l'accusation de parricide par un scélérat à ses gages, et Cicéron osa le nommer et le découvrir lui-même; il osa le mettre en cause et le démasquer dès le début, mais il s'attacha également à désintéresser Sylla et son autorité puissante; et les précautions oratoires auxquelles Ci-

céron eût recours, font de cet admirable plaidoyer un monument tout à fait historique.

« Sylla, dit-il, ignorait toutes ces choses; occupé en même temps et à donner ordre au passé, et à régler ce que prépare l'avenir, possédant seul le moyen d'établir la paix et le pouvoir de faire la guerre, gouvernant tout par lui-même, sera-t-il jamais surprenant que quelques crimes aient échappé à sa précieuse vigilance? On épie le moment où il sera distrait pour opérer de coupables manœuvres; et tout heureux que puisse être Sylla, il n'est point de bonheur qui préserve personne d'être suivi par un méchant esclave ou par un indigne affranchi.

« Faut-il donc, ajoute-t-il plus loin, tolérer dans ces conjonctures ce qui échappe à la prudence? Oui, sans doute, il le faut; car si le très excellent, le très grand Jupiter, qui, du simple mouvement de sa divine volonté, gouverne ensemble les parties dont se compose l'univers, fait quelquefois du mal aux hommes; si des vents impétueux, de violentes tempêtes, l'excès de la chaleur, celui de la froidure, ont renversé des villes ou détruit des moissons, nous ne saurions penser que son ordre suprême nous ait imposé ces malheurs; nous les rapportons à la force, à l'influence des causes, dont se joue la nature. Mais tous les biens qui nous sont accordés, la lumière qui nous éclaire, l'esprit même qui nous anime, tout nous vient de la Providence, nous rapportons tout à ses dons.

« Sylla aussi gouverne seul, il veille seul sur tout

le monde : il soutient par les lois la majesté de cet empire, qu'il a rétabli par ses armes. Il n'a pu tout apercevoir ; mais l'homme pourrait-il suffire où Dieu même ne suffit pas ? »

Cicéron poussa la prudence jusqu'à ne mettre en question aucune des mesures de Sylla ; et c'est de ces lois mêmes sur les proscriptions qu'il veut tirer ses argumens. Ces ménagemens lui donnent une force plus grande pour terrasser le monstre auquel il s'attaque directement ; il ose, en lui parlant, peindre sous ses véritables couleurs un temps où les assassins des proscrits étaient presque toujours les envahisseurs de leurs biens ; où l'on semblait n'avoir, disait-il, pris les armes que pour que les hommes du dernier rang s'engraissassent des richesses d'autrui, et fissent irruption sur les fortunes particulières, sans qu'on risquât, non de les réprimer, mais de les blâmer de paroles.

« Nous avons vu à Rome, ajoutait Cicéron, nous avons tous vu Fimbria, l'homme le plus audacieux, et, ce qui est reconnu de tout le monde, excepté de ceux qui lui ressemblent, le plus insensé de son temps : après avoir essayé vainement de faire assassiner l'ornement de notre ville, le vertueux, le sage Scœvola, il l'ajourna devant le peuple ; et quand on lui eut demandé ce qu'il reprochait à un homme qu'on ne pouvait assez combler de louanges, il répondit, en furieux, qu'il n'avait pas reçu dans son sein le fer entier de son poignard. »

Fimbria, comme nous l'avons dit, avait été l'en-

nemi de Sylla ; il était devenu la victime de son entreprise en Asie : l'orateur pouvait lui prêter avec un extrême avantage le mot atroce qu'il rappelait comme l'expression de la pensée d'un affranchi abominable. « L'usage de pardonner, celui même d'examiner, s'écrie tout à coup Cicéron, est maintenant banni de la ville. Le peuple romain, autrefois si clément envers ses ennemis eux-mêmes, est déchiré par des cruautés domestiques. Bannissez de la cité cette cruauté dangereuse ; non seulement elle cause du mal, mais elle dénature les citoyens d'une manière tout à fait effrayante. L'habitude des maux enlève toute pitié, même aux hommes les plus compatissans. Nous apprenons, nous contemplons à toutes les heures, quelques horreurs qui sont nouvelles, nous nous blâsons sur ces horreurs, et les caractères les plus doux perdent enfin graduellement tout sentiment d'humanité. »

Le jeune Roscius fut absous, et Cicéron passa en Grèce. Après un début si brillant, il aurait fallu qu'il devînt l'artisan de la tyrannie, qu'il avait heureusement bravée, ou qu'il prît vainement le rôle, peu digne de lui, d'un jeune factieux sans moyens.

Après avoir perfectionné et étendu, dans ses voyages, ses connaissances philosophiques et ses beaux talens oratoires, Cicéron sut que Sylla était mort, et il revint à Rome. Il fut nommé questeur ; il alla, comme tel, résider en Sicile, et l'accusation de Verrès signala son nouveau retour.

Verrès avait été préteur dans la Sicile, et, selon

l'usage alors commun des magistrats, maîtres dans leurs provinces, il avait spolié les villes grecques de leurs richesses, de leurs monumens, de leurs trésors. Cicéron vit toute la Sicile implorer l'appui de ses vertus; et quoique jusqu'alors, comme il le dit lui-même, il n'eût fait que défendre, et n'eût point accusé, il se livra sans répugnance à l'accusation de Verrès, et il crut avoir entrepris la défense des nombreuses victimes qui avaient remis leur sort entre ses mains.

Les fameuses harangues de Cicéron, intitulées *les Verrines*, ne furent pourtant pas prononcées; un premier discours de l'orateur détermina Verrès à s'exiler lui-même, et elles nous sont restées seulement comme un témoignage des mœurs de cette époque, et des talens du Démosthènes romain. Elles nous permettent de juger jusqu'où le goût des chefs-d'œuvres des arts, des vases ciselés, des camées et des pierres gravées, qui servaient d'ornement aux ouvrages d'or même, étaient alors recherchés par les Romains. Elles nous font connaître avec un détail singulier jusqu'où le gouverneur d'un peuple de sujets pouvait pousser la mollesse, la corruption, et l'injustice cruelle qui en naît trop souvent. Verrès, porté par huit hommes sur une litière, s'y reposait sur un coussin de roses, couvert d'une étoffe brillante. Il avait une couronne de fleurs sur la tête, il en avait une guirlande à son cou, et il tenait entre ses mains un réseau délicat, tissu du lin le plus précieux, et tout rempli de feuilles de roses, dont il savourait les parfums. Verrès pourtant, au sein de la volupté, et entouré des plus belles courti-

sanes, détruisait par cupidité les monumens des victoires de Rome; il dérobait les morceaux précieux que recélaient les maisons, les villes, les temples mêmes, et faisait servir d'effroyables supplices à satisfaire l'avide passion qu'il rapportait à l'amour des beaux arts. Une des harangues de l'orateur est intitulée *des Statues* : elle est consacrée en effet au récit des pillages du coupable préteur. Une autre a pour titre : *des Supplices*, et Cicéron y détaille des crimes qui rendent encore le nom de Verrès odieux. On frémit de penser au déluge de larmes qui, depuis le commencement, ont détrempé la terre. Le Créateur de la nature nous donna les yeux pour jouir; mais, comme le dit un spirituel auteur, c'est pour pleurer que nous en faisons usage.

Cicéron fut nommé préteur, et c'est avec cette dignité que, pour la première fois, il porta la parole sur les affaires publiques. Il fallait, dans la république, être revêtu d'une grande magistrature ou de la dignité de sénateur, pour se faire écouter du sénat ou du peuple.

Le beau discours sur la loi *Manilia* gagna à Cicéron toute la faveur du peuple, parce que le peuple aimait Pompée, dont Cicéron fit le panégyrique. Je ne pense pas que jamais homme ait reçu un encens plus flatteur et plus enivrant que celui dont Cicéron honora Pompée dans cette circonstance. Quels succès en effet n'avaient pas marqué jusqu'alors toute la vie de cet homme célèbre, qui, selon l'orateur, semblait envoyé par les dieux pour terminer toutes les guerres?

La guerre des pirates fournissait aux louanges ; le fléau qu'elle devait détruire embrassait tous les pays, désolait toutes les nations : préparée à la fin de l'hiver, ouverte au commencement du printemps, elle fut achevée au milieu de l'été.

Il faut lire dans la harangue même le portrait d'un chef accompli, et apprendre, dans ce tableau, quelles sont les belles qualités qui, de tout temps, ont séduit les hommes. Affabilité, fidélité, clémence, désintéressement, Pompée les réunissait toutes; et de plus, il était heureux. « Le bonheur, dit-il, est un avantage dont personne ne doit se faire un honneur, mais que nous pouvons reconnaître et célébrer dans les autres, pourvu que ce soit avec modestie, en peu de mots, et comme il convient à un homme qui parle du pouvoir des dieux. Assurément, pour élever certains hommes extraordinaires au faîte des honneurs et de la gloire, et les faire réussir dans leurs grandes entreprises, les dieux ont joint à toutes leurs qualités une fortune particulière. »

En exaltant Pompée, Cicéron pouvait craindre le reproche de dénigrer le vainqueur de Mithridate, Lucullus, dont les troupes corrompues avaient seules arrêté les succès décisifs. Il le prévient ; et en louant Lucullus, et en rappelant brièvemement les grandes actions qu'il ne peut taire, il dissimule aux autres une injustice que lui-même sans doute ne se dissimulait pas.

Lorsque les hommes sont en action, et qu'il s'agit sur tout d'entraîner des suffrages et de déterminer

quelque résolution par des intrigues et des discours, il est un enthousiasme irrésistible qui suspend toute réflexion. L'imagination, l'avenir fantastique qu'elle croit saisir, séduisent tout l'homme, malgré lui; et avec le sentiment intime d'une injustice qu'il n'ose approfondir, il se jure à lui-même qu'il ne se rend point injuste, et que sa conduite est droite et sage.

Cicéron fut nommé consul. Homme nouveau, puisque ses ancêtres n'avaient exercé aucune charge, il fut élevé à cette dignité suprême par tous les ordres de l'état, tant la franchise de ses vertus lui avait concilié d'estime.

Consul, on le vit encore paraître en défenseur devant les magistrats qui connaissaient des causes particulières, et cette noble fonction fut toujours, parmi les Romains, alliée avec les plus augustes.

Le sévère Caton accusait Muréna, consul récemment désigné pour succéder à Cicéron, d'avoir brigué le consulat par des moyens illégitimes; et le discours que fit Cicéron pour défendre son successeur, trouve nécessairement sa place dans l'intervalle du bannissement de Catilina et de sa mort; ainsi celui qui venait de sauver la république, voulut sauver un citoyen romain. La bouche qui venait d'improviser les sublimes Catilinaires n'oublia aucun des accens qui devaient assurer le succès d'un plaidoyer. L'esprit vigoureux de Cicéron, fortifié par l'exercice de ses éminentes facultés, sut joindre tout à coup, avec une admirable aisance, les graces d'une ironie pénétrante et mesurée aux raisonnemens les plus pressans.

Pompée était revêtu d'une telle puissance, et sur-tout d'un tel crédit, que Rome en son absence semblait dans le veuvage. Lucius Catilina, selon ses expressions, essaya de servir de tête à ce grand corps qui en paraissait dépourvu. Ceux que les lois de Sylla éloignaient des charges publiques se mirent, d'après ses instigations, à les briguer et à flatter le peuple; mais le moment d'innover n'était pas bien choisi. Les tribuns proposaient des lois pernicieuses, et voulaient que dix commissaires, chargés de pouvoirs absolus, fissent en dernier ressort les réglemens et les distributions qu'ils pourraient juger nécessaires. Un projet de cette nature touchait efficacement plusieurs des grands de Rome, parce qu'il leur offrait l'espoir de rétablir leur fortune obérée. Cicéron écarta, à force d'éloquence, les embarras que l'on lui suscitait, et ses discours devant le peuple même firent rejeter toutes les mesures qui pouvaient amener des troubles.

Catilina conservait des ressources. Les bandes de Sylla, dispersées dans toute la Toscane, étaient composées de vieux soldats qui se réjouirent jusque dans leurs songes, dit Plutarque, de l'espoir qu'ils auraient encore l'Italie entière à piller. Mallius, un de leurs officiers, se chargea de les réunir; et ce fut à cette ardente armée que se rendit Catilina, quand la voix foudroyante de Cicéron l'obligea de quitter Rome.

Les manœuvres de Catilina commençaient à s'organiser, lorsque le consul en reçut les avis détaillés de la part de Crassus lui-même; il avait dévoilé en présence du sénat ce mystère compliqué de crimes et de

complots. Il vit venir le conjuré, et l'apostrophe sublime qui commence la première de ses Catilinaires s'échappa de sa bouche à l'instant. Le temps où cette rare éloquence orna jusques à des forfaits, ressemble à celui de ces orages superbes pendant lesquels le grand pouvoir des dieux éloigne les idées du grand malheur des hommes.

« Jusques à quand enfin, Catilina, abuserez-vous de notre patience? combien de temps encore serons-nous le jouet de votre fureur? jusqu'où ira votre audace effrénée? Quoi! la garde qui veille sur le mont Palatin et dans Rome, le peuple saisi de crainte, les bons citoyens rassemblés, le sénat réuni dans un lieu fortifié, les regards de tous, rien ne vous émeut! Vous ne sentez pas que vos desseins sont connus? vous ne voyez pas que votre conjuration est enchaînée, puisqu'elle nous a été dénoncée toute entière? Croyez-vous qu'on ignore ce que vous fîtes la nuit dernière, ce que vous avez fait dans la nuit précédente? Croyez-vous qu'on ignore où vous vous êtes trouvé, qui vous avez appelé, quelles mesures vous avez prises? O temps! ô mœurs! le sénat le sait, le consul le voit, et Catilina respire! Il respire, il vient au sénat, il participe aux délibérations, il marque de l'œil ceux d'entre nous qu'il a destinés à la mort; et nous, hommes courageux, nous paraissons avoir assez fait pour l'état, si nous évitons le poignard et la fureur de ce traître! »

Cicéron, dans toute sa harangue, évidemment composée sur-le-champ, développe au conspirateur les exemples de fermeté que donnèrent en des cas pareils

les magistrats revêtus de ses pouvoirs ; il lui déclare qu'il n'en veut point user, parce qu'il veut qu'il s'éloigne de Rome, et que tous ses complices le suivent. Maître de tous ses secrets, il lui détaille ses démarches, il l'exhorte à sortir, à rejoindre ces troupes qui l'attendent, et Mallius qui les conduit. Ce chef-d'œuvre de véhémence est réellement une action. Catilina paraît, et tous les sénateurs quittent le banc dont il approche. Cicéron l'interpelle, et Catilina abaissé sort du sénat et de Rome, non comme un conjuré qui se lance avec audace, mais comme un coupable flétri qui va cacher sa honte en courant à sa perte.

On sait qu'après le départ, ou plutôt la fuite de Catilina, Lentulus, Céthégus, et plusieurs autres de ses complices, voulurent incendier la cité, et mirent dans leur complot les députés des peuples allobroges qui le dévoilèrent au consul. Les coupables, convaincus dans le sénat par leurs propres lettres, furent saisis à l'instant. On prit les voix sur leur sort. Caton se décida pour la mort. César, soupçonné d'intelligence avec les conjurés, soutint qu'on devait leur conserver la vie, mais les tenir dans une prison perpétuelle, et confisquer leurs biens. L'arrêt de mort fut prononcé. Les tribuns furent sourds à la réclamation de César, et refusèrent leur intervention ; et Cicéron, déjà revêtu d'une puissance presque dictatoriale, par la formule que le sénat prononçait pendant les dangers imprévus, fit à l'instant exécuter la sentence dans la prison.

La courageuse fermeté du consul servit de prétexte aux malheurs qui en furent la suite. Heureuse la répu-

blique, si le simple soupçon d'une exécution arbitraire eût en effet soulevé les esprits! Mais on ne douta jamais que Cicéron n'eût agi, d'après les droits de sa charge, l'autorité du sénat, et la suprême loi du salut public. Un des tribuns, qui avaient refusé de secourir les accusés vivans, voulut, après leur mort, interdire la parole à Cicéron qui sortait de charge; mais l'orateur, élevant sa forte voix, fit serment qu'il avait sauvé la république. Le peuple le couvrit de ses acclamations unanimes, et Caton, en présence de tous, lui décerna le beau nom de Sauveur de la Patrie.

CHAPITRE II.

De Rome, depuis l'an 62 avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'an 14 de l'ère chrétienne.

Les deux hommes qui commencent à prendre de l'influence sur les destins de la république, Caton et Jules César, méritent de fixer quelques momens notre attention.

Caton était né l'arrière petit-fils du célèbre Caton qui, dans le dernier siècle, exerça une censure dont ses mœurs firent toute la force. Caton, docile en tout aux leçons de ses maîtres, se distingua d'ailleurs, dès son enfance, par la fermeté de son caractère et par la supériorité qu'il acquit sur ceux de son âge.

Il avait à peine quatorze ans, et Sylla était dictateur,

On menait quelquefois le jeune Caton et son frère dans la maison de Sylla, à cause de l'amitié qu'il avait eue autrefois pour leur père. Témoin des cruautés qui s'exerçaient dans cette exécrable demeure, Caton s'écria tout à coup : Pourquoi ne tue-t-on pas cet homme? C'est, répondit son précepteur, qu'on le redoute encore plus qu'on ne le hait. Il fallait donc, reprit Caton, me donner une épée en m'amenant ici, j'aurais tué le monstre et délivré ma patrie de son joug. Le maître, à compter de ce jour, ne mena plus son élève chez Sylla, et il le garda comme à vue.

Caton, livré aux études les plus sérieuses, ne se hâta point de paraître en public; mais, ayant eu occasion de parler devant le peuple, pour la défense d'un monument de Caton l'Ancien, il obtint l'estime de tous; et son éloquence énergique produisit une vive sensation.

Ayant connu de bonne heure, dit Plutarque, que les mœurs de son temps étaient entièrement corrompues, il crut que, pour les réformer, il fallait affecter de les braver en tout; et il voulut, ainsi que son bisaïeul, offrir dans son extérieur l'image vivante de Rome antique : de plus, attaché fortement aux maximes des stoïciens, il prétendait s'accoutumer à ne jamais rougir des choses qui n'ont d'importance que dans l'opinion. Plus désintéressé que le fameux censeur, il essayait de se montrer aussi simple. Voyageant constamment à pied, partageant dans les camps les travaux de tout genre, il gagnait l'affection et l'estime des soldats. « Le véritable zèle de la vertu, dit Plu-

tarque, s'engendre dans les ames avec le respect et l'amitiés dus à ceux qui en donnent l'exemple. »

Les villes soumises étaient tellement accoutumées au faste insolent des grands de Rome et de leur innombrable suite, que la modeste douceur de Caton lui valut quelquefois un accueil méprisant.

Un jour qu'il allait à Antioche, afin de visiter cette ville, il en trouva les nombreux habitans en habits de fête et rangés sur le chemin. Caton, presque effrayé, crut cette réception préparée pour lui-même; mais le chef du cortége, une couronne à la main, vint lui demander simplement quand arriverait Démétrius? Démétrius était un affranchi de Pompée; et Caton s'écria : O la malheureuse ville!

Il n'avait encore exercé aucune magistrature principale, lorsque Pompée, en Asie, le combla de marques d'honneur, à cause de la vénération que lui inspirait sa vertu. Ce signal donné par Pompée, avertit l'opinion de se tourner vers Caton. On commença à l'estimer pour les choses même qui le faisaient auparavant mépriser, et l'on reconnut de plus près sa douceur et sa grandeur d'ame.

Caton fut obligé de répudier sa première femme. L'une de ses sœurs, mariée à Lucullus, mérita de son époux le même traitement; et Servilie, son autre sœur, eut pour César une passion si violente, qu'elle envoyait de ses billets dans l'enceinte du sénat même. Le jour qu'on y prenait les voix sur la conjuration de Lucius Catilina et sur le sort de ses complices, César

reçut des tablettes. Le soupçonneux Caton en demanda l'objet ; César les lui jeta : elles venaient de Servilie.

Il fut l'époux de Martia, et il consentit néanmoins à la céder au célèbre Hortensius, son ami, qui éprouvait pour elle une passion violente ; Hortensius mourut vers le temps où Pompée se retira en Macédoine, et Caton, qui devait le suivre, n'hésita pas à reprendre Martia pour lui confier une seconde fois et ses filles et sa maison.

Ce trait singulier ne pouvait être omis, mais comme le dit Plutarque, il est inexplicable.

Nommé questeur, il s'appliqua à tous les devoirs de sa charge ; il établit dans les finances un ordre si sévère, qu'on trouve que Caton avait uni à la questure la dignité du consulat ; il usa encore de sa charge pour appeler en justice les assassins que Sylla avait payés pour chaque meurtre, et il les fit ensuite livrer aux magistrats, tandis que le peuple pensait voir la tyrannie déracinée, et Sylla même puni de ses forfaits.

Jamais Caton ne manqua une séance du sénat ; arrivé le premier, il sortait le dernier. Il avait acheté le registre des dépenses faites depuis le temps de Sylla ; il se faisait envoyer des provinces les jugemens, les ordonnances, et le compte détaillé de la conduite des gouverneurs. Ce n'était point pour sa réputation, ou pour l'appât des richesses ; ce n'était point par hasard, dit Plutarque, qu'il s'était jeté dans le gouvernement, mais il avait embrassé cet état après une mûre délibération, parce qu'il le regardait comme la profession d'un homme de bien.

Caton soutint vigoureusement les mesures de Cicéron contre le perfide Catilina; il osa désigner César comme un de ceux qui conspiraient à renverser la république; et, pour déjouer une partie de ses moyens, il détermina le sénat à comprendre la populace dans les distributions en blé qui s'étaient faites jusqu'alors, pour le peuple proprement dit. Cette largesse avouée de l'humanité, et peu onéreuse à l'état, détourna au moins quelque temps les malheurs qui le menaçaient.

César, neveu de Marius par les femmes, avait épousé Cornélie, fille de Cinna. Sylla voulut l'obliger au divorce, César s'y refusa, et Sylla confisqua la dot de Cornélie. Nous avons vu que le grand Pompée avait tenu dans le même temps une conduite bien opposée, et que pour obtenir l'alliance de Sylla, il avait répudié celle dont le père avait péri victime de l'attachement qu'il lui avait porté.

Sylla d'abord songea peu à César; mais voyant que, si jeune encore, il briguait déjà le sacerdoce, et s'adressait au peuple ouvertement, il déclara que, dans ce jeune homme, il voyait plusieurs Marius.

César, sur une telle parole, jugea qu'il devait s'éloigner; il parut en Asie, à la cour du roi Nicomède, et peu après enlevé par les pirates, son audace le tira de leurs mains.

De retour à Rome, il affecta une magnificence extrême, et il n'épargna rien afin de plaire au peuple. Livré au plaisir cependant, il ne laissait pas soupçonner qu'il conçût de vastes projets, non peut-être qu'il les dissimulât, mais c'est que les esprits, en qui la même

abondance de moyens ne pouvait se trouver, supposaient le sien épuisé, quand il avait suffi à l'un de ses exercices. Dans la conduite de cet homme, dit long-temps après Cicéron, je découvre des vues tyranniques; mais quand je le vois ajuster si artistement ses cheveux, je ne puis imaginer qu'il prétende renverser l'état.

La veuve de Marius termina sa carrière. César, comme son propre neveu, vint prononcer son oraison funèbre, et il eut l'audace de produire les vieilles images de Marius, profondément ensevelies depuis la victoire de Sylla : les esprits furent partagés au sujet de cette action; mais le peuple, et le plus grand nombre en admirèrent le courage.

L'honneur des oraisons funèbres n'avait encore été rendu qu'aux femmes qui mouraient âgées. César fit l'éloge public de la jeune épouse qu'il perdit; ce trait de sentiment, dit Plutarque, lui concilia l'estime générale. Le peuple le plaignit, et se porta à l'aimer comme un homme doux et humain, capable d'attachemens honnêtes.

Edile, il surpassa dans les jeux qu'il donna, tout le faste, toute la splendeur qu'on avait encore vus dans Rome; et, profitant de l'enthousiasme, il consacra dans le Capitole les victoires de Marius.

Il est aisé d'imaginer les secousses qu'une telle hardiesse pouvait produire dans l'opinion, et les discours divers qu'elle devait occasionner; mais de tels discours et de tels mouvemens produisent plutôt la tempête par

leur choc que par leur objet : l'opinion des masses ne s'éclaircit jamais que le tourbillon ne soit appaisé; plus les partis admettent de nuances, plus leurs apparences sont semblables; la défiance est par-tout, et le peuple incertain perd sa résolution, et par suite son influence.

César fut accusé de quelque intelligence dans la conjuration faite par Catilina. Caton l'avait marqué comme un de ses complices; mais Cicéron éloigna cette idée, et il voulut même prouver que l'avis ouvert par César, par un homme cher à tout le peuple romain, avait été l'avis le plus rigoureux.

César devint préteur, et ce fut dans sa maison, pendant les sacrifices mystérieux de la bonne déesse, que Clodius, déjà décrié pour ses mœurs, fut surpris déguisé en femme. César répudia son épouse, en disant que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée; mais il refusa hautement de témoigner contre Clodius. Cicéron, au contraire, aveuglément conduit par les ressentimens de sa femme, vint déposer contre cet homme avec lequel il avait eu des liaisons assez étroites, et dont bientôt il devint la victime. Clodius fut absous, les juges en rougirent, mais le peuple s'était soulevé; le crime de sacrilége avait disparu aux regards de ce peuple superstitieux, parce qu'il avait reconnu l'avidité avec laquelle ceux qui redoutaient sa véhémence, avaient saisi un prétexte sacré pour perdre un de ses partisans.

César, à l'issue de sa prêture, eut l'Espagne pour sa province; il fallut qu'avant son départ, Crassus se

rendit caution pour une partie de ses dettes. Ce fut sur-tout à cette époque que son génie ambitieux parut prendre tout son essor. Il pleurait en lisant les triomphes d'Alexandre, de ce qu'à l'âge où ce héros avait complété toute sa gloire, le nom de César n'était même pas connu ; et passant dans une petite ville resserrée entre les montagnes des Alpes, il dit qu'il préférerait y être le premier, à se voir le second dans Rome.

Il montra dans son gouvernement l'admirable sagesse qui se trouvait naturellement en lui, et qui était le résultat des belles proportions de son esprit. Il trouva, à son retour, Pompée en Italie; et loin de chercher à élever sa puissance entre les divisions du vainqueur de l'Asie et du riche et puissant Crassus, il se sentit la force d'user, selon ses vues, et de la gloire de l'un et du crédit de l'autre. Il les réconcilia et les unit tous deux, et le secret de cette conduite, dont la feinte générosité éblouit toute la ville de Rome, ne fut deviné que par Caton.

Pompée, vainqueur de Tigrane et de la Syrie, repassait en Europe après la mort de Mithridate, pour triompher de la troisième partie du monde, après avoir déjà triomphé des deux autres. On avait répandu qu'il ramenait avec lui une armée victorieuse pour s'assujettir Rome, et par elle tout l'empire. Mais à peine débarqué, le grand Pompée congédia ses soldats, et ne leur donna rendez-vous que pour le jour de son triomphe. Il traversa toute l'Italie sans armes, suivi seulement de quelques amis, et comme s'il fût revenu d'un voyage de plaisir; mais cette modestie même attira

au devant de lui une foule si nombreuse, qu'elle aurait pu lui tenir lieu des troupes qu'il avait éloignées.

Le jour du triomphe de Pompée fut le dernier de son bonheur, et de la rare prospérité qui avait embelli toutes ses actions. Il laissa prostituer son nom par tous les factieux, dans la dépendance desquels il se mit en recherchant leur inutile appui, et il employa, ou plutôt dépensa pour les autres, contre toute sorte de justice, l'autorité que ses qualités lui avaient justement acquise.

Quand un grand citoyen n'entreprend pas de saisir toute l'autorité, il faut qu'il sache renoncer aussi à agir comme s'il était le maître. Une haute prétention, que des intrigues journalières soutiennent seules, lui enlève tout le mérite de la modération qui le réduit à s'en servir, et sa puissance tout idéale s'évanouit comme une ombre légère, dès qu'on y a porté la main. Pompée, que ses vertus naturelles détournaient d'imiter Sylla, n'avait pas néanmoins la philosophie de Scipion. On le vit donc gagner à prix d'argent les suffrages des tribus pour Afranius son lieutenant, et dégrader ainsi lui-même ce consulat qu'il avait autrefois obtenu comme la plus belle récompense. On le vit livrer la dignité de son nom à Clodius, à ce forcené, devenu tribun du peuple, et lui abandonner encore, comme pour salaire, Cicéron son ami, qui l'avait soutenu dans toutes les circonstances, et l'avait loué si honorablement.

César, dont l'adresse et le génie avaient conçu et réalisé l'alliance triumvirale, se fit nommer consul par l'union de ceux même dont il ne marchait pas auparavant l'égal, et dont il avait fait en un jour ses supports.

Il se montra pendant cette magistrature beaucoup moins consul que tribun ; il fit des lois sur le partage des terres et sur l'envoi des colonies ; et Pompée, devenu l'instrument d'une puissance qu'il avait crue l'instrument de la sienne, déclara devant tout le peuple qu'il soutiendrait avec l'épée et le bouclier celles des lois de César qu'on attaquerait avec l'épée.

Bibulus, collègue de César, poussé au désespoir par les excès de sa conduite, ne trouva pas de meilleur parti que de se renfermer chez lui pendant les huit derniers mois de sa magistrature ; exemple trop fatal et trop aisé à suivre. Si Bibulus, par cette conduite, accrut la haine de ceux qui déjà haïssaient César, il grossit le parti qu'il avait en le laissant maître de la place. On lisait avidement les édits de Bibulus ; les plus malignes applications se prodiguaient au théâtre, mais on obéissait à César. La cité meurt d'un mal nouveau, écrivait alors Cicéron. On crie tout haut, on blâme, on se plaint, les plus timides ont appris à siffler, mais on n'agit d'aucune manière.

César, quoi qu'il en soit, donna sa fille Julie en mariage au grand Pompée ; il épousa Calpurnie, fille de Pison, et il passa ensuite pour dix ans dans les Gaules.

Une si longue absence servit à sa grandeur. La république, durant cet intervalle, s'agita de convulsions auxquelles il se trouva dispensé de prendre part. Tous ses rivaux usèrent leur influence pendant qu'il exaltait son nom. Il n'avait pas comme eux le besoin de prononcer chaque jour une opinion particulière, et de se

créer des liaisons ou des inimitiés nouvelles. Mais il faut certainement une grande puissance de moyens et de hautes dimensions pour reparaître avec plus d'avantage après dix ans, et pour avoir, pendant cet intervalle, acquis une gloire croissante, et telle qu'elle dût chaque jour réveiller l'attention et prévenir l'oubli. Dans les climats glacés du Nord, la récolte suit la semence; quelques rayons suffisent toujours pour mûrir de maigres épis; mais dans les champs fertiles et dans les belles contrées, le laboureur, plein de confiance, livre ses grains au sol, laisse passer l'hiver, et recueille en été les plus riches moissons.

César allait assujettir le Nord; Pompée avait assujetti l'Asie; en réduisant Tigrane, roi d'Arménie, à se rendre son prisonnier, il avait soumis la Syrie à la république romaine. Epuisés par les factions que les cinq enfans d'Antiochus Grypus et ceux d'Antiochus de Cyzique avaient élevées dans cet état, ses infortunés habitans avaient à la fin imploré l'assistance du roi d'Arménie; et depuis dix-huit ans il portait cette couronne, quand sa chûte fit comprendre en provinces romaines toutes les parties de son empire.

La Palestine subit le sort qu'éprouva la Syrie entière. Jusque là subjuguée dans les instans de troubles, et retrouvant après, son existence distincte, elle avait reconnu tour à tour l'influence, et non la domination des puissances qui l'entouraient. Mais les Romains décidèrent alors et de ses princes et de leur choix, et le célèbre Hérodes, protégé par Antoine, fut, quoique Iduméen, institué par Auguste.

Pompée réintégra Tigrane en Arménie, et disposa d'ailleurs d'un de ses diadèmes en faveur d'un prince de sa race. Quand une seule puissance les contrebalance toutes, son immense levier soulève tous les sceptres comme de légers ornemens; et la volonté souveraine, compagne du souverain pouvoir, se trouve concentrée en elle seule.

Les lettres de Cicéron nous prouvent qu'à cette époque, les grands de Rome s'entremettaient pour la restitution ou le don d'un royaume, comme pour les services que demandaient leurs cliens.

Mithridate, forcé de fuir, ne trouva de fidélité que dans le cœur d'une de ses femmes, qui ne consentit point à s'éloigner de lui. Agé de soixante-douze ans, assailli par tous les revers, cet homme, encore tout à lui-même, méditait le vaste projet de vaincre les Romains dans Rome, et de pénétrer en Italie par les régions hyperborées; un de ses fils trahit sa vieillesse, et Mithridate s'ôta la vie.

Il y avait déjà quelque tems que Nicomède, roi de Bithynie, avait légué ses états au peuple de Rome. Ptolémée Appion, roi de la Cyrénaïque, et fils de Ptolémée Phiscon, lui avait fait un présent tout semblable; et vers l'année 65 avant l'ère chrétienne, un de ceux qui se disputaient le trône ébranlé de l'Egypte, Ptolémée Alexandre, laissa, par testament, tous ses droits aux Romains; mais il mourut à Tyr, comme dans un exil, et les Romains, sans s'expliquer d'ailleurs, ne revendiquèrent d'abord que les effets dont il était saisi.

Ptolémée Lathyre, son frère, mourut après avoir, comme lui, prodigué tous les crimes. Il est des temps et des pays où ils passent comme en usage; les esprits s'abrutissent, leur cercle se rétrécit, et le salut, en pareil cas, ne peut naître que de l'introduction de quelques idées toutes nouvelles. Ptolémée Auletès, fils naturel de Ptolémée Lathyre, fut mis sur le trône à sa place. Le surnom qu'il avait reçu, venait de ses talens pour la flûte, et il concourait, pour les prix, aux jeux publics d'Alexandrie. Chassé bientôt, et remplacé par Bérénice, l'aînée de ses filles, il se rendit promptement à Rome, pour solliciter un appui.

On ne pardonne point aux princes les défauts qui ne conviennent pas à leur condition, quoi qu'on leur en pardonne si souvent de plus dangereux. Le surnom de joueur de flûte ôta à Ptolémée toute considération dans Rome. Il s'y soutint cependant avec le secours de ceux dont on achetait les suffrages; et il y porta l'assurance, jusqu'à faire tuer dans ses murs le philosophe Dion, qui venait comme ambassadeur, avec tous ceux d'Alexandrie, afin de s'opposer à son retour.

Vainement ceux qui s'opposaient à lui, firent parler contre son rétablissement un des oracles des Sibyles; Pompée le protégeait, et Gabinius, autrefois son lieutenant, disposant, avec Marc Antoine, des troupes qu'il avait en Syrie, osa conduire de lui-même le roi Auletès en Égypte. Il y mourut, mais sur le trône, un demi-siècle avant l'ère chrétienne; et la jeune Cléopâtre sa fille, qui dut alors lui succéder, avec son

frère le jeune Ptolémée, est cette même Cléopâtre qui fut célèbre à tant d'égards.

L'île de Chypre, vers le même temps, cessa d'appartenir à la couronne d'Egypte. Clodius, devenu tribun, voulait, pour quelque temps, éloigner Caton de Rome. Il lui fit donner commission de prendre possession de cette île, en vertu de ce testament que le roi Alexandre avait fait, et sur lequel jamais on n'avait prononcé. Le frère d'Alexandre et d'Aulétès régnait alors dans l'île convoitée, il avala du poison sur-le-champ, et Caton ne trouva nulle part ni obstacle ni résistance.

Mais, tandis que Pompée se reposait, à Rome, sur les lauriers qu'il avait recueillis, et que César, au fond des Gaules, en gagnait chaque jour de nouveaux, Crassus, déjà dans la vieillesse, aspirait ardemment à en charger son front : il fut consul encore avec Pompée, il reçut la Syrie pour son département, et il se décida à faire la guerre aux Parthes.

Les Parthes avaient pris quelque part indirecte à la guerre que Tigrane avait faite aux Romains; mais les esprits sages, à Rome, ne voyaient pas sans douleur qu'on allât attaquer sans motif des peuples qu'on ne pouvait redouter, et dont on n'avait point réellement à se plaindre. Le tribun Atéius courut jusques aux portes, et répandant sur un brasier des libations et des parfums, il lança sur Crassus et son expédition, des imprécations effroyables. Crassus n'en fut point irrité, et l'on blâma Atéius, dit Plutarque, de ce qu'étant irrité contre Crassus, pour les intérêts de

Rome, ce fût cependant contre Rome même qu'il prononça ces malédictions, et qu'il pratiqua ces moyens horribles, qui la dévouaient aux dieux infernaux.

On sait quelle fut l'issue d'une si funeste guerre. On sait comment Crassus et le jeune Crassus son fils, périrent avec leur armée, et comment Cassius sauva seul la Syrie. Antoine ayant tenté, quelques années après, de venger les armes de Rome, éprouva un échec affreux; et, malgré le triomphe insigne dont Ventidius obtint l'honneur, les prisonniers et les aigles de Rome ne furent renvoyés et rendus que pendant le règne d'Auguste et comme à titre de présent.

César, plus heureux à cette époque, parcourait ses conquêtes avec rapidité, mais il lui fallut bien du temps avant de les consolider tout à fait.

Les Gaules, au temps de son entreprise, se divisaient en deux parties. L'une, déjà province romaine, s'étendait jusqu'au Rhône, à la Garonne et aux Cévennes; l'autre, qui comptait toute la Celtique indépendante, comprenait trois grandes nations, les Aquitaines, les Belges et les Celtes proprement dits, ou Gaulois. Ces nations comprenaient, à leur tour, ou trois cents ou quatre cents peuples, c'est-à-dire autant de tribus.

On ne peut pas douter que la Gaule toute entière n'eût été peuplée par le Nord. Nous avons vu comment toute l'Italie et comment la Sicile même avaient été successivement couvertes par les flots de nations qui, du Nord au Midi, s'y étaient englouties les unes les autres. Nous avons vu comment, au temps de

Bellovèse, le nord de l'Italie s'était trouvé chargé d'une population nouvelle; les irruptions terribles des Gaulois et en Italie et en Grèce; celle des Cimbres sur toute la Gaule, arrêtée au passage des Alpes quand elle allait fondre sur l'Italie; tout offre la preuve du mouvement que les tribus de la Germanie donnaient, de proche en proche, aux tribus qu'un climat plus doux avait réussi à fixer.

César, dans ses précieux Commentaires, distingue précisément les mœurs des Gaulois de celles des Germains, et, parmi les nations gauloises, on remarquait même des différences très-notables. Les peuples les plus rapprochés et des colonies grecques et de la province romaine étaient beaucoup plus avancés, sous le rapport de la civilisation, que ceux du Nord, tels que les Belges et les tribus que les Germains, et particulièrement les Suèves, forçaient chaque jour à passer le Rhin. César nous peint les hommes qui habitaient les îles que forme l'embouchure du Rhin, à peu près comme des sauvages, qui vivaient de poissons et des œufs des oiseaux. Le premier il jeta un pont sur ce fleuve indompté, et dix-huit jours suffirent à son expédition. César nous peint les Suèves, qu'alors il eut à vaincre, comme la nation la plus agreste et la plus terrible. Chez eux, les terres étaient toutes en commun; une moitié de la tribu s'occupait tour à tour d'en faire la culture, l'autre moitié faisait la guerre; et ces peuples ne voyaient des marchands étrangers que pour leur vendre leur butin. Libres, indépendans, toujours en action, robustes et grands de taille, ils se

couvraient à peine de quelques peaux, montaient sur des chevaux dressés à les seconder, et leur sobriété repoussait les liqueurs fortes.

Les Suèves faisaient gloire d'être entourés par des déserts. Les peuples qui, au temps de César, avaient été forcés de fuir leur voisinage, erraient de tous côtés depuis plusieurs années, et se plaçaient au hasard. Rien ne prouve plus assurément combien peu la population avait alors de proportion avec l'immense étendue de ces pays, que les courses errantes d'une tribu entière et les traités de ces peuples entre eux, qui déterminaient constamment la cession et l'abandon de quelque part de territoire. Quand César commença la guerre dans les Gaules, ce fut pour secourir les Autunois ou Eduens, alliés de Rome, auxquels les nations helvétiques, dont le puissant Arioviste était alors le chef, demandaient le tiers de leur pays.

César peint les Germains comme des peuples infiniment moins policés que les Gaulois. Leur vie se passait à la chasse, à la guerre; leur culture annuelle n'exigeait, de leur part, aucun établissement immuable. Leurs chefs élus pour la guerre avaient alors tous les pouvoirs; en temps de paix, les principaux ou des cantons ou des familles prononçaient sur les différens, et l'hospitalité était sacrée à tous.

Le gouvernement des Gaules, ou plutôt des nombreuses nations qui, en ce temps, les habitaient, avait une organisation et moins uniforme et moins simple. On distinguait, chez les Gaulois, d'abord les druides ou prêtres, et ensuite les chevaliers; le peuple, à

proprement parler, ne comprenait que les plus pauvres, ou les serviteurs de ces nombreux chevaliers, qui composaient, de fait, les nations entières.

Dépositaires de l'éducation de la jeunesse, des sacrifices, et même des jugemens, les druides formaient une classe aussi utile que respectée; ils avaient un seul chef, et se rassemblaient chaque année dans un lieu du pays chartrain, qu'on croyait le centre de la Gaule.

Les druides excommuniaient, c'est-à-dire, interdisaient les sacrifices à ceux qui récusaient leur salutaire autorité : c'était un arrêt de mort civile. Sans doute que des peuples si fiers ne pouvaient obéir qu'à un ordre du ciel, ou du moins donné de sa part; aussi voyons-nous, de tout temps, que la théocratie a plus ou moins influencé le gouvernement des peuples les plus anciens ou les plus énergiques. Il faut quelque chose d'idéal pour ennoblir le joug que porte le courage : l'exaltation de la liberté dans une république, celle de l'honneur dans une monarchie, l'ordre des dieux enfin chez d'agrestes nations; le héros, quel qu'il soit, ne tient point à la terre.

Les sacrifices humains n'étaient point étrangers à ces druides si peu connus; et, au défaut de coupables, ils brûlaient des hommes innocens dans des mannequins d'osier d'une énorme grandeur. Les sacrifices humains remontent aux plus anciennes notions que nous ayons de l'histoire des hommes, et nous les retrouvons chez les peuples dont la situation offre quelques vestiges vivans de ses monumens effacés.

Les élèves des druides apprenaient d'eux, en une multitude de vers dont ils étaient forcés de charger leur mémoire, tout ce que les druides pouvaient leur enseigner sur les astres, sur les dieux, sur l'immortalité de l'ame, et son passage en d'autres corps. Ce cours d'instruction durait quelquefois jusqu'à vingt années.

Les druides n'ont jamais écrit; et, quand le commerce des Romains eut rendu dans les Gaules l'écriture familière, ils défendirent à leurs élèves de transcrire aucun de leurs fragmens. Les caractères grecs d'ailleurs furent de bonne heure introduits dans les Gaules par les Phocéens marseillais, qui les y avaient apportés. La poésie des bardes de la Gaule en disposa les habitans à retenir avec plus d'intérêt les chants des Muses grecques et latines; et nulle part, depuis les temps modernes, on n'a cadencé de plus beaux vers.

Les chevaliers, ou la noblesse des Gaules, nous présentent, dès le temps de César, le germe de la féodalité, que le temps seul a minée en Europe, et que les Sarmates ou Tartares conservent encore en Asie. La féodalité, qui, dans le moyen âge, a paru le bouclier de l'ignorance et de l'orgueil, a plutôt servi de sauvegarde au petit nombre d'idées libérales dont la lueur a rallumé le brillant flambeau des belles connaissances et de la philosophie. Elle seule conserva les notions de liberté, de fierté, d'indépendance; elle seule maintint le souvenir des convocations générales, et réagit toujours contre le trône, tant que le trône fut à redouter.

Quelque libres que fussent, au reste, les institutions des Gaulois, et sur-tout celles des peuples du Nord, les nations, en se confédérant, reconnaissaient des chefs plus ou moins estimés, et les noms singuliers de Divitiacùs, Dumnorix, Ambiorix, Induciomare, Vercégentorix, etc., n'ont eu besoin que de panégyristes dignes d'eux pour obtenir l'éclat que méritaient leurs exploits.

César fit deux descentes dans l'île d'Angleterre, et les habitans de cette île lui parurent entièrement barbares. Ceux des côtes étaient des Belges, et ceux en général que le commerce avait mis en relation avec le continent, ressemblaient assez aux Gaulois; mais les véritables Anglais vivaient du lait et de la chair des troupeaux, et, le corps peint d'une affreuse couleur verte, ils apportaient dans la mêlée un courage remarquable et une figure hideuse. Leurs terres étaient sans culture; et, étrangers aux douceurs du ménage, une seule femme souvent était, chez eux, commune à plusieurs frères.

Telle était au temps de César, au temps où l'Italie venait de s'illuminer des clartés vives de la Grèce, telle était la situation de l'Angleterre, telle était celle de l'Allemagne, dont le centre était impénétrable, et dont le nord était inconnu; telle était enfin celle de notre aimable France.

Il n'est point de mon sujet de suivre les exploits de César dans les Gaules; mais le détail en est admirable. Les Gaulois défendirent leur indépendance et leur liberté avec une persévérance digne des Romains

même. De nouveaux soulèvemens suivaient des défaites complètes; l'intelligence les ménageait, l'intrépidité les soutenait, et les rares talens de César furent aussi nécessaires que son extrême bonheur, au salut des légions romaines. Cependant, attaqué du côté de Beauvais, d'une manière inattendue, ce grand homme, dont les prodiges ranimèrent l'effort de ses troupes, ne craint point d'avouer, dans son livre, que la science et l'expérience des soldats aplanirent les difficultés que présentait la conjoncture. Instruits par les premiers combats, ils se trouvaient, dit-il, capables de se prescrire ce qu'ils devaient exécuter, et même de l'enseigner aux autres. Chaque soldat, chaque officier, chaque légion, eut à agir, en ce moment, selon que le commandaient des dangers imprévus, et cette étonnante réunion d'expérience et de courage valut une victoire si complète, que le nom des peuples de ces contrées fut presque entièrement éteint.

Après dix ans bientôt d'efforts et de succès, on vit les Gaules encore faire un dernier effort. Vercégentorix fut le chef de la coalition universelle qui se forma: ni bienfaits, ni alliances, rien, dit César, ne put prévenir un accord qui devait rendre à la Gaule sa liberté et sa gloire. L'activité de César et ses opérations savantes triomphèrent pourtant de ce belliqueux désespoir. Alise fut emportée; les extrémités auxquelles elle fut réduite font encore frémir le lecteur, et l'on vit périr comme rebelles des malheureux qui reprenaient leurs droits.

César tout seul pouvait peut-être reconquérir tant

de fois ces nations indomptées. Sa réputation de clémence, l'art magique qu'il tenait des inspirations d'une ame élevée, ses rares exploits, en un mot, lui créèrent une gloire neuve dans les fastes de Rome même. Une grande destinée agrandit celui qu'elle entraîne; César, en quittant Rome, était peut-être un factieux, mais César, vainqueur des Gaules, et depuis dix ans loin de Rome, se trouvait digne de revenir citoyen.

Pompée malheureusement était resté en proie à ces intrigues avilissantes que fait naître l'envie de primer entre des rivaux trop semblables, et Caton non plus, à cette époque, ne pouvait plus juger César. Nous allons revenir sur les troubles de Rome pendant ces dix mémorables années, et nous verrons comment une seule erreur décida, sans aucun retour, le sort du monde et de l'empire.

Pompée, prostitué par Clodius, comme je l'ai dit, lui avait bassement abandonné Cicéron. L'orateur consulaire, trop enflé de sa gloire, affectait si souvent d'en rappeler les titres, qu'il en avait importuné les oreilles et les esprits. Clodius, devenu son ennemi, prenait des mesures pour se faire tribun; et, dans l'espoir d'y parvenir, le rejeton des trop fiers Appius se faisait adopter dans une famille plébéienne. Cicéron redoutait l'année d'une pareille magistrature, et il en prévoyait les orages. César, qui partait pour les Gaules, offrit à Cicéron de l'y suivre avec le titre de son lieutenant, et il n'épargna rien pour lui procurer, par avance, le moyen de se soustraire au danger qu'il craignait. Pompée, tout au contraire, dissipant ses

alarmes, lui promettait en tout cas son appui, et aux dépens même de ses jours; et Cicéron, ne doutant pas d'ailleurs que tous les ordres de l'état ne concourussent à le défendre, se flatta d'échapper, au moins sans déplaisir, aux embarras qu'il avait attendus. Clodius, à peine tribun, accusa Cicéron sur le supplice qu'il avait fait subir aux complices de Catilina. Cicéron prit le deuil, les chevaliers le suivirent; le sénat même l'eût fait, sans l'opposition des consuls. Quelques amis de Cicéron, et Lucullus entre autres, lui conseillèrent de soutenir une attaque dont il sortirait victorieux. Des conseils plus timides, et sur-tout sa propre faiblesse, l'en rendirent incapable; il implora Pompée, qui évita de le voir, et se déroba de sa maison. Accablé par un si lâche abandon, Cicéron prit le parti de prévenir son sort, il sortit de Rome; et dès le lendemain, Clodius fit prononcer le bannissement contre lui, et lui fit, par décret, interdire le feu et l'eau.

Clodius, après un tel succès, s'occupa d'éloigner Caton, et lui fit donner commission d'assujettir l'île de Chypre. Pompée ensuite ne lui parut qu'une ombre vaine, dont il pensa que le ridicule réussirait à le délivrer. Il le versa sur sa tête à pleines mains, et provoqua chaque jour de nouvelles séditions, mais il avait trop tôt présumé de ses forces; et quoique, selon une expression de Cicéron même, Pompée alors ne montrât rien de grand, rien d'élevé, rien de noble dans sa conduite et dans ses sentimens, il voulut enfin abaisser l'audace du tribun incendiaire,

Accoutumé, presque dès l'enfance, aux hommages, il avait vu avec douleur que le sénat prit plaisir à ses humiliations, et les considérât comme la punition de la conduite qu'il avait tenue. Il se détermina à rappeler Cicéron, et descendant sur la place publique, devenue une arène sanglante, il y fit décider le rappel de cet homme juste, que le sénat avait constamment regretté. Cicéron, à son retour, mit tous ses soins à rapprocher le grand Pompée et le sénat. Il fit charger celui qui le rendait à sa patrie, du soin bien important de veiller aux subsistances; mais, il le dit lui-même, son existence politique perdit, depuis ce jour, l'indépendance qu'elle avait eue, et le coup dont son ame avait été flétrie, abaissa pour toujours la portée de ses destins.

Cicéron, pendant son exil, n'avait montré ni le courage ni la philosophie qu'on devait attendre et d'un philosophe comme lui et d'un consul plein de vigueur, dont la seule fermeté avait vaincu Catilina. L'opinion, dit Plutarque, n'a que trop de force pour effacer de l'ame tous les discours de la raison, comme une teinture qui n'a pas assez pénétré, et elle y imprime trop aisément, les troubles et les passions qui agitent la multitude. Il est des hommes d'ailleurs que le sentiment d'un devoir positif soutient et relève dans l'occasion. Faibles comme hommes, ils sont au-dessus d'eux-mêmes quand ils sont chargés d'un grand rôle. D'autres, au contraire, pleins d'une énergie personnelle, pourraient voir, sans fléchir, le monde s'écrouler autour d'eux; et tourmentés en de grandes places par

une foule de considérations que leur esprit ne domine pas assez, on ne saurait les y reconnaître.

Cicéron recouvra ses biens, et même sa maison, que le tribun Clodius avait cru lui enlever à jamais, par la consécration qu'il en avait faite à la liberté. Sa harangue pour sa maison, prononcée devant les pontifes, nous est restée comme un beau monument et des usages de Rome et de l'éloquence de l'orateur; mais ses talens l'abandonnèrent dans un jour où il aurait dû acheter de sa vie le salut de son client.

C'était Milon, c'était celui qui, dans toutes les circonstances, lui avait servi de protection et d'égide, l'ennemi déclaré de Clodius, et celui même qui l'avait tué sur la voie Appienne, non de dessein prémédité, mais par l'effet d'une rencontre.

Le neveu de Clodius fit citer Milon pour ce meurtre. Pompée environna le tribunal de gardes. Cicéron interdit, ne sut plus ce qu'il devait dire. Milon fut exilé, ses biens furent vendus. Mais ce qui prouve à quel point d'insouciance les révolutions nous conduisent, c'est qu'un affranchi de Cicéron acheta à vil prix une part des biens de Milon, et que Cicéron lui-même ne fut pas étranger à ce marché honteux. Enfin, c'est que l'orateur, revenu à lui-même, travailla de nouveau le beau sujet de la défense de Milon, fit un discours admirable, et ne craignit pas alors de le faire parvenir à cet ami qu'il n'avait pas sauvé.

Cicéron fut chargé de gouverner, pendant un an, la province de Cilicie; et dans cette fonction, qui ne

demandait pas des efforts extraordinaires, il montra qu'il aurait honoré en toutes choses les beaux temps de la république, ces temps où, pour obtenir une juste considération, il n'était pas indispensable d'avoir un parti dans l'état. Cicéron fut intègre et toujours modéré. Les peuples ennemis, qui, de toutes parts, ne cessaient d'inquiéter les frontières de l'empire, parurent sur celles que gardait Cicéron ; il conduisit ses troupes, obtint un avantage, reçut de ses soldats le titre d'*Imperator*, et reprit le chemin de l'Italie avec des faisceaux de laurier.

Ce moment était celui de la crise. Crassus n'existait plus; et ceux qui se piquaient, dans Rome, de mériter le titre de gens de bien et de bons citoyens, ne voyaient dans la gloire dont se couvrait César, qu'un motif puissant pour le craindre. Pompée, long-temps son allié, avait cessé de lui être uni, depuis qu'il avait perdu son épouse Julie, fille chérie de César. Tous les hivers, jusqu'à ce triste moment, il allait joindre son beau-père dans une des villes de la Gaule transalpine, et s'entendre avec lui, ainsi qu'avec Crassus, tant que Crassus avait vécu. C'était dans une de ces réunions, que les mesures avaient été prises pour que César gardât encore cinq ans le gouvernement des Gaules, qu'il avait depuis cinq années, et pour que Pompée et Crassus devinssent consuls en même-temps. Pompée, toujours l'instrument des passions d'autrui, en était le jouet par vanité, bien plutôt que par ambition. Il usa de violence pour repousser Caton et usurper cette magistrature ; et quand, dans l'année qui suivit, Caton l'eut sommé

de maintenir l'ordre dans les élections, cet homme, qui sentait de la honte de ne pas se rendre à la raison, laissa élire le rival même que l'austère Caton lui avait opposé. La fortune, dit Plutarque, est peu de chose contre la nature, dont elle ne peut jamais remplir les cupidités. Ce qui fit plus de mal à la république de Rome, que les passions de César et de Pompée, ce fut le besoin universel de trouble et de discorde qui agitait alors son sein. Ce besoin était né des secousses données par Marius et Sylla. Des fortunes récentes y avaient trouvé leur principe. Tous les esprits remuans y avaient acquis de l'importance, et les individus tout pleins d'effervescence n'auraient pu soutenir alors un ordre fixe et le repos.

Caton avait acquis dans Rome une extrême considération; son désintéressement parfait, son détachement sincère des différens partis, le zèle avec lequel il s'efforçait de servir de barrière à la corruption de son siècle, étaient ses titres et ses droits. On vit d'illustres personnages, qui se disputaient une magistrature, déposer dans les mains de Caton une somme considérable, gage de leur fidélité à tenir l'engagement qu'ils prenaient, de ne point verser l'argent dans la place publique, afin de l'emporter l'un sur l'autre; et la vertu vivante de Caton eut une puissance qu'une loi morte ne pouvait plus maintenant garder. Quand Favonius, son ami, ou plutôt son imitateur, eut obtenu l'édilité, Caton dirigea de sa part les jeux qu'il dut donner au peuple, il s'efforça de les rendre agréables, mais d'en bannir toute somptuosité.

Devenu préteur cependant, l'affectation qui lui faisait mépriser avec quelque excès les usages reçus de son temps, nuisit à l'ascendant de ses vertus naturelles. Il paraissait pieds nus; son costume était négligé; et comme la grossièreté, qui n'est qu'une rusticité volontaire, passe toujours pour une offense, le peuple ne donna point ses suffrages à Caton quand il demanda le consulat.

On imaginera facilement que les actions de Caton lui avaient fait encore plus d'ennemis que ses mœurs. Occupé d'écarter de la place publique toute pratique de corruption, il enlevait à ceux qui vendaient leurs suffrages, le bénéfice de ce produit. Minutieusement occupé à faire rendre compte à l'état du maniement de ses finances, il sépara de très-bonne heure les intérêts des chevaliers qui jusque là avaient tenu les fermes, des intérêts des sénateurs; et les lettres de Cicéron attestent que ce tort devint irréparable. Caton, écrivait Cicéron, se conduit avec plus de droiture et de fermeté, que d'habileté et de prudence. Plutarque observe à ce sujet que la réputation de justice, est celle qui attire par-toût le plus d'envie, parce que le peuple y met toute sa confiance, et lui donne une grande puissance et une extrême autorité. Pour être juste, il faut qu'on veuille l'être. L'injustice fait honte, comme un vice volontaire; et plusieurs, dans Rome, à cette époque, regardaient l'opinion qu'on avait de la justice de Caton, comme un reproche qui leur était fait.

Mais quelle que fût l'intégrité de Caton, la prévention

le rendit injuste envers César, et injuste à ce point, qu'il crut Pompée capable de soutenir contre lui la balance de l'état, tandis que l'état seul pouvait dominer le grand César. On a peine à concevoir à quel degré ce grand homme vit dénigrer la gloire qu'il recueillait dans une province due toute entière à ses exploits. Il finissait un commandement de dix années, et il fit demander qu'on lui permît de briguer le consulat avant que de rentrer dans Rome, où il méritait de triompher. Tous ceux qui prétendaient deviner l'ambition où ils reconnaissaient, malgré eux, des talens immenses; tous ceux que des ambitions secondaires entraînaient, et ceux enfin à qui un zèle peu éclairé laissait la dangereuse conscience de la pureté de leurs intentions, se soulevèrent contre César. Ils exigèrent qu'il licenciât ses troupes, et revînt à Rome comme un particulier. César y consentit, si Pompée désarmait, et se retirait de suite dans la province au commandement de laquelle il était appelé, au lieu de conserver auprès de lui les légions destinées contre les Parthes, et celles même que, sous le prétexte de cette guerre, il avait tirées de l'armée de César. Ces équitables conditions furent imprudemment rejetées. Un soulèvement donna aux partisans de César, et même à deux des tribuns populaires, une favorable occasion de se dérober pour le joindre. César avançait cependant, et la confiance des consuls ne paraissait pas diminuer. Des rapports infidèles, la désertion de Labiénus, le plus fameux des lieutenans de César, avaient fait dire à l'orgueilleux Pompée, qu'en frappant la terre de son pied il en

ferait sortir des légions. Mais quand on vit César jeter enfin le sort et s'avancer au milieu des succès, Pompée s'enfuit de Rome, appela les consuls, et erra quelque temps dans le midi de l'Italie. César, toujours modéré et clément, recevait cependant les villes avec bonté, renvoyait tous les prisonniers qui lui tombaient entre les mains, agréait ceux qui venaient sous ses drapeaux, et proposant toujours les mêmes conditions, demandait, pour terminer tout, une entrevue avec Pompée.

Ce général infortuné, qui se survivait à lui-même, poussé tour à tour par l'orgueil, par la nécessité, par le désordre qui l'environnait, rejeta les offres de César, et résolut de passer en Grèce. César s'empara de Brindes, aussitôt qu'il en fut parti; mais jugeant qu'il fallait d'abord ôter toute ressource à Pompée, il se détermina à se rendre en Espagne pour y combattre ses lieutenans.

Les lettres de Cicéron, datées de cette époque, font de ce trouble funeste une peinture énergique et naïve. « Vous ne sauriez croire, écrit-il, combien l'on trouve peu de sûreté avec ces gens qui se disent les chefs du bon parti, et qui mériteraient en effet de l'être, s'il leur restait quelque droiture. Caton nous fait trop voir que, s'il y a quelqu'un dont il ne soit pas jaloux, ce sont seulement ceux à qui de nouveaux honneurs ne peuvent guère donner plus d'illustration. Il ne manque à l'autre parti qu'une bonne cause, tout le reste d'ailleurs s'y rencontre. »

Les mêmes principes, en tous les temps, ont donné les mêmes résultats, et le parti qui s'arme pour les lois,

a toujours présenté dans sa composition une désastreuse anarchie. Les masses ne peuvent jamais se réunir fortement qu'à une seule idée positive. Les fluctuations et les incertitudes désorganisent, à tout moment, la faible confédération que des raisonnemens ont formée; toutes les résolutions dans lesquelles elle s'engage, sont blâmées par ceux qui les suivent, et la moitié au moins de leurs moyens est perdue.

Pompée en rejetant les propositions de César, avait dit hautement : « Nous ne hasardons rien, nous serons victorieux, ou nous mourrons libres. » Mais quand César eut avancé, il quitta Rome et ne l'attendit point; cette fuite pour un moment parut enflammer les esprits contre celui qui l'y forçait; mais la pitié toute seule ne soutient pas long-temps l'indignation, et il faut toujours un effort pour profiter de l'indignation que la pitié a fait naître. « En vérité, écrivait Cicéron, ce n'est point le danger qui me retient pour aller rejoindre Pompée, c'est le dépit. Quelle conduite, quelles fautes grossières! Notre chef ne sait pas la guerre. On ne vit jamais tant de découragement et si peu de prévoyance; il valait mieux s'accommoder que de s'enfuir. Caton lui-même préfère la servitude à la guerre civile. César, je n'en doute pas, retirera ses troupes, pourvu qu'on le fasse consul; il aura ce qu'il prétendait, et il lui en coûtera moins de crimes; il faut bien en passer par là, puisque nous sommes pris si honteusement au dépourvu. » « Personne ne s'enrôle, dit ailleurs Cicéron, et ce n'est point qu'on manque de bonne volonté, c'est que nos affaires sont désespérées. Quelle étrange fatalité! toutes les entre-

prises injustes de Pompée lui ont réussi, et maintenant qu'il soutient une si bonne cause, il succombe. Sans doute, les premières ne demandaient qu'une habileté médiocre, au lieu que pour bien gouverner la république, il faut une prudence consommée. Ne vous étonnez pas, si je m'attache avec peine à un parti où l'on n'a pu prendre aucune mesure ni pour faire la paix, ni pour soutenir la guerre, et dont toutes les vues aboutissent à une fuite honteuse et misérable. Il faut les suivre cependant, et me résoudre à tout ce que la fortune nous prépare, plutôt que de me séparer de ceux qu'on appelle gens de bien. Mais, à ce qu'il me paraît, il y aura bientôt à Rome un grand nombre de ces gens de *bien,* c'est-à-dire, de ceux qui en auront beaucoup. Ce n'est pas Pompée qui me décide, je savais qu'il n'entendait point du tout le gouvernement, et je vois qu'il n'entend pas mieux la guerre; ce sont les discours de nos gens de bien qui me déchirent cruellement. Quels gens de bien, grands dieux! des gens qui vont tous au-devant de César, et qui se donnent et se livrent à lui!

« N'est-ce pas une chose déplorable, que César, avec la plus mauvaise cause, s'attire des applaudissemens, pendant que Pompée, avec la meilleure, se rend odieux? Le premier pardonne à ses ennemis, l'autre abandonne ses amis. Comment excuse-t-on Pompée d'avoir abandonné tant d'illustres citoyens? Si c'est par crainte, quelle lâcheté! et si, comme le prétendent quelques-uns, il a cru que leur mort rendrait sa cause meilleure, vit-on jamais une plus cruelle politique! Les

villes d'Italie reçoivent César comme un dieu, et d'aussi bon cœur que lorsqu'elles faisaient des vœux pour la santé de Pompée. On espère autant de sa clémence, qu'on redoute la colère de Pompée : la modération dangereuse du premier rassure ; les menaces de l'autre alarment tout le monde. »

En effet, César, fidèle au système de générosité que sa grande ame lui inspirait, ne paraissait jamais penser qu'il fût dans le cas d'exercer une vengeance, et ce n'était point pour détruire l'état qu'il était venu avec des armes, mais pour se soustraire lui-même à l'énorme injustice que des ambitieux voulaient lui faire supporter. Aux portes de Brindes encore, il avait fait renouveler ses propositions à Pompée, il les renouvela dans Rome ; mais il déclare dans ses écrits que personne n'osa les porter à Pompée, parce qu'il menaçait de traiter en ennemis tous ceux qui ne le suivraient pas.

La présence de César remit le calme dans Rome ; car quels que soient les maux attachés aux troubles civils, l'état est toujours moins à plaindre, quand ceux qui les excitent ne sont point dépravés, quand leur cœur demeure sensible, et que leur esprit est assez vaste pour concevoir, et pour excuser la différence des opinions.

César, quoi qu'il en soit, forcé de poursuivre ses desseins, envoya des lieutenans à Marseille, en Sardaigne, en Sicile, en Afrique, et passa enfin en Espagne. Marseille résista, et succomba pourtant ; la Sardaigne céda ; Caton abandonna en un jour la Sicile ;

mais Curion, moins heureux que Tribonius et ses autres collègues, fut défait en Afrique, et y périt avec toute son armée.

César triompha en Espagne sur Afrénius et Pétréius, et sa clémence ne se démentit pas. Quelques revers, qui d'abord avaient frappé ses armes, avaient valu des renforts à Pompée. Plusieurs étaient partis de Rome pour lui donner de bonnes nouvelles, et ne paraître pas, dit César, les derniers à se réunir à sa cause. Mais en peu de mois, César revint à Rome, le front ceint de lauriers. Il y fut fait consul avec Servilius; et passant promptement à Brindes, il traversa la mer Adriatique, sans que la flotte de son ennemi eût prévu ce rapide passage. Marc Antoine le joignit bientôt.

La position de Pompée n'était rien moins que celle d'un général d'armée. Tous les abus de la démocratie régnaient entre des hommes qui combattaient César; pour n'avoir personne au-dessus d'eux, et se considérant à chaque instant comme volontaires, ils voulaient que chacune de leurs actions fût estimée comme un beau sacrifice. Favonius, l'ami de Caton, et qui, par une opiniâtre obstination et une insolence brutale, croyait imiter la franchise et la liberté de Caton, demandait à Pompée qu'il frappât la terre du pied, pour en faire sortir les légions qu'il avait promises. Il prétendait que Pompée affectait la royauté, parce qu'il s'enveloppait une jambe, autrefois blessée, avec une bandelette blanche : Peu importe, s'écriait-il, en quelle partie il porte le diadème. D'autres disaient qu'après avoir défait César, il faudrait se défaire de lui. Quel-

ques-uns l'appelaient en dérision Agamemnon, le roi des rois. On voyait briguer dans le camp les dignités et les prétures qui seraient données après la victoire; on se disputait avec acharnement la charge de souverain pontife, dont César était revêtu. Afranius proposait de regagner l'Italie, et Pompée rougissait de fuir encore une fois devant César. Labiénus, forcené dans toute sa conduite, furieux comme le sont toujours ceux qui regrettent le parti qu'ils ont pris, et qui prétendent néanmoins dissimuler leur repentir, Labiénus jurait de vaincre, et tous répétaient ce serment. Pompée, jaloux de sa réputation jusqu'à la petitesse, et n'ayant pas assez de force pour surmonter la fausse honte que lui inspirait la prudence, fut forcé de suivre chaque jour les espérances, les mouvemens de ses amis, et de renoncer aux réflexions et aux raisonnemens les plus sages.

Pompée, qui n'avait pas voulu écouter même, en Grèce, les propositions de César, perdit la bataille de Pharsale. Frappé comme par l'ordre des dieux, il s'échappa de la mêlée dès que la défaite lui parut décidée. Suivi seulement de quelques amis, il parvint à la mer, s'embarqua, joignit Cornélie son épouse, qui l'attendait à Mitylène, et fit tourner la voile vers l'Egypte, espérant y trouver asile auprès du jeune Ptolémée, dont il avait rétabli le père.

On sait comment la trahison des infames ministres du roi coûta la vie au grand Pompée. Il fut percé de coups dans la barque qui le conduisait au rivage. Le bâtiment qui portait Cornélie, la lança promptement

en pleine mer. Le corps de celui qui, peu de jours avant, luttait pour l'empire du monde, fut abandonné sur le sable, après que ses assassins lui eurent coupé la tête. Philippe, son affranchi, qui ne l'avait point quitté, essaya de lui rendre au moins quelques devoirs. Les débris d'une vieille barque servirent de bûcher funèbre; et un ancien soldat romain, qui se trouvait sur ce rivage, aida Philippe à accomplir ce triste et religieux office. César, après une si complète victoire, ne put s'empêcher d'être ému au spectacle de tant de malheurs: « On m'y a forcé, s'écriait-il, et, vainqueur comme je l'étais, ils m'auraient pourtant condamné. » C'est à ce moment que Brutus reçut de lui la vie, et César mit ses soins à sauver tous ceux qui se rendirent. Il prit ensuite le chemin de l'Egypte, et ne reçut qu'avec horreur le présent qu'on lui fit de la tête de Pompée. Les conseillers du jeune roi, qui avaient porté des mains barbares sur ce grand homme, songèrent à ne pas épargner César. Il se tint sur ses gardes, et s'empara du jeune roi; mais il fut obligé de soutenir la guerre contre l'eunuque Ganimède, qu'Arsinoé, l'une des sœurs du prince, avait mis à la tête de son propre parti.

La belle Cléopâtre sa sœur, à peine âgée de dix-sept ans, et victime déjà des ministres de Ptolémée, était venue trouver César. On dit que, pour pénétrer plus sûrement auprès de lui, elle s'y fit apporter dans un paquet d'étoffes. Le héros des Romains fut sensible à ses charmes, et l'on ne peut guère douter que la jeune Cléopâtre n'ait été la principale cause des dangers que

César essuya en ce moment. L'eunuque d'Arsinoé mit dans quelque embarras le triomphateur des Gaules. La bibliothèque d'Alexandrie, appelée Bruchion, fut incendiée pendant le trouble. César faillit périr dans le naufrage d'une de ses galères; mais enfin le parti du roi fut vaincu. Le bâtiment qui le portait lui-même s'abyma dans le fond des flots. Arsinoé fut conduite en Asie; la belle Cléopâtre fut déclarée reine d'Egypte, avec Ptolémée, son deuxième frère; et le fils que bientôt Cléopâtre mit au monde, reçut le nom de Césarion.

César, à son retour, régla toute l'Asie; il soumit le fils de Mithridate, qui s'était emparé du royaume de Pont; et c'est après cette expédition rapide qu'il écrivit ces mots fameux : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

Déjà deux fois revêtu de la dictature, César revint à Rome, et fut nommé consul. On lui reprochait, à Rome, les torts, les désordres, l'avidité, l'insolence, de la plupart de ses agens. Il n'ignorait pas le mal que causait leur conduite : il eût desiré qu'elle eût été meilleure, mais il ne pouvait pas, en ce temps, se confier à d'autres ministres.

L'Afrique l'appelait. Scipion, beau-père de Pompée, Caton et beaucoup d'autres, s'y étaient retirés après la bataille de Pharsale. Le roi Juba leur donnait de puissans secours; et, durant quelque temps encore, César eut besoin de mettre en jeu toutes les ressources de son génie. La Fortune enfin se déclara. Scipion fut vaincu, et périt sur la flotte où il tenta de se retirer; Afranius eut le même sort; Pétréius et Juba s'ôtèrent

tous deux la vie; enfin Caton, retiré dans Utique, et n'attendant que l'arrivée du vainqueur, ne songeant plus qu'à ceux qui l'entouraient, et libre déjà en lui-même, fit embarquer les uns, et prescrivit aux autres jusqu'aux discours qu'ils devaient tenir en se présentant à César, dont il connaissait la clémence. Le fils de Caton fut de ce nombre; son père ne lui demanda que de ne prendre aucune part aux affaires de l'état; mais, victime du nom qu'il portait, le jeune Caton périt dans les rangs de Brutus, à la bataille de Philippes.

On sait qu'en Macédoine, Caton, indépendant dans toutes ses opinions, ne cessa de donner les plus utiles conseils. Il fit le même rôle en Afrique, avec aussi peu d'avantage. Il s'ôta la vie, on le sait, et ce ne fut point par crainte du traitement que lui eût fait éprouver César. L'exemple de Cicéron, celui de tant d'autres hommes célèbres, le caractère de César, en un mot, étaient sa garantie. Quand ses amis lui proposèrent d'intercéder César en sa faveur, il répondit avec confiance que s'il voulait tenir la vie de sa grace, il lui suffirait de l'aller trouver. « Si le succès, a dit une femme célèbre, était le but de la vie des hommes; il n'y aurait point de vertu, il n'existerait que des calculs. Il faut donc croire qu'un grand dévouement est imposé aux consciences délicates pour un but inconnu, pour un but éloigné. Caton, en périssant dans l'enceinte d'Utique, n'a point sauvé la liberté de Rome; mais il a consacré, dans tous les siècles, une noble idée, par un beau sacrifice. »

César, de retour à Rome, triompha de l'Egypte, du Pont et de l'Afrique. Vingt-deux mille tables à trois lits furent dressées et offertes au peuple; il y eut des combats de gladiateurs et, même dans le cirque, un combat de vaisseaux. Consul enfin pour la quatrième fois, César prit la route d'Espagne pour y combattre les enfans de Pompée.

La guerre y fut terrible, car ce n'est pas toujours l'objet, c'est la passion qui détermine l'effort.

La bataille de Munda ne lui laissa plus d'ennemis à redouter et à vaincre; trois mille chevaliers y périrent; l'aîné des fils de Pompée fut trahi et fut tué; le deuxième se retira en Sicile pour y servir jusqu'à la fin les débris de son parti. César triompha de cette victoire, et les Romains en furent blessés. Fléchissant néanmoins sous sa fortune immense, et persuadés que le seul moyen de se délivrer des guerres civiles était de se donner un maître, les Romains le nommèrent dictateur perpétuel, quatre ans après le jour où Pompée avait quitté Rome.

On ne peut imaginer de combien d'honneurs on s'efforça de combler César. Ses ennemis, au rapport de Plutarque, n'y contribuèrent pas moins que ses flatteurs, afin d'avoir contre lui plus de prétextes, et de donner des motifs à leur conspiration. César ne prêtait de lui-même aucun sujet à aucune plainte. Les Romains bâtirent, en son nom, un temple à la Clémence. Il pardonna généreusement à la plupart de ceux qui l'avaient combattu; il releva même les sta-

tues de Pompée; et Cicéron jura que cette action affermissait toutes les siennes.

Si jamais un grand homme fut digne de la puissance, assurément ce fut César. Il ne l'arracha point à sa patrie florissante, mais il la saisit dans le désordre et au milieu des déchiremens que sa bonté universelle appaisa. On le vit ménager jusqu'aux répugnances des amis de Pompée. Il écrivit à Cicéron; et quand, après la bataille de Pharsale, l'orateur consulaire fut venu en Italie, César lui épargna la moitié du chemin, et le combla de témoignages de considération. Il permit aux amis de devenir près de lui les sauveurs de leurs vieux amis; il écouta enfin toutes les prières, afin de les exaucer. Les beaux discours de Cicéron, et au sujet de la grace de Marcellus, et pour celle de Ligarius, attesteront à tout l'avenir que le plus illustre des hommes en fut aussi le meilleur.

Cicéron, arrivé bien tard dans le camp de Pompée en Grèce, s'y était fait quelques ennemis par les sarcasmes que son esprit caustique ne pouvait pas se retenir de lancer. Le chagrin d'ailleurs dominait tous ces hommes, qui ne voyaient pas, sans quelque aigreur contre leur chef, l'espèce d'exil auquel ils s'étaient condamnés; et une armée d'hommes tristes est une armée à demi défaite. Caton, en voyant Cicéron, lui demanda ce qu'il venait faire, et l'assura qu'à cette époque surtout, son rôle était de se tenir à Rome pour y ménager quelque accord. Aussitôt après la bataille, Cicéron prit le parti de regagner l'Italie, et les fils de Pompée, furieux de cette résolution, l'auraient peut-

être tué sans Caton. Nous avons vu comment César prévint la grace qu'il alla demander. A compter de ce moment, et pendant que la guerre consumait tant de milliers d'hommes et en Afrique et en Espagne, Cicéron se livra à ces compositions philosophiques qui sont encore, de nos jours, un de ses titres de gloire.

Dans le même temps, et au milieu de ces occupations si propres à calmer l'esprit, Cicéron fit divorce avec Térentia, avec l'épouse près de laquelle il avait vécu trente années. Le divorce était devenu la conséquence du plus petit intérêt, et même d'une seule opinion. Une institution qui semble à quelques esprits la sauvegarde des mœurs, ne fit qu'ajouter, en ce siècle, à la honte du nœud conjugal, souillé chaque jour, et rompu sans scrupule. Cicéron, sexagénaire, répudia Térentia pour quelques sujets de plaintes, et épousa Publilia, sa jeune pupille, dont on pensa qu'il convoitait les biens; mais peu de temps après, la trouvant peu sensible à la perte qu'il fit de sa fille chérie, il la répudia encore, et s'en sépara pour toujours. Térentia eut trois maris, après avoir été quittée par Cicéron; et Salluste, l'historien, fut de ce nombre. Tullia, fille de Cicéron, avait eu trois maris, et n'avait pas trente ans quand elle mourut en couches; elle était à son deuxième divorce; la différence des partis avait déterminé Dolabella à se séparer d'elle, et quelque amour que Cicéron témoignât toujours pour sa fille, il n'en traita pas moins Dolabella, après cette action, comme un ami.

La bonté de César, les devoirs qu'elle imposait à

Cicéron pour ses amis, firent diversion à ses cuisans chagrins. Le sénat en corps demanda le rappel de Marcellus. César à l'instant même l'accorda à ses vœux, et Cicéron prenant la parole en son nom, prononça ce beau discours dicté par l'enthousiasme, et tel qu'il nous l'inspire encore.

« Le silence, dit Cicéron, le silence dans lequel je m'étais renfermé, non à cause d'aucune crainte, mais, en partie, à cause de ma douleur, et en partie par convenance, aujourd'hui je le romps pour toujours. Une si douce aménité, une clémence si rare, une telle modération dans l'exercice du suprême pouvoir, une sagesse si incroyable, une sagesse presque divine, forcent l'expression de tous les sentimens.

« Vous avez subjugé des nations barbares, multitude innombrable, assemblage de mille tribus réunies, dispersées sur d'immenses espaces; vous les avez vaincues, elles devaient céder. Il n'est point de puissance que la force et le courage ne doivent enfin affaiblir et briser; mais se vaincre soi-même, retenir sa colère, se modérer dans la victoire; et l'ennemi que distinguent sa dignité, son esprit, sa vertu, non seulement le relever quand il est abattu, mais encore augmenter son ancienne splendeur; celui qui se comporte ainsi, je ne le compare pas avec les plus grands hommes, je le trouve semblable à Dieu.

« César a vaincu la victoire, en rendant aux vaincus ce qu'elle lui avait acquis. Nous tous qui, par je ne sais quelle destinée funeste, avions été poussés à prendre aussi les armes; nous fûmes coupables d'une erreur, et nous

sommes aujourd'hui complètement déchargés de toute imputation de crime. Lorsque César sur vos prières a rendu Marcellus à l'état, il m'a de nouveau rendu à moi-même et à la patrie; il a fait la même faveur aux hommes considérables, dont le nombre et le mérite honorent cette assemblée, ce ne sont pas des ennemis qu'il a introduits dans le sénat; mais il a jugé que la plupart s'étaient jetés dans la guerre civile, plutôt par ignorance, par une fausse et vaine frayeur, que par des motifs d'intérêt, ou par quelque vue sanguinaire.

« Réjouissez-vous, César, des biens qui sont à vous, jouissez de votre fortune et de votre gloire, jouissez de la bonté de votre naturel et de vos mœurs; c'est le fruit le plus précieux, ce sont les délices les plus douces que puisse goûter et recueillir un sage. Quand vous vous souviendrez de vos autres exploits, vous en féliciterez souvent votre vertu, et plus souvent encore le bonheur qui vous suit; mais nous que vous avez conservés avec vous dans le sein de la république, toutes les fois que vous y penserez, vous penserez à vos bienfaits, vous penserez à leur excellence, vous penserez à votre incroyable générosité, à votre sagesse incomparable, et ce sont là non seulement de grands biens, mais, j'ose le dire, ce sont les seuls vrais biens; car il y a tant d'éclat dans la solide gloire; il se trouve une si belle dignité dans l'élévation de l'ame et dans celle des conceptions, qu'elles seules paraissent des dons de la vertu, tandis que tout le reste est un prêt de la fortune. »

Tout le discours est sur ce ton, et le même entraînement y règne jusqu'à la fin. César en énonçant quelque crainte pour sa personne, avait toutefois ajouté qu'il avait bien assez vécu pour la nature et pour sa gloire. Cicéron relève ces paroles ; il lui montre dans l'avenir, que la république attend de lui, et ne peut attendre que de lui seul son rétablissement et son repos ; il lui démontre combien le salut de tous est étroitement lié au sien. Ces paroles furent prophétiques. Le poignard qui le perça, aiguisé dans les proscriptions qui avaient souillé le siècle, servit à en provoquer de nouvelles. Après quelques années de règne et de clémence, il eut écarté ces sinistres présages : ils s'accomplirent par un meurtre, César fut immolé ; mais sa gloire demeure, et l'humanité reconnaissante s'est chargée de la perpétuer.

Le discours de Cicéron en faveur de Ligarius, est, comme cette belle harangue, un monument tout à fait historique ; tous les moyens que développe l'orateur, les circonstances les lui fournissent, et le caractère de César les permet.

Tubéron accusait lui-même Ligarius, qui avait combattu en Afrique, et César l'avait condamné. Il écoute cependant, et la sentence écrite s'échappe de ses mains. Heureux l'homme puissant qu'un sénat honore à ce point de lui demander publiquement une grace, et que les plus rares talens, d'intelligence avec son cœur, forcent souvent à la clémence ! « Rien, disait Cicéron, rien de si populaire que la bonté. Entre toutes les vertus, aucune de plus admirable, de plus chérie que

la miséricorde : les hommes jamais ne s'approchent plus près des dieux qu'en accordant la vie aux autres hommes. »

Cicéron pouvait d'autant mieux prononcer devant César ces paroles sublimes, que la bonté de César n'avait point connu de bornes.

En effet, Cicéron venait de composer, et sur l'invitation d'Atticus son ami, un livre intitulé *Caton*, qui contenait l'éloge des républicains. César y répondit de sa main par un écrit qui eut le titre d'*Anti-Caton*, et les deux productions se répandirent ensemble. Le poète Catulle avait écrit des épigrammes contre César : au premier desir qu'il témoigna de prévenir son ressentiment, le dictateur le convia à sa table. Si la liberté devait sommeiller près de lui, c'était assurément du sommeil salutaire qui rend de nouvelles forces à un corps épuisé.

César fit rebâtir et Carthage et Corinthe; il réussit à les peupler. Le nombre des citoyens avait diminué de moitié pendant le malheur des guerres civiles, mais celui des soldats à récompenser avait augmenté tous les jours, et les villes illustres que relevait César lui offrirent de belles colonies.

Il porta son attention jusque sur le calendrier, dont le réglement, réformé depuis Numa selon des notions plus ou moins imparfaites, était presque arbitraire dans les mains des pontifes.

Les savans d'Alexandrie, et sur-tout Sosigène, concoururent à cette réforme; mais comme il n'est aucune opération qui ne puisse offrir à l'esprit quelques rap-

ports ou bizarres ou plaisans, on prétendit que César voulait gouverner même le ciel; et comme l'on disait à Cicéron qu'une certaine constellation se lèverait le jour suivant, il répondit : « Oui, par décret. »

Le peuple de Rome cependant vit avec peine que César cessât graduellement d'accorder au sénat les témoignages de déférence dont il avait eu l'habitude. Les flatteurs, et peut-être même ses amis dévoués, que leur enthousiasme empêchait de bien discerner l'opinion, firent des tentatives dangereuses pour que celui que l'on honorait comme un dieu, et qui avait des autels et des prêtres, reçût le diadème et le nom de roi. Antoine lui présenta plusieurs fois la couronne, et le peuple applaudit à l'excès les refus réitérés de César.

On conçoit aisément combien ce levain de discorde, jeté malheureusement entre le peuple et César, devait y fomenter d'aigreur. César voyait avec chagrin manifester un sentiment qui lui semblait inspiré par la malveillance. On avait, une nuit, couronné ses statues; les tribuns enlevèrent les couronnes. César destitua les tribuns, et se servit, en s'adressant au peuple, de quelques termes de mépris. Plus fatigué de ces déplaisirs qu'heureux d'une gloire payée par le sang de plus de cent mille hommes, César, pour s'y soustraire, résolut de porter la guerre contre les Parthes; et s'il eût eu le temps de la faire, l'empire n'eût pas gémi des maux qui devaient l'accabler encore; Rome aurait pu recréer peu à peu des institutions salutaires, et la génération qui se fût élevée n'eût du moins pas reçu l'impression du crime.

Le destin en avait autrement décidé; César fut assassiné dans le sénat l'an 44 avant l'ère chrétienne. Il avait été averti; les devins lui avaient prescrit de se prémunir contre un danger pressant. Calpurnie, son épouse, avait été frappée de mille terreurs pendant ses songes. César était comme ébranlé; mais le sort l'emporta, et César d'ailleurs avait toujours soutenu qu'il valait mieux mourir une fois que de craindre la mort à toute heure.

Brutus fut plutôt le gardien que l'auteur du complot formé contre ce grand homme. Il descendait en ligne directe de celui qui avait chassé les Tarquins; et, du côté de sa mère Servilie, il comptait parmi ses aïeux le pétulant Servilius Ahala, qui, sur un seul soupçon, avait tué Spurius Mélius. Né dans un temps où les belles lettres et la philosophie étaient le plus honorées à Rome, Brutus se livra à l'étude avec toute l'ardeur que de belles connaissances pouvaient produire dans un esprit plein d'énergie et de vigueur, et tout l'attrait que la philosophie morale présente à une ame noble et pure.

La mère de Brutus avait eu des liaisons étroites avec le vainqueur de Pompée, et l'on a répandu que le neveu de Caton avait dû le jour à César. Après la bataille de Pharsale, César mit un empressement singulier à recevoir Brutus en grace; il lui confia tout aussitôt le gouvernement de la Gaule cisalpine, et le cœur de Brutus se sentit captivé par l'homme qui méritait de l'enchaîner pour toujours.

Cassius cependant, qui haïssait César pour une lé-

gère offense, n'oublia rien pour égarer la rectitude des principes de Brutus, et pour lui faire prendre le change. Il exalta sa haine contre la tyranie; il fit entendre les grands mots et de devoir et de patrie au plus vertueux des citoyens; et le nom de Brutus unit des conjurés que des ressentimens particuliers déterminaient comme au hasard.

On est blessé, on est effrayé peut-être de voir la vie du plus grand homme, et n'eût-ce été que la vie d'un homme, balancée par les conséquences d'un raisonnement philosophique; mais les raisonnemens politiques qui immolent tant de victimes dans les troubles civils, et tant d'hommes dans les guerres que se font les puissances, sont-ils plus innocens, sont-ils moins redoutables, ont-ils un caractère moins odieux? Il est bien vrai que Brutus fut entraîné par une suite d'argumens à surmonter les sentimens qui l'attachaient à César, à son bienfaiteur, pour obéir à la voix de la patrie. Mais ce fut la passion des meurtriers de César qui fut cause de sa catastrophe; et ce furent les panthères qu'il avait autrefois enlevées à Cassius, et dont il avait privé ses spectacles, qui peut-être lui coûtèrent la vie.

Les conjurés avaient chargé Cimber d'implorer avec quelque instance la grace d'un frère en exil, et il devait tirer la robe de César au refus qu'il attendait de lui; peut-être que César, en accordant la grace, eût détourné les poignards assassins. Les ennemis d'un homme puissant mettent leur espoir dans ses fautes.

Cassius, quoique épicurien, sentit qu'il invoquait Pompée. La fureur, l'enthousiasme, au moment du

danger, lui firent oublier les inductions de sa philosophie. César d'abord se défendit, mais quand il aperçut Brutus, il ne dit que ces paroles : « Toi aussi ! » et il alla tomber aux pieds de la statue de Pompée.

Tous les sénateurs prirent la fuite, et tous les conjurés, appelant Cicéron et faisant retentir le mot de liberté, traversèrent la ville troublée d'effroi et de surprise, et se retirèrent au Capitole.

Le désordre allait être au comble. Ces conjurés, pensant qu'il suffisait d'avoir anéanti le dictateur, se trouvèrent, après le coup, vis-à-vis d'un cadavre, et comprirent que, si d'un souffle on peut anéantir le flambeau qui conduit, on ne le rallume qu'avec difficulté. Antoine, alors consul et collègue de César, ne perdit point la disposition de ses esprits. Le sénat, dès le lendemain même, fit proclamer une amnistie, et assigner des provinces à Brutus et à Cassius ; Antoine fit régler que tout ce que César avait jusque là établi serait maintenu à l'avenir ; et, s'emparant des registres du grand homme, il supposa de sa part une foule de projets qui n'étaient point émanés de lui.

Cet Antoine, dans la vie duquel on pense trouver plusieurs vies, était allié de César, et beau-fils de Lentulus, complice de Catilina. Sa famille passait pour descendre d'Hercule ; sa beauté, sa ressemblance avec les images du héros, sa valeur, ses talens précoces, en avaient fait un personnage principal en Asie, pendant qu'il n'était encore qu'un jeune débauché banni, pour ses excès, de la maison paternelle.

De retour à Rome, Antoine se dévoua à César, et

se distingua près de lui par ces dépenses désordonnées qui ouvrent les voies de la fortune, et qui font paraître un homme grand dans un siècle livré au luxe et aux factions. Antoine d'ailleurs, populaire dans ses mœurs, familier avec le soldat, jusqu'à partager ses récréations et ses repas, réparait par tous ces moyens les fautes journalières qu'il commettait contre l'intérêt de son ambition.

Si le sénat de Rome avait eu quelque dignité, cet Antoine, que nous venons de peindre, eût prévenu la guerre civile. Tribun, il osa proposer que César et Pompée désarmassent à la fois. On ne lui répondit que par des menaces, et il alla joindre César.

Lieutenant de César en Italie, il y rendit son autorité presque odieuse, par son insouciance, par son injustice, et sur-tout par le débordement de ses mœurs. Il se faisait suivre en tous lieux par des mimes et par tout l'attirail d'une mollesse coupable; enfin, la courtisane Citheris marchait dans une litière au milieu de ses soldats.

Ce fut lui qui dénatura l'autorité de César, en lui offrant le diadème. Nous venons de voir avec quelle présence d'esprit il avait, dans la crise, maintenu tout l'état. Il fit plus; il tira les conjurés du Capitole, ils descendirent, Antoine les accueillit, et le peuple écouta Brutus. Antoine rendit au dictateur les différens devoirs funèbres, et prononça son éloge devant le peuple; mais tout-à-coup, voyant le peuple ému, il reprit la parole avec plus de véhémence, il souleva la robe ensanglantée de César. Il traita les auteurs du meurtre de scélérats et de parricides, et tout le peuple excité, saisis-

sant les brandons que fournissait le bûcher, alla mettre le feu aux maisons des meurtriers, et les força ainsi de sortir de la ville.

On ne peut imaginer quelle horrible anarchie suivit immédiatement la mort du grand César. Antoine souffrit qu'un descendant de Marius lui élevât une colonne au milieu de la place, et que le peuple vînt y prier. Dolabella, devenu le collègue d'Antoine, fit abattre le monument, et menaça du supplice quiconque le rétablirait. Quand César avait expiré, on l'avait appelé tyran, et aucun regret n'avait osé s'exhaler; mais le sentiment d'un état meilleur ne ranimant pas les esprits, l'opinion vulgaire prit bientôt une autre direction. Brutus et Cassius retirés, ou plutôt cachés à la campagne, en dépit de leurs dignités, étaient forcés de laisser le champ libre à Antoine, et d'apprendre chaque jour qu'il avait proclamé quelques actes de César. Cicéron, éloigné comme eux, consolait ses erreurs par la composition de quelques ouvrages philosophiques, auxquels il aurait dû consacrer sa vieillesse. Il essaya de revenir à Rome, mais, quoique généralement estimé, il s'aperçut que les ennemis de César étaient chaque jour serrés de plus près; et se souviut, mais trop tard, qu'il avait conservé pendant la vie de César toute sa dignité dans Rome.

Cicéron n'avait point été consulté sur le meurtre de César. Les conjurés ne doutaient pas qu'une sorte d'indiscrétion qui devait lui être naturelle, ne les trahît avant le temps; ou plutôt peut-être ils pensaient qu'à force de raisonner et d'examiner cette action selon les

différentes maximes de la philosophie, il voudrait les en détourner. Cicéron, en montrant de la joie pour l'extermination du maître de Rome, céda plutôt au préjugé, que tout Romain de son âge devait garder encore, qu'à de véritables réflexions. Ses lettres adressées à son meilleur ami nous attestent combien il reconnut de faiblesse dans les esprits des conjurés; et l'état où les ides de mars avaient plongé la république, lui parut enfin plus funeste que celui dans lequel César l'avait retenue. « Nous n'avons plus de maître, disait-il, et nous n'avons pas pour cela recouvré notre liberté. La république est toujours attaquée avec bien plus de vigueur qu'elle n'est défendue; les vainqueurs craignent les vaincus. Les honnêtes gens ne se réveillent qu'à la dernière nécessité; ils voudraient composer, pour leur repos, aux dépens de leur honneur, et trop souvent ainsi ils perdent l'un et l'autre. De quelque manière, en un mot, que dorénavant les choses tournent, les ides de mars ne nous auront guère avancés. »

Cependant le jeune Octave, neveu de Jules César, déclaré son héritier dans le testament qu'il avait fait, arriva de la Grèce à Rome : âgé de dix-huit ans, il apporta la détermination de soutenir son adoption, et de prendre le nom que son oncle lui léguait. Antoine, qu'il vint trouver, affecta de ne voir en lui qu'un jeune enfant; mais cet enfant, doué par la nature d'une habileté qui lui fut propre, avait été nourri au sein des divisions civiles; et le jour même de sa naissance avait été celui de la mort de Catilina. Irrité

contre Antoine, il se fit mener à Cicéron. Le vieillard prit à tâche de ne lui donner, pendant leur entretien, d'autre nom que celui d'Octave : l'ambitieux novice répondit, et Cicéron fut bientôt abusé par une apparente candeur. Ses défiances momentanées ne l'empêchèrent point de penser qu'Octave pouvait devenir un utile instrument ; il le voyait avec plaisir réunir près de lui les vétérans de César, et les enlever à Antoine. Ranimé tout à coup par ces lueurs d'espérance, il osa paraître au sénat, et y prononcer contre Antoine un discours qu'il intitula : *Sa première Philippique.* Le consul prit le temps d'y répondre ; et Cicéron, qui ne tenta même pas de débiter ses répliques, se donna le vain et trop dangereux plaisir de les écrire et de les répandre ; et treize nouvelles Philippiques, pleines d'injures et d'invectives, furent publiées en quelques jours.

Cependant Brutus et Cassius se réunissaient dans la Grèce, et, parcourant l'Asie, ils levaient des soldats et se préparaient à se défendre. Le jeune César, qui sentait bien qu'Antoine voudrait être son maître, s'efforçait d'acquérir une importance personnelle dans le parti qui lui était opposé ; et Cicéron, toujours persuadé qu'il attacherait ce jeune homme à la république, le fit désigner comme consul.

Hirtius et Pansa, qui venaient de prendre possession de la dignité consulaire, avaient été tous deux les amis de César, et tous deux se trouvaient consuls par une suite de son choix. Il est pourtant remarquable que, même après sa mort, ils ne cessèrent jamais de

s'entretenir et de s'entendre avec Cicéron, l'ami de Brutus et l'admirateur des conjurés. Cette aménité singulière et cette profonde capacité qui distinguaient le commerce et l'esprit de Cicéron, doivent nous expliquer comment il s'entremit en tant de rencontres, donna tant d'avis, selon les cas, tomba en tant d'incertitudes, et enfin fit tant de fautes.

Antoine, en quittant le consulat, voulut commander à Modène, que Décimus Brutus gardait. Le sénat déclara Antoine ennemi public. Les deux consuls et le jeune Octave marchèrent ensemble contre lui; il fut défait, mais les consuls furent tués; et cette circonstance fatale perdit sans retour la république.

En effet, Antoine vaincu se trouva réduit aux plus tristes extrémités; mais il avait cet avantage, dit Plutarque, que, dans l'adversité, il devenait supérieur à lui-même, et que les malheurs le rendaient très-semblable à l'homme de bien. C'est une chose assez commune que de sentir le besoin qu'on a de la vertu, quand on se voit tomber dans l'abyme; mais il n'est pas alors donné à tous les hommes d'avoir la force d'y revenir. Antoine, cher aux soldats et grand dans l'infortune, fut joint à travers les Alpes par les soldats de Lépidus, qui commandait quelques provinces des Gaules, et fut bientôt le véritable chef de l'armée, à laquelle Plancus joignit les légions répandues dans la même contrée.

Le jeune César n'hésita plus; Antoine avait repris la puissance, et le jeune César, connu des troupes, et déjà désigné consul, crut que son nom pouvait lui

donner maintenant la prépondérance nécessaire. Tous deux avaient besoin de s'unir; ils se rencontrèrent dans une île près de Bologne, en Italie. Lépidus aida leur accord; et ce second triumvirat fut bien plus redoutable que le premier.

Plus de trois cents proscriptions dans le sénat et deux mille parmi les chevaliers en marquèrent le commencement. Lépidus sacrifia son frère; Antoine, son oncle; Octave, Cicéron. Leurs arrêts détestables eurent leur exécution. Le frère de Cicéron périt avec son fils. Lui-même, errant sur les bords de la mer, fut atteint par les meurtriers, et égorgé dans sa litière. Antoine se rassasia du farouche plaisir de contempler sa tête et même ses deux mains qu'il se fit apporter, et qu'il fit attacher à la tribune rostrale, comme un monument de sa vengeance.

Le fils de Cicéron, alors près de Brutus, se distingua, dans son armée, à la bataille de Philippes. Mais reçu en grace par César, il combattit vaillamment à Actium; et consul avec César même, il fit abattre les statues d'Antoine, et proscrivit jusqu'à son nom.

La bataille de Philippes suivit de près les scènes sanglantes des proscriptions. César et Marc Antoine, passèrent dans la Grèce, pendant que Lépidus veillait sur l'Italie. L'action dura deux journées, et Antoine en décida l'issue. Brutus et Cassius s'étaient consultés tous les deux sur les suites de la défaite, et s'étaient trouvés tous les deux résolus à s'ôter la vie. Cassius périt le premier: il se persuada que tout était perdu, et l'action durait encore qu'il se fit tuer par un

de ses affranchis. Brutus pourtant avait remporté la victoire ; mais attaqué de nouveau, et dès le lendemain, il ne sut pas résister aux destins, et il se délivra de sa pénible existence quand il vit son parti vaincu.

On a dit que cet infortuné s'était écrié à Philippes : *O vertu, tu n'es qu'un vain nom !* Mais Plutarque a craint de citer des paroles aussi désolantes. Le stoïcien Brutus avait-il quelque droit d'accuser la vertu? Ses motifs eussent-ils été purs, le déplorable résultat d'une action révoltante et terrible dut pénétrer de deuil une ame comme la sienne. Sa conduite et celle des conjurés fut en tout pleine d'inconséquences, et l'on eût dit qu'ils prétendaient en excuser la cruauté par une suite de faiblesses. A Philippes même, à Philippes, la prudence de Cassius voulait différer le combat ; le fanatisme de Brutus, ou plutôt le besoin de finir ses chagrins, l'obligea à livrer bataille, et enfin le désespoir prématuré de Cassius fut ce qui le perdit avec sa cause.

Antoine donna des larmes à la fin de Brutus; il fit recueillir ses cendres et les envoya à Servilie. C'était en effet à Brutus qu'Antoine devait de vivre encore. Les meurtriers de César voulaient le joindre à lui, Brutus s'y opposa, en disant qu'il ne fallait pas souiller une grande action par un crime. Jamais personne ne mit en doute la sincérité de ses intentions ; mais il fut le seul des conjurés à qui l'on fit un tel honneur.

Après la bataille de Philippes, deux années seulement depuis la mort de César, Antoine prit l'Orient pour en faire son partage ; Octave revint en Italie ;

Lépidus, inférieur à ces deux personnages, retint quelque commandement, dont Octave réussit à le dépouiller bientôt. Antoine alors connut la belle Cléopâtre, et sa vie toute entière lui resta consacrée. Antoine et Cléopâtre s'aimèrent, dès ce moment, à la face de l'univers, avec tout leur éclat et avec tous leurs vices. Leur amour se mêla dès-lors à leur bonheur et à leurs fautes, et couronna enfin l'excès de leur infortune.

On ne saurait s'imaginer en quel état désordonné vivait Antoine en Grèce ou à Alexandrie. Toujours soldat, il se plaisait à courir la nuit, déguisé de mille manières. Sa belle maîtresse le suivait en tous lieux. Les fêtes succédaient aux fêtes, le luxe le disputait au luxe. On imitait et les triomphes et les voluptés de Bacchus; et même, quand Antoine partit pour disputer l'empire du monde, l'île de Samos, qui fut le point de son départ, ne retentit, pendant plusieurs jours, que de jeux et de concerts. Ceux d'Alexandrie prétendaient qu'Antoine avait quitté le masque tragique qu'il portait à Rome, et qu'il avait pris chez eux celui de la comédie.

Rapproché de César pendant quelques momens, Antoine parut cependant renoncer à Cléopâtre; il reçut la main d'Octavie, et cette héroïne de vertu n'épargna aucun sacrifice pour maintenir la paix entre les deux maîtres du monde. Evitant, redoutant de servir de prétexte à de cruelles divisions, elle ne voulut jamais quitter la maison d'Antoine son mari, qu'il ne lui en eût fait porter l'ordre lui-même.

Antoine et César réunis, avaient traité enfin avec le jeune Pompée; ils lui avaient abandonné la Sardaigne et la Sicile. Tous deux soupèrent à son bord. On dit que pendant le repas, un des pirates de sa suite lui proposa de lever l'ancre, et de le rendre ainsi maître de l'univers. « Ménas, reprit le jeune Pompée, il fallait le faire sans me le dire, je ne sais pas violer ma foi. »

Bientôt après, César, en dépit des traités, dépouilla ce jeune héros, et Antoine le fit périr sans consulter la politique plus que la générosité.

Ventidius, lieutenant d'Antoine, triompha des Parthes en ce temps; et le célèbre Labiénus, réduit à achever chez eux une carrière sans espérance, périt alors dans un combat. Quand au milieu des dissensions civiles, on n'a suivi que sa conscience, son témoignage console dans les revers; mais quand, par ambition, par présomption peut-être, l'homme s'est jeté dans une route singulière; quand avec le sentiment de sa propre valeur, il découvre, comme Labiénus, qu'il s'est mis par un faux calcul dans une position sans issue, et qu'aucun de ses talens ne peut amener un résultat; ses regrets, ses mécomptes, empoisonnent sa vie, et dénaturent jusqu'à son caractère. Labiénus fit d'inutiles prodiges en Grèce, en Afrique, en Espagne, et enfin au fond de l'Asie; il n'y tint jamais le premier rang, et les actes de violence qui se commirent entre les armées, furent en toute circonstance reprochés à sa fureur. Antoine voulut aussi faire la guerre aux Parthes; mais trop impatient de rejoindre Cléopâtre à

laquelle il venait enfin de se réunir, il ne recueillit aucun fruit de sa meurtrière expédition.

La bataille d'Actium décida de l'empire du monde entre deux hommes peu faits pour se le disputer, et que le plus grand des hasards avait mis en mesure de le faire. Les talens de Jules César avaient créé sa gloire, et par elle sa puissance. Antoine et le jeune Octave dûrent le premier rôle à sa faveur et à son nom; l'universelle désorganisation produisit ensuite le reste.

Antoine eut de zélés partisans, et sans l'aveuglement étrange où le jetèrent, comme malgré lui, toutes ses facultés énervées, la lutte aurait été douteuse. Les hommes pour s'attacher demandent toujours peu, mais c'est au cœur qu'ils le demandent. La simplicité franche d'Antoine, sa bonté familière, la gaieté de son commerce, sa facilité, sa magnificence le rendaient tellement cher aux soldats, qu'ils ne l'accusaient pas de leurs maux; et toujours de grandes qualités ont au moins pallié de grands vices.

Tout fut malheur et destinée dans la perte de Marc Antoine. Il suivit cette Cléopâtre à qui l'on ne peut pardonner sa prompte fuite; mais devenu morne et farouche, cet homme, accablé sous le poids des impérieuses passions qui alors épuisaient son ame, se retira dans une sombre retraite, et ne voulut pendant longtemps rien entendre et rien écouter. Quand à la fin il eut appris la perte sans retour de toutes ses espérances, il parut soulagé, comme à la dernière scène d'une fatigante représentation, et retournant à Cléopâtre, il se plongea volontairement et s'oublia dans les délices.

Le terme était venu, et Cléopâtre au milieu des festins cherchait un poison doux pour terminer sa vie. César s'approchait, et Antoine lui faisait demander une simple retraite à Athènes, pourvu que Cléopâtre gardât ses états; déterminé à un dernier effort, Antoine fut abandonné, son ennemi le serra de toutes parts, et Cléopâtre retirée dans le tombeau des rois ses pères, lui fit dire qu'elle était morte, afin d'amortir sa fureur.

Elle n'avait pas bien jugé le malheureux qui ne vivait que pour elle : à cette fatale nouvelle, il supplia son affranchi Eros d'accomplir un ancien serment, et de le décharger enfin de sa douloureuse existence. Eros pour sa réponse, se perça à ses yeux, Antoine l'imita; mais, comme il respirait encore, Cléopâtre envoya vers lui, et il se fit porter près d'elle.

Cléopâtre était enfermée avec deux de ses femmes seulement : elle jeta d'une fenêtre des chaînes et des cordes, et toutes trois sans nul secours, enlevèrent l'infortuné qui tendait de mourantes mains vers celle qu'il avait tant chérie; il expira bientôt après, en essayant de la consoler, et fier encore, disait-il, de ce qu'étant Romain, du moins, un Romain seul l'avait vaincu.

Cléopâtre fut bientôt prise: le froid orgueil d'Octave la destinait à son triomphe; mais il ne put y faire porter que la statue de cette belle reine, avec l'aspic autour du bras. Césarion, son fils, unique rejeton de César, fut immolé par Octave; et Anthyllus, le plus âgé des enfans d'Antoine et de Fulvie, éprouva le

même traitement. Mais la noble Octavie prit soin de tous les autres; et la fille de Cléopâtre fut mariée dans Rome au jeune roi Juba.

Octave se vit le seul maître du monde, trente-un ans avant l'ère chrétienne. On le proclama Auguste et père de la patrie; et cette espèce d'adoration dont il devint l'objet, fut comme un hommage rendu à la paix que donnait à la fin son empire.

Auguste ne fut distingué par aucun talent militaire; il fut souvent cruel et faible tout ensemble. D'horribles proscriptions ne coûtèrent pas à sa jeunesse; mais le repos alors était devenu un besoin pour tous les cœurs.

Il eut soin, dès qu'il fut élevé au premier rang, de flatter l'orgueil des Romains, en conservant quelque respect pour les formes jadis d'usage. On le voyait voter dans les communes, ou témoigner et même plaider devant les juges; et comme il se montra modeste, on ne se souvint presque plus qu'il avait été sanguinaire.

Auguste eut des amis, et il leur fut fidèle; mais leur amitié plus d'une fois servit de sauvegarde à sa puissance. Mécène et Agrippa illustrèrent son règne; le premier, l'ami des beaux-arts, fit briller la cour de l'empereur de tout l'éclat que le siècle avait produit; et le goût d'Auguste lui-même pour les brillantes productions de l'esprit a enchaîné le suffrage immortel des Muses. Les siècles où les arts font le charme universel, connaissent des jouissances que les autres

ignorent. L'esprit apprend en les goûtant à jouir d'une liberté entièrement indépendante des nœuds que la société peut serrer. L'étude fournit à l'ame en tout temps, en tout lieu, ce complément de bonheur que la nature seule donne, dit-on, dans l'Inde à ses pacifiques habitans; et toutes les positions lui doivent quelque douceur.

Agrippa suppléa aux talens militaires qui manquaient à Auguste : il fut l'artisan de ses victoires. Distingué, comme Mécène, par son attrait pour les beaux-arts, il embellit la capitale du monde d'édifices utiles et somptueux. Distingué par toutes ses vertus, il ajouta à la puissance de son maître et de son ami la considération morale dont ne peut se passer l'autorité suprême. On dit qu'Auguste un jour le consulta avec Mécène, pour se déterminer sur le parti qu'il devait prendre à l'égard de la république. Mécène l'engagea à conserver l'empire, et Agrippa à l'abdiquer. Auguste se rendit au conseil de Mécène; mais ce fut Agrippa qu'il choisit pour son gendre, et qu'il avait même désigné pour en faire son successeur.

Auguste, après la bataille de Philippes, ajouta aux confiscations déjà faites pour enrichir ses vétérans; et quand on venait lui porter quelque plainte, il ne craignait pas de répondre : Où prendre ailleurs les récompenses des vétérans? Il fallut cependant mettre un terme à ce brigandage, et même consentir à quelques restitutions nécessaires. Celle que Virgile obtint, consacrée comme un don, dans la première de ses églogues, doit convaincre les hommes puissans, qu'après

la gloire de ne point faire d'injustices, il se trouve un grand avantage à les réparer à propos.

Auteur de tant de proscriptions, et vainqueur de tant d'ennemis, Auguste fut en butte à des complots fréquens. Les supplices des conjurés semblèrent en augmenter le nombre. Auguste n'aurait rien gagné à se montrer chaque jour plus cruel, et aucun de ses successeurs, jusqu'au règne de Vespasien, ne mourut que de mort violente. Livie lui suggéra le moyen le plus efficace de conserver ses jours, et d'illustrer aussi son nom : il fut, par ses avis, clément envers Cinna, et envers ses nombreux complices; la grace qu'il leur fit, fut un pardon complet. Il s'attacha des cœurs qu'il n'avait pu dompter; aucune conspiration ne troubla depuis sa vieillesse, et la clémence d'Auguste pour Cinna a recouvert toutes ses vengeances.

Auguste ne fut point heureux dans sa famille; il voulut la conduire en empereur, et non en père, et dans le détail de la vie, ce mélange d'autorités est odieux. Julie, sa fille unique, épouse de Marcellus, puis épouse d'Agrippa et enfin de Tibère, mourut dans un exil affreux où Auguste la fit plonger pour la licence de ses mœurs. La seconde Julie, fille de la première, subit un sort non moins terrible, et pour de semblables motifs. Auguste, soigneux de publier la honte de sa maison, les dénonça toutes deux au sénat; et pour avoir été personnel à ce point, de se croire déshonoré par les désordres de ses filles, il fut, à son lit de mort, privé de leur assistance. Auguste avait perdu ses petits-fils, enfans d'Agrippa. Drusus, second

fils de Livie, déjà comblé de gloire aux armées, avait péri dès sa jeunesse. Mécène et Agrippa dès long-temps n'étaient plus. Tibère seul, son beau-fils et son gendre, restait, mais il était retiré à Rhodes; et ce caractère sombre, indigné d'un joug trop immédiat, concentrant tout son fiel au lieu de l'exhaler, préméditait au monde le farouche empereur, plein de haine et de mépris pour les hommes qu'il devait conduire.

Auguste, à son dernier soupir, pria ses amis de battre des mains, comme pour un acteur qui termine son rôle. Et c'est ainsi qu'après quarante-quatre ans de règne, Auguste jugea de sa carrière. S'il y a, dans l'espérance d'atteindre à la grandeur, quelque chose qui rehausse toutes les facultés, il ne se trouve rien dans sa possession qui donne quelque charme à la vie. Tels on a vu souvent ces navigateurs aériens s'élever intrépides au milieu d'une foule immense : ils forment avec elle un tableau qui transporte; leur majestueuse ascension, les drapeaux dont ils saluent cet espace qu'ils envahissent, tout enchante les spectateurs : bientôt ils disparaissent; un point obscur marque leur place; les rians objets de la terre se dérobent à leurs regards; perdus en de sombres nuages, ils aspirent à la fin de leur course, et le peuple ne songe plus à eux.

Auguste mourut l'an 14 de l'ère chrétienne; il fut déclaré immortel; on lui fit une apothéose. Livie devint prêtresse de son temple; et elle mourut dans une extrême vieillesse. Tibère fut ingrat envers elle, et la famille d'Auguste, qu'elle avait opprimée pour lui, fut vengée par son ennemi même.

Auguste s'est trouvé le fondateur d'un empire, ou plutôt il s'est trouvé le premier qui ait donné quelque stabilité au gouvernement absolu vers lequel tout l'état allait se précipiter.

La révolution était faite, et la plupart des hommes de son temps n'avaient point vu la république. Rome, cité souveraine, mais toutefois cité unique, ne pouvait plus garder un équilibre dans son sein; semblables aux géans de la fable qui se lançaient des montagnes, afin de se terrasser, les citoyens de Rome s'accablaient sous le poids, ou de l'Europe, ou de l'Afrique, ou de l'Asie. Le débat n'était plus qu'entre eux; les provinces soumises ne devaient point changer de sort. La multitude était par-tout esclave, et la terre, sans intérêt, vit l'événement avec indifférence.

Il n'est point de mon sujet de jeter les yeux sur une suite d'empereurs que fit et défit tour à tour une soldatesque effrénée. L'épée reprit ce qu'elle avait donné, et le peuple, sans suffrages, ne défendit jamais l'ouvrage éphémère du hasard.

Les nations qui bordaient les frontières de l'empire entamèrent chaque jour ses limites. Les légions romaines, peuplades sans patrie, reléguées aux extrémités de l'empire, s'y trouvaient comme des garnisons dans une terre toute étrangère, et le caprice décida de leurs exploits. Mais ce n'était pas de simples digues qu'on pouvait opposer à des nations débordées, et il fallut que les provinces romaines devinssent elles-mêmes autant d'empires pour opposer comme des continens à ces courans impétueux.

La puissance romaine pourtant se conserva longtemps imposante et superbe. Rome savait commander, et n'avait point d'égale; consumée en elle-même, elle élevait encore une tête majestueuse : tel qu'un arbre antique dont la flamme a creusé le tronc, et dont la cime, toujours couronnée de verdure, couvre la plaine de son ombrage.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la Philosophie en général, depuis le premier siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'époque de l'ère chrétienne.

JAMAIS siècle sans doute ne présenta, jusqu'à nos jours, une plus grande profusion de sublimes connaissances, et, dans aucun temps peut-être, une culture plus profonde ne distingua l'esprit de ceux qui furent appelés aux fonctions publiques. La philosophie, la poésie, l'histoire, l'éloquence, furent, à cette époque, l'objet universel des études les plus suivies. La plume, l'épée, passèrent tour à tour, et avec un égal succès, entre les mains de tous les hommes célèbres.

La Grèce fut l'école de la ville souveraine; les maîtres et les professeurs de tous les Romains furent des Grecs. La philosophie qu'ils reçurent était celle des philosophes grecs, avec toutes les nuances de leurs sectes. Les rhéteurs dont les leçons formèrent Cicéron, César, Crassus et tant d'autres, étaient Grecs. Les poésies grecques servirent de modèle ou de texte à la plupart des poètes romains, et la langue des Grecs était tellement familière aux plus grands personnages

de Rome, que Lucullus tira au sort pour savoir en quelle langue il écrirait la guerre des Marses, et que Cicéron fit en grec une histoire de son consulat.

Rome toutefois fut le centre unique de ce nouveau monde littéraire; les chefs-d'œuvres des arts appartenaient bien à la Grèce, mais c'est à Rome qu'ils étaient étalés, et qu'on les faisait venir de toutes parts. La Grèce avait des rhéteurs et des écoles d'éloquence, mais elle n'avait plus d'orateurs, et les citoyens de Rome, aidés de leurs leçons, rivalisaient alors Eschine et Démosthènes. Les Grecs d'Alexandrie portaient à Rome le tribut de leur savoir, et l'appliquaient selon ses lois. Les écrivains que produisaient les villes grecques allaient à Rome, la ville par excellence, consacrer leurs ouvrages, consacrer leurs talens, et semblaient, à ce titre honorable, y avoir acquis le droit de cité. Les Grecs enfin, qui enseignaient à l'austère Caton la doctrine des stoïciens, à Atticus celle d'Epicure, à Cicéron celle de l'Académie, ne méritaient plus eux-mêmes le titre de philosophes; ils se trouvaient auprès de ces hommes libres et puissans comme les dépositaires d'un livre de morale, dont leur organe sonore faisait retentir les maximes.

Pomponius Atticus et bien d'autres Romains, avaient, dès leur jeune âge, parcouru les villes grecques, et y avaient laissé passer les jours orageux de leur patrie; d'autres y avaient été menés par la nécessité de la guerre, et tous avaient profité également des leçons dont la Grèce, comme un vaste lycée, était encore le sanctuaire. Tous ces hommes instruits atti-

rèrent à Rome les plus habiles de leurs maîtres; ils placèrent auprès de leurs enfans, et même auprès de leurs filles, les grammairiens les plus savans. Les affranchis obtinrent pour leur savoir une considération que rien ne limita : les uns, esclaves par le funeste effet des malheurs qu'entraîne la guerre, avaient été tirés de cet état dès que leur mérite avait été connu; d'autres étaient de jeunes esclaves, élevés dans la maison de leurs maîtres, avec les soins qu'ils eussent donnés à leurs propres enfans, et affranchis ensuite pour prix de l'éducation qu'ils avaient reçue de leurs bienfaiteurs. Tyrannion, grammairien célèbre, est cité parmi les premiers : Lucullus le fit prisonnier, et par conséquent le fit esclave, dans la ville d'Amise, sa patrie, pendant la guerre de Mithridate. Muréna demanda qu'on le remît dans ses mains, et Lucullus crut lui céder le plaisir de soustraire un homme de cette classe à la situation dont il était menacé. Muréna l'affranchit; et Lucullus, trompé dans son attente, fut affligé de ce qu'une vaine ostentation avait imprimé à Tyrannion la flétrissure de l'esclavage. Tyrannion vint à Rome; il y fit d'illustres disciples, et Cicéron se loue, dans ses Lettres, de l'ordre qu'il avait établi dans ses livres.

Tyron fut l'élève, l'affranchi, le secrétaire, l'ami, et enfin l'historien de Cicéron. C'est à lui que l'on doit l'invention de ces caractères abrégés par le moyen desquels on recueille un discours dans le temps même qu'on le prononce. Cicéron en fit essayer l'usage dans le sénat, pendant les séances importantes qu'occasionna

la conjuration de Catilina. On a dû aux soins de Tyron le recueil et la conservation des Lettres de Cicéron qui nous sont demeurées; il écrivit la vie de son bienfaiteur, et, de plus, un grand nombre d'ouvrages.

Les Lettres de Cicéron nous fournissent la preuve de l'intérêt que mettaient les hommes éclairés à se procurer beaucoup de livres. On lisait au milieu des crises les plus terribles; on traitait en détail les questions académiques qui demandaient le plus de subtilité et d'attention; les maisons riches comptaient toujours quelques esclaves occupés uniquement à copier des volumes, à les coller, à les disposer; et Cicéron eut recours plusieurs fois aux habiles relieurs d'Atticus.

La considération dont jouissaient la science et la philosophie, était telle pendant cette période, que la ville d'Alexandrie, après avoir chassé le roi Ptolémée Aulétès, nomma, parmi tous ceux qu'elle députa à Rome, Dion, philosophe distingué, dont les relations, à ce titre, avec les personnages les plus éminens de Rome, devaient assurer le succès de l'ambassade. Le monarque expulsé redouta le crédit que Dion eût acquis certainement, et il le fit assassiner. Antiochus, d'Ascalon, et Ariston, son frère, éprouvèrent un sort plus heureux. Antiochus professait à Athènes, selon les principes de l'ancienne académie, dont le Portique avait emprunté ses plus belles maximes. Il vint à Rome pour y former les liaisons les plus intimes avec les premiers de l'état; et Ariston, son frère, eut pour

ami Brutus, l'honneur et la victime de la secte des stoïciens.

Apollonius de Tyr, Androlicus de Rhodes, Cratippus de Mitylène, Anaxilaüs de Larisse, Possidonius enfin, jouirent à Rome d'un grand éclat; le stoïcien Athénodore fut le premier maître d'Auguste, et demeura toujours son ami. Nicolas de Damas vécut avec ce prince dans une liaison familière; Aréus d'Alexandrie en eut également les honneurs. Après la mort d'Antoine, le conquérant de l'Egypte affecta de s'entretenir avec le philosophe en entrant dans Alexandrie; et quand le peuple, effrayé, lui eut demandé grace, il déclara qu'il pardonnait, 1° à cause d'Alexandre, le fondateur de la cité; 2° à cause de la beauté des édifices qui lui donnaient de l'admiration; 3° enfin pour faire plaisir à son ami Aréus. Le philosophe, comblé de gloire, eut encore plus d'une grace à obtenir d'Auguste. Le philosophe Philostrate, que le vainqueur haïssait à cause de la fausseté de quelques-uns de ses principes, ne cessait pas de poursuivre Aréus, et de lui répéter que les sages sauvent les sages quand ils recourent à eux: Auguste, qui l'apprit, accorda tout à Philostrate, afin de mettre Aréus à l'abri des soupçons.

Mais, si l'emploi des philosophes de Grèce était seulement alors d'expliquer les systèmes qu'ils avaient appris de mémoire, les plus illustres des Romains, devenus leurs disciples et leurs admirateurs, se plaisaient à développer, dans les détails de leur conduite, ces belles théories dont ils avaient goûté la dignité. Il

n'en est pas un seul, en ce temps, dont on ne puisse nommer la secte. Cotta et Lucullus suivaient, de préférence, la vieille académie dont Antiochus enseignait la doctrine; Crassus avait choisi celle des péripatéticiens, et le philosophe Alexandre en avait fait un disciple d'Aristote; le sombre Cassius, le conciliant Atticus, étaient tous deux épicuriens; Caton ainsi que Brutus étaient voués au Portique; Nigidius Figulus suivait les maximes de Pythagore; Cicéron avait adopté la nouvelle académie; Philon, disciple de Clitomaque, avait été, à Rome, un de ses maîtres, et quand il avait vu, dans la ville d'Athènes, la chaire d'où Carnéade débitait ses leçons, elle lui avait paru comme veuve de ce grand homme.

Caton, élevé dans son enfance par un homme tout à fait digne du nom de philosophe, et qu'on appelait Sarpedon, s'étoit étroitement lié, dès sa jeunesse, avec Antipater de Tyr. A peine fut-il dans la Grèce, que profitant d'un moment de liberté, il se rendit en Asie, et alla à Pergame chercher Athénodore. Ce sage avait vieilli dans les principes des stoïciens. Caton lui persuada de le suivre à l'armée; fier et joyeux de cette victoire, il lui sembla que son triomphe surpassait tous ceux de Pompée. Athénodore s'établit en Epire, et professa avec éclat dans la ville d'Apollonie. Le jeune Octave sortait de son école, quand, à l'âge de dix-sept ans, il eut l'audace de se proclamer l'héritier de son oncle César, se proposant, dès ce temps, en lui-même, de devenir son successeur; et comme tout s'enchaîne dans les destins du monde, ce fut la passion de Caton pour

les études philosophiques qui prépara l'éducation d'Auguste. Caton ne voulut soustraire, dans le royaume de Chypre, aucune des richesses que le roi, en s'ôtant la vie, avait livrées au pouvoir des Romains ; mais le portrait de Zénon qu'il trouva dans cette île, lui parut d'un prix inestimable, et ce fut le seul bien qu'il rapporta de sa mission.

Caton ne pouvant pas survivre à la liberté de sa patrie, se priva du jour à Utique. Le soir qui précéda cette catastrophe sanglante, Caton, toujours entouré de philosophes, traita avec le stoïcien Apollonidès et le péripatéticien Démétrius, la question du suicide. Le Phédon de Platon fit toute la nuit sa lecture, et ce fut comme aux accens, ce fut comme aux accords de la philosophie que son ame brisa ses liens.

L'épicurien Atticus fit connaître, au milieu des troubles, quel avantage peut trouver le sage à posséder son ame en paix; la nature en la douant des qualités les plus aimables, avait décidé son bonheur, et Atticus fut complètement heureux.

Pomponius Atticus dut le surnom sous lequel il a été connu, à son long séjour à Athènes, et à l'étonnante facilité avec laquelle il en parlait la langue. Atticus, dans un siècle où les mœurs étaient dépravées, n'eut qu'une épouse, et la garda fidelle; l'unique fruit de cette union, une fille charmante, élevée avec les soins les plus touchans, fut l'épouse d'Agrippa, le favori d'Auguste, et le plus estimé sans doute entre les hommes estimables de son temps.

Cornélius Népos a écrit la vie d'Atticus, et l'on y

trouve le modèle de tout ce que la douceur, la bonté, la prudence, peuvent offrir de plus parfait. On reconnaît dans Atticus la réunion si précieuse des biens de la fortune et des agrémens de l'esprit, sans aucun mélange d'ambition, et la philosophie fut pour lui le secret de jouir.

Pomponius Atticus, de l'ordre des chevaliers, fut distingué, dès sa première enfance, par son goût pour l'étude, et par ses rapides progrès. Il resta de bonne heure orphelin, et se trouva sous la tutelle du tribun Sulpitius son parent. A la mort de ce factieux, il ne voulut se livrer à aucun des partis qui divisaient la république; il comprit, dès ce temps, selon l'expression de Cornélius, que ceux qui se lancent au milieu des guerres civiles, ne sont bientôt pas plus maîtres d'eux-mêmes que ceux qui s'abandonnent aux vagues de la mer; mais il se comporta toujours de telle sorte, qu'il fut et qu'il parut toujours être attaché à la cause qu'on crut la meilleure. Ami du jeune Marius, honoré par Sylla, ami d'Hortensius et de Cicéron, rivaux de gloire, chéri de Brutus, protecteur de la famille d'Antoine, et enfin beau-père d'Agrippa, il ne manqua jamais à celui de ses amis qui eut besoin d'argent, de consolation et de secours.

En effet, en s'éloignant de Rome, Atticus fit au jeune Marius une avance considérable sur ses biens. Et quand Sylla, devenu maître d'Athènes, voulut le conduire avec lui, il le pria de ne point le mener contre ceux qu'il n'avait pas voulu servir, afin de ne point les combattre. Atticus, en tout temps le protec-

teur et l'agent de la ville d'Athènes, refusa cependant d'en être citoyen, dans la crainte de perdre à Rome son droit glorieux de cité; mais la ville reconnaissante lui décerna une statue et une à Pilia, son épouse.

Fidèle à ses maximes, Atticus ne demanda et ne desira jamais aucun honneur. Il n'acheta aucun bien confisqué; il ne prit aucune part à la gestion des deniers publics; il n'accusa jamais; il ne suivit aucun de ses amis dans leurs provinces respectives; et comme il avait soixante ans quand la guerre civile commença, il ne sortit point de Rome.

Atticus avait servi Cicéron comme un frère pendant son exil; il aida de ses biens tous ceux de ses amis qui se réunirent à Pompée, et en ne le suivant pas lui-même, il évita de l'offenser. César, victorieux, lui donna des marques d'estime; et, comme le dit encore son historien, sa constante réputation fit sa sauvegarde dans le danger.

Lorsque César fut tué, on proposa aux chevaliers romains de confier à ses meurtriers le trésor public, dont ils avaient le dépôt. Atticus, ami de Brutus, refusa de concourir à cette mesure dangereuse, et il se contenta d'offrir sa fortune propre à Brutus. Il l'aida, en effet, de secours très-puissans quand il eut quitté l'Italie; et on ne le vit alors ni aduler Antoine, ni délaisser les malheureux.

Quand Antoine eut été déclaré ennemi de la patrie, lorsque sa cause parut désespérée devant Modène, Fulvie, sans protecteurs, en trouva un dans Atticus; ses

soins généreux démontrèrent qu'il était l'ami des personnes et non pas de leur prospérité; et ceux qui se croyaient alors les premiers de la république, ne purent lui reprocher autre chose que de ne pas haïr les méchans.

Le nouveau triumvirat changea subitement la face des affaires. L'ami de Cicéron et de Brutus se crut obligé de dérober sa tête, mais en se procurant un asile, il le fit partager à Gellius Canius, son ami. Antoine, reconnaissant, les raya tous les deux du tableau des proscrits; il les appela auprès de sa personne, et c'est ainsi qu'au comble des horreurs, Atticus menacé fit le salut d'un ami.

Atticus, peu content d'être hors de péril, aida tous les proscrits qu'il put servir de ses bons offices et de ses moyens; sa maison, en Epire, leur fut toujours ouverte. Servilie, mère de Brutus, le trouva le même, après la bataille de Philippes, que dans les jours de sa splendeur. Atticus n'avait jamais fait injure à qui que ce fût; quand il en avait reçu quelqu'une, il avait préféré l'oubli à la vengeance, et jamais un bienfait n'était sorti de sa mémoire.

Jamais il ne proféra un mensonge; grave sans austérité, on n'aurait pas pu dire si ses amis avaient pour lui plus d'amitié que de respect. Religieux observateur de ses promesses, il traitait comme les siennes les affaires dont il se chargeait, et ce zèle admirable dont on eut tant de preuves, témoigna que la raison et non pas la paresse, l'avait tenu éloigné des affaires de l'état.

Atticus, toujours digne d'éloges dans toutes les relations que la nature ou la société lui donnèrent, fut aussi le meilleur des maîtres; et ses serviteurs étaient nés, ou avaient tous au moins été élevés chez lui. Toujours simple dans ses mœurs, on ne le vit affecter ni l'épargne sordide, ni la vaine somptuosité.

Voué constamment à l'étude, il composa plusieurs ouvrages, et sur les devoirs de magistrats et sur les familles de ses amis, en remontant aux grands hommes qui les avaient illustrées. Il fit aussi des vers, et écrivit en grec un commentaire sur le consulat de Cicéron. Atteint, à l'âge de soixante-dix-sept ans, d'une maladie douloureuse, et n'ayant point d'espoir de guérison, il se laissa mourir de faim, et termina de cette manière par le découragement d'un jour, une carrière que le bonheur avait si bien remplie.

Une philosophie si douce tenait bien moins sans doute aux dogmes dont elle s'appuyait, qu'aux dispositions de l'ame qui se l'était rendue propre. Cassius professait aussi la philosophie d'Epicure, mais elle ne put suffire à contenir ses passions. L'ambition et l'orgueil décidèrent de sa destinée, et l'égarement qui le porta à trancher cruellement sa vie, l'aveugla même sur sa victoire. La faculté de raisonner n'est pas proportionnée dans l'homme à l'énergie des sentimens; et le désespoir, qui raisonne sans cesse, arrive à son dernier degré, lorsque l'esprit a épuisé les argumens et les suppositions que son trouble lui laisse entrevoir.

Mais si les principes de philosophie, posés et distingués autrefois par les Grecs, étaient devenus pour les Romains comme autant de points de ralliement; si le choix, plutôt que l'examen des systèmes, était l'objet de leurs disputes; si leur esprit, frappé soudainement de la justesse de quelques rapports, les avait adoptés sans en démêler l'artifice; en un mot, si cette sagesse que nous avons admirée plus d'une fois dans les écrits des anciens philosophes, avait pénétré jusqu'à Rome, conjointement avec quelques erreurs, il n'en est pas moins vrai que d'antiques opinions et des abus nouveaux éclipsaient trop souvent l'effet de sa lumière.

La superstition romaine, ébranlée sous certains rapports, touchait toujours les plus solides esprits, dans les plus graves circonstances; et à beaucoup d'égards, elle n'avait que changé de forme. Jules César fut ému des songes de Calpurnie pendant la nuit qui précéda sa mort. Il se fit mener en litière au sénat, et il avait bien résolu de ne traiter aucune affaire grave que les ides fatales ne fussent écoulées. Le stoïcien Brutus crut voir son mauvais génie sous la forme effrayante d'un spectre hideux; il osa le dire à Cassius, et le philosophe épicurien se contenta de lui répondre, que, dans le cas où des esprits prendraient part aux affaires de ce monde, ils favoriseraient la bonne cause: mais bientôt agité lui-même, il ne put s'empêcher de tirer un sinistre augure à l'apparition inattendue de quelques essaims qui bourdonnèrent entre les rangs de ses soldats, quelque temps avant la bataille; et l'in-

trépide Romain, le philosophe désabusé, le conspirateur déterminé, le général puissant, Cassius, en un mot, fut troublé tout à coup par le vol d'une abeille.

Les relations que les conquêtes des Romains leur avaient données avec l'Asie, joignirent des notions astrologiques et magiques à celles qu'ils avaient autrefois puisées dans l'Etrurie, sur les auspices et les augures, ou du moins les remplacèrent les unes par les autres. Les poésies de ce siècle sont remplies des sombres images que les conjurations désordonnées des magiciennes étaient dans le cas de présenter; et je ne crois pas qu'aucun ouvrage antérieur à cette époque en ait supposé l'existence. Mais si la licence des mœurs et les erreurs de l'imagination faisaient alors recourir les amans aux philtres les plus dangereux et aux plus bizarres sortiléges, les sombres crimes de Tibère ne nous permettent pas de douter que l'astrologie n'exerçât l'influence la plus profonde sur les hommes en dignité et sur les événemens qui résultent de leur conduite. Le poème de Manilius sur les astres, composé vers la fin du règne d'Auguste, ne traite que des rapports moraux que les constellations établissent, et donne sérieusement les règles compliquées d'après lesquelles il doit suffire de l'instant de la naissance, pour prédire les inclinations et les destinées d'un enfant.

Rome avait constamment admis le culte des divinités, à mesure qu'elle avait subjugué les peuples qui les adoraient; pourtant elle avait cherché à dégager les cérémonies qui en faisaient l'essence, de tout ce qui

pouvait blesser ses mœurs. L'introduction des étranges bacchanales avait été sévèrement repoussée; le désordre du temps souffrit les lupercales : des hommes nus couraient alors et frappaient de leurs courroies les femmes qu'ils rencontraient, afin qu'elles devinssent plutôt mères. Mais ce qui doit le plus étonner, est que le siècle où la philosophie parut exercer le plus d'empire, celui qui vit bannir les antiques fictions, pour ne plus encenser que la Divinité seule, réduite, ou ramenée à l'expression la plus simple, et par conséquent la plus pure; ce siècle où, en cherchant toujours la vérité, on découvrit si fréquemment le néant des fantômes qui entraînaient les hommes; ce siècle fut celui où de faibles mortels furent divinisés sans prestige, et où furent préparées enfin ces apothéoses indignes qui devinrent, dans la suite, une formalité plus avilissante pour les hommes qu'insultante encore pour les dieux. Il n'est point de conception dont la honteuse extravagance ne puisse s'allier dans le monde à l'intérêt de quelque passion; et c'est le christianisme seul qui préserve l'humanité du retour de ce déplorable excès.

La plupart des Romains philosophes, et de leurs grecs instituteurs, composèrent des ouvrages, composèrent des traités sur des questions de philosophie. Ceux de Cicéron sont les seuls qui soient parvenus jusqu'à nous; et l'on ne peut douter aussi qu'ils ne soient les plus importans. Cicéron se vante dans ses lettres d'avoir transporté en latin jusqu'aux termes de la langue grecque, nécessaires à l'exposition de la

doctrine philosophique. Il a dédié tous ces morceaux aux hommes les plus distingués. Le célèbre Varron reçut comme un honneur la dédicace de l'un d'entre eux; et les lettres de Cicéron prouvent qu'il chargea Atticus de la solliciter de lui.

Cicéron était attaché à la nouvelle académie, dont le doute était le seul dogme; et l'on conçoit comment cette espèce de scepticisme devait attacher son esprit; car il ne rejetait rien, à proprement parler, et consistait essentiellement à reconnaître en toute opinion ce qu'elle avait de probabilité.

Cicéron, d'après ses principes, expose dans ses écrits les différens systèmes de la philosophie des Grecs. Ce sont des entretiens, et il y prête souvent le développement de chaque système à celui de ses amis qui faisait profession de le préférer. De pareilles dissertations nous paraissent maintenant abstraites et difficiles; mais le lecteur y reconnaissait alors, ou les discours qu'il avait combattus, ou ceux qu'il avait tenus lui-même.

CHAPITRE II.

Des ouvrages philosophiques de Cicéron.

Les trois dernières années de la vie de Cicéron furent consacrées presque entièrement à ses travaux philosophiques, et le fruit de sa longue expérience fut un hommage à la plus pure morale.

Les Tusculanes de Cicéron sont divisées en cinq parties : la première traite de la mort, et son objet est de prouver que la mort ne peut être un mal ; la seconde traite de la douleur, et nous apprend que le sage doit la supporter ; la troisième traite du chagrin, et tend à nous montrer que le sage n'y cède point ; la quatrième traite des passions, et doit prouver que le sage n'en connait point l'empire ; la cinquième traite de la vertu, et démontre que la vertu suffit en tous les temps au sage.

Ces cinq parties sont autant d'entretiens que Cicéron a dédiés à Brutus. Il suppose que durant son séjour à Tusculum, ses amis se réunissent près de lui, et que l'un d'eux établit avec lui les discussions qu'il prend soin de rapporter.

Cicéron expose en général les opinions des différentes sectes des Grecs, et traite les questions qui en résultaient d'une manière à peu près semblable à celle que nous avons désignée dans les Dialogues de Platon.

Il le fait cependant avec plus de précision. Les objections qu'il suppose ont moins de subtilités que celles de Socrate ou de ses disciples; et s'il est évident que les plus belles pensées de Cicéron ressortent des ouvrages qui ont fait son étude, on reconnaît aussi que son esprit s'est fait un jeu des matières les plus abstraites. Il resserre la chaîne des idées qui forment le système à établir; il en offre, en peu de mots, l'ensemble le plus clair et le plus satisfaisant. Les anciens démêlaient lentement des aperçus qu'ils essayaient de lier pour la première fois. La route qu'ils tentaient n'était point encore frayée, et Cicéron a sur eux l'avantage d'avoir appris et de répéter seulement ce que leur génie avait découvert et conçu.

La première Tusculane a presque le même objet que le dialogue de Platon, intitulé *Phédon*. L'auteur veut y prouver que l'ame est immortelle, et que la mort n'est point un mal. Je me suis assez étendue sur le dernier entretien de Socrate pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en rappeler encore ici les argumens et la conduite. La première Tusculane n'a point l'intérêt de situation qui s'attache naturellement aux derniers momens de Socrate. Le dialogue de Cicéron manque de ce caractère profond de vérité et de sentiment que devaient avoir les discours paternels du plus sage des hommes, quand il parlait à ses amis pour les consoler de sa mort. Cicéron manie son sujet avec autant de sûreté que d'aisance, et cette liberté même ôte à la discussion quelque chose de sa mélancolique solennité.

Cicéron n'hésite pas à traiter de chimères les fables du Tartare, de Cerbère et de l'Achéron. La mort lui semble le terme nécessaire de la vie, et la fin des maux de l'existence; et si mourir peut lui paraître un mal, être mort ne lui paraît rien.

La mort consiste absolument dans la séparation de l'ame et du corps : Cicéron établit cette base, et il repasse ensuite toutes les définitions que les Grecs ont faites de l'ame. « Si l'ame s'anéantit au moment où notre vie cesse, l'être qui ne sera plus ne pourra plus souffrir, et la mort, dans ce cas, ne sera pas un mal; mais si l'ame garde l'existence, la mort, qui la dégage, doit sans doute être un bien, et l'ame immortelle est heureuse.

« Toute l'antiquité, poursuit l'orateur philosophe, toute l'antiquité a cru que la mort n'éteignait pas tout sentiment, et que l'homme, au sortir de cette vie, n'était pas anéanti : or, plus l'antiquité touchait de près à l'origine des choses et aux premières productions des dieux, et plus la vérité lui était peut-être connue. La nature elle-même décide tacitement pour la confiance de l'immortalité, et tous les hommes travaillent avec ardeur pour un avenir qui ne sera qu'après leur mort. Nous avons au dedans de nous je ne sais quel pressentiment des siècles futurs, et c'est dans les esprits les plus sublimes, c'est dans les ames les plus élevées, qu'il est le plus vif et qu'il éclate davantage. »

Cicéron combat tour à tour les opinions grossières qu'il a été obligé de rapporter sur l'essence de notre ame; mais quelle qu'en soit au reste la substance,

toujours subtile et toujours éthérée, elle doit tendre à s'élever de la terre; et, dégagée de ces passions que nos sens tout seuls enflamment, elle doit goûter ce bonheur pur vers lequel elle tend sans cesse, et satisfaire ce desir insatiable que nous sentons de voir et de contempler la vérité.

Le sentiment n'est pas dans notre corps : les choses que nous voyons, nous ne les voyons pas de nos yeux; nos sens ne sont, pour ainsi dire, que les fenêtres par lesquelles notre ame reçoit les objets.

Nos organes, quoique pratiqués avec un art merveilleux, ne laissent pas d'être bouchés, en quelque sorte, par les parties terrestres et matérielles qui servent à les former; mais l'ame séparée du corps n'éprouvera plus d'obstacles pour juger les choses comme elles sont.

« Les philosophes, dit Cicéron, qui condamnent les ames, comme des criminelles, à perdre la vie, se fondent sur une seule raison. Ils ne sauraient comprendre une ame sans corps! Mais ont-ils une idée plus claire de ce qu'est l'ame dans le corps, de sa forme, de son étendue, du lieu où elle réside? Quand il serait possible de voir dans un homme plein de vie toutes les parties qui le composent au dedans, y verrait-on l'ame? A force d'être déliée, elle se dérobe aux yeux les plus perçans. C'est la réflexion que doivent faire ceux qui disent ne pouvoir comprendre une ame incorporelle; comprennent-ils mieux une ame unie au corps? Pour moi, quand j'examine ce que c'est que l'ame, je trouve infiniment plus de peine à me la figurer dans un corps

où elle est, comme dans une maison étrangère, qu'à me la figurer dans le ciel, qui est son véritable séjour. »

C'est un morceau plein d'enthousiasme que celui où Cicéron, exaltant la mémoire, l'intelligence, le génie, comme les attributs d'une ame divine, triomphe de cette ardeur céleste qui produit l'éloquence et la haute poésie, et s'élève avec Euripide jusqu'à dire que l'ame est un dieu. Toute la nature, dont il décrit le grand spectacle, lui annonce un Dieu créateur; il n'aspire plus qu'à détacher du corps cet esprit que le corps captive; il prétend chaque jour, en se séparant de son corps, s'accoutumer réellement à mourir; sa vie tiendra déjà d'une vie céleste, il en prendra mieux son essor au jour où ses chaînes se briseront. La vie actuelle est une mort, et son terme commence la vie.

Cicéron entasse les exemples pour prouver qu'une mort prématurée est souvent la couronne des prospérités de la vie, et la seule égide qui préserve des maux dont une longue carrière est si souvent flétrie. « En tout cas, reprend-il, tenons-nous dans une telle disposition d'esprit, que ce jour, quand il arrivera, nous paraisse toujours heureux. Rien de ce qui a été déterminé, ou par les dieux immortels, ou par notre commune mère, la nature, ne doit être compté pour un mal. Ce n'est pas le hasard, ce n'est pas une cause aveugle qui nous a créés; nous devons l'être à quelque puissance qui veille sur le genre humain. Elle ne s'est pas donné le soin de nous produire et de nous conserver la vie pour nous précipiter dans une mort suivie

d'un mal éternel. Regardons plutôt la mort comme un asile, comme un port qui nous attend; et ce qui est pour tous une nécessité, ne sera pas un mal pour nous seuls. »

On comprendra qu'en indiquant la marche de Cicéron dans une discussion si belle, je ne prétends pas donner l'extrait de tous les argumens dont il appuie son opinion. J'observe toutefois que s'il emprunte souvent des exemples à la Mythologie, il ne fonde nulle part son système sur la vieille opinion de la métempsycose, à laquelle Platon donne tant d'importance.

Les dernières Tusculanes ont, comme la première, de grandes beautés qui leur sont propres. En traitant des passions pour les dominer, et des biens qui suffisent au sage pour les réduire à la vertu, Cicéron doit quelquefois, à l'exemple de ses maîtres, tirer des conséquences plus abstraites que réelles; mais il évite, autant qu'il peut, les fausses routes qui y conduisent, et l'on trouve dans son ouvrage des leçons admirables soutenues de principes si sûrs, qu'un esprit droit ne peut les contester.

En traitant de la douleur, dans la deuxième Tusculane, Cicéron combat à la fois et l'opinion d'Epicure, qui mettait le souverain mal dans la douleur, sans penser à l'ignominie, et l'opinion de Zénon, qui recourait à des subtilités pour démontrer que la douleur n'était pas un mal. Le Romain, plaçant la vertu au-dessus de l'effroi qu'inspire la douleur, enseigne à l'homme le courage; il lui apprend que la patience est le caractère d'une ame forte, et que la raison, perfec-

tionnée par des efforts dont elle a la puissance, devient enfin la suprême vertu.

On conçoit qu'il est moins aisé de guérir un cœur affligé, que de soutenir un esprit mâle contre les maux de la condition humaine. Cicéron, plus que tout autre, devait bégayer sur un sujet aussi pénible; et la douleur qu'il venait de ressentir, à la perte d'une fille chérie, avait assez long-temps abattu toutes ses forces; il représente cependant l'effet immanquable du temps sur les profondes plaies de notre ame, et il essaie d'en conclure que d'utiles réflexions pourraient devancer l'effet du temps.

En traitant des passions et du ravage effroyable qu'elles causent, Cicéron invoque la vertu, la vertu qui n'est que la raison, et c'est elle qu'il leur oppose. La peinture des maux dont les passions sont la source, celle de l'esclavage honteux et misérable dans lequel leurs excès nous plongent, sont aussi vraies que salutaires. Un texte aussi sérieux conduisait Cicéron à exposer les principes des divers philosophes de la Grèce, et à combattre les péripatéticiens qui permettaient au sage l'essor modéré de ses passions. Je ne pense réellement pas qu'aucun moraliste jamais ait déployé à cet égard une plus imposante sévérité. « Il n'y a point de passion, dit-il, qui ne soit essentiellement mauvaise, ni qu'on puisse croire inspirée par la nature, ou commandée par une sorte de nécessité. »

« De quelque passion qu'on entreprenne de se guérir, l'essentiel, ajoute-t-il, consiste à bien comprendre qu'elles sont toutes l'ouvrage de notre imagi-

nation et de notre volonté. Revenons de nos préjugés, pensons plus sensément, et nos prétendus maux, de même que nos prétendus biens, feront sur nous une impression moins vive. Penser juste, c'est ce qui fait l'égalité de l'ame ; penser faux, c'est ce qui la trouble. »

La cinquième Tusculane roule sur le bonheur du sage ; et la justesse mathématique avec laquelle le philosophe latin accorde tous les argumens, ne doit pas les faire rejeter comme une composition habile dont l'artifice fait tout le prix. Les conséquences qu'il tire naissent justement de ses propositions, parce qu'elles sont vraies.

« Chaque animal, dit-il, fidèle à son instinct, sans pouvoir changer sa façon de vivre, suit inviolablement la loi de la nature; et, comme toute espèce a quelque propriété qui la distingue essentiellement, aussi l'homme en a-t-il une, et bien plus excellente, si c'est parler convenablement que de parler ainsi de notre ame, qui est d'un ordre tout à fait supérieur, et qui, étant un écoulement de la Divinité, ne peut être comparée, osons le dire, qu'à Dieu même. Cette ame donc, lorsqu'on la cultive et qu'on la guérit des illusions capables de l'aveugler, parvient à ce haut degré d'intelligence, qui est la raison parfaite, à laquelle nous donnons le nom de vertu ; or, si le bonheur de chaque espèce consiste dans la sorte de perfection qui lui est propre, le bonheur de l'homme consiste dans la vertu, puisque la vertu est la perfection. »

« Point de vrai bonheur, ajoute Cicéron, à moins qu'il ne soit bâti sur d'inébranlables fondemens. Un Spartiate entendait un négociant se glorifier d'avoir fait partir plusieurs vaisseaux, et il dit : « Je ne fais pas grand cas d'un bonheur qui ne tient qu'à quelques cordages. »

Nous avons assez étudié les principes des philosophes grecs, relativement au souverain bien, pour n'avoir pas besoin de suivre, sur ce beau sujet, les argumens de la cinquième Tusculane. Cicéron les entremêle heureusement de quelques épisodes intéressans; il y place celui de Denys et de Damoclès, et, opposant au sort du tyran de Syracuse celui de l'ingénieux Archimède, il saisit l'occasion de faire connaître comment, pendant sa questure en Sicile, il avait retrouvé le tombeau de ce grand homme, et découvert entre les épines et les ronces ce cylindre inscrit à la sphère qui distinguait la simple pierre dont ses cendres étaient couvertes.

« Mais, sans nous arrêter, reprend encore Cicéron, à des raisonnemens compliqués, imaginons un homme qui excelle dans les beaux-arts; accordons-lui beaucoup d'esprit, car la vertu n'est guère le partage des génies médiocres; et supposons que son esprit se porte avec ardeur à la recherche de la vérité : il parvient à cette connaissance si recommandée par l'oracle de Delphes, je veux dire la connaissance de soi-même, et de son affinité avec l'esprit divin; et de là une joie tous les jours renaissante. Cette seule idée, qu'il participe à l'excellence de la nature des dieux, lui ins-

pire le desir d'atteindre à leur éternité, de sorte qu'il ne se croit point borné à ce peu d'instans que nous vivons; il considère qu'à monter de cause en cause, toutes choses sont liées nécessairement l'une à l'autre, et tout se trouve réglé, de tout temps et pour toujours, par une suprême intelligence.

« Quand le sage a fait ces réflexions, ou plutôt quand il a porté ses regards sur toutes les parties de l'univers, avec quelle tranquillité d'ame ne se replie-t-il pas sur lui-même et n'envisage-t-il pas ce qui le touche de plus près! Il comprend ce que c'est que la vertu, et il conclut que la vertu suffit à l'homme pour son bonheur. »

Epicure s'était expliqué sur l'essence du souverain bien avec autant d'austérité que le stoïcien le plus sévère, et le sage, tout seul, lui paraissait toujours heureux; mais Cicéron voulait que l'on jugeât les philosophes, non par les termes qu'ils emploient, mais par la suite et par la cohérence des principes qu'ils établissent; et, malgré l'exacte balance que la nouvelle académie affectait de tenir entre les opinions, il ne perd aucune occasion de réfuter les systèmes d'Epicure, et de montrer comme il est bizarre de se rendre d'abord philosophe, afin de parvenir à se rendre voluptueux.

La discussion relative au chagrin lui fournissait de grands moyens contre l'opinion qu'il se plaît à combattre; il suppose en effet un infortuné accablé des coups les plus sensibles, et il lui suffit de rapprocher l'image des plaisirs des sens, de celle d'une douleur

profonde, pour montrer toute l'insuffisance des consolations qu'ils procurent : les parfums, le choix des mets, les délices de tout genre, ne sont rien pour un cœur déchiré, et leur concours le blesse et le repousse bien plutôt que de le guérir; si la lyre d'Anacréon adoucit une peine commune, l'harmonie céleste est la seule qui préserve du désespoir.

Les Tusculanes de Cicéron sont un véritable chef-d'œuvre, et l'on en goûte d'autant mieux les beautés, qu'on les étudie davantage; elles sont écrites avec l'élégance et la clarté qui caractérisent les ouvrages de leur auteur; et, à la manière des anciens, Cicéron anime son style en citant parfois de beaux vers, ou en faisant quelque allusion à de brillantes idées poétiques.

Cicéron, plus vivement encore, a poursuivi le système d'Epicure dans le premier de ses entretiens sur les vrais biens et les vrais maux; il en a dédié la précieuse collection à Brutus, dont le nom était inscrit déjà à la tête des Tusculanes; mais le vertueux Brutus avait composé un traité de la Vertu, et il l'avait dédié lui-même à Cicéron.

Le système d'Epicure était, à cette époque, un des plus répandus et des mieux assortis à la disposition générale des esprits; dans un siècle où l'excès du désordre avait amorti les opinions, et les avait réduites à une sorte d'insouciance, on trouvait une secrète jouissance à professer ouvertement le principe qui l'autorisait. Le système d'Epicure offrait d'ailleurs cet avantage, que les interprétations que lui donnaient ses

sectateurs, étaient aussi favorables à la vertu que les termes qu'ils employaient pour l'exprimer, paraissaient lui être étrangers. Cette espèce de contradiction favorisait et l'amour propre dans les discours et le goût dans les actions. Le dogme de la volupté se modifiait selon l'élévation des caractères ; et ce n'est pas en cette seule occasion que les suggestions naturelles du cœur ont prévenu le ravage des erreurs de l'esprit.

On ne peut toutefois exposer les opinions d'Epicure avec plus d'avantage que ne le fait Cicéron dans le premier des entretiens que je viens de citer plus haut. Torquatus les explique avec un art extrême, et il réussirait à faire prendre le change, si Cicéron, qui s'était réservé le droit de le combattre à son tour, ne renversait de fond en comble cet édifice d'hypocrisie, dont les sophismes font la base.

On ne peut assez admirer l'étonnante facilité avec laquelle Cicéron déduit les opinions dont il veut offrir le tableau, et le talent supérieur avec lequel il les réfute. Ses entretiens sont un trésor de science et de sagesse, et un modèle de discussion.

Le second de ces entretiens est relatif aux opinions des stoïciens, et consacré à l'exposition de leur doctrine : Caton s'y trouve en scène, et le discours que Cicéron lui prête est plein de noblesse et de beauté ; mais peut-être Caton guinde trop fortement le sage qu'il présente à notre admiration. La dialectique des anciens ne remplissait qu'en apparence l'idée que nous avons de l'analyse; contente de classer et de diviser, elle ne décomposait rien de ce qu'elle prenait déjà pour

de vrais élémens. Cicéron reprochait aux stoïciens de maigrir la vertu par leurs subtilités; il revendique dans sa réplique tout ce que leur système offre de plus pur; il le rapporte aux anciens philosophes dont Zénon s'était séparé, et il relève les paradoxes qui n'appartenaient qu'à lui seul. Pison, dans le troisième entretien, démontre les principes de l'ancienne académie, principes fondés, sans contredit, sur les maximes les plus raisonnables, et dont les résultats avaient le plus de douceur. Il se plaît à faire ressortir l'excellence de notre nature; il trouve jusque dans les enfans les étincelles de vertu, qui doivent allumer en eux la lumière de la philosophie; il reconnaît l'ardeur des sentimens honnêtes dans le premier développement de leurs vives inclinations; il observe avec complaisance les mouvemens de la nature dans ce fidèle miroir; mais au théâtre, et dans l'enthousiasme qu'éprouve la multitude, pour les traits héroïques dont retentit la scène, il admire l'irrésistible penchant qui porte les hommes d'eux-mêmes à tout ce qui est bon et désintéressé.

Les philosophes latins, qui s'appliquaient alors à connaître et à discuter les opinions des philosophes grecs, réunissaient nécessairement les lumières acquises de leur siècle à celles dont l'antique flambeau s'était comme allumé au sein de la nature. Les opinions et les écrits successifs des épicuriens avaient étendu et développé les opinions primitives d'Epicure; les disciples de Zénon avaient commenté sa doctrine; les principes de l'académie avaient dû de nouvelles applications à ceux qui les avaient médités, et Cicéron en ne rap-

portant que des opinions connues, nous fournit cependant une foule d'idées nouvelles; enfin, si les propres écrits des philosophes les plus anciens nous font connaître leurs principes, ceux de Cicéron, en leur prêtant un ensemble qu'ils n'avaient pas, forment un corps tout nouveau de doctrine, et nous en détaillent avec ordre toutes les modifications.

Le beau traité de la Nature des Dieux est dans la forme des deux premiers; il consiste dans le récit d'un entretien entre l'épicurien Velléius et le souverain pontife Cotta, et d'un autre entretien entre le même Cotta et le stoïcien Balbus, sur le sujet des dieux et de leur existence. L'auteur, disciple de Carnéade, fait plutôt ressortir ses principes toujours purs, que ses opinions quelquefois incertaines; et son but principal étant, comme il le dit, de faire connaître dans sa langue les systèmes philosophiques de la Grèce, le traité des Dieux ne contient guère que l'exposition successive des dogmes d'Epicure et de Zénon, relativement à la Divinité, et la réfutation qu'en fait un sage qui les écoute, sans la plus légère prévention. On y trouve moins ce que sont les dieux, que ce qu'ils ne sont pas, et ce qu'ils peuvent être. Le goût de la dispute éloignait trop souvent les anciens de la vérité; on dit que les Carthaginois ayant eu à déterminer les limites de leur territoire, choisirent deux de leurs citoyens pour marcher à la rencontre des messagers de l'autre puissance; ils devaient partir dans le même temps, le point où ils se trouveraient devait fixer les bornes respectives. Les envoyés de Carthage, entraînés

par leur zèle, épuisèrent toutes leurs forces, et, devançant en effet leurs adversaires, moins ardens, ils tombèrent morts à leurs pieds, contens d'avoir, au prix même de leur vie, étendu le domaine de l'état. Cette histoire des fameux Philène, dont le tombeau devint un autel, est assurément celle des champions d'une sécte, et c'est bien moins la vérité qu'ils cherchent, que l'avantage d'une discussion.

Le traité des Dieux, de Cicéron, offre le recueil des opinions qui servirent long-temps de ralliement et de pâture aux esprits les plus distingués : il s'en trouve, dans leur nombre, dont la frivolité et l'*inanité* semblent telles, qu'on a peine à s'imaginer qu'elles aient fait ouvertement la doctrine de tant d'hommes éclairés, et qu'elles l'aient faite par leur choix.

Cicéron, qui attaque lui-même la philosophie d'Epicure, et dans ses Tusculanes et dans ses Entretiens sur les biens et les maux, a mis la réfutation des notions qu'elle donnait des dieux, dans la bouche de Cotta, académicien par principes, et pontife par sa dignité. Une pareille réfutation n'offrait pas de graves difficultés : Velléius exposait des dieux revêtus de la forme humaine, et privés de toute influence comme de toute action, puisque c'était le concours des atomes qui était le principe et le moteur de l'univers.

Quelque étrange que nous paraisse une semblable énonciation, on se tromperait si l'on pensait que la discussion qu'elle amena fut vide de tout résultat; c'est dans le livre qu'on doit en suivre et en goûter l'intéressant détail.

« Epicure, dit Cotta, extirpe toute religion du moment qu'il prive les dieux de la volonté de faire du bien. En leur refusant la bonté, il leur retranche ce qui convient le plus essentiellement à des êtres parfaits; car y a-t il rien de meilleur, y a-t-il rien de plus grand que d'être bon et de faire du bien?

« Quel tort ne fait-on pas aux hommes, quand on veut leur persuader que c'est la faiblesse qui fait naître l'attachement et le zèle que l'on sent pour autrui; que les dieux, par cette raison, ne s'en trouvent jamais capables, et que les hommes eux-mêmes, s'ils ne ressentaient pas le besoin de s'aider mutuellement, ne connaîtraient ni générosité, ni penchant à se faire plaisir? Quoi! n'est-ce pas un sentiment naturel aux êtres vertueux que de se chérir les uns les autres; jusque là qu'on chérit ce mot touchant d'amour, d'où l'amitié tire son nom? En ne cherchant dans l'amitié que ses avantages personnels, et non pas ceux de son ami, on n'en fait plus un sentiment, mais une sorte de trafic. On aime les prés, les champs, les troupeaux, à cause du profit qui en revient; mais les personnes que l'on aime, on les aime sans intérêt. »

Il n'est point d'argumens sur lesquels Cicéron revienne avec plus d'avantage que sur ceux qu'il emprunte des charmes naturels de l'amitié. Dans la cinquième Tusculane, il met le dévouement de Damon et de Pythias au nombre des jouissances qu'aucune grandeur ne saurait procurer. Dans le premier entretien sur les biens et les maux, c'est par l'exemple d'Oreste et de Pylade qu'il prouve que l'intérêt n'est

point le mobile de l'amitié ; et dans le troisième de ces entretiens encore, c'est par cet exemple admirable qu'il exalte dans un spectacle la foule ravie des spectateurs.

La réfutation des opinions du Portique est presque, en toute circonstance, la partie la plus difficile des discussions de Cicéron. Les épicuriens plaçaient la plus grande preuve de l'existence de la Divinité dans le sentiment intime que l'homme en trouve au dedans de soi-même ; et cette idée assurément est aussi belle qu'elle est vraie; mais ils s'égaraient complètement aussitôt qu'ils l'avaient émise, et leurs divagations étaient toujours palpables. Les stoïciens, qui procédaient surtout par une suite d'argumens et de syllogismes serrés, déduisaient l'existence de Dieu comme une conséquence d'un raisonnement suivi, et leurs erreurs provenaient ensuite d'un enchaînement compliqué de conséquences très-obscures. « S'il y a dans l'univers, disait souvent Chrysippe, des choses que l'esprit de l'homme, que sa raison, que sa force, ne soient pas capables de faire, l'être qui les produit est certainement meilleur que l'homme. Or, l'homme ne saurait faire le ciel ni rien de ce qui est invariablement réglé; donc l'être qui l'a fait est meilleur que l'homme. Pourquoi ne pas dire que c'est un dieu? car s'il n'y avait point de dieux, qu'y aurait-il de meilleur que l'homme, puisque lui seul a la raison, et que rien n'est plus excellent? or, ce serait à l'homme une arrogance trop insensée que de se croire ce qu'il y a de meilleur dans l'univers. Reconnaissons un être meilleur

que l'homme, et reconnaissons par conséquent un Dieu. »

C'est par des argumens disposés de la sorte que Zénon venait à conclure que le Monde lui-même était Dieu. Le feu, principe générateur, était pour les stoïciens l'ame du Monde; l'ordre admirable de la nature leur annonçait l'intelligence de l'univers, ils y voyaient la Providence. Ils regardaient toutes les divinités admises par les divers peuples comme autant de parties de la nature divinisées pour leurs bienfaits; et, rejetant l'explication littérale de toutes les fables, ils n'y voyaient que des traditions ou de fines allégories.

On sent combien le mélange intime des erreurs et des vérités, combien les seules difficultés que faisait naître à tout moment le sens des mots mal définis, devaient apporter d'embarras dans la réfutation des systèmes du Portique. Le stoïcien Balbus a bien plus d'avantage encore quand il veut démontrer la souveraine Providence en déployant le tableau de la nature et celui de ses divines lois. Cicéron excellait à peindre la nature; le coloris de la vérité répandait sur tous ses ouvrages une fraîcheur pleine de suavité. Le morceau descriptif du discours de Balbus ne peut se lire sans un charme extrême; et comme l'auteur y étalait les connaissances astronomiques dont son siècle était enrichi, leur singulière insuffisance ne contraste pas sans quelque grace avec l'abondance des images qu'il emprunte de la nature, et qu'il prodigue comme les fleurs.

La réfutation de Cotta est, à beaucoup d'égards,

inférieure au discours de Balbus. La position de Cotta était aussi moins favorable; car il semblait moins réfuter les opinions du stoïcien, que les raisons mêmes sur lesquelles il en bâtissait l'édifice. Cependant, comme à cette époque le polythéisme était écarté tacitement de toute supposition philosophique, lorsque le pontife Cotta démontre à son antagoniste que son système sur le principe des divinités reçues tend en effet à confirmer les croyances les plus absurdes, il a sur lui de grands avantages. Il n'a pas moins de succès non plus en combattant cette divinité du Monde, que les stoïciens établissaient par une suite d'argumens; mais lorsqu'il attaque la Providence, sous le prétexte qu'elle est mal défendue, il blesse le sentiment intime, qui unit, dans notre pensée, la source des consolations à celle de nos espérances.

Cicéron devait hésiter en traçant le discours de Cotta, lui qui, partant pour son exil, avait consacré dans le Capitole une statue de Minerve, auparavant placée dans sa propre maison, et avait tracé sur la base : A MINERVE, GARDIENNE ET PROTECTRICE DE ROME. Il avait confié sa patrie à la déesse de la sagesse pendant le temps que son absence lui interdirait de la servir.

Les écrivains ne présentent plus maintenant leurs systèmes en dialogues; des discussions de ce genre n'amuseraient pas, de nos jours, des esprits plus distraits qu'ils ne l'étaient alors, par des intérêts, des plaisirs et des devoirs vrais ou fictifs, que la forme des sociétés multiplie presque sans mesure.

Il nous paraît plus court et plus facile de contempler dans leur ensemble une suite d'idées morales rangées selon quelque système. Les premières leçons données à notre enfance nous inculquent d'ailleurs comme dogmes positifs un certain nombre de principes qui ne laissent plus d'objet à la dissertation. Je pourrais observer encore que les mœurs des anciens prêtaient un attrait naturel à ces entretiens supposés; ils étaient la copie de leurs entretiens réels.

La question importante de la divination devait naître d'elle-même après une dissertation relative à la nature des dieux. Les épicuriens professaient leur mépris pour les prédictions et pour tous les auspices; mais les stoïciens ne craignaient point de les admettre, et fondaient leur confiance sur une conclusion tirée ainsi qu'il suit : « Il y a des dieux; ils savent l'avenir; il est important aux hommes de le connaître : donc les dieux le leur apprennent. »

Cicéron a fait un traité de la Divination : ce traité est un chef-d'œuvre de raison, de modération et de sagesse; et l'on ne peut exprimer des idées plus saines avec plus d'agrément et de douceur.

Il a traité cet étrange sujet avec une entière liberté, et il ne paraît pas qu'au temps où il vivait, les opinions philosophiques eussent besoin du moindre voile. Cotta disait, dans le dialogue des Dieux, qu'on s'étonnait quand un augure en voyait un autre sans rire. Cotta était cependant grand pontife, et Cicéron ne lui eût pas prêté un discours qu'il n'eût pu tenir sans danger.

Nous avons bien souvent remarqué l'antiquité et

l'universalité de cette notion ambitieuse qui suppose que l'homme peut lire dans l'avenir. On distinguait deux sortes de divination : l'une était celle de la nature, l'autre était celle de l'art. La première consistait dans les songes et dans les vaticinations ou oracles, c'est-à-dire dans les paroles inspirées par l'enthousiasme de l'esprit divin ; la seconde consistait dans les auspices, les sorts, les prédictions des astrologues, etc.

Cicéron fait soutenir la divination et la réalité de ses moyens par l'organe de son frère Quintus ; il se charge de lui répondre. Cette discussion, je pense, était tout à fait neuve : toutes les sectes philosophiques avaient, jusqu'au temps d'Epicure, admis et révéré la divination, et la superstition romaine y avait attaché les prestiges de sa grandeur.

Quintus rapporte une foule d'exemples dont le merveilleux a souvent de quoi surprendre ; mais toutes les fois que l'observation veut réunir minutieusement les circonstances dont un seul fait est accompagné ou suivi, elle semble faire éclore un enchaînement de prodiges. « Toute l'antiquité, ajoute enfin Quintus, jusqu'aux philosophes modernes, a cru à la divination. Celle qui est naturelle se ressent de la parenté qui se trouve entre l'homme et les dieux, et l'esprit dégagé du corps peut, durant le sommeil, recevoir des lumières. L'enthousiasme produit la même exaltation ; il amène les mêmes effets. Enfin, les physiciens et les observateurs peuvent aussi, quand ils raisonnent, prévoir, à quelque égard, et prédire l'avenir. »

Cicéron réfute son frère. « S'il y a un destin, lui

dit-il, il n'y a point de divination; elle serait inutile, ou elle changerait le destin.

« La connaissance de l'avenir empoisonnerait nécessairement la vie, ou changerait sans cesse notre avenir. Que signifierait, en effet, l'annonce d'un mal inévitable? et que peuvent signifier sur-tout des avertissemens ambigus qu'on ne saurait jamais entendre sans une interprétation? »

Cicéron entre dans un détail curieux sur les augures qu'on tirait des entrailles de la victime; sur les obstacles physiques et naturels qui s'opposaient à la véracité des rapports que l'on attestait; sur cette espèce d'opiniâtreté qui obtenait enfin d'heureux présages à force d'immoler des victimes, et qui se flattait d'éluder les oracles qu'elle redoutait. Pour éviter les auspices conjoints, on séparait exactement les animaux choisis pour prendre les auspices. Pour faire becqueter les oiseaux, on apportait des poulets dans des cages. Le fameux Marcellus marchait dans une litière exactement fermée, afin que ses expéditions ne fussent troublées d'aucun augure, et la superstition composait chaque jour avec les lois de la nécessité. La source des longs réglemens qui déterminaient les décisions, était d'ailleurs réellement inconnue : on ne pouvait savoir sur quelles observations ils avaient été arrêtés; les aruspices employaient des formules, et ne vérifiaient jamais rien.

Cicéron attaque les prodiges et en renverse la magie; il explique aisément les uns, il livre à la physique l'explication de quelques autres; il en accuse plusieurs de

mensonge et de supposition, et il ajoute que dans les temps tranquilles on n'en remarque jamais aucun.

Cicéron développe avec aussi peu de ménagement l'*insanité* des songes et de la divination qu'on prétendait y reconnaître; et lorsque tant d'êtres vivans se livrent chaque nuit au sommeil, il s'étonnait de n'entendre citer que si peu de songes prophétiques.

L'incrédule philosophie de Cicéron, et les solides raisonnemens dont il prit soin de s'appuyer, n'arrêtèrent point les débordemens plus dangereux de l'astrologie chaldéenne. Science vaine et prétendue, elle devait, dans le siècle suivant, ajouter encore aux ténèbres qu'une sombre dépravation allait verser sur les esprits au moins autant que sur les cœurs. On cessa de croire aux auspices qui ne pouvaient que soutenir ou tout au plus suspendre quelquefois de patriotiques résolutions conçues par les chefs de l'état; les particuliers incertains et attendant chaque jour quelque surprise du sort, s'attachèrent bientôt à calculer des influences et par suite à les conjurer. Les maladies de l'esprit sont épidémiques comme celles du corps; c'est une cause générale qui les produit et les propage. Quand un gouvernement est dépourvu de base, la force de son action ne peut y suppléer; son instabilité fait celle des fortunes, et le désordre, la tristesse, le découragement, sont par-tout.

On accuserait à tort le sage Cicéron d'avoir enlevé à ses concitoyens une confiance qui s'alliait avec la gloire antique de Rome. Elle avait cessé d'exister avant que Cicéron pût écrire, et l'opinion qui se répandit dans

les écrits et dans les entretiens était déjà dans les esprits. Si l'on prenait encore de solennels auspices, et si l'on s'en servait pour rompre ou retarder les convocations du peuple, c'est que chaque parti s'en faisait un moyen et se promettait de l'employer à son tour.

Ces ouvrages ne sont pas les seuls où Cicéron ait savamment traité des matières académiques. Ses Paradoxes sont un beau traité de cette morale stoïque dont les subtilités elles-mêmes ont un caractère de grandeur; il n'y a d'autre bien que ce qui est honnête, et Cicéron cite à Brutus les grands hommes pour qui les richesses ne furent jamais une occasion ni d'émulation ni d'envie. La vertu suffit au bonheur; toute ressource qu'on ne trouve pas en soi, est nécessairement précaire; le sage est le seul riche et le seul indépendant.

Tous ces textes sont développés avec une vigueur qui entraîne; et l'ame retrempée en de telles méditations semble reprendre des forces nouvelles.

Le Songe de Scipion est un élan sublime sur l'immortalité de l'ame; ce morceau faisait une partie de quelques livres académiques qu'on n'a plus. Le premier Africain apparaît dans le sommeil à son petit-fils adoptif, et il le ravit dans les cieux; il lui fait considérer l'univers et son immensité, la terre et sa petitesse, les siècles et le point de leur durée, les plus longues renommées et l'instant qui les marque, et il l'appelle aux véritables, aux immortelles destinées.

Scipion apprend de son père quelle est cette har-

monie céleste, que notre oreille assourdie ne peut ni juger ni entendre. C'est toutefois en imitant cette harmonie divine, soit par les accords des instrumens, soit par les accens de leurs voix, soit par les rapports éternels de leurs sublimes conceptions, que les plus beaux génies se sont ouvert le chemin du ciel; tous les sages y tiennent des lyres.

Cicéron avait fait un traité sur la Gloire, et le célèbre Pétrarque en possédait, dit-on, un exemplaire qui se perdit; il en restait un seul à Venise, dans la bibliothèque d'un couvent de religieuses, et l'on prétend qu'Alcyonius parvint à le faire dérober. Ce savant le fondit dans un traité de l'Exil, et il l'anéantit après. Alde Manuce, imprimeur et critique, compatriote, contemporain de l'infidèle Alcyonius, dénonça hautement le plagiat qu'il reconnut. Les plus vives contestations furent la suite de cette attaque: innocentes querelles toutefois qui absorbent le venin de l'ame, et lui laissent toute sa douceur dans le commerce de la vie.

Le traité de la Consolation a eu le sort de celui de la Gloire. Cicéron l'avait composé pour servir à son propre usage, après la perte si cruelle qu'il avait faite de sa fille. Cet effort de courage, dicté par une douleur profonde, aurait des droits sans doute à tout notre intérêt, mais il ne subsiste plus. Un savant de Bologne, appelé Sigonius, essaya de le suppléer, et, aidé de quelques fragmens qu'il inséra dans son ouvrage, il fit paraître la Consolation vers la fin du seizième siècle, comme s'il en eût effectivement retrouvé le précieux original. La découverte prétendue

ne tarda pas à être contestée; et, par une bizarrerie de la vanité humaine, Sigonius, dont le travail était comblé de louanges, succomba au chagrin d'avoir été connu pour en être lui-même l'auteur.

Cicéron ne s'est pas borné à l'imitation des ouvrages philosophiques des anciens et à l'exposition de la doctrine des sectes, on lui doit le traité des Offices ou des Devoirs, abrégé de pure morale. Cicéron le dédia à son fils; mais ce fut de sa part le chant du cygne, et il périt peu de mois après y avoir mis la dernière main.

Ce monument de la tendresse paternelle paraît une création de l'ame autant que du génie de Cicéron. Je ne me rappelle, dans toute l'antiquité, aucun ouvrage comparable au traité des Offices, parce que les maximes de la vertu s'y trouvent présentées et prescrites sans le mélange d'aucun système, sans le fastueux appareil d'aucune oisive dissertation. Cicéron déclare cependant qu'il avait, à beaucoup d'égards, suivi les livres de Panœtius; et il rapporte, en certains cas, les décisions contradictoires des philosophes de différentes écoles.

Cicéron explique à son fils les maximes de la vertu, dont les circonstances de la vie amènent chaque jour l'application. Il lui apprend à se concilier l'estime et la faveur des hommes, et, rempli de cette idée, que ce qui est honnête est toujours préférable à ce qui est utile, il lui expose certains cas où le doute semble permis, mais où la délicatesse décide.

La morale frappe les ames, comme la lumière frappe

les yeux; et la nature, selon l'expression de Caton, répugne à admettre un principe dont l'esprit soupçonne la fausseté. Qui oserait jamais se dire philosophe, et ne pas respecter la morale? « Mais, ajoute Cicéron, il y a de certains systèmes qui, par le sens qu'ils donnent aux termes de *bien*, et de *mal*, dénaturent toutes les idées et font méconnaître les devoirs. Celui qui détache le souverain bien de la vertu, qui le mesure sur l'intérêt, et non sur l'honnête, s'il est d'accord avec lui-même, et si la bonté du caractère ne prévaut quelquefois en lui, ne sera jamais ni ami, ni juste, ni généreux. »

Cicéron a écrit ses trois livres des Devoirs avec une grande simplicité; la forme de son instruction le demandait; et je ne doute pas d'ailleurs que les chagrins dont son ame était alors assaillie, ne répandissent quelques ombres sur sa belle imagination. Il y parle de César comme d'un insigne tyran, dont le meurtre récent avait été l'accomplissement du plus pressant devoir civique. Mais on reconnaît dans son accent l'aigreur d'un mécompte terrible, et cette espèce de courroux qui déguise si mal les regrets d'une grande faute. L'esprit s'irrite, afin de se tromper quand le retour est impossible; et lorsque Cicéron s'adressait à César et faisait retentir le sénat de ses transports pour la grace de Marcellus, son cœur et ses talens étaient bien plus d'accord et bien mieux épanouis.

Les préceptes paternels de Cicéron seront d'ailleurs de tous les temps et de toutes les époques; et si les habitudes d'un siècle ne sont pas celles d'un autre,

le principe des convenances et du besoin de les garder sera d'usage en toute situation.

Cicéron prescrit la justice, et ne prescrit pas moins la bienfaisance qui la suit. Pénétré de l'importance des nœuds qui lient les hommes en société, il recommande cette bienveillance et même cette aménité qui en constituent la douceur; il trouve que la clémence et l'oubli des injures caractérisent toujours la vraie grandeur. Le dévouement de l'amitié, les services réciproques, les sentimens de la reconnaissance, sont mis par Cicéron au nombre des devoirs; son expérience lui avait enseigné que l'intérêt et l'espérance de quelque réciprocité ne devaient jamais déterminer le bienfait. Il mettait un prix plus réel à la reconnaissance impuissante du faible qu'à l'espèce de restitution que l'on peut attendre d'un grand. « L'homme riche, dit-il, attribue trop souvent le plaisir qu'il reçoit aux vues intéressées de celui qui le procure. Le titre de client, l'idée d'un protecteur, l'effraient plus que la mort. Le pauvre jouit, au contraire, de témoigner sa gratitude; et pour un malheureux, modeste et honnête homme, qui vous aurait su protéger, il se trouve dans le peuple entier mille infortunés de même trempe qui voient en vous leur appui. »

Le vertueux Cicéron regardait la connaissance de la vérité comme une des sources principales de l'honnêteté, et comme l'un des avantages qui tiennent de plus près à la nature de l'homme. Cependant il ne remonte pas à cette éternelle vérité qui sert de type à toutes les autres. Religieux dans tous ses ouvrages, il ne rattache

pas en celui-ci la chaîne des devoirs de l'homme à celle qui unit le ciel avec la terre. L'exactitude des rapports qu'il découvre n'en est sans doute pas altérée, mais il manque à la rigidité de ses préceptes quelque chose de ce charme indéfinissable et souverain qui fait consentir notre cœur, indépendamment de notre raison. Il nous démontre assurément, et d'après notre intérêt même, que les services que nous rendons ne doivent pas être dirigés dans la vue seule de l'intérêt; mais il n'a pu nous peindre les douceurs ineffables de la bénédiction du pauvre, et de la consolation que, jusque dans les fers, elle apporte à l'homme de bien. La bénédiction du pauvre a quelque chose de céleste, et son influence angélique est au-dessus de toute entrave.

Je n'entrerai point dans le détail des conseils que donne Cicéron à son fils. Ils embrassent toutes les parties de la conduite; et les préceptes les plus sages, offerts dans cet ouvrage sans aucun ornement, sont toujours revêtus pourtant de ces expressions lumineuses qui satisfont l'esprit en même temps que la raison.

Le traité de la Vieillesse et le traité de l'Amitié ont été dédiés par leur auteur à Pomponius Atticus, son ami. Cicéron les avait écrits en quelque sorte d'affection. Dans le premier, travaillant pour lui-même, il réunissait des leçons à l'usage de sa propre vie; et après s'être identifié avec le grave Caton l'Ancien, qu'il fait parler sur la vieillesse, il lui semblait qu'il avait entendu ce respectable octogénaire, et que son ame s'était fortifiée de ses conseils. Dans le traité de

l'Amitié, il traçait facilement des principes et des sentimens toujours présens à son esprit et à son cœur. « Déjà vieux, disait-il, j'écrivais de la vieillesse à un autre vieillard; ami tendre et sincère, j'ai écrit de l'amitié à mon meilleur ami. »

Le traité de la Vieillesse, intitulé *Caton l'Ancien*, est un dialogue dont Caton, Scipion et Lélius, sont les interlocuteurs. Ces deux amis, jeunes encore, interrogent le vieillard sur les ressources qu'il puise en lui-même pour supporter le poids de ses années. Cicéron convenait, dans sa courte préface, qu'il avait prêté aux discours de Caton un peu plus d'érudition que ses ouvrages n'en supposaient; mais il voulait qu'on en regardât l'emploi comme le fruit de l'étude qu'il avait faite si tard des lettres grecques, et pour lesquelles il avait pris une véritable passion. Cicéron nous apprend que le stoïcien Ariston avait déjà traité le sujet de la vieillesse; mais il avait mis son discours dans la bouche de Tithon, et, comme dit Cicéron, la fable ne prouve rien. Notre esprit ne se prête aux illusions dont on prétend le posséder, que selon de certaines combinaisons; il faut un tact délicat pour en bien saisir les nuances.

L'objet de Cicéron est de nous démontrer que toute saison de la vie est pénible pour quiconque n'a pas en soi le moyen de vivre bien et de vivre heureusement; car à tout âge, nous dit-il, l'humeur et l'inquiétude sont de véritables maux. Mais pour celui qui trouve tous les biens en lui-même, rien de ce que l'ordre de la nature entraîne ne paraît et ne peut

être un mal; et la sagesse doit consister à se résigner à ses lois.

Il lui semble que l'ame douée de quelque énergie doit réagir contre les inconvéniens de la vieillesse, comme le courage lutte contre la maladie. Les privations de la vieillesse ne sont pas ce que l'on suppose; les goûts changent en nous avec les facultés qui nous les inspiraient, et peut-être il est plus doux de ne pas desirer que de jouir. Cicéron trouve à la vieillesse des ressources immenses dans la glorieuse considération que les vertus de toute la vie versent sur ses dernières années; dans les jouissances que lui procure l'exercice constant de la vertu, que l'autorité d'une longue sagesse rend encore plus utile aux autres; dans les plaisirs que donnent l'étude et les lettres; dans ceux que la campagne et ses rustiques travaux doivent chaque jour lui procurer. La mort n'est pas plus près d'un certain calcul d'années que de l'heure qui va suivre l'heure où nous existons; le goût de la vie s'épuise naturellement, quand les autres sont épuisés. Il faut détacher le fruit vert; mais quand le fruit est mûr, il tombe de lui-même; et le dernier acte de notre vie est autant que les autres sans doute l'objet des soins de son auteur.

« Pourquoi, ajoute Caton, ne dirais-je pas ici ce que je pense de la mort? Je suis persuadé que votre père, Scipion, et que le vôtre, Lélius, ces illustres amis que j'avais, vivent encore, et vivent de la vie qui mérite vraiment ce nom; les liens du corps sont le joug de la nécessité. Cette vie est une tâche pesante. Notre ame, d'origine céleste, précipitée de sa haute demeure,

est plongée maintenant dans les fanges de la terre; je crois que les dieux immortels n'ont distribué des ames intelligentes et des corps pétris de matière, qu'afin de donner à la terre des habitans capables de les connaître, d'admirer l'ordre des corps célestes, et d'imiter un ordre si parfait par la règle de leur conduite.

« S'il était faux que nos ames fussent immortelles, les plus belles et les plus grandes ne tendraient pas à l'immortalité. Si la mort du sage est paisible, si la mort de l'insensé est cruelle, n'est-ce pas que l'esprit du premier distingue plus sûrement et de plus loin, qu'il s'avance à de meilleurs destins, et que l'esprit obscurci du second ne distingue et ne discerne rien? Je sortirai de la vie comme on sort d'un hospice, et non de sa maison; la nature nous a mis ici bas pour demeurer un temps, et non pour habiter toujours; et, si j'erre en croyant à l'immortalité de l'ame, je chéris mon erreur; elle me rend heureux, et je ne veux point qu'on me l'arrache. »

Le dialogue entier est écrit avec cette aimable douceur qui caractérisa toujours la philosophie de Cicéron. Ses simples raisonnemens frappent par leur justesse, avant même que d'être prouvés, et l'art qui les assemble leur prête autant d'attrait que de solidité et de force. Cicéron instruit et console la vieillesse; il lui étale ses richesses, il relève sa dignité; il prouve que sans l'assistance, sans la présence des vieillards, aucune société ne pourrait se maintenir, et cette idée, aussi grande que vraie, sourit au respect filial.

Cicéron revient plusieurs fois sur les jouissances

que l'étude peut procurer à la vieillesse. L'exercice nourrit l'esprit, et l'ame est comme une lampe, dans laquelle il faut verser de l'huile. Mais c'est pour les plaisirs que donne l'agriculture que Cicéron a réservé les graces de son coloris; il est poète, dans ce chapitre, par l'intérêt et la vivacité des images qu'il y présente, et son enthousiasme a le mérite extrême de n'exprimer que la vérité.

« Je viens, dit-il, aux charmes de l'agriculture. La vieillesse n'en arrête point la jouissance, et je leur trouve un intime rapport avec la vie qui convient à un sage. C'est avec la terre qu'on agit : jamais elle ne méconnaît la loi qu'on lui impose; jamais elle ne rend sans intérêt ce qu'elle a reçu, et souvent c'est avec usure; non seulement les fruits, mais la substance, la force, la nature de la terre, me sont une source de plaisirs. Son sein amolli, préparé, reçoit la semence qu'on lui jette, et la recouvre dans ses sillons; elle l'échauffe de sa pression, l'imbibe de ses vapeurs, dilate ses germes, et pousse une herbe verdoyante. D'aplomb sur ses racines fibreuses, le jet s'élance peu à peu; il dresse un tuyau articulé; l'épi nourricier se dégage, sa forme devient régulière, et ses barbes épaisses le défendent des petits oiseaux.

« Que dirai-je des vignes, de leur plantation, de leur culture, de leur accroissement? Je ne puis me rassasier du plaisir qu'elles me causent, et ma vieillesse y trouve son repos et sa douceur. Le plus petit pepin de raisin, le moindre grain de figue, de plus légères semences encore, procréent d'énormes souches et des

rameaux épais. Marcottes, plants, boutures, racines, provins, ne suffisent-ils pas à l'admiration de quiconque veut jouir? La vigne, faible de sa nature, rampe sur la terre, si elle ne trouve aucun appui; mais comme elle se relève! comme ses vrilles, au lieu de mains, s'attachent de toutes parts! comme elle embrasse le soutien qu'elle a rencontré! Ses jets, vagabonds et prolongés, appellent bientôt l'habileté et le fer du cultivateur; sans leur secours, la sève, disséminée, ne substanterait plus qu'un informe buisson.

« Le doux printemps pénètre-t-il les rameaux qu'on a épargnés, le bourgeon, comme une précieuse perle, s'échappe aux articulations des sarmens, et peu à peu se montre la grappe; les sucs de la terre, les feux du soleil, en font bientôt grossir les grains : très-acerbe d'abord, leur goût, en mûrissant, prend une saveur plus douce. Les raisins, revêtus de pampres, conservent le degré de molle chaleur qui leur convient, et se trouvent à l'abri d'une chaleur desséchante. Quoi de plus excellent que ces fruits! quoi de plus agréable à l'œil! Ce n'est pourtant pas leur utilité, je le répète, c'est leur culture, c'est leur nature même, qui m'enchantent; l'ordre des échalas, l'entrelacement des branches, les nœuds qui les retiennent, la propagation des plants, la taille, l'arrangement du feuillage, il n'est rien de plus séduisant.

« Parlerons-nous des arrosemens, des rigoles, des tranches, des façons que demande la terre? Parlerons-nous de l'utilité des engrais? Mais ce n'est pas seulement aux moissons, aux prairies, aux vignobles,

aux arbustes, que les détails champêtres doivent l'attrait qui les accompagne, c'est encore aux jardins; c'est aux vergers, c'est au soin des troupeaux, à la conservation des abeilles, à l'immense variété des fleurs. La campagne offre à la vieillesse, bien plus qu'aucun autre séjour, la jouissance d'une chaleur vivifiante, soit aux rayons d'un beau soleil, soit auprès d'un large foyer; et des ombrages délicieux, des eaux limpides et courantes, lui fournissent aussi tour à tour la plus salutaire fraîcheur. »

Le dialogue de l'Amitié met en scène Lélius, ami du deuxième Africain, le même qui, dans le dialogue de la Vieillesse, interroge Caton l'Ancien. Cicéron le charge ici d'un rôle d'un tout autre genre. Scipion n'existe plus; et Lélius, en parlant de ses vertus, traite le sujet de l'Amitié avec Fannius et Scévola, ses gendres.

Le traité de l'Amitié est la confidence d'un bon cœur. Ce petit livre est un trésor dont on voudrait tout retenir. Les vérités dont il est plein s'amalgament avec notre ame, et y répondent comme la voix d'un ami.

Cicéron ne donne à l'amitié d'autre définition que celle-ci : « Aimer n'est autre chose que de chérir celui qu'on aime, sans besoin et sans intérêt.

« Ceux qui placent le souverain bien dans la vertu, dit Lélius, pensent sûrement avec grandeur, mais la vertu elle-même produit et renferme l'amitié, et l'amitié ne peut subsister sans elle.

« Il n'est point de vie vivante, comme disait Ennius,

qui ne se repose sur la bienveillance mutuelle de l'amitié. Quoi de plus doux que d'avoir un être à qui l'on ose tout dire, comme à soi-même? Quels fruits goûter dans la prospérité, sans un être qui s'en réjouisse comme nous-mêmes? Comment soutenir l'adversité sans celui qui, plus que nous-mêmes, est accablé de nos malheurs? Les biens que l'on desire ont chacun leur usage, mais l'amitié en contient un grand nombre; on la trouve par-tout, et sa présence n'importune jamais : qui regarde son ami voit une image de soi-même; l'amitié rapproche les absens, enrichit les indigens, et, ce qui est plus fort, fait revivre les morts dans le respect, le souvenir et les regrets de leurs amis. Otez de la nature le lien sympathique de la bienveillance, plus de familles, plus de villes; les champs mêmes ne se cultiveront plus.

« Lorsque je réfléchis sur le principe de l'amitié, dit ailleurs Lélius, j'examine si elle ne doit son origine qu'à la faiblesse et au besoin; non, sans doute, et elle a une cause plus belle, plus noble et plus naturelle : l'amour, dont est venu le nom de l'amitié, est le principe de la bienveillance. Le sentiment se fortifie sans doute par des services reçus, par des témoignages de zèle, par l'habitude et par l'intimité. Tous les accessoires joints à la première impression mettent le comble à la bienveillance; ceux qui pensent qu'elle doit sa naissance à notre faiblesse et au desir de trouver dans un ami les ressources qui nous manqent, lui donnent une origine basse, et peu libérale. S'il en était ainsi, plus un homme se rendrait témoignage de sa

faiblesse, et plus il serait propre à l'amitié; ce qui n'est pas vrai : au contraire, ceux qui sentent le mieux leur force, ceux qui, par leur sagesse et leur vertu, sont parvenus à n'avoir besoin de personne, et à trouver en eux-mêmes toutes leurs ressources, excellent dans l'art de contracter des amitiés, et dans celui de les entretenir.

« Quel besoin en effet, ajoute Lélius, quel besoin avait de moi Scipion l'Africain? Aucun, sans doute, et je pouvais me passer de lui; mais je l'aimai, parce que j'admirais sa vertu; il m'aima, parce qu'il présuma bien de mon caractère. L'habitude serra nos nœuds, nous y avons trouvé tous deux de grands avantages; mais ce ne fut certainement pas l'espérance de les obtenir qui produisit notre attachement.

« La bienfaisance, la générosité, ne s'exercent pas à charge de retour. Faire du bien n'est pas prêter à usure, c'est suivre le mouvement de la nature; nous aimons, de même, sans espérance et sans calcul d'utilité, et nous trouvons le prix de l'amitié dans le sentiment de l'amitié même.

« Ceux qui, n'ayant que des sens comme les bêtes, rapportent tout à la volupté, pensent d'une façon différente : je n'en suis pas surpris; des hommes qui rampent dans le bourbier ne sauraient concevoir rien de grand et rien de divin : oublions-les ici. L'amitié, la bienveillance mutuelle, sont des sentimens que la nature fait naître au signal de la probité. On veut jouir du commerce étroit de celui qui s'est fait chérir, afin d'en être également chéri, et pour servir plutôt

que pour exiger; et si l'amitié devient utile, son origine sera plus noble et sur-tout plus vraie que le besoin : que l'intérêt en soit le nœud, elle se rompra quand il changera, mais la nature est invariable, et les vraies amitiés ne finissent jamais. »

Cicéron, connaissant, par son expérience, l'influence malheureuse des divisions politiques sur l'amitié, défend au moins qu'après une rupture on perde tout souvenir des sentimens passés; il veut que l'on découse, et qu'on ne déchire pas; mais, hors des cas, qui doivent être si rares, il demande aux amis un commerce doux et facile, et il consent que le devoir cède, s'il faut, en quelque chose aux besoins d'un ami, au soin de son existence et à celui de son honneur.

« Etre digne d'amitié, dit-il, c'est avoir en soi-même tout ce qui la mérite. La nature nous a donné l'amitié pour aider nos vertus, mais il faut, on ne saurait trop le dire, aimer après avoir jugé, et ne plus juger quand on aime. »

Cicéron sent par-tout ce besoin de société qui domine notre nature. « Timon le Misantrope éprouvait malgré lui le besoin de répandre et d'épancher sa haine; et le célèbre Archytas eût dédaigné ses découvertes, sans le plaisir de les communiquer. S'il pouvait arriver jamais qu'un dieu nous séquestrât du commerce des hommes, et nous plaçât dans un désert, où privés entièrement de la vue de tout humain, nous trouverions d'ailleurs toute espèce de jouissance, quelle est l'ame de fer qui le supporterait? La solitude répugne à la nature, et la nature s'attache au moindre appui. »

Le traité de l'Amitié qui reste d'Aristote, le traité de l'Amitié que nous devons à Cicéron, portent tous deux sur les mêmes bases, et c'est encore de même, que sur le même sujet on devrait écrire aujourd'hui. Le sentiment, aussi uniforme que sûr, ne permet aucun de ces écarts que l'imagination et le raisonnement comportent. Cicéron savait que la vertu était le plus puissant attrait, et le lien le plus sûr de l'amitié. « Rien, disait le sage Lélius, rien de plus aimable que la vertu; rien qui attire les cœurs avec plus de force; elle nous fait aimer ceux même que nous ne connaissons point. » Mais, en posant le principe que l'amitié ne peut exister qu'entre des êtres qui soient bons, Cicéron comprend les gens de bien, et non purement les sages, les philosophes. « Arrêtons-nous, dit-il, à ce qui est réel, ne cherchons point un être imaginaire, et mesurons la vertu, non sur une règle fastueuse, mais sur celle des mœurs et celle du langage. »

C'est cette sagesse du cœur qui respire dans tout ce morceau. Cicéron l'a dédié à son plus cher ami, et une main amie pourra toujours l'offrir.

CHAPITRE III.

De l'Eloquence, depuis le premier siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'époque de l'ère chrétienne.

Nous avons dit que, dans ce siècle fameux, les Romains avaient tous été des philosophes, ou plutôt qu'appliqués à la philosophie des Grecs, ils en étudiaient, et s'en appropriaient les dogmes; il est également vrai qu'ils furent tous orateurs.

A Rome, le talent ou le moyen de la parole, comme dans toutes les républiques, avait de tout temps exercé un prodigieux ascendant; au commencement néanmoins, et quand l'état pouvait encore se comparer à une famille qui délibère d'elle-même, et de ce qui la touche, le talent semblait inutile, et le conseil surtout avait du prix.

Lorsque les délibérations furent enfin devenues moins simples; lorsque la multiplicité des intérêts, lorsque l'éloignement des objets à régler, eurent rendu les décisions plus difficiles et plus douteuses, il fallut accorder beaucoup au développement de certaines opinions, et la méthode acquit une valeur extrême pour ceux qui surent en faire usage.

La Grèce encore, sur cet objet, fournit à Rome des professeurs; quelques-uns vinrent s'y fixer, mais d'autres eurent la gloire de recevoir en Grèce, dans leurs propres écoles, les disciples les plus illustres.

On cite, plus que tout autre, Apollonius Molo, de Rhodes. César même alla l'écouter; Cicéron le suivit long temps, et, quoique déjà célèbre à Rome, par son beau plaidoyer en faveur de Roscius, il profita de ses leçons. Un jour qu'il avait harangué en langue grecque, devant son maître, celui-ci s'écria : « Cicéron, je vous admire, mais je déplore le malheur de la Grèce; car les seuls avantages qui nous étaient restés, l'érudition et l'éloquence vont, par vous, passer aux Romains. »

Cicéron, pendant ses voyages, étudia sous d'autres rhéteurs. Xénocle d'Adromète, Dyonisius de Magnésie, Ménippe le Carien, étaient alors en jouissance de la plus grande réputation. Nous trouvons un rhéteur fameux jusque dans la cour d'Arménie. Amphicrate d'Athènes, passa en ce pays, près de l'épouse du roi Tigrane; et la fille de Mithridate, héritière du noble goût de son père pour le savoir, fit élever, après sa mort, un magnifique monument au savant qu'elle avait honoré dans sa vie.

Nous avons trouvé en Egypte un sophiste appelé Théodote, au nombre des barbares conseillers du jeune roi qui fit assassiner Pompée. Le cruel avait dit qu'un mort ne mordait point; il fut pourtant puni de son forfait, et après la mort de César, Brutus le fit périr dans une ville d'Asie.

Le premier qui ouvrit à Rome un cours de rhétorique latine, fut un Grec de Marseille, appelé Plotius Gallus. Cicéron regrettait de ne l'avoir pas entendu. Il avait laissé un traité sur le geste de l'orateur. Les rhé-

teurs, après lui, pullullèrent dans Rome. Le rhéteur Empysus ne quittait point Brutus, et demeurait dans sa maison. Il composa un livre intitulé *Brutus*, à l'occasion de la mort de César. Le rhéteur Aristocrate, ami particulier d'Antoine, le suivit après la bataille d'Actium, et partagea la retraite à laquelle il se condamna, seul avec Lucilius, qu'Antoine avait généreusement sauvé à la bataille de Philippes. Artémidore, de Gnide, sans cesse fréquenté par la jeunesse de Rome, devina le complot formé contre César, et il n'épargna, le jour des ides, aucun effort pour l'avertir. Ces exemples nous prouvent assez jusqu'à quel point le grand art de la parole était précieux aux Romains, et quelle était la considération de ceux qui faisaient profession de l'enseigner.

Cicéron, qui fournit des modèles si beaux, si variés, si nombreux, de tous les genres d'éloquence, est aussi le premier qui en ait publié les règles écrites en latin. Le Traité de l'Orateur, l'un de ses plus célèbres ouvrages, fut dédié à Brutus, et composé, à sa prière, après la bataille de Pharsale.

On retrouve dans ce traité la raison, la clarté, l'élégance, qui par-tout distinguent les écrits de Cicéron. Un si grand orateur parle de l'éloquence, comme Annibal eût parlé de la guerre. Il cite souvent ses discours pour exemple, et le suffrage de la vérité conserve à cette heureuse confiance une sorte de modestie. On se forme de l'éloquence une bien fausse idée sans doute, quand on en fait l'application aux compositions académiques. L'éloquence naît du sujet qu'elle embrasse et des sen-

timens qu'il excite. Cicéron attribue une partie de ses succès au feu qui l'embrasait lui-même, pendant qu'il s'efforçait d'échauffer les esprits. Identifié aux causes qu'il avait entreprises, c'étaient ses propres affections qu'il travaillait à infuser ; et l'éloquence du plus grand orateur ne se fait sentir que par l'impression, aussi profonde qu'inattendue, dont elle nous frappe et nous émeut.

Cicéron, dans son Orateur, se propose de peindre d'idée la perfection oratoire. C'est le beau idéal qui l'inspire, c'est le beau idéal qu'il prétend exprimer.

Démosthènes, que Cicéron place le premier parmi les orateurs, donnait à l'action le premier, le second et encore le troisième rang entre les qualités d'un orateur parfait. Cicéron insiste comme lui sur l'importance de la voix et du geste, sur l'étude qui doit les former. Il fait connaître dans ses lettres quels soins il accordait à l'exercice de la voix ; et les acteurs célèbres de son temps, Roscius son ami, et le fameux Esopus, lui donnèrent d'utiles leçons.

Cicéron indique seulement l'étude de la rhétorique et de ses diverses parties ; il n'entrait point dans son sujet d'en expliquer les règles positives. Il veut que l'orateur connaisse à fond les choses avant que de les exprimer ; il ne veut le voir étranger à aucune belle connaissance, et il exige qu'il en possède au moins les principes généraux. Il l'avertit de garder un juste accord dans ses discours, et même d'assujettir son style aux bienséances que le sujet prescrit. Il définit les genres, il les décrit avec cette fécondité de talent

qui n'appartenait qu'à lui seul. Il engage l'orateur à varier ses tons, et l'avertit qu'en affectant le sublime, il pourrait à la fin oublier la raison.

« Le goût, observe-t-il, le bon goût naturel, qui ne s'aurait s'appprendre, mais que l'on peut perfectionner, constitue toujours un des élémens du talent ; tous les préceptes seront nuls, si leur application n'est déterminée par le goût. »

Le choix des expressions, leur consonnance, leur chûte, le nombre enfin des périodes, sont l'objet des leçons détaillées de l'orateur. Tous les hommes naturellement sont sensibles à l'harmonie.

Le nombre, artificiellement combiné, fut perfectionné assez tard par les Grecs. Les anciens Romains n'en atteignirent le charme que par une sorte d'entraînement : le nombre du vers, plus facilement, plus numériquement mesuré, a précédé par-tout le nombre prosaïque. L'oreille les détermine successivement tous deux ; l'oreille juge toujours sans le secours des règles : il faut lui plaire, afin de la captiver, et cette observation nous explique aisément comment des nations complètement illettrées composent et chantent des vers.

Les savans ouvrages d'Aristote ne donnèrent pas un second Démosthènes à la Grèce. Rome, après Cicéron, ne compta point d'orateurs qu'on pût comparer avec lui ; l'enseignement de l'art oratoire était, de son temps, encore nouveau à Rome ; il l'atteste dans l'Orateur, et cependant lui-même et ses contemporains se distinguèrent par l'éloquence.

Le barreau, plus que la tribune, ouvrait, à cette

époque, une carrière au talent : il n'était presque point de cause qui ne tînt à des intérêts politiques; et la considération, qui était le prix des succès, s'augmentait des tributs que la reconnaissance particulière payait aux habiles défenseurs. Les difficultés inséparables de l'application quotidienne des lois avaient, depuis longtemps, formé aussi dans Rome des jurisconsultes profonds, qui consultaient sur tous les cas douteux. Scœvola, l'un des plus célèbres, servit de maître à Cicéron. Aquilius Gallus, Alfenus Varus, Sulpitius, Ofilius, Trebatius Testa, Cascellius, Capito, acquirent alors une réputation distinguée; mais celle des orateurs dut l'éclipser toujours.

Hortensius, l'ancien de Cicéron, quelque temps son rival, et toujours son ami, paraît comme le doyen de cette troupe habile. Cicéron, dans son Orateur, l'accuse de manquer de force et de véhémence; il reconnaît toutefois que sa déclamation augmentait l'effet de ses discours. Crassus acquit, par le mérite des siens, une influence prodigieuse dans Rome. Sertorius fut d'abord distingué au barreau. Lucullus s'y fit admirer dès le début de sa jeunesse. Un beau discours fit connaître Caton, encore livré à ses études. Pompée, César, Brutus, Antoine même et tant d'autres, prouvèrent que l'usage, ainsi que le besoin, développent tous les talens en ceux que la nature a doués de grandes qualités; mais l'éloquence des hommes célèbres tient toujours de leur caractère. Brutus travailla constamment à resserrer toutes ses pensées, afin de les rendre plus frappantes, et il ne cessa pas de tendre à la plus

pure simplicité. Antoine affecta dans son style quelque chose de la pompe et du luxe asiatiques, si rapprochés de ses mœurs inégales et fastueuses; et Cicéron, supérieur à tous, fut admirable dans tous les genres, et ne s'astreignit à aucun.

Je ne pense pas qu'un homme ait jamais eu plus d'esprit que Cicéron : des sarcasmes piquans donnaient un sel particulier à ses réparties les plus promptes. Sa gaieté naturelle brillait dans toutes les circonstances où il était permis de la manifester; et il se refuse quelque part à convenir avec Aristote, que la mélancolie soit le partage des génies élevés.

On a cité une foule des bons mots de Cicéron. Il accusait Verrès; Hortensius voulait le défendre, et l'on disait que, pour prix de son zèle, il avait reçu d'avance un petit sphinx d'ivoire. Cicéron indiqua ce marché dans le premier de ses discours, et Hortensius lui ayant dit qu'il n'entendait point les énigmes, son adversaire lui répliqua : « Tu possèdes pourtant le sphinx. »

Clodius ayant été envoyé en jugement, après son entreprise nocturne et sacrilége dans la maison de César, le peuple se souleva pour soutenir sa cause. Les juges demandèrent des gardes, et Cicéron leur dit, quand Clodius fut absous, qu'ils avaient pris sans doute une précaution sage pour qu'on n'enlevât point l'argent qu'ils avaient reçu.

Cette causticité, dont je ne puis citer tous les traits, fit des ennemis à Cicéron; mais une ironie fine, supérieurement conduite, assura quelquefois le succès de

ses plaidoyers, et son discours pour Muréna en offre un exemple admirable.

Cicéron, comme je l'ai dit, venait de renverser les projets incendiaires de Catilina et de ses complices; et, revêtu encore de la dignité consulaire, il crut ajouter à sa gloire en remplissant toujours le rôle de défenseur. Le jurisconsulte Sulpitius et le sévère Caton sur-tout avaient souscrit, avec d'autres encore, l'accusation de Muréna, récemment désigné consul; ils voulaient impliquer ses mœurs. Cicéron crut devoir s'attacher à repousser les accusateurs, afin d'anéantir leurs plaintes; et, répondant à Sulpitius d'abord, il se fit un jeu d'opposer les faciles fonctions d'un homme qui consulte les lois et qui les interprète, aux devoirs pénibles d'un guerrier.

Pour réfuter Caton, Cicéron prétendit expliquer devant les juges, que son austérité tenait essentiellement aux principes philosophiques dont il avait fait son étude. Il verse le ridicule sur la secte stoïque, il en charge encore le rigorisme outré. Je citerai ce morceau, afin de faire connaître quel agrément l'orateur sait unir à la raillerie la plus adroite et à l'attaque la plus mordante. Caton, piqué sans doute, répondit d'un ton de mépris : « Nous avons un consul plaisant; » mais Muréna fut acquitté à l'unanimité des voix, et les principes salutaires que pose l'équitable orateur au commencement de son interpellation, mériteront, en tous les temps, une application générale.

« Je viens maintenant à Caton, dit le défenseur consulaire, à Caton qui fait tout l'appui, toute la

force de l'accusation. La gravité, la véhémence d'un accusateur tel que lui, me font redouter le poids de son nom, bien plus que celui des charges qu'il impute; et je commence par demander que la dignité d'un tel accusateur, que les fonctions de tribun, qu'il est appelé à remplir, que l'éclat, que l'importance de sa vie toute entière, ne nuisent point à Muréna. Je demande enfin que les vertus, que les avantages dont Caton est revêtu pour se rendre utile à plusieurs, ne fassent pas la perte d'un seul. Scipion l'Africain avait été deux fois consul; Carthage et Numance, l'effroi de cet empire, avaient été renversées sous ses coups lorsqu'il se présenta pour accuser Cotta. Il avait une belle éloquence, une excessive intégrité, une candeur particulière. Son autorité parmi le peuple ne pouvait se comparer qu'aux éminens services qu'il avait rendus à l'état. Mais la supériorité même de ce formidable accusateur, nos anciens me l'ont souvent dit, fut ce qui servit le mieux Cotta. Les plus sages des hommes destinés à juger ne voulurent pas souffrir qu'en succombant devant eux, l'accusé parût accablé des forces de son adversaire.

« Eh, quoi encore! Sergius Gelba, c'est une tradition publique, ne fut-il pas arraché par le peuple romain aux poursuites de votre aïeul, aux poursuites de cet homme plein de nerf et de vigueur, qui s'acharnait à sa ruine? Toujours, dans cette cité, la puissance considérable de ceux qui venaient accuser, a tenu en garde le peuple, les sages, les juges sur-tout, qui portaient dans l'avenir les regards de la prudence. Il ne

faut pas qu'aucun accusateur soit soutenu, pendant le jugement, d'une puissance et d'une force trop grandes; il ne faut pas qu'il ait trop d'ascendant; il ne faut pas qu'il ait trop de faveur : ces avantages doivent être réservés pour le salut de l'innocence, l'appui de la faiblesse et le secours de l'infortune. Dans le danger des citoyens, et quand il s'agit de leur perte, qu'on repousse ces accessoires! Si quelqu'un prétendait ici que Caton ne fût point descendu jusqu'au rôle d'accusateur, s'il n'eût auparavant approfondi la cause, on établirait une loi révoltante d'iniquité, on aggraverait le péril des malheureux. Mais comment oserait-on soutenir que l'opinion de l'accusateur, sur le prévenu d'accusation, puisse former contre lui le moindre préjugé?

« Caton, l'estime singulière que je professe du fond du cœur pour vos excellentes vertus, fait que je n'ose pas vous blâmer; mais peut-être je puis risquer quelques légères observations qui changeront un peu vos desseins. Vous commettez peu de fautes, disait à un jeune héros le vieillard qui l'avait élevé; mais lorsque vous en faites, je puis bien vous reprendre. Pour moi, je le dis avec une entière vérité, vous ne commettez jamais de fautes, vous ne prêtez à aucun reproche; mais on peut quelquefois vous offrir un conseil : la nature elle-même a façonné votre ame pour tous les sentimens d'honnêteté, de sagesse, de modération, de générosité, de justice, pour toutes les vertus enfin qui font et relèvent le grand homme. Mais vous avez uni à de si belles qualités des principes qui peut-être ont

trop peu de mesure, ont trop peu de douceur, et qui, je le crois, sont plus âpres, plus durs que la vérité ne comporte, et que la nature ne le souffre. Et comme ce discours ne se prononce pas devant une multitude ignorante ou devant une réunion d'hommes peu éclairés, je hasarderai quelques mots sur ces études intéressantes, qui nous sont familières et à vous et à moi, et qui causent tous nos plaisirs.

« Ces qualités qui brillent dans Caton, ces qualités qui nous paraissent en lui si divines, si merveilleuses, sachez, juges, que c'est à lui, à lui-même qu'elles appartiennent; toutes celles, au contraire, qu'on ne cherche point en lui, c'est de son maître qu'il les tient, et ce n'est pas de la nature. Il y eut un homme d'un génie supérieur, c'était Zénon, celui dont les émules, ainsi que les disciples, se sont appelés stoïciens. Et voici les idées principales dont tous ses préceptes dérivent : Le sage ne se laisse point fléchir; jamais il ne pardonne un délit, quel qu'il soit. La miséricorde est folie, et suppose peu de caractère. Il ne convient point à un homme d'être imploré et de s'appaiser. Les sages, fussent-ils difformes, sont les seuls qui soient beaux; fussent-ils à l'aumône, ils sont riches; fussent-ils abaissés à toutes les servitudes, ils sont rois. Nous, qui ne sommes pas des sages, nous sommes des fugitifs, des exilés, des ennemis, des insensés enfin, ou du moins ils le disent. Toutes les fautes sont égales; tout délit est un crime affreux. Celui qui étrangle son coq pour avoir manqué son réveil, est coupable autant que celui qui aura étouffé son père. Le sage n'est

jamais dans le doute; il ne se repent de rien, il ne se trompe en nulle chose, il ne revient sur aucune opinion.

« Caton, cet homme d'un mérite si rare, a retenu cette doctrine des personnages les plus savans; mais il ne se borne pas, comme la plupart d'entre eux, à disputer sur de pareilles maximes, il en fait la règle de sa vie. Les agens du trésor public demandent-ils quelque remise? prenez garde de faire grace, même pour un moment. Des malheureux, dans la misère, viennent-ils pour solliciter? vous serez un scélérat, vous serez un infame, si vous cédez, quoique ce soit au sentiment de la pitié. Quelqu'un avoue qu'il a eu tort; il demande pardon de sa faute? on se rend coupable en pardonnant. Le délit est léger? les délits sont égaux. Vous avez dit un mot? c'est un engagement, c'est une décision. La circonstance vous entraînait; vous n'aviez pas bien réfléchi? le sage ne connaît que l'évidence. Dire qu'il s'est mépris? on lui fait une offense. Et voici en effet comme il a procédé: J'ai dit dans le sénat que je dénoncerais le candidat désigné comme consul. Ne l'avez-vous pas dit en colère? Jamais, réplique-t-il, le sage n'est irrité. C'était la conjoncture qui vous avait poussé? Il est, vous répond-il, indigne d'un honnête homme de proférer le moindre mensonge; il est honteux de changer d'avis: se laisser prier, c'est un crime; se laisser fléchir, c'est lâcheté.

« Nos philosophes à nous, je l'avouerai, Caton; dans mon adolescence, moi aussi me défiant des forces de

mon esprit, j'ai cherché dans le savoir un appui salutaire; mais je vous le déclare, nos philosophes à nous, hommes prudens, hommes modérés, disent, d'après Platon et d'après Aristote, que la faveur a quelquefois de l'ascendant sur le plus sage; que l'homme de bien est capable de pitié; que les délits doivent être distingués, et que les peines aussi doivent être différentes; que l'homme ferme a souvent sujet de pardonner; que le sage même est souvent dans le doute, et qu'il ignore beaucoup de choses; qu'il s'emporte par intervalles, qu'il se laisse prier, qu'il se laisse toucher; qu'il revient sur ce qu'il a dit, quand il a eu tort de le dire; qu'il relâche quelquefois de son premier sentiment, et que toutes les vertus ont besoin d'un tempérament convenable, et qui les éloigne des excès.

« Si le hasard, Caton, vous avait dirigé vers des maîtres si raisonnables, vous ne seriez au fond ni meilleur, ni plus courageux, ni plus vertueux, ni plus juste; vous ne sauriez l'être davantage, mais vous seriez un peu plus disposé à la douceur que vous ne l'êtes; vous ne viendriez pas, sans nulle inimitié, sans nul ressentiment, accuser l'homme le plus modeste et le plus remarquable pourtant par sa dignité propre et par ses hautes vertus. Vous penseriez que, placé par la fortune, en même temps que Muréna, à la garde de la république, la patrie même vous unissait à lui par des nœuds qu'il fallait respecter et chérir. Les paroles dures dites en plein sénat, ou vous ne les auriez point dites, ou vous en eussiez ajourné l'effet,

ou vous les auriez expliquées dans un sens beaucoup moins sévère.

« Croyez pourtant, autant que j'en puis juger, croyez que cette ame impétueuse, que ce génie qu'embrase, en ce moment, une activité dévorante, que cette imagination brûlante de force et de vie, remplie si récemment de préceptes et d'études ; croyez que l'expérience doit un jour les calmer, un jour vous serez plus traitable, et l'âge enfin vous rendra indulgent. Vos précepteurs, vos maîtres de vertu ont, ce me semble, reculé les bornes du devoir un peu plus loin que ne voulait la nature. Il est bon que nos idées visent toujours au plus haut, mais il faut nous arrêter où la saine raison nous le commande. Vous ne pardonnerez rien ? Ne pardonnez pas tout, sachez pardonner quelque chose. Vous n'accorderez rien jamais à la faveur ? ne cédez point à la faveur ; mais quand le devoir, quand l'équité vous obligeront d'y résister, ne soyez pas insensible à la pitié. Certainement on ne doit pas briser toutes les lois, mais l'humanité a des droits qu'il est louable de reconnaître. Sachez tenir à votre avis sans doute, mais dans le cas où quelque autre opinion ne lui sera pas préférable.

« Ce fut ainsi que se montra Scipion, lui qui ne se repentit jamais de faire ce qu'aujourd'hui vous faites ; c'est-à-dire d'avoir chez lui, dans sa maison, un homme tout plein de science, un homme presque divin ; un homme dont les discours, dont les constantes maximes, quoique semblables aux maximes et aux discours qui vous enchantent, ne le rendirent pas

plus farouche, mais au contraire, je l'ai su des anciens, le rendirent infiniment doux. Qui fut jamais plus facile que Lélius? qui, plus aimable après des études pareilles? qui plus imposant? qui plus sage? Je puis encore citer Philippe, je pourrais citer Gallus; mais c'est dans votre famille même que je prétends vous ramener. Qui pensez-vous avoir été plus que Caton, plus que votre aïeul, respecté, compatissant, indulgent, modéré, accessible, en un mot, à tous les mouvemens que l'humanité nous inspire? Quand vous avez parlé si bien de ses admirables qualités, vous avez dit que vous aviez, dans la ligne de vos ancêtres, un beau modèle à imiter. La nature sans doute a dû vous départir bien plus qu'à aucun d'entre nous, ces ressemblances de caractère qui peuvent rapprocher de ce modèle sublime, celui que le sang unit à lui; et si vous répandiez sur vos vertus rigides un peu de sa complaisance, un peu de sa bonté, elles ne seraient pas plus parfaites, mais elles auraient plus de charmes et de prix. »

Prétendre faire un éloge détaillé des harangues de Cicéron, ce serait presque s'imposer l'obligation de les transcrire. Une clarté, une logique parfaites, font l'ame de ces excellens discours; simple comme la nature, dont les productions sont toutes chargées de fruits, Cicéron est riche comme elle, il n'épargne et ne prodigue rien.

Toujours assidu au barreau, il s'y livra plus entièrement après son glorieux consulat. Lui-même il le déclare en différentes lettres; il se peint, dans son

Orateur, à la défense du propre fils de Sylla, accusé faussement dans la conjuration de Catilina; on aime à contempler un magistrat plein de zèle, qui ne se contente point de reconnaître l'innocence, mais qui lui donne encore pour sauvegarde et ses propres services et ses nobles efforts.

Quand César fut devenu le maître, Cicéron le trouva entouré par les hommes qu'il avait autrefois défendus; il usa de leur attachement pour le salut de ses autres amis, et ses talens furent encore le patrimoine des malheureux.

Cicéron défendit le comédien Roscius, son ami et son maître, dans une cause où on l'accusait d'avoir manqué aux engagemens qu'il avait pris avec un associé; il défendit le poète Archias, à qui l'on refusait le droit de cité, qu'il avait jadis obtenu, et il le fit, avec autant de chaleur et avec autant d'intérêt, qu'il en avait jamais montré pour les personnages consulaires. Quiconque voudrait se former au bel art des défenses, devrait étudier Cicéron, et ses admirables discours; mais il n'est pas précisément de notre sujet d'en rechercher l'ingénieux artifice; nous ne pouvons que remarquer la simplicité de ses dispositions, les nuances de son coloris, l'heureux effet de l'ensemble, et nous rencontrons du plaisir où d'autres peuvent trouver d'excellentes leçons.

Cicéron s'attache à la preuve, il la rend claire, incontestable; mais on dirait qu'il ne s'y arrête pas. Bien souvent, en l'établissant, il semble croire qu'elle est admise, et il paraît seulement profiter de l'occasion

pour développer une vérité, et s'entretenir avec ses juges.

Dans le discours pour Muréna, il suppose, nous l'avons vu, qu'en présence des personnages si éclairés qui l'environnent, on peut se livrer à l'examen des systèmes de philosophie qui leur sont familiers à tous. Dans le discours pour Archias, il cède à son attrait pour les lettres et la poésie; il occupe son auditoire de réflexions agréables, dont l'objet a de quoi lui plaire; et la mort récente de Roscius lui permet même d'amener l'éloge de cet acteur si justement fameux.

Ce discours seul serait un monument du goût généralement répandu en ce temps pour toutes les belles connaissances.

Archias, grec, né à Antioche, s'y était d'abord distingué, et, jeune encore, il avait parcouru les villes grecques de l'Asie et de la Grèce elle-même, où l'enthousiasme l'avait accueilli. Les villes grecques d'Italie lui avaient donné le droit de cité; à Rome, la famille des Lucullus l'avait reçu; il avait vécu dans leur maison, et Marius avait été sensible à la gloire de se voir célébrer dans ses vers.

« Vous demanderez, dit-il à l'accusateur Gratius, vous demanderez pourquoi cet homme a si fort le don de nous plaire? C'est qu'il fournit à notre esprit un délassement indispensable, après les clameurs de la place, et qu'il repose nos oreilles fatiguées par les cris de la multitude. Croyez-vous donc que nous pourrions suffire à parler tous les jours, et sur tant de sujets, si nous ne cultivions pas notre esprit par l'étude; ou

pensez-vous que notre esprit supporterait une si forte application, si cette même étude ne le détendait enfin? Je m'y suis livré, je l'avoue; c'est à ceux qui n'ont retiré pour l'avantage commun aucun profit de leurs travaux littéraires, c'est à ceux qui ne peuvent en produire aucun fruit, à rougir du temps qu'ils y ont consacré. Mais moi qui, dans toute ma vie, n'ai manqué à secourir personne, pourquoi en aurais-je quelque honte? Mon repos, mon plaisir, mon sommeil, ne m'ont jamais retardé un instant. Mes talens, quels qu'ils soient, n'ont, dans leurs infortunes, jamais manqué à mes amis, et parussent-ils d'une faible valeur, je n'en sais pas moins à quelle source on puise les plus grandes leçons.

« Et, en effet, si par les préceptes des sages, si par l'étude suivie des ouvrages écrits, je ne m'étais persuadé, dès mon adolescence, que rien dans cette vie n'est vraiment à desirer, sinon la gloire, sinon l'honneur; si je n'eusse reconnu que, pour les acquérir, les tourmens, les dangers de l'exil et de la mort devaient se calculer à peine, jamais sûrement, pour défendre l'état, je ne me serais exposé à tant de démêlés, à tant d'attaques fatigantes de la part de ces hommes que le vice a flétris. Mais les livres sont pleins d'exemples décisifs. La voix de tous les sages, l'antiquité entière, tout s'accorde sur ce sujet, et de si belles instructions resteraient dans l'obscurité, si l'étude n'y portait les clartés de son flambeau. Que d'images offertes à notre admiration, à notre imitation, dans les tableaux que les écrivains de la Grèce et de l'Italie

nous ont laissés des plus grands hommes! Je me les suis mises devant les yeux, en me livrant au soin de la république, et la pensée de ces personnages et de leur mérite excellent a exercé la plus forte influence sur mon esprit et sur mon cœur.

« Eh quoi! dira-t-on, ces héros dont les lettres ont signalé les actions et les vertus, est-ce par les connaissances dont vous faites l'éloge qu'ils s'étaient eux-mêmes formés? Il serait difficile de l'affirmer pour tous, mais je puis attester ce que je vais répondre; il s'est trouvé des hommes dont l'ame, par sa force et ses dispositions, s'est élevée sans le secours de la science et de la doctrine. Un naturel presque divin les a d'eux-mêmes rendus et modérés et sages, et je ne crains pas d'ajouter que, dans la carrière de la vertu, dans la poursuite de la gloire, la nature sans l'étude l'emportera toujours sur l'étude sans la nature; mais je ne laisse pas de soutenir que, si l'on joint au plus beau naturel, aux plus éminentes facultés, cette rectitude, cet aplomb que l'étude prête aux idées, on verra tout à coup éclore, je ne puis dire quel phénomène éblouissant et singulier!

« Mais quand on ne s'arrêterait pas à de si importans résultats, et qu'on ne chercherait en de pareilles études que le charme qui leur est propre, vous ne regarderiez pas moins cette récréation de l'esprit comme la plus douce et comme la plus honnête. Tous les plaisirs n'appartiennent pas à tous les temps, à tous les âges; et les lettres nourrissent la tendre adolescence, elles flattent la vieillesse, elles sont une parure

dans la prospérité, un réfuge, une consolation dans les événemens contraires. Elles enchantent notre demeure, elles ne nous gênent point au dehors; compagnes de nos veilles, elles voyagent avec nous, elles nous suivent dans la campagne, et quand nous-mêmes nous ne serions pas dignes d'en avoir senti la douceur, nous ne pourrions nous empêcher d'en reconnaître les bienfaits dans les ineffables jouissances que d'autres en retirent chaque jour. »

La harangue de Cicéron pour le recouvrement de sa maison est dans un genre bien opposé; c'est sa propre cause qu'il plaide, et contre un ennemi acharné. Le sujet de cette grande cause est tout à fait étranger à nos mœurs. Le tribun Clodius, pendant le temps de son exil, avait abattu sa maison, et en avait consacré l'emplacement à la liberté elle-même, afin qu'en aucun cas elle ne fût vendue. L'orateur à son retour contraint de revendiquer cette portion de son patrimoine, se présenta devant les pontifes, et il n'aurait pu réussir sans démontrer la nullité d'une si odieuse consécration.

On sent, dans toutes les parties du discours, que Cicéron, en le prononçant, était plein de haine et de colère.

« Vous devez décider aujourd'hui, s'écrie-t-il, si désormais au lieu de priver les magistrats insensés et corrompus du secours des plus méchans et des plus scélérats des citoyens, vous les armerez de la religion des dieux immortels; car si cet infâme incendiaire, si ce boute-feu de la république peut appuyer sur la religion ce tribunat pernicieux et funeste que la justice humaine réprouve, il nous faudra cherch r d'autres

sacrifices, d'autres prêtres des dieux immortels, d'autres interprètes religieux. »

Le discours est fort long. La discussion était fort importante; il fallait recourir aux exemples, flétrir l'auteur de la consécration, rattacher tous les intérêts à une seule cause, enfin interpeller tous les dieux de sa patrie. Cicéron s'en acquitte avec bien de l'avantage; mais la passion, en cette affaire, pouvait remplacer le talent.

Cicéron prend une attitude bien différente, à tous égards, dans son discours pour Ligarius. Il parle à César en personne, et il lui demande une grace autrement qu'il n'eût réclamé un acte de simple justice. Il n'est point de moyens nobles, mais adroits, qu'il n'emploie afin de le toucher; il s'accuse lui-même, afin de relever la générosité de César. « Si dans votre éclatante fortune, dit-il, vous n'aviez autant de douceur que vous en avez par vous-même, oui, par vous-même, et je m'entends, une affreuse consternation aurait suivi votre victoire. Combien qui, parmi les vainqueurs, souhaitaient que vous fussiez cruel, puisque, dans le nombre des vaincus, il s'en trouve qui le desirent! Mais celui qui voudrait, César, exciter vos ressentimens, bannira plutôt de son cœur toute apparence d'humanité, qu'il ne pourra vous arracher celle qui triomphe dans le vôtre. Pour moi, César, ajoute-t-il, les insignes bienfaits que j'ai reçus de vous ne me paraîtraient pas si grands si je ne me regardais que comme un criminel conservé par votre indulgence; quel service auriez-vous rendu à cet état, si

vous n'aviez voulu laisser leurs dignités qu'à de véritables criminels ? Vous avez regardé cette querelle, César, plutôt, au commencement, comme une dissension que comme une guerre d'inimitié. Les uns les autres souhaitaient le salut de la république, mais leurs systèmes ou leurs projets les avaient écartés un peu du but commun d'utilité ; et si le mérite des chefs pouvait paraître presque égal, peut-être ceux qui les suivaient avaient entre eux moins de rapports. La cause, en ce temps, était douteuse ; il y avait, et dans l'un et dans l'autre parti, des choses qui pouvaient séduire. Aujourd'hui la cause est jugée ; la meilleure sans doute est celle que les dieux ont favorisée ; et, depuis qu'on connait toute votre clémence, qui n'applaudirait une victoire où l'on n'a vu périr personne, sinon les armes à la main ? »

C'est ainsi que l'éloquence s'ennoblissait alors, et par les grandes circonstances qui en réclamaient l'emploi, et par les dignités imposantes de ceux qui en dispensaient les trésors. César lui-même, ainsi que nous l'avons dit, avait porté la parole autrefois dans les causes des citoyens ; et Cicéron le lui rappelle avec une extrême confiance, car il est beau de s'être distingué dans toutes les carrières que l'on a parcourues.

Cicéron a porté les talens naturels aussi loin qu'il appartenait à aucun mortel de le faire. Il y avait joint tout ce que l'étude pouvait encore y ajouter : un rang élevé dans l'état en favorisa l'importance, et des momens orageux et terribles en multiplièrent les applications.

J'ai parlé de ses discours sublimes devant le sénat et devant le peuple, à l'occasion de la conjuration de Catilina. La sagacité de Cicéron lui fit appuyer, en ce moment, toute la force de ses harangues sur un petit nombre d'idées toujours positives, toujours claires. Ses discours politiques furent, à toutes les époques, autant de véritables actions; on y retrouve la vigueur et l'intérêt actuel d'une véritable plaidoierie. Son beau discours pour la loi Manilia est le panégyrique de Pompée. Ses impérieuses Catilinaires sont une suite d'accusations, et son discours au sujet de Marcellus est un hymne d'inspiration à cette admirable clémence qui assurait le repos de la patrie.

Les hommes toutefois ne furent pas seuls alors en possession de l'éloquence; les femmes aussi furent contraintes de recourir à l'éclat de ses moyens. Les proscriptions encore ne menaçaient par leurs vies; mais le second triumvirat accabla leurs propriétés : mille quatre cents dames romaines furent chargées de taxes énormes. Elles réunirent toutes leurs réclamations, et l'on vit Hortensia, fille de l'orateur Hortensius, porter la parole pour elles en présence des triumvirs. Julie, mère d'Antoine; Octavie, sœur d'Auguste, avaient accordé leur appui à de telles solliciteuses. L'audacieuse Fulvie, la veuve de Clodius et l'épouse d'Antoine, fit indignement écarter celles qui voulurent implorer le sien. Plus fières après un tel outrage, elles descendirent dans la place. Le peuple s'émut pour leur cause, les triumvirs furent contraints d'écouter, et leur demande fut accueillie.

CHAPITRE IV.

De la Littérature en général, depuis le premier siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'époque de l'ère chrétienne. Lettres. Ouvrages divers.

Les femmes, dans un siècle où les belles connaissances étaient par-tout si répandues, ne pouvaient y être étrangères. Rome compta, à cette époque, des courtisanes distinguées; et ce fut avec les hommes les plus remarquables de l'état que leurs relations s'établirent. Nicopolis discerna de bonne heure les talens du fameux Sylla; elle le fit son héritier, et ce fut le commencement de sa fortune. La courtisane Flore, dont le portrait fut placé, comme un de ses plus beaux ornemens, dans le temple de Castor et Pollux, que Métellus rétablissait, fut une amie du grand Pompée, et ne cessa pas de lui être fidelle. Précia servit Lucullus par le moyen de ses nombreuses liaisons, et par les ressources infinies que lui procuraient son esprit et ses graces. Cithéris elle-même, qui suivait en tous lieux le trop voluptueux Antoine, Cithéris n'est pas moins célèbre par ses agréables talens que par sa rare beauté. Cinthie, constant objet des poésies de Properce, encouragea, par son suffrage, les immortels talens dont l'hommage lui fut offert. Horace a célébré Glycère; Catulle a consacré des vers à l'oiseau même de sa Lesbie. La Délie, la Némésis, la Néera de

Tibulle, la Lycoris de Gallus, la Corynne d'Ovide, ont senti le charme des vers; et les ornemens de l'esprit n'ont peut-être jamais obtenu un succès plus universel.

L'énergie des dames romaines avait exalté de tout temps le patriotisme, le courage et les vertus austères des Romains. Elles saisirent avec ardeur le nouvel avantage qui leur était offert; et ce siècle vit les Romaines cultiver, ainsi que les hommes, toutes les branches d'instruction. Nous citerons Tullie, fille de Cicéron; Céréiia, amie de ce grand homme; Térentia, sa femme, qui lui donna souvent des conseils pleins de vigueur; Cornélie, femme de Pompée, qui, au rapport des historiens, fut une personne accomplie : elle joignait tous les talens de la musique et de la lyre au plus remarquable savoir. « C'était, nous dit Plutarque, une personne pleine de charmes, sans compter ceux de sa beauté, car elle était très-savante dans les belles-lettres; elle était habile en géométrie; elle lisait utilement les ouvrages des philosophes, et n'en était que plus modeste. » Porcie, fille de Caton et femme de Brutus, possédait les principes de sa philosophie aussi bien que son illustre époux. Quand elle soupçonna qu'une grande entreprise agitait l'ame de Brutus, et qu'en effet il commençait à conspirer contre César, elle voulut, avant de demander son secret, avoir éprouvé son courage; elle se fit de sa main une cruelle blessure, afin de juger à quel point elle pouvait se flatter de supporter la douleur. Sûre enfin de sa force, elle vint le trouver. « Je suis fille

de Caton, dit-elle, et je vous ai été donnée, non pour être seulement compagne de votre table et de votre lit, comme le serait une concubine, mais pour entrer en partage avec vous de tous les biens comme de tous les maux; » et, quand ensuite elle découvrit la blessure qu'elle s'était faite, Brutus, tout plein d'admiration, pria les dieux d'être un jour jugé digne d'avoir été l'époux de Porcie.

Quand Brutus s'embarqua et quitta l'Italie, Porcie l'accompagna au port, et elle s'efforçait de lui cacher sa douleur. Un tableau la trahit, malgré sa résolution. Le sujet de ce tableau, dit Plutarque, était tiré de l'histoire des Grecs; c'était le triste adieu d'Hector et d'Andromaque. Porcie ayant vu ce tableau, l'image de son malheur la pénétra dans l'ame et la fit fondre en larmes; et, comme elle ne pouvait se détacher de ce tableau, elle alla plusieurs fois dans le jour le regarder, et se rassasier de ses pleurs. Acilius, un des amis de Brutus, en la voyant en cet état, se mit à prononcer les paroles qu'Andromaque dit à Hector, dans Homère: « Mon cher Hector, vous me tenez lieu de père, de mère, de frères; toutes mes tendresses sont réunies dans un si cher époux. » Brutus répondit en souriant: Mais pour moi je ne saurais adresser à Porcie les paroles qu'Hector adressa à Andromaque: « Retournez chez vous, reprenez vos occupations ordinaires, vos toiles, vos fuseaux, vos laines, et distribuez à vos femmes leur ouvrage; » car la faiblesse naturelle de son corps l'empêche bien d'égaler les exploits dont nous sommes capables; mais, par sa fermeté et par son

courage, elle ne combattra pas moins généreusement que nous pour la cause de la patrie.

C'est Bibulus, fils de Porcie et de l'époux dont elle était veuve, qui nous a conservé ce trait. On a dit que Porcie avait cessé de vivre avant la bataille de Philippes. D'autres ont dit, qu'après avoir perdu Brutus, elle avait prétendu le suivre dans la tombe; et que, retenue par ceux qui l'entouraient, elle avait avalé des charbons tout en feu.

Les vertus d'Octavie, sœur unique d'Auguste, ont mérité les hommages de l'histoire. On ne doit pas oublier qu'elle soutint Vitruve, et qu'elle ne cessa pas de favoriser Virgile. L'Enéide fut lue dans le palais d'Octavie, à mesure que les Muses la dictaient; et quand le poète en vint à ce morceau touchant: « Tu seras un autre Marcellus; » quand il eut jeté les lys à pleines mains sur le passage rapide de ce jeune héros, l'amour et l'espoir des Romains, enlevé au monde dès son aurore, las ensible Octavie sa mère s'évanouit en écoutant, et de tendresse et de regret.

Cléopâtre, reine d'Egypte, ne dut pas seulement à sa rare beauté ses inconcevables succès; cette beauté, dit Plutarque, considérée à part et en elle-même, n'était pas si incomparable ni si merveilleuse, qu'elle ravît d'abord d'admiration ceux qui la voyaient; mais son commerce avait un attrait dont on ne pouvait se défendre; et sa beauté et sa bonne mine, accompagnées des graces de sa conversation et de toute la douceur et de la gentillesse qui peuvent orner le plus heureux naturel, laissaient dans le cœur et dans l'esprit un

aiguillon qui piquait jusqu'au vif : c'était d'ailleurs une volupté infinie de l'entendre seulement parler, tant il y avait de douceur et d'harmonie dans le son de sa voix. Sa langue était comme un instrument à plusieurs cordes, qu'elle modulait facilement, et dont elle tirait, comme elle voulait, toutes sortes de sons et de langages. Il y avait peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement. Elle répondait à la plupart dans leur propre langue, aux Ethiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes, aux Parthes, et savait encore plusieurs autres langues.

Ce fut à elle qu'Antoine donna une si grande portion de la bibliothèque de Pergame, pour augmenter celle du Sérapion, la seule qui subsistât dans la ville d'Alexandrie, après le récent incendie de la première.

A Rome aussi, dans ce temps, on forma des bibliothèques. Les lettres de Cicéron attestent le soin qu'il prit dans toutes les occasions de se procurer beaucoup de livres. Atticus en avait un nombre prodigieux. Le grammairien Tyrannion amassa pour lui seul plus de trente mille volumes. Tous les hommes instruits de ce temps s'efforçaient à grands frais d'en acquérir chaque jour ; et le célèbre Asinius Pollion autorisa généreusement le public à jouir des siens. Il n'était point de maison opulente où l'on ne comptât plusieurs savans dans le nombre des affranchis et même parmi les esclaves; on trouvait des copistes habiles, des relieurs soigneux et des lecteurs. Cicéron dictait le plus souvent, afin d'entretenir sa voix. On sait que César était capable de dicter à la fois à quatre secrétaires. Les hommes

en dignité, que leur devoir appelait fréquemment d'une partie du monde à l'autre, conduisaient avec eux des scribes dans leurs litières, afin d'employer tout leur temps.

Il paraît que ce fut alors qu'on commença de lire pendant les repas. L'auteur contemporain de la vie d'Atticus nous apprend que cet ami des lettres avait toujours un lecteur à sa table, et n'y conviait, pour cette raison, que ceux qui trouvaient du plaisir à nourrir à la fois leur esprit et leur corps. Les lettres de Pline le Jeune donnent lieu de penser que cet usage devint ensuite plus général chez les Romains; perpétué jusqu'à nos jours au fond des cloîtres religieux, il y a été, comme bien d'autres pratiques, un vestige d'antiquité.

On ne saurait énumérer les ouvrages de tout genre qui parurent à cette époque. Pline le Jeune, qui écrivait à la fin seulement du premier siècle de l'ère chrétienne, en cite un nombre inexprimable dont il ne reste aucune trace, et que le censeur de Tacite paraissait pourtant admirer.

L'état des lettres, au temps de Pline, peut nous laisser juger avec exactitude de ce qu'il était à l'époque dont nous voulons former le tableau. Des ressources de tout genre étaient ouvertes aux études; des professeurs étaient payés, et des élèves entretenus gratuitement au moyen de fondations immenses; et Pline lui-même en fit une de ce genre en faveur de Cosme, sa patrie. Le barreau était une lice ouverte où descendaient les sénateurs; et Pline et Tacite lui-même y parurent avec éclat. On n'imprimait pas en ce temps;

mais les ouvrages ne s'en répandaient pas moins vite, et la passion qui dominait, réunissait un nombre infini d'auditeurs aux fréquentes lectures qu'indiquaient les auteurs.

L'amour des livres et des exercices de l'esprit ne fut jamais plus grand, et pourtant le goût se perdit; le goût, ce sentiment subit et délicat des proportions et des convenances, ne saurait se manifester que dans le repos des passions énergiques; mais s'il demande qu'elles soient calmées, il ne veut pas qu'elles soient éteintes; et la dégradation des ames, dont celle des mœurs est le premier symptôme, doit amener celle des talens.

Les Grecs, à cette époque, fournissent peu de littérateurs. Ils cultivaient par profession la philosophie des écoles et la rhétorique d'enseignement; ils ne donnèrent, pour ainsi dire, à la belle littérature que des critiques et des grammairiens; mais Rome leur laissa encore le domaine des sciences exactes. Féconde en historiens qui célébrèrent sa gloire, elle leur abandonna l'histoire universelle, qui à peine l'intéressait; elle créa d'ailleurs des poètes dignes d'elle; et si les Grecs anciens leur offrirent des modèles, ils en usèrent comme d'un bien conquis.

Terentius Varron, ami et lieutenant de Pompée pendant la guerre des Pirates, a passé généralement pour le savant le plus universel qu'aucun âge ait jamais produit. Les questions de grammaire et de littérature, celles de droit, l'histoire, les antiquités de sa patrie, celles des familles qui l'avaient illustrée, la philosophie, tous les sujets, en un mot, furent comme

épuisés par cet homme célèbre; mais des cinq cents volumes qu'il avait composés, il n'est resté que des fragmens, et son traité complet de l'Economie rurale, qui exige de nous un moment d'attention.

Varron n'a pas traité le sujet de l'économie rurale, de la même manière que Caton. La période d'un siècle et demi, qui sépare les deux époques où leurs écrits furent composés, avait suffi pour empêcher qu'ils ne se ressemblassent dans la forme. Varron avait lu une foule d'auteurs grecs sur le sujet de l'agriculture; il évalua à cinquante environ le nombre de ceux dont on possédait, de son temps, les ouvrages sur cette matière. Il comprend dans la liste, il est vrai, les philosophes tels qu'Aristote, Théophraste, et même Démocrite et Archytas; il cite les poètes tels qu'Hésiode; il cite Hiéron, de Syracuse; il cite sur-tout Magon, de Carthage, dont les traités d'agriculture avaient été mis en grec par différentes mains; il n'omet aucun de ceux qui avaient écrit sur les plantes et sur leurs vertus, comme Attale, de Pergame; enfin il cite Xénophon, et il est facile de voir qu'il s'était sur-tout proposé d'imiter son Economique. Le vieux Caton n'avait point imité, et peut-être il ne savait pas qu'il existât aucun modèle.

Le Traité de Varron est divisé en trois parties. La première concerne seulement et proprement l'agriculture; elle est adressée à Fundania son épouse. La deuxième traite de l'engrais des bestiaux, et elle est adressée à Niger Turannius. La troisième traite des volières, des viviers et en général des animaux qui

ne sortent point des métairies où ils sont élevés pour l'usage; elle est dédiée à Pinnius. L'auteur, dans toutes les trois, suppose qu'il rend compte d'un entretien dont il a été témoin, et il en nomme les interlocuteurs.

Varron s'applique, dans chaque introduction, à bien grouper les personnages, et l'on remarque un peu d'effort dans cette partie de son travail. Il voulait prendre le ton et la manière des Grecs, et toute réminiscence altère le trait d'originalité que les Grecs respectent toujours. Il affecte aussi de choisir à ses acteurs des noms dont le sens corresponde aux objets qu'ils doivent traiter, mais ce sont de bien légères taches.

Varron fait un traité complet, et ne néglige aucun détail. Son but n'est pas d'écrire en général sur l'économie rurale, mais de l'enseigner dans toutes ses parties. Cependant il ne donne pas, comme Caton, la mesure précise de chaque instrument aratoire; il ne nous donne ni le compte de la nourriture parcimonieuse des esclaves, ni les recettes des ragoûts champêtres que le maître peut se procurer; et, quoiqu'il cite quelquefois son ouvrage, il se permet de railler l'auteur sur de semblables minuties.

On est touché quand on apprend que cet écrit volumineux fut composé par un si savant homme à l'âge de plus de quatre-vingts ans. « Si j'avais du temps de reste devant moi, ma chère Fundania, dit-il, je travaillerais à ce traité plus à loisir; mais dans la position où je me trouve, je suis forcé de le faire en homme qui réfléchit sur la nécessité où il est de se hâter, parce

que s'il est vrai, comme on le dit communément, que l'homme ne soit qu'une vapeur légère et qui passe rapidement, cela est encore plus vrai d'un homme de mon âge. En effet, les quatre-vingts ans que j'ai déjà passés sur terre, m'avertissent qu'il me faut plier bagage pour m'apprêter à en partir. C'est pourquoi, comme vous avez acheté un fonds de terre que vous voulez mettre en état, par une bonne culture, de rapporter beaucoup de fruits, et que vous me priez de vous instruire de la manière dont vous devez vous y prendre pour cela, je vais essayer de vous contenter, en vous montrant ce que vous aurez à faire, non seulement de mon vivant, mais encore après ma mort. »

Varron invoque ensuite, non les Muses, comme les poètes, non les douze dieux des deux sexes, qui veillent à la conservation de la ville, et dont les statues dorées sont sur la place publique, mais les douze dieux qui président spécialement à l'agriculture, Jupiter et Tellus; le Soleil et la Lune; Cérès et Bacchus; le dieu Robigus et Flore; Minerve, à cause des oliviers; Vénus, qui préside aux jardins; la déesse Lympha, qui préside aux fontaines, et le dieu Bonus Eventus. Ce dieu si favorable avait dans Rome un temple. On le représentait avec une coupe dans la main droite, et dans la gauche un épi et un pavot. « Sans eau, ajoute Varron, l'agriculture est sèche et misérable; sans réussite et sans bon succès, toute culture est de la peine perdue. »

Varron, dans le premier entretien qu'il rapporte, après ce préambule, suppose qu'il trouve son beau-

père, Fundanius Agrius, chevalier romain, et Agresius, fermier des deniers publics, auprès du temple de Tellus, occupés tous les deux à considérer une carte de l'Italie, attachée sur la muraille; et l'entretien commence par le sujet de la belle culture de l'Italie.

On ne peut qu'admirer, en lisant cet ouvrage, les connaissances profondes et détaillées que les plus grands personnages possédaient en ce temps, et sur l'économie rurale et sur les moindres de ses parties. L'austère Caton n'avait pas cru dégrader la dignité de la censure et celle de sa propre vie, en enseignant les soins de la métairie et les préceptes de la culture. Varron et ses contemporains ne perdaient rien de leur considération en se livrant à ce genre d'étude; leur luxe, et je dirai plus, leurs vices, leurs vices mêmes, tirèrent une sorte de lustre de la connaissance des moyens qui peuvent donner une grande valeur aux propriétés qu'on possède. En France, et dans le temps de l'ancienne monarchie, les hommes distingués et riches, qu'alors on désignait sous le nom de grands seigneurs, aimaient à la campagne, l'espace qu'elle accorde pour étaler du faste et goûter des plaisirs magnifiques et bruyans. L'économie et le soin de gagner auraient paru comme une honte à des chevaliers généreux, dont les pères s'étaient crus les égaux de leurs rois, et dont les descendans n'eussent point été leurs esclaves. Mais à Rome, les citoyens sortaient tous, quel que fût leur rang, de familles autrefois dévouées aux travaux de l'agriculture; et lorsque l'appât des richesses eut enfin corrompu les cœurs, l'idée de spéculer sur le produit

des biens, dut naître chez eux la première. Nourris aux champs pour la plupart, la terre fut toujours à leurs yeux comme une mine que l'on exploite; ils entretinrent des animaux dans l'enceinte de leurs métairies; ils se firent un revenu de leur vente journalière, et une surveillance excessive, une infatigable industrie, tendaient chaque jour à augmenter l'avantage d'un tel commerce.

Je crois que tout agriculteur pourrait encore lire avec intérêt le traité curieux de Varron, et qu'il y puiserait des lumières. Je ne le crois pas moins instructif que celui de Caton l'Ancien, et l'auteur même y donne de plus grands développemens aux motifs qui déterminent les divers conseils qu'il expose. Il est aisé de reconnaître que l'Italie est le théâtre des expériences qu'il a faites. Il y traite en détail de ses plants d'oliviers, et de l'alliance de la vigne avec le jeune ormeau. On peut remarquer toutefois que les fruits auxquels, à cette époque, les Romains voluptueux mettaient un si haut prix, étaient encore en petit nombre. Varron parle de pommes, de poires, de coins, de grenades, de noix et de cormes, et c'était presque tout. Il assure cependant que certains personnages revêtissaient en stuc les serres de leurs fruits, et y faisaient porter des tables et des lits, afin d'y prendre leurs repas. Varron préfère la vue de quelques fruits naturels à celle des tableaux qui les représentent le mieux. On distingue aisément qu'il est prêt à blâmer ce goût récent pour les peintures, qui en effet, chez les Romains, tenait plutôt du luxe que de l'amour des arts.

Le premier entretien se passe, comme je l'ai dit, à l'entrée du temple de Tellus, et il se trouve interrompu par l'affranchi du gardien de ce temple. Son patron venait d'être tué d'un coup de couteau dans la foule, et un homme s'était écrié qu'il avait fait une méprise. « Nous nous retirâmes, dit Varron, plus occupés à nous répandre en plaintes sur les accidens auxquels l'humanité est sujette, que surpris de ce qu'une catastrophe d'une si effrayante nature fût alors arrivée dans Rome. »

Cet incident, que Varron n'a sans doute pas choisi sans y avoir pensé, offre la preuve des désordres cruels qui se considéraient à Rome comme la suite des proscriptions; et l'on peut en conclure encore que l'usage du stylet mystérieux et perfide, n'est pas nouveau en Italie.

Varron, dans le second entretien, se plaint que de son temps la culture des terres fût généralement négligée, à cause des soins qu'on prodiguait aux animaux destinés à la vente. Il décrit toutefois ces mêmes animaux avec les qualités qu'il leur convient d'avoir. Ses peintures ont de la vérité, elles ont de la précision, mais elles sont courtes, et elles n'empruntent rien de cette admirable éloquence que Buffon a versée sur celles qu'il a faites. Il donne d'ailleurs des avis qui sont tous remplis de sagesse; son traité en ce genre est véritablement complet; et Varron prend soin de rapporter jusqu'aux formules d'acquisition de toutes les espèces d'animaux.

La troisième partie de Varron n'est pas la moins curieuse de toutes. On y trouve des détails relatifs

aux volières, dont les Romains de cet âge étaient si occupés. On y voit la manière et d'engraisser les cailles et de nourrir des loirs, et même des escargots. Les pigeons, les poules, les paons, les canards, les garennes de lièvres, les parcs de sangliers et de cerfs, les ruches d'abeilles, servent tour à tour de sujets aux entretiens contenus dans cette partie.

Varron y décrit sa volière. C'était une galerie en plein air, entourée d'un vaste filet qui lui servait aussi de voûte. Il avait placé un arbuste dans chaque intervalle des colonnes. Un salon rond se trouvait à l'extrémité de la galerie, et il était, comme la galerie, décoré d'arbustes et de fleurs. Le ruisseau de la galerie formait un bassin. On y avait pratiqué une île, sur laquelle on pouvait aller prendre le repas, et de laquelle, à volonté, les convives faisaient jaillir une source froide et une source chaude. Le plafond était décoré d'une rose des vents, que surmontait une girouette, et les mouvemens de la girouette étaient indiqués au dedans par le moyen d'une aiguille mobile. Une futaie épaisse couronnait l'édifice, et en bornait la vue en reposant les regards. Des oiseaux de tout genre, et même de beaux poissons, peuplaient cet agréable asile. Le luxe des viviers commençait à se répandre, et l'on a prétendu qu'Hortensius et Crassus avaient pleuré des murènes favorites qu'ils avaient eues dans leurs canaux.

Noûs apprenons dans ce morceau qu'Hortensius prenait plaisir à faire habiller en Orphée l'esclave chargé de ses animaux. Au son de sa trompette, les cerfs, les sangliers, toutes les bêtes fauves, en un mot, que ren-

fermait un parc immense, venaient se ranger autour de lui, et former des tableaux d'un genre agreste et neuf. Le livre de Varron est d'un prix singulier par les renseignemens qu'il donne sur les mœurs de Rome en ce temps. On commençait à rechercher les fleurs; et Varron ne manque pas d'inviter les cultivateurs près des villes à remplir leurs jardins de violettes et de roses, pour les vendre et pour y gagner.

Orateurs à la fois, guerriers et philosophes, tous les hommes, en cette période, ont plus ou moins écrit. Le temps, en dévorant une partie de leurs nombreuses compositions, a cependant épargné quelques-unes de leurs lettres; et celles de Cicéron, qui se rattachent à l'histoire, mériteraient sûrement de servir de modèle, si des lettres devaient en avoir.

Les lettres de Cicéron à Atticus, chef-d'œuvre échappé à la naïveté d'un grand homme, comme l'a dit quelqu'un digne de l'apprécier, les lettres de Cicéron à Atticus sont la confidence d'un honnête homme dont la faiblesse unique fut la vanité, et dont l'ame ne luttait pas avec une assez grande vigueur contre le chagrin et la peine. Les plus purs sentimens brillent dans ce recueil, et n'y sont jamais affectés; et si l'on y trouve par fois quelques témoignages d'abattement, on ne doit pas oublier que ces lettres furent le secret de l'amitié. On en possède quelques-unes antérieures au consulat de Cicéron; mais elles sont bien plus suivies depuis le temps de l'affaire de Clodius, et elles ne sont interrompues, jusqu'à la mort de Cicéron, qu'aux époques où Atticus se trouvait auprès de son ami.

Atticus lui-même ressort de tant de traits qui s'adressent à lui, que l'on peut distinguer tous les siens : homme heureux et digne d'être aimé ; épicurien soigneux de son bonheur et occupé de celui des autres, un de ces égoïstes enfin qui conservent pourtant des idées libérales qui n'écartent point le sentiment, non plus que la générosité, des jouissances délicates de la vie : il s'y livre, mais, ainsi qu'aux plaisirs, avec une douce modération. Il n'est pas resté une seule des nombreuses lettres d'Atticus. Après la mort de Cicéron, il les fit toutes enlever, et nous pouvons seulement présumer aujourd'hui, que, quand il donnait des conseils, il calculait uniquement la situation et le besoin de celui qui les demandait.

On distingue dans ces épîtres, comme on ferait dans un miroir, les embarras de Cicéron à une époque où nul parti ne lui présentait de bonnes mesures, et ne lui semblait la bonne cause.

« Pompée, écrivait-il, m'entraîne ; mais c'est par ma reconnaissance, et non par son autorité. Quelle autorité, en effet, mérite Pompée en ceci ? Quand nous redoutions César, il l'aimait ; et depuis qu'il l'a craint, il pense que nous devons tous le haïr. Ils ne veulent tous deux que dominer, et la félicité publique est indifférente à tous deux.

« Le chef qui, comme Pompée, semble commander la bonne cause dans une guerre civile, est ordinairement sans pouvoir. Chacun de ses partisans se croit en droit de juger une manœuvre qui le regarde. Celui qui, dans

ces temps de crise, ne risque son repos que par devoir, circonscrit ce devoir autant qu'il est possible. Il veut savoir exactement jusqu'où d'autres se sont compromis, afin d'en faire un peu moins qu'eux. »

Peinture fidelle du temps, ces lettres ne traitent cependant des circonstances politiques que sous les rapports personnels dont une intime confiance permettait les détails. Elles sont entremêlées de comptes très-suivis sur les affaires particulières de ces deux hommes et de leurs amis. Cicéron y découvre une ame vraiment honnête et pleine d'une parfaite candeur; ses affections s'y font voir aussi légitimes que tendres. « Je ne conçois pas, dit-il à Atticus dans l'une de ses premières lettres, je ne conçois pas ce qui a pu porter mon frère à vous écrire de Thessalonique comme il a fait, et à parler ici à vos amis, et sur la route, de la manière qu'on vous l'a rapporté. Quoi qu'il en soit, je n'espère d'être délivré de ce chagrin que par la confiance que j'ai en votre honnêteté. Si vous considérez que les meilleures gens sont souvent ceux qui se fâchent le plus aisément, et qui reviennent de même, et que cette légèreté, ou, pour parler ainsi, cette flexibilité de sentimens, est ordinairement une marque de bon naturel; et sur-tout si vous faites réflexion qu'entre amis on doit se pardonner non seulement les faiblesses et les défauts, mais même les torts réciproques, j'espère que tout cela se calmera aisément, et je vous le demande en grace: car, vous aimant autant que je fais, il n'est pas indifférent pour moi que tous mes proches vous aiment, et soient aimés de vous. »

Dans un temps différent, mais pourtant avant son exil, et avant le tribunat orageux de Clodius, Cicéron écrivait à son meilleur ami : « Comptez que rien ne me manque tant à présent qu'une personne sûre à qui je puisse m'ouvrir sur tout ce qui me fait de la peine, qui ait de l'amitié pour moi et de la prudence, avec qui j'ose m'entretenir sans contrainte, sans dissimulation et sans réserve ; car je n'ai plus mon frère, qui est du meilleur caractère du monde, qui m'aime si tendrement, et à qui je pouvais dévoiler jusqu'à mes plus secrètes pensées avec autant de sûreté qu'aux rochers et aux campagnes les plus désertes. Où êtes-vous à présent, vous dont l'entretien et les conseils ont adouci tant de fois mes peines et mes chagrins ; qui me secondiez dans les affaires publiques, et à qui je ne cache pas mes plus particulières ; que je consulte également sur ce que je dois faire et sur ce que je dois dire ? Je suis si dépourvu de toute société, que je ne me trouve en repos et à mon aise qu'avec ma femme, ma fille et mon petit Cicéron. Ces amitiés extérieures, que l'intérêt et l'ambition concilient, ne sont bonnes que pour paraître en public avec honneur, et ne sont d'aucun usage dans le particulier. Cela est si vrai, que, quoique ma maison soit remplie tous les matins d'une foule de prétendus amis qui m'accompagnent lorsque je vais à la place, dans un si grand nombre, il ne s'en trouve pas un seul avec qui je puisse me permettre, ou de rire en liberté, ou de gémir sans contrainte.

« Jugez par là si je ne dois pas attendre, souhaiter et presser votre retour. J'ai mille choses qui m'in-

quiètent et me chagrinent, dont une seule promenade avec vous me soulagera. Je ne vous parlerai point de plusieurs petits chagrins domestiques, je n'ose les confier au papier ni au porteur de cette lettre, que je ne connais point. N'en soyez pourtant pas en peine, ils ne sont pas considérables; mais ils ne laissent pas de faire impression, parce qu'ils reviennent souvent, et que je n'ai ici personne qui m'aime véritablement, et dont le conseil ou l'entretien puisse aussitôt les dissiper. »

On ne peut rien lire de plus touchant que les regrets de Cicéron à la mort de sa fille. Il voulut lui élever, lui consacrer un temple. Il acheta des jardins pour y accomplir dignement le vœu formé par sa douleur; et Atticus, dépositaire de ses peines et de ses projets, n'épargne aucun soin pour lui ménager tout au moins cette espèce de consolation.

Les lettres de Cicéron attestent son attention pour l'éducation de son fils, et même pour celle de son neveu. Il était sur-tout occupé de les soustraire aux guerres civiles; et le jeune Cicéron étudiait à Athènes au temps des proscriptions qui coûtèrent la vie à son père. Le neveu de Cicéron, plus âgé que son fils, fut enveloppé dans ce massacre. Son oncle l'avait attiré, et comme jeté malgré lui-même dans un parti qu'il avait abjuré bien des fois. L'indépendance la plus entière est nécessaire à celui qui agit au milieu d'une guerre civile; les influences supérieures neutralisent, en de pareils cas, tous les talens de moyen ordre; elles leur donnent de fausses directions, elles en dé-

rangent tout l'effet, et le fils d'un homme fameux, qui veut suivre toutes ses dictées, reste d'ordinaire au-dessous de lui.

On trouve une lettre écrite au fidèle Atticus pendant que Cicéron gouvernait sa province. Il avait fait la guerre, il avait fait des prisonniers, il les avait tous mis en vente, et il écrit de son tribunal pendant le temps de cette opération terrible, à laquelle il présidait : « Je doute que de nos jours l'homme le plus féroce pût considérer sans pitié une population entière enlevée à ses foyers par le malheur d'une expédition étrangère, et dispersée en esclavage. » Cicéron voyait ce spectacle, et les notions erronées de son esprit arrêtaient les mouvemens de son cœur ; il voyait un arrêt de la nécessité dans cette conséquence fatale et ordinaire de la victoire.

Le goût de Cicéron, sa passion pour les lettres et les études philosophiques, paraissent à découvert dans sa correspondance. Occupé de bonne heure aussi d'orner ses maisons de plaisance, il demandait à Atticus des statues et des marbres de Grèce, non qu'il en connût bien le prix, mais il voulait que rien ne manquât à l'embellissement de sa retraite. Atticus avait, comme lui, décoré sa bibliothèque de statues et de bustes choisis ; et Cicéron regrette souvent de ne plus y goûter des conversations délicieuses sur le petit banc placé au-dessous d'une figure d'Aristote.

Je ne puis m'empêcher de rapporter la lettre où Cicéron raconte le repas que César, dictateur, avait accepté de lui, dans une de ses maisons de campagne ;

elle fournit, en fort peu de mots, des observations curieuses sur les mœurs adoptées alors par les Romains, et sur l'espèce d'appareil dont, à cette époque remarquable, était accompagné César.

« J'ai enfin reçu, dit-il, cet hôte que je croyais qui serait si incommode, et maintenant je n'en suis pas fâché, car il a paru très-content. Il arriva le 20, au soir, chez Philippe, et la maison fut aussitôt si encombrée par les soldats, qu'à peine la salle où il devait souper resta libre pour cet usage. Il avait avec lui deux mille hommes au moins, le jour suivant; mais Barba Cassius me rendit un service, il ne mit que des gardes chez moi; il fit camper les soldats au dehors, et ma maison fut en sûreté.

« César d'abord s'est promené sur le rivage de la mer. Il est entré dans le bain vers les deux heures; on l'a frotté : il est venu se mettre à table, et, comme il s'était fait vomir, il a mangé et bu beaucoup, et a été de fort bonne humeur. Le souper était grand et très-bien apprêté. Toute la conversation fut vive et animée; des plaisanteries délicates et fines en augmentèrent l'agrément : en un mot, tout cela s'est passé avec beaucoup d'enjouement et d'aisance.

« Outre la table de César, il y avait trois autres tables, servies avec le plus grand soin, pour tous les gens qui composaient sa suite. Les affranchis du second ordre, les esclaves eux-mêmes, eurent tout à souhait; et les principaux affranchis furent traités avec magnificence. Enfin je m'en suis tiré avec beaucoup d'honneur. Néanmoins ce n'est pas ici un de ces hôtes à

qui l'on dit : Ne manquez pas, je vous prie, de repasser chez moi quand vous en aurez l'occasion. Une fois, et c'est assez. On ne parla point d'affaires sérieuses, la conversation se tourna sur des points de littérature. César a été satisfait, et il a été très-aimable. Il m'a dit qu'il passerait une journée à Pouzzoles, et qu'il en passerait une à Bayes. Voilà comment s'est arrangée cette réception, un peu embarrassante, mais qui ne m'a pourtant pas fait autant de peine que je l'avais craint. Je serai ici encore pour quelques jours, et puis j'irai à Tusculum. »

On a recueilli, sous le nom de *familières*, presque toutes les autres lettres qui nous restent de Cicéron; et tout ce qui est sorti de cette plume féconde est, sans contredit, excellent. La franchise de Cicéron, sa probité, son patriotisme, ses talens prodigieux, tout, jusqu'à la simplicité qu'on remarque dans ses prétentions naïves et dans les erreurs de son jugement, tout excite, à son égard, un intérêt plus grand que l'intérêt purement historique; et il rapproche de nous le temps où il a vécu.

Ces lettres sont un témoignage de l'incertitude dangereuse où tombent les meilleurs esprits, quand un état est désorganisé; elles peuvent servir d'exemple pour expliquer, pour excuser sans doute cette espèce d'inconséquence qui caractérise si souvent les actions les plus réfléchies. L'étude approfondie de l'histoire tend à enseigner l'indulgence.

Cicéron, après son exil, se trouvait obligé de complaire à Pompée, plus qu'il ne l'aurait fait si aucune

espèce d'apparence d'obligation et de service ne l'y avait malheureusement contraint. « Rien ne m'aurait déterminé, écrivait-il à Lentulus, à me rendre le partisan de quelques mauvais citoyens qui auraient gouverné l'état. Mais en voyant à la tête des affaires Pompée, dont les services ont créé la puissance, je n'ai pas cru qu'on dût m'accuser d'inconstance si je paraissais un peu différent de moi-même, et si je travaillais à soutenir la dignité d'un personnage déjà si grand. Cette conduite offense peut-être ceux qui considèrent la splendeur et le dehors de ma situation, sans pouvoir pénétrer la peine et l'inquiétude qui ne cessent pas de l'accompagner. Les honnêtes gens n'ont plus cette manière de penser qui les élevait autrefois; et c'est une nécessité aux plus sages des citoyens de changer aussi quelque chose à leurs desirs et à leurs opinions. Platon nous dit qu'on ne doit risquer, dans un gouvernement quelconque, que les oppositions qui peuvent être approuvées par l'ensemble des citoyens, et qu'il ne faut pas faire violence à sa patrie plus qu'on ne la ferait à son père.

« L'amitié de César, ajoute Cicéron, l'amitié de César, au milieu de sa fortune et de ses brillantes victoires, exige assurément quelque reconnaissance de ma part. Il ne faut point entreprendre aujourd'hui de résister à de si grandes forces, ni d'enlever la conduite des choses à des citoyens si distingués; il ne s'agit pas de répéter constamment les mêmes paroles, mais de viser constamment au même but; et ce n'est pas leur opiniâtreté qu'on a louée dans les grands hommes. »

On assiste, par la lecture des Lettres candides de Cicéron, aux déterminations qui causèrent ses fautes; on est admis à ses conseils, on entre dans ses embarras. D'abord il avait cru Pompée plein de prudence et de courage; et c'est ainsi que, dans les temps de troubles, on a souvent jugé les chefs de l'opinion qu'on avait adoptée. Il reconnut ensuite, avec effroi, l'étrange présomption de ceux qui se revêtaient d'une grande cause pour devenir plus arrogans, au lieu de se grandir eux-mêmes, afin de mieux défendre la cause.

Après la bataille de Pharsale, il eut de fréquentes occasions de rendre justice à César. « Vous serez rappelé, écrivait-il à Cécinna; les qualités de votre esprit, l'éclat de votre vertu, sont deux titres qui ont beaucoup de poids aux yeux de celui de qui nous dépendons. J'observe dans César un caractère doux et disposé à la clémence; j'y vois un goût merveilleux pour les esprits du premier ordre; il se rend volontiers aux sollicitations fondées sur le devoir, et ne ferme l'oreille qu'à celles qui ont un air de vanité, d'affectation et de faveur. »

Les chances, les événemens, donnaient, à cette époque, une extrême mobilité aux opinions qui tenaient les esprits. César triomphait à Pharsale pendant que les habitans de Rome démontraient les droits de Pompée. Peu de jours avant la formation du deuxième triumvirat, Cicéron croyait fermement tous les honnêtes gens résolus de préférer mille fois la mort à toute espèce de servitude; et c'était à Lépidus même qu'il confiait ses espérances.

Le recueil de ces lettres, qu'on ne peut parcourir sans le plus vif intérêt, prouve de mille manières que l'appât des richesses et celui des vains titres d'honneurs dénaturaient depuis long-temps dans Rome les talens autant que les vertus, et qu'ils en détournaient sans cesse l'application. Il ne faut pas chercher une autre cause à cette pénurie de moyens, qu'une société toute entière semble quelquefois présenter. Rien ne rabaisse les caractères comme l'influence de la cupidité; et l'on a peine à exprimer combien promptement elle s'insinue.

Trébatius s'était rendu à la suite de l'armée des Gaules, dans le dessein de faire fortune. « J'apprends, lui mandait Cicéron, que la Bretagne n'a pas d'or, que la Bretagne n'a pas d'argent; prenez vîte un chariot; revenez à Rome : ne vous manquez pas à vous-même. » Cette France que nous habitons, était alors un pays si sauvage, que Trébatius s'y trouvait bien à plaindre; et il ne put se décider à passer jusqu'en Angleterre. Cicéron cependant essayait de l'encourager. « On dirait, lui écrivait-il, dans une nouvelle circonstance, on dirait que vous aviez apporté à César, non une lettre, non une épître, mais un vrai billet au porteur, et que vous deviez revenir après avoir reçu l'argent! Balbus m'a assuré que vous deviendriez riche; et vous ne pouvez trouver une meilleure occasion pour tirer parti d'une province. »

Ces traits sont bien frappans, et ils peignent les mœurs. L'oubli avoué des nobles sentimens, le badinage de Cicéron, forment, avec ses vrais principes,

et le désintéressement qui marqua toute sa vie, un contraste, ou plutôt peut-être un amalgame qui nous afflige. Des exemples fréquens apprivoisent les idées; et quand rien n'étonne plus ceux qui restent honnêtes, rien ne saurait arrêter ceux qui ne le sont pas. Si l'on veut bien apprécier les vraies opinions de Cicéron, il faut lire sa lettre à son frère Quintus, quand il partit pour sa province; elle est encore la leçon la plus belle qu'on puisse offrir aux magistrats.

La correspondance de Cicéron et de Brutus achève de faire connaître ces deux illustres personnages. Brutus, en sacrifiant César au sentiment de la patrie, n'avait jamais pensé que, sous une autre forme, sa propre autorité dût remplacer celle de César, et il avait remis aussitôt la république à elle-même. « Mais alors, comme dit Cicéron, chacun voulut autant de pouvoir qu'il se sentait de forces pour en user. » Cicéron eût voulu des mesures vigoureuses, des moyens militaires; il rappelait à grands cris Brutus et son armée; il voulait que l'on procédât avec une grande sévérité contre ceux qui n'eussent pas manqué de triompher avec barbarie. Cependant Cicéron flattait le jeune Octave qu'il se promettait de diriger, et Brutus s'indignait de sa condescendance.

Aucun des deux systèmes ne fut absolument suivi, Octave glissa entre les deux son intervention personnelle, et ils furent bientôt écrasés.

Il n'y a rien de plus touchant, de plus vif, de plus animé, que le zèle avec lequel Cicéron recommande ses amis, quand il s'agit de les servir : toutes les lettres

de cette époque sont remplies par les témoignages des soins que se donnaient les plus graves personnages pour les intérêts de leurs cliens. Rien n'est aussi multiplié que les recommandations et les prières de Cicéron, et l'on ne peut assez admirer la variété, la grace, le charme irrésistible des tours qu'il emploie pour les exprimer; c'est avec des services rendus par son crédit qu'il paie les services qu'il procure, bien différent de ces hommes froids qui se circonscrivent une sphère, et s'y resserrent en s'isolant.

Les lettres de Cicéron à Tyron, son esclave, et ensuite son affranchi, sont pleines de grace, de tendresse et d'aménité. Cicéron ne pensait rien moins digne d'un honnête homme, que de ne pas répondre par son affection à celle dont on était l'objet. La gaieté, les jeux de mots, une teinte riante, caractérisent d'ailleurs le style de Cicéron dans toutes celles de ses épîtres dont l'objet n'est pas sérieux, et son heureuse bonhomie les rend aimables, même pour nous.

CHAPITRE V.

De l'Histoire, depuis le premier siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'époque de l'ère chrétienne.

Les lettres de Cicéron peuvent se considérer comme un monument historique, et toute cette époque fut féconde en mémoires et en souvenirs.

La plus grande partie de ces écrits précieux a malheureusement disparu, mais les noms de leurs auteurs nous demeurent encore, et le mérite infini des ouvrages conservés atteste celui des ouvrages qu'on n'a plus.

La liste seule des historiens que ce grand siècle nous présente, suggère d'importantes remarques. Les Romains, vainqueurs et souverains, et ne pouvant apercevoir qu'eux-mêmes, n'ont guère écrit que de l'histoire de Rome et de l'histoire de l'Italie. Les Grecs, qui n'avaient plus de véritable patrie, ont écrit bien plutôt de l'histoire universelle, afin d'y faire entrer celle de leurs ancêtres, et d'y replacer leur gloire antique. Si nous portons les yeux sur un monde étranger, nous verrons à la Chine un illustre lettré mettre dans un ordre authentique tous les débris de son histoire. Sé-Ma-Tsien, et le célèbre Tite-Live se sont trouvés presque contemporains; mais leurs nations savantes et victorieuses sont demeurées l'une à l'autre inconnues.

Rien de semblable ne pourrait arriver aujourd'hui, et le progrès respectif des communications a fait un seul tout de la terre.

A Rome, à cette époque, le domaine de l'histoire parut appartenir exclusivement à ceux qui devaient eux-mêmes y figurer. Le consul Catulus, le dictateur Sylla, Bibulus, fils de Porcie, rédigèrent et laissèrent des mémoires précieux. Rutilius Rufus, le fameux Lucullus, Aufidius, Varron, Silenna, Fénestella, d'autres encore, écrivirent en latin et quelquefois en grec; les uns des histoires complètes, les autres de simples annales. Atticus avait composé l'histoire des villes d'Italie, et d'autres morceaux relatifs aux événemens dont il avait été témoin. Pollion avait commencé le récit de la guerre civile; Cicéron avait fait en grec une histoire de son consulat, et il fit un éloge historique de Caton; Auguste enfin, traça de sa propre main treize livres de ses mémoires, et Mécène, son ami, en reçut la dédicace. Le goût des lettres et le talent de les cultiver peuvent s'allier assurément aux passions les plus actives, et le charme qui leur est propre ajoute une grandeur nouvelle à celle qu'accorde le rang.

Je suis loin de citer ici tous les historiens que ce moment vit éclore, et dont quelques anciens nous ont gardé les noms. Il vaut mieux s'arrêter aux témoignages vivans que cette période nous a laissés. Nous possédons, en leur entier, les beaux Commentaires de César, continués par Hirtius; nous avons conservé deux morceaux de Salluste, les Vies de Cornélius Népos, et plusieurs Livres de Tite-Live.

Les Commentaires de Jules César sont un véritable chef-d'œuvre et de précision et de clarté. César peint, et ne disserte pas; la rédaction d'Hirtius semble un peu moins serrée que la sienne, mais elle est dans le même esprit.

Les huit livres de la Guerre des Gaules, dont les sept premiers appartiennent au grand homme qui la dirigea, sont le monument unique de l'histoire des Gaules, et de la situation de leurs habitans au temps où les armes romaines parvinrent à les assujettir. César nous fait connaître avec leurs merveilleux efforts, les traits distinctifs des nations qu'il eut à combattre et à vaincre. Il nous donne des renseignemens sur leurs gouvernemens, sur leur religion, et spécialement sur leurs mœurs; mais les détails les plus précieux naissent dans ses écrits, des faits mêmes qu'il expose, et nulle part il n'annonce aucune digression. Il parle de lui-même à la troisième personne; il fait ressortir heureusement le mérite de ceux qui commandaient sous lui. On dirait qu'il s'oublie au milieu de ces événemens, dont pourtant il a été l'ame, et c'est, en les suivant, qu'on le retrouve toujours; on ne pouvait tracer de plus nobles exploits, avec plus de sagacité, de simplicité, de sagesse, et le héros écrit comme il a combattu.

Trois des livres des Guerres civiles sont encore l'ouvrage de César; on y remarque une modération que le continuateur a voulu imiter. César cherche partout à éloigner l'idée qu'il eût jamais par ambition provoqué le déchirement de sa malheureuse patrie; il

ne cesse de répéter qu'il avait proposé hautement un licenciement général, et il déclare Pompée responsable à l'avenir des suites cruelles de son refus.

Nous nous sommes étendus sur les événemens qui font le sujet de ces Commentaires ; cet ouvrage est d'ailleurs généralement connu et justement apprécié. On ne saurait trop admirer que César, enlevé au milieu de sa carrière, eût déjà consigné de sa main, l'histoire même que ses travaux et peut-être ses passions avaient comme créée chaque jour.

L'historien Salluste, au temps des guerres civiles, suivit le parti de César, et fut compté au nombre de ses amis. Il avait été autrefois exclus du rang de sénateur, pour ses excès et ses débauches. Réintégré par César victorieux, Salluste fut nommé pour gouverner en Numidie; et le pillage qu'il y exerça fut tel, que sa fortune devint immense. Il posséda les plus beaux jardins de Rome, et il mourut quelques années avant la bataille finale d'Actium.

Cet ami de la volupté cultiva, comme ceux de son âge, et la belle littérature et la saine philosophie. Les deux morceaux d'histoire qui nous restent de lui sont relevés par les traits frappans que son esprit, orné des clartés les plus vives, y sème en l'honneur des vertus. Salluste écrit avec une dignité sage, et tout à la fois avec feu ; son style a de la vigueur, ses expressions de la justesse, et l'affectation jamais n'en altère le coloris. Toutes les parties de ses histoires ont une proportion exacte; les faits y sont dans tout leur jour ;

car la production d'un esprit réfléchi ne sent en rien le travail précipité d'un abréviateur présomptueux.

Cet historien a mis au devant de la conjuration de Catilina un tableau de l'histoire de Rome, et l'on est vraiment effrayé de la corruption étrange qu'il découvre aux yeux de ses lecteurs. C'est à la destruction récente de Carthage qu'il en fait remonter les rapides progrès. Il décrit les ravages terribles d'une insatiable cupidité; il peint jusqu'aux soldats, uniquement guidés par l'appât du pillage. « L'ambition, dit-il, avait été d'abord plus générale que l'avarice; l'ambition est un vice sans doute, mais elle tient de plus près du moins à la vertu. »

« Quand les richesses, dit-il plus loin, furent devenues en honneur; quand la gloire, quand le commandement, quand la puissance, qu'ils entraînent, ne marchèrent plus qu'à leur suite, la vertu commença à se décourager, la pauvreté fut un opprobre, l'innocence fut prise pour une sorte de haine, pour un éloignement prononcé; ainsi le luxe, l'avarice, l'insolence, naquirent du sein des richesses, et envahirent tous les cœurs. Enlever, dissiper, jeter son bien au hasard, desirer avidement celui des autres, ne tenir compte ni d'honneur, ni de pudeur, ni d'amitié, outrager à la fois les lois divines et humaines, c'est ce qu'on vit de toutes parts. »

Cette image prépare à celle de l'état de Rome, quand la conjuration commença de s'y déclarer. « La paix était bannie, dit l'éloquent auteur, et l'on ne faisait point la guerre : le parti contraire au sénat

préférait le trouble et le désordre à la nécessité de plier; et, chez les grands, le maintien de l'autorité du sénat n'était que le prétexte des efforts que chacun faisait pour soutenir et pour établir sa grandeur. »

Les courtes dissertations par lesquelles Salluste prélude à ses récits, pleins d'intérêt, mériteraient à cet écrivain tous les suffrages du Portique. Il n'est pas rare que des hommes, sans principes dans la conduite de leur vie, se distinguent, dans leurs écrits, par la droiture de leurs maximes; le raisonnement bien désintéressé conclut toujours au profit de la vertu. « Ce qui doit conduire, dit-il, et gouverner les hommes pendant la vie, c'est l'ame; si elle ose tendre à la gloire par le sentier de la vertu, elle se trouve abondamment pourvue de tous les moyens de s'illustrer; elle se sent indépendante des caprices de la fortune, car la fortune effectivement ne peut donner ou ôter à personne la probité, l'habileté, les talens. L'ame, incompréhensible, éternelle, mobile unique de l'homme sur la terre, fait et embrasse toutes choses, et cependant ne tient d'aucune. Comment donc concevoir la dépravation de ceux qui, livrés entièrement aux jouissances du corps, passent leurs jours dans le luxe et la mollesse, et négligent le soin de leur esprit, la meilleure, la plus noble portion de leur nature? »

Salluste a inséré plusieurs belles harangues dans ses deux morceaux historiques, mais il ne les a pas lui-même composées, et elles avaient été réellement prononcées par les orateurs qu'il cite. Celle de César au sujet de Catilina et de ses complices, renferme de

grandes beautés. « Jamais personne y disait-il, n'a servi à la fois sa passion et ses vrais intérêts ; mais ce qui n'est qu'emportement parmi le reste des hommes, est arrogance, est cruauté en ceux qui tiennent la puissance.

« La plupart des hommes, ajoute-t-il, ne gardent que les dernières impressions qu'ils reçoivent. On perd de vue le forfait des scélérats, et l'on ne s'entretient que de leur punition, pour peu qu'elle soit trop sévère. Tous les mauvais exemples ont eu de bons principes ; mais, que l'autorité passe à des hommes moins éclairés et moins intègres, l'exemple donné à propos sur des sujets qui le méritaient, s'applique mal à propos sur d'autres qui ne le méritaient pas. Les anciennes lois de l'état envoyaient à la mort tous les citoyens condamnés ; mais la république s'accrut, les factions se multiplièrent, l'innocence fut environnée de piéges ; et la loi Porcia, ainsi que d'autres lois, permirent aux accusés, dans les cas les plus graves, de recourir à l'exil volontaire. »

L'énergie qui caractérise la diction de l'immortel Salluste, le place au premier rang parmi les historiens. Lui-même il plaçait l'historien au rang des hommes les plus utiles. Désespéré, comme il le répète souvent, de cette odieuse corruption qui dévorait la république, il voulait en retracer les conséquences cruelles ; ces funestes débats, où tous les droits naguère avaient été violés, il en rapportait l'origine à la guerre de Jugurtha. Cette audacieuse conjuration dont Catilina, dans sa fougue, avait naguère ourdi la trame, il en

attribuait les dangers et les maux à la désorganisation produite par le relâchement des mœurs; et il croyait mieux servir sa patrie en travaillant à l'éclairer, qu'en perdant ses loisirs au milieu des intrigues, ainsi que tous ses contemporains.

Cornélius Népos a laissé un recueil abrégé des vies des hommes illustres de la Grèce, et de quelques autres nations.

Il était de Vérone; il écrivit au temps d'Auguste, et survécut à Atticus, dont il paraît qu'il fut l'ami, et dont il a donné une vie qui les honore tous les deux. Cornélius Népos avait, de plus, travaillé sur les historiens de la Grèce et de Rome; il avait fait une vie de Cicéron, il avait écrit des annales. Son recueil des vies de quelques hommes illustres est tout ce qui nous est resté. On ne sait presque rien de ce qui le concerne, mais toutes les préventions doivent être en sa faveur.

Le recueil des vingt-quatre vies qui nous restent de Cornélius est dédié, du moins en partie, à Pomponius Atticus. Les anciens étaient dans l'usage de consacrer leurs travaux littéraires par le nom heureux d'un ami; et Plutarque l'a fait mille fois. L'historien latin, dans son court préambule, s'est cru obligé d'insister sur la différence des mœurs entre les Romains et les Grecs. « Je m'attends bien, dit-il, au jugement que plusieurs feront du soin que j'ai pris de marquer certaines circonstances de la vie des grands hommes dont je retrace l'histoire, et l'on trouvera de la bassesse dans quelques-unes de mes remarques. Quoi de plus indigne, dira-t-on, du caractère de ces grands personnages, que

d'observer, par exemple, quel fut le maître de musique d'Epaminondas; que de faire un mérite à ce grand homme d'avoir dansé avec beaucoup de grace, et d'avoir excellé à jouer de la flûte? Mais ce sentiment ne peut venir que de ceux qui, n'ayant point étudié l'histoire grecque, ne connaissent point les mœurs étrangères, et n'approuvent que ce qui est conforme aux coutumes qu'ils ont sous les yeux. »

Les notions des Grecs et des Romains étaient effectivement opposées sous mille rapports. Les Grecs n'attachaient point de honte à l'exercice public du talent dramatique : au contraire, les Romains regardaient même la musique comme une étude indigne d'un homme distingué; la danse leur paraissait une chose avilissante. Mais, d'un autre côté, les femmes, chez les Grecs, ordinairement soustraites aux regards, ne voyaient que leurs proches parens, et les dames romaines, reçues dans les festins, occupaient, dans leurs maisons, le principal appartement, et recevaient librement ceux qui venaient pour les visiter.

Cornélius Népos écrit avec élégance, clarté, précision, et fait de chacune de ses vies un tableau rempli d'intérêt; ses réflexions, peu nombreuses, mais toujours sages, supposent une ame élevée et un esprit solide. Son livre est encore, de nos jours, mis entre les mains des jeunes gens; il est le premier objet de leurs études classiques : et un honneur de cette espèce est le complément des éloges.

Les excellentes vies et d'Amilcar et d'Annibal sont

traitées par Cornélius avec toute l'impartialité que permettait l'éloignement des temps. Les crises des passions, les erreurs qu'elles entraînent, ont en effet quelque chose d'éphémère; l'emportement de l'écrivain fait sourire la postérité, et les écrits dictés par une injuste prévention deviennent inintelligibles, quand son objet ne subsiste plus.

L'Histoire Romaine de Tite-Live demeure un des plus beaux monumens de cette époque. Le goût le plus pur a présidé à la rédaction de cet admirable ouvrage, et l'on ne saurait dire assez combien sa lecture a d'attraits. Tite-Live écrit avec cette simplicité qui fait un attribut des graces; il ne cherche pas l'éloquence, mais l'harmonie de ses idées, l'heureuse abondance de son style, lui prêtent l'éloquence la plus faite pour attacher; toujours clair, toujours vrai, il se transporte aux temps qu'il se propose de peindre. On le dirait pénétré des sentimens naïfs qui s'allièrent si long-temps aux plus mâles vertus : une seule fois il s'interrompt pour avouer que son siècle est devenu étranger aux superstitions dont il proclame l'importance; mais il ajoute que les grands hommes à qui Rome devait sa gloire, avaient cru du fond de leur cœur à ces prodiges, à ces augures; et ces gages de victoire, ces mobiles des hauts sentimens, étaient sacrés à ses regards.

Tite-Live fait connaître et Rome et son histoire, non pas sous les couleurs magiques d'un tableau idéal, où les masses confondues produisent un seul effet; mais dans le détail des scènes qu'amènent, pour une

ville libre, et l'état de guerre au dehors et les contestations des partis au dedans.

Il a suivi l'ordre des temps, et les années des consulats. Mais il se trouve malheureusement une interruption complète entre l'année 460 de Rome et l'année 533; c'est-à-dire, à peu près depuis le commencement de la guerre de Tarente jusqu'à la deuxième guerre punique.

Freinshémius, allemand érudit, ami et contemporain de Descartes, a suppléé cet intervalle, en imitant, avec un succès singulier, la manière de son modèle; mais son ouvrage ne peut avoir ni la grace, ni l'intérêt de celui dont il tient la place; et ses récits manquent au moins de la certitude imposante que Tite-Live seul avait droit de leur donner.

Cette période était celle de l'adolescence pour les Romains, et nous devons regretter sans doute une lacune aussi considérable. Mais le morceau relatif à la deuxième guerre punique nous reste sans altération; et Tite-Live déclare lui-même qu'il y avait mis tous ses soins. Il paraît que cette belle histoire avait été conduite jusqu'au siècle d'Auguste, mais elle se termine pour nous à la guerre de Macédoine et au triomphe de Paul Emile.

L'auteur a inséré dans le cours de son récit un nombre infini de discours, et quelques écrivains, croyant suivre ses traces, ont voulu dévoiler aussi, par des harangues supposées, les causes des grands événemens qu'ils se sont efforcés de peindre; je crois que plusieurs ont pris le change. Les belles harangues de

Tite-Live ne sont pas purement d'invention. Rome, gouvernée par le concours des plus mûres délibérations et des plus libres suffrages, ouvrit toujours une importante carrière à la puissance de la parole ; et si Tite-Live a embelli les raisonnemens et les discussions qu'il a prétendu rappeler, du moins est-il certain que de constantes traditions lui en avaient fourni et le fond et la forme.

Tous ces discours sont excellens, peut-être même ils sont tous trop parfaits; leur caractère est uniforme, et l'éloquence de Tite-Live est toujours douce, fleurie, persuasive ; mais le charme de la diction, la justesse des argumens, la vérité des accessoires et la beauté de tout l'ensemble, ne laissent rien à desirer.

Tite-Live, qui écrivait sous les regards d'un empereur l'histoire de la république, s'abstient, en toutes les circonstances, de rapprocher par une apparence de flatterie, le temps où il vivait de celui qu'il retrace; il ne rabaisse pas le passé pour relever le présent; il écrit en Romain, et son histoire, dictée par un sentiment vrai d'amour pour sa patrie, ne contient non plus aucune déclamation. Au reste, même à cette époque, rien ne gênait la liberté d'écrire. Les hommages des poètes avaient encore le prix que leur prête l'indépendance. Horace, en présentant à Auguste lui-même l'encens le plus fait pour l'enivrer, exaltait le courage du célèbre Caton, et cette intrépide fermeté que rien jamais n'avait fléchi. Tite-Live, toujours sage, mais libre, mais sincère, vécut dans la faveur du souverain nouveau. Les petits-fils d'Auguste firent l'étude suivie

des ouvrages de Cicéron. On rapporte qu'un jour ayant trouvé un de ses livres entre les mains de l'un des deux, il en fit lecture sur-le-champ, et le rendit en s'écriant : « C'était un bien excellent homme, et qui aimait bien sa patrie. »

Un auteur grec, Denys d'Halycarnasse, tout pénétré d'enthousiasme pour Rome, et pour une grandeur qui tenait du prodige, voulut en faire connaître aux Grecs l'origine et les commencemens.

Ses livres des Antiquités romaines, écrits en grec, au nombre de vingt, ne nous sont pas tous parvenus : les onze premiers nous restent, et ils sont pour nous le trésor des connaissances vraiment utiles, que Denys seul a pris soin de recueillir.

Aucune histoire grecque jusque là n'avait, au rapport de Denys, donné sur les Romains des renseignemens exacts.

Hyéronimus de Cardie les avait à peine nommés dans son histoire des successeurs d'Alexandre. Timée de Sicile n'avait écrit de Rome qu'au sujet de la guerre de Pyrrhus. Antigone, Polybe et d'autres encore, n'avaient traité non plus que de quelques événemens. Denys déclare, dans sa courte préface, que même les historiens latins n'avaient jamais assez approfondi les antiquités de l'Italie; et, pendant un séjour de vingt-deux ans à Rome, il en fit l'objet de ses études.

Denys écrit avec sagesse; tout décèle, dans son livre, une ame vertueuse et un esprit religieux; mais, tel que la plupart des écrivains du siècle d'Auguste, il rejette les traditions et les interprétations superstitieuses des

anciens; il veut tout expliquer; il écarte entièrement ce que la raison réprouve, et son ouvrage n'a plus, dès-lors, ce coloris antique et frais qui donne tant d'intérêt aux récits de Tite-Live; car Tite-Live a identifié ses propres opinions à celles du temps dont il nous entretient.

Au reste, si l'ouvrage grave et froid de Denys n'a pas le charme propre à ceux de Tite-Live, il n'a pas non plus la sécheresse des ouvrages de Diodore. Denys s'efforce de n'omettre aucun détail intéressant; son style est soutenu et constamment nourri.

On trouve des harangues dans l'histoire de Denys; mais les mouvemens compassés de son éloquence factice trahissent toujours le rhéteur, et Tite-Live, à cet égard, lui est bien supérieur encore.

Les onze livres que nous avons se terminent à l'an 311 de Rome, quatre cent quarante-deux avant l'ère chrétienne. Les six premiers sont un recueil très-précieux des antiquités de Rome, et de celles des villes dont elle tirait son origine; les cinq derniers comprennent son histoire, pendant l'espace d'un demi-siècle, depuis l'année 260, et l'auteur a jeté un extrême intérêt sur les événemens de cette courte période.

Diodore de Sicile avait fait l'entreprise d'écrire en abrégé l'Histoire universelle; nous n'avons conservé de cet immense ouvrage que quelques livres et des fragmens. Les cinq premiers des livres que nous possédons sont consacrés à des recherches mythologiques ou historiques, antérieures, pour la plupart, à l'époque de la guerre de Troie.

Cet auteur, dont l'objet était de réunir tout ce qui tenait à l'histoire, commence la sienne d'après les antiques traditions, et par la création du monde.

On reconnaît l'esprit philosophique du siècle où Diodore a vécu, dans l'espèce d'affectation avec laquelle il interprète, ou par des suppositions historiques, ou par des allégories plus ou moins forcées, toutes les fables qu'il raconte, et qu'il ne donne que pour des fables. Le monde était mûr à ce temps pour la prédication d'une morale sans prestiges, et de l'adoration d'un seul Dieu.

Le Magasin historique, que l'on doit aux recherches de Diodore, est infiniment précieux; mais des faits ramassés sans suite, et la plupart sans intérêt prochain, offrent peu d'attrait au lecteur, et la précipitation de l'auteur ajoute à la stérilité d'une pareille compilation.

Des interprétations toutes spéculatives me paraissent bien opposées au véritable esprit de l'histoire. L'Histoire ancienne doit sur-tout réunir ce qui reste de faits, et se borner à présenter près d'eux ce que l'antiquité a laissé de traditions, et même de fables confuses. C'est en prétendant deviner que l'on n'a jamais rien su ni dans l'histoire, ni dans les sciences. Il est beau certainement, dans la carrière des découvertes, de devancer l'étude à force de réflexions; mais c'est ensuite, en marchant pas à pas, qu'on vérifie ses hardies conjectures. Diodore a raisonné en fait d'antiquités, comme les philosophes grecs avaient raisonné en physique; mais ce qui résulte du moins de ses écrits, c'est que la

pure mythologie était entièrement bannie des opinions dès cette époque.

Diodore, d'après Apollodore d'Athènes, compte onze cent trente-huit ans depuis la guerre de Troie jusqu'à celle des Gaules, c'est-à-dire, quatre-vingts ans depuis la guerre de Troie jusqu'au retour des Héraclides; trois cent vingt-huit depuis cet événement jusqu'à la première olympiade, et sept cent trente depuis cette olympiade jusqu'au temps de la guerre des Gaules. Ces bases chronologiques doivent être recueillies.

Diodore nous apprend qu'il régnait de son temps deux opinions principales sur le monde. Les uns le croyaient éternel; les autres, comme le célèbre Euripide, supposaient un chaos et son débrouillement à une époque sans date précise. Ils disaient que le mouvement perpétuel de la sphère du feu emporte les corps dans l'espace, et que l'influence du soleil sur l'humide renfermé primitivement dans notre globe, avait donné naissance aux êtres qui l'habitent. La terre desséchée graduellement, avait graduellement perdu de cette faculté de produire, et les simples moyens de la propagation avaient depuis ce temps perpétué les espèces. Diodore cependant considérait les rats qui paraissent en Egypte après l'inondation, comme un dernier effort d'enfantement du sol humecté par le fleuve; et comme il trouvait en Egypte ce reste non douteux d'une force productive, sans doute plus éminente qu'ailleurs, il en faisait le premier pays peuplé, le séjour des nations les plus anciennes de toutes, et la retraite de Deucalion à l'époque de son déluge.

Cet historien philosophe croyait au reste qu'en ce pays les noms d'Osiris et d'Isis avaient été, dans l'origine, ceux du soleil et de la lune, que tous les élémens y avaient reçu les noms de quelques divinités, et que le nom de Minerve entre autres, interprété ensuite par les Grecs, comme celui de la déesse aux yeux bleus, désignait uniquement la couleur bleue de l'air et de la voûte céleste. Osiris et Isis encore exprimaient, selon Diodore, et le dieu Bacchus et Cérès; car Isis avait, disait-on, donné les premières lois aux hommes, et Cérès avait reçu des Grecs le nom de Thesmophore ou de Législatrice. Osiris avait reçu le jour à Nysa, ville d'Arabie, où la culture était en grand honneur; il avait le premier bu du vin, et c'était du nom de Nysa, et de celui de Jupiter que les Grecs avaient fait le nom de Dyonysius, pour rappeler le dieu des vendanges. Osiris et Isis avaient été aussi de sages monarques de l'Egypte. Osiris avait honoré Hermès, ou si l'on veut Mercure, qui le premier avait inventé l'écriture, les exercices du gymnase, et la lyre avec trois cordes; il avait donné des leçons sur la connaissance des astres, et il avait planté l'olivier verdoyant.

C'est en suivant ces vaines allégories, que Diodore dénature à la fois l'histoire et la mythologie. « Osiris, nous dit-il encore, parcourut toute la terre avec une grande armée, pour y répandre ses bienfaits. Hercule fut un de ses généraux. Osiris découvrit le lierre, et Apollon son frère reconnut le laurier. Pan, autrement Anubis, vêtu d'une peau de chien; Macédon, vêtu d'une peau de loup; Triptolème enfin, suivirent l'ex-

pédition avec les Muses et plusieurs musiciens, parce qu'Osiris aimait le plaisir. Il alla par l'Ethiopie, où on lui présenta des hommes couverts de poil. Il alla dans les Indes, il traversa la Grèce; il laissa Macédon régner en Macédoine; il établit Triptolème dans l'Attique. Il fit par-tout cultiver et bâtir, et à la fin il inventa la bière. » Les seules fables que Diodore a cru nous avoir éclaircies nous donneraient assurément de plus véritables lumières.

Diodore au reste nous apprend que les Egyptiens se vantaient d'avoir peuplé jadis le monde par colonies, et qu'ils comptaient dix mille ans entre la création, jusqu'à laquelle ils remontaient toujours, et le temps où régnait Auguste. Les prêtres de l'Egypte, aux termes de son rapport, comptaient même vingt-trois mille ans entre le règne du Soleil et celui d'Alexandre; mais ils disaient que les années et les révolutions du temps n'avaient pas été mesurées sur des bases toujours égales : un mois lunaire avait fait une année avant que l'année valût une saison.

La tradition toujours confuse d'une race antique de géans est consignée dans les livres de Diodore, et rapportée, comme dans ceux de Moïse, aux premiers commencemens du monde.

Diodore a nommé Moïse : il suppose qu'il dut ses lois à l'inspiration de Jéhova, comme le premier législateur des Egyptiens avait dû les siennes à Mercure. On comptait, dans l'antiquité, comme autant de législateurs, les inventeurs des arts et des sciences.

On trouve dans les livres savans de l'historien grec

qui nous occupe, une réunion presque unique de notions infiniment anciennes, qu'il n'a pas pu défigurer par de vaines explications. Il nous décrit les mœurs des nations celtiques et celles des nations de l'Inde; il nous expose le tableau des graves institutions que l'Égypte a recélées; et devant ce tribunal imposant comme l'avenir, qui jugeait l'homme puissant après qu'il n'était plus, on conçoit que les tombeaux fussent les demeures éternelles, et les palais des hospices passagers.

Les livres de Diodore nous manquent totalement depuis le cinquième jusqu'au onzième. Ce onzième livre commence avec la guerre des Perses dans la Grèce; et, à compter de cette époque récente, Diodore donne ses soins à la chronologie. Il nomme les Archontes d'Athènes et les Consuls de Rome; il énumère les olympiades, et nomme souvent les vainqueurs des jeux. Il semble, à de certains égards, que l'on pénètre d'un désert dans une contrée habitée; mais Diodore a partagé tous ses récits de date en date, et cette méthode ôte à l'entraînement.

Le vingtième livre finit quelques années avant l'époque mémorable de la bataille d'Ipsus entre les successeurs d'Alexandre le Grand. L'histoire du vainqueur de l'Asie est écrite avec intérêt; mais celle de ses successeurs n'offre qu'une suite d'annales.

Cet estimable auteur se permet rarement des réflexions sur les faits; mais celles qui lui échappent portent l'empreinte de cette morale tolérante qui résulte toujours des leçons de l'histoire. « Dans la conduite de

la vie, dit-il, la douceur est bien supérieure à la colère, et la clémence aux punitions. C'est par le principe de bonté qui régnait au fond de son ame, que Jules César s'est le plus distingué, et que sa vertu s'est acquis une place si honorable dans les annales de la terre. »

L'injustice paraissait au sage Diodore, comme elle avait paru au célèbre Epicure, la source de tous les malheurs pour les particuliers ainsi que pour les états; et après avoir médité sur les mouvemens rapides qui composent les fastes du monde, reconnaissant que dans leurs maux les hommes recourent sans cesse à la Divinité, il concluait qu'il y a en nous une piété naturelle qui ne saurait être sans cause.

CHAPITRE VI.

Des Sciences, depuis le premier siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'époque de l'ère chrétienne.

La langue grecque, à cette époque, servit d'organe à plusieurs écrivains; mais Rome fut la vraie patrie de tous ceux qui se distinguèrent. Juba, né en Afrique, mais élevé à Rome, devint Romain comme Térence. Historien célèbre, il s'appliqua encore à l'étude de la nature, et ses ouvrages nombreux ont attesté long-temps l'étonnante variété de ses rares connaissances. Strabon, comme Juba, savant universel, appartient à l'empire comme une riche conquête; et à peine l'on se rappelle que la ville grecque d'Amasée lui ait donné le jour en Asie.

Strabon, ainsi que les hommes illustres de son temps, avait avidement parcouru le domaine ouvert aux jouissances de l'esprit. Il avait étudié à fond les systèmes de philosophie, et, dans le commencement disciple d'Aristote, il le fut ensuite de Zénon, et resta fidèle au Portique. Il avait écrit sur l'Histoire et sur quelques autres sujets. Son Traité de Géographie, de la situation du Monde, est le seul qui nous soit resté. Cet excellent ouvrage respire la sagesse, la simplicité, par conséquent le bon goût antique, et son autorité est invoquée partout.

Strabon a vécu sous Auguste, et est mort au temps de Tibère, l'an 25 de l'ère chrétienne. Il avait beaucoup voyagé; il avait parcouru l'Egypte avec Œlius Gallus son ami, qui en avait le gouvernement. Il raconte qu'il y avait vu un des crocodiles sacrés que les soins assidus des prêtres avaient apprivoisé. Cette coutume antique des peuples de l'Egypte, d'entretenir au nom de Dieu des animaux de toute espèce, était peut-être un souvenir du temps où l'homme innocent et heureux dominait encore la nature.

A l'époque célèbre où Strabon écrivit, la science de la géographie n'avait encore été traitée qu'imparfaitement; elle demandait un travail complet, et la terre n'était point connue. Les hommes n'ont aucune propension à s'éloigner du point sur lequel ils végètent; cette disposition paresseuse et timide, qui se combine avec la pétulance d'une imagination hardie, est sans doute coordonnée au dessein de cet univers. Strabon faisait l'observation que, de son temps, les Africains

ne venaient jamais d'eux-mêmes dans nos contrées, et rien n'est changé, à cet égard, depuis deux mille ans environ. Les Arméniens sont, de toute l'Asie, le seul peuple qui se répande en quelques parties de l'Europe; et sans les intérêts du commerce ou de la guerre, peu d'Européens certainement iraient chercher de lointains rivages. Les hommes se sont étendus sur le globe, mais de proche en proche, mais en masses, mais en tribus. Il faut le concours d'un grand nombre d'idées, pour conduire un homme seul à travers une foule inconnue, et vers un but dont le sépare un espace presque sans mesure. La moindre différence de mœurs, ou de manières, produit une répugnance d'instinct; et l'isolement cause par-tout l'effroi.

Le degré ne servit point d'élément ou de base à l'expression scientifique des dimensions de la terre, avant le temps de Ptolémée, au deuxième siècle de notre ère. Strabon, ainsi que tous les géographes de son temps, n'ont fixé les distances respectives des lieux, et leur distance à l'équateur, qu'en mesures itinéraires. Mais, de nos jours, un illustre savant, M. Gosselin, observant que les stades des anciens avaient peu d'uniformité, a vérifié, par différens calculs, que leurs stades astronomiques n'étaient sujets à aucune variation. Eratosthène, Hipparque et Strabon, ont employé un stade fictif, déterminé d'après le calcul, sur la circonférence présumée de la terre.

Le premier essai de géographie astronomique, relatif aux longitudes, ne paraît pas remonter, chez les Grecs, au-delà de trois siècles avant l'ère chrétienne. Dicæar-

que, disciple d'Aristote, est le plus ancien auteur connu qui ait cherché à fixer sur une ligne parallèle à l'équateur, et tracé vers le trente-sixième degré de latitude, la distance respective des lieux sur le continent. Cette ligne fut nommée diaphragme, parce qu'elle partageait en deux toute la terre connue. Dicœarque la conduisit depuis le détroit des Colonnes, par la Sardaigne, la Sicile, le Péloponèse, la Carie, la Lycie, la Pamphilie, la Cilicie, le long de la chaîne du Taurus, jusqu'au mont Imaüs, qui borde l'Inde au nord. Il ne reste que deux mesures de celles qu'avait calculées Dicœarque. La première est celle du détroit à la Sicile, et on la trouve un peu trop courte; la deuxième est celle de la Sicile au Péloponèse, et on la trouve très-exacte.

Cinquante ans environ après l'ouvrage de Dicœarque, Eratosthène donna le premier système complet de géographie astronomique.

Il avait établi deux lignes pour ses bases; elles se coupaient en angles droits, à la hauteur de l'île de Rhodes. L'une représentait le méridien de sa capitale; l'autre son parallèle, tracé vers le trente-sixième degré de latitude, comme le diaphragme de Dicœarque.

On publia un grand nombre de périples, sous le règne des Ptolémée. Agachartides de Gnide fit une étude de la mer Rouge. Artémidore d'Ephèse fit celle de la mer qui borde les provinces de la Paphlagonie et de la Bithynie. On vit paraître en ce même temps plusieurs descriptions de la terre; mais les hommes les plus instruits en connaissaient bien mal encore la vé-

ritable configuration. Ils ne désignaient pas les deux presqu'îles de l'Inde; ils plaçaient l'extrémité méridionale de cette contrée sous la latitude de Méroé; ils plaçaient la ville de Rhodes sous le méridien d'Alexandrie, Rome sous celui de Carthage, et ne se rectifiaient mutuellement que par de plus graves erreurs. Aucun d'entre eux ne supposait la zone torride habitable; ils se disputaient seulement sur l'étendue qu'elle devait avoir; et Polybe encore était le seul qui eût élevé quelques doutes sur une semblable opinion. D'un autre côté, Strabon même traitait de fables inadmissibles tous les rapports de Pythéas. Il niait que la terre pût se trouver habitée à une certaine latitude septentrionale. Jerné, ou l'Irlande, à peine peuplée, disait-il, à cause de son rude climat, lui paraissait la borne de la terre; il récusait l'existence de Thulé, de l'île d'Islande, qui ne fut, il est vrai, découverte pour la seconde fois que plusieurs siècles après lui. La mer Caspienne passait, à cette époque, pour s'écouler dans la mer du Nord; et quoique le continent l'embrasse de tous côtés, Plutarque la considérait comme un golfe de la mer extérieure.

Strabon a réfuté le Voyage d'Eudoxe autour du continent de l'Afrique; et l'on peut s'étonner qu'un pareil événement, dont la date, en tout cas, devait être si récente, pût faire alors l'objet d'un doute, et de la moindre discussion.

Eudoxe de Gnide, selon Possidonius, était venu en Egypte, et chargé de présens pour les temples de cette contrée. Cléopâtre, reine d'Egypte, et mère de

Ptolémée Lathyre, l'avait de suite envoyé dans les Indes sous la conduite d'un Indou que la tempête avait jeté sur les côtes de la mer Rouge. Eudoxe avait fait deux voyages; et, à son deuxième retour, ayant trouvé sur la rive d'Afrique le bec d'une proue de navire, orné d'une tête de cheval, comme ceux des vaisseaux de Gadès, il avait conçu le projet de suivre la route nouvelle que ce débris offrait à ses yeux. Cet intrépide navigateur, tout plein d'un si vaste dessein, avait levé l'ancre à Gadès, et commencé de l'exécuter; mais ayant échoué d'abord sur les côtes de Maurusie, il avait été obligé de recommencer l'expédition, et Possidonius renvoyait le lecteur aux archives mêmes de Gadès, pour les détails, demeurés inconnus, de la seconde entreprise d'Eudoxe.

Les cartes de géographie étaient peu communes à ce temps, et Strabon n'en joignit aucune à l'ouvrage qu'il publia. Le sénat de Rome pourtant en fit dresser plusieurs; il y employa Zénodoxe, Théodore, Polyclète et quelques autres Grecs savans. Auguste fit mesurer en milles tous les grands chemins de l'Italie; il y fit élever des gnomons. Il fit faire la description détaillée de plusieurs provinces; et celle de la terre, totalement achevée d'après les Mémoires d'Agrippa, fut placée au milieu de Rome, sous un portique bâti exprès. Cependant, moins d'un siècle après, et sous le règne de Domitien, Mœtius Pomposianus ayant fait voir à Rome, comme une curiosité, la terre toute entière, peinte sur un parchemin, on le fit périr comme ayant aspiré à se rendre maître de l'empire.

Strabon a porté la lumière sur les objets qui l'entouraient ; et son ouvrage, base éternelle des études géographiques, n'a, malgré son exactitude, rien de la sécheresse pénible qu'on pourrait craindre d'y trouver. Ce n'est point une méthode pour apprendre à connaître les noms des villes et les divisions des provin ces, c'est un tableau de chaque pays, avec le nom et la position respective des principales cités qu'on y rencontre. Strabon s'étend sur les productions remarquables de chaque contrée, sur les mœurs de ses habitans. Il ne néglige ni les traditions mythologiques consacrées, ni même les traits historiques que certains lieux peuvent rappeler, et il ne s'exprime jamais dans une forme didactique ; on croit entendre le discours d'un homme tout plein de connaissances, et qui répand l'instruction sans tourmenter notre mémoire. Il combat, sous beaucoup de rapports, Eratosthène, Hipparque et Possidonius, et il s'attache à justifier Homère contre le premier de ces savans. Le premier livre de Strabon est presque entièrement employé à démontrer, par une foule d'exemples, la haute sagacité et l'exactitude précieuse du poète par excellence ; il veut que l'on distingue dans ses divins écrits, et la fiction et l'erreur. Homère, cité sans cesse par Socrate et par Platon comme l'oracle de la sagesse, l'est encore par Strabon comme le guide de la science.

Strabon commence sa description du monde connu par l'Espagne, et il suit de proche en proche les différentes nations, en parcourant la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Italie, la Germanie, la Grèce, les bords

du Pont-Euxin, l'Asie mineure, les Indes, la Chaldée, la Syrie, l'Egypte, la Lybie et l'Afrique septentrionale.

Le tableau qu'il déroule nous fait juger combien la partie de l'Europe, civilisée au point de goûter les arts, leurs jouissances et leur politesse, était, de son temps, peu étendue. Si l'Italie, la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, l'Egypte et quelques villes d'Afrique, brillaient de leurs heureuses clartés; si quelques villes d'Espagne et de la Gaule en avaient reçu quelques reflets, l'Espagne enfin, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, étaient encore loin d'exister. Que dirai-je de la Suède, du Danemarck, et de tant d'autres contrées où l'histoire et les sciences ont élevé depuis de si glorieux monumens? L'empire romain, sous Auguste, n'était réellement pas ce que l'imagination suppose, en se dirigeant, sans le vouloir, sur des idées toutes modernes. Le livre de Strabon est nécessaire à l'histoire du monde; sa description de la grande île britannique est, de nos jours, un morceau précieux; et toute la Germanie, tous ces pays immenses qui sont devenus la Russie, la Pologne, étaient habités uniquement par des nations plus ou moins simples, et aussi plus ou moins farouches.

Strabon décrit soigneusement les mœurs, plus variées que différentes au fond, de tant de nations diverses. On retrouve chez plusieurs ce caractère guerrier et tout ensemble pastoral, qui distingue encore les Tartares, et qu'on saisit, chez les Arabes et dans une partie de l'Afrique, avec les nuances qui naissent du

climat et de l'influence des traditions chez des peuples qui n'écrivent point.

On rencontre chez tous ces peuples des lumières natives très-pures, et des notions dont la hauteur écarte toute idée de barbarie sauvage. Toutes ces nations, décrites par Strabon, ne présentent rien de l'espèce de dégradation où la misère d'un climat glacé et la solitude des plus immenses forêts ont dû plonger celles de l'Amérique; mais on retrouve dans les peintures de ce philosophe éclairé une foule des usages que l'Amérique a reçus avec les migrations qui successivement l'ont peuplée. Les mémoires sur lesquels on se formait alors une idée des contrées encore peu parcourues, étaient excessivement rares, et les observations que l'on pouvait y trouver se rattachaient toujours à de rapides aperçus. Ainsi, au temps d'Alexandre le Grand et de Séleucus Nicanor, Mégasthène et Dimaque avaient uni à de précieux renseignemens sur plusieurs des contrées de l'Inde, des descriptions fantastiques d'hommes sans narines et sans bouches, ou d'hommes enveloppés de leurs oreilles. Cook nous a donné le secret d'une partie de ces fables antiques; les costumes, les déguisemens, les parures des peuples qu'il a reconnus à la Côte nord-ouest d'Amérique, ont souvent figuré, à ses regards surpris, l'aspect effrayant de quelques bêtes, ou l'apparition de quelques monstres.

Ce merveilleux, d'ailleurs, que les Grecs adoptaient de si bonne foi, n'a souvent reposé que sur l'application de certaines expressions connues à des objets encore nouveaux. Néarque, pour décrire la douce canne

de sucre, parlait de roseaux qui portaient le miel sans le secours des abeilles. Il désignait le coton par une laine éclatante que les arbres donnaient. Onésicrite avait décrit avec emphase des arbres dont les branches, en se courbant d'elles-mêmes, et reprenant racine sans culture, formaient bientôt d'agréables berceaux. Les détails que Strabon emprunte à ces illustres voyageurs attestent leur exactitude. Les castes de l'Inde, ses lois et ses usages, étaient connus aussi bien que son climat; et l'on trouve dans ce chapitre un trait de ces austérités bizarres dont les faquirs donnent encore des exemples si singuliers.

On reconnaît dans cet écrit les usages, les opinions, jusqu'aux moindres cérémonies que conservent encore les Guèbres ou Parsis. Ils ne veulent point, aujourd'hui comme alors, souiller jamais le feu ni l'eau. Ils n'enterrent point les morts. Ils tiennent à la main des branches consacrées, et se couvrent la tête d'un ornement particulier pendant le temps de leurs prières.

Strabon parle de Jérusalem, et des Juifs dans la Palestine. Il croit les Juifs originaires d'Egypte, et il considère Moïse, leur législateur et leur chef, comme un prêtre de ce pays. Moïse, dit Strabon, leur avait enseigné qu'on ne devait point représenter Dieu sous des traits d'homme ou d'animal. Dieu renfermait dans son essence, la terre, la mer, le ciel, le monde, la nature de toutes choses, et nous-mêmes. Nulle personne douée d'un esprit sain ne devait oser l'exprimer sous une image, quelle qu'elle fût. Toute image devait

être écartée de son culte, et Dieu devait être adoré sans le secours d'aucun simulacre. Strabon se persuadait néanmoins que l'on pouvait recevoir en songe des inspirations dans son temple : « Car, dit-il, ceux qui vivent dans la chasteté et la justice peuvent toujours attendre de Dieu ou quelque signe, ou quelque bien. C'est avec de si grands principes, c'est en soutenant les armes de sa nation par l'idée de Dieu et des choses saintes, que Moïse, dit-il plus loin, parvint à fonder un empire qu'on ne saurait taxer de faiblesse. Ses successeurs persistèrent dans ses lois tant qu'ils furent justes et religieux; mais quelques-uns tombèrent enfin en d'aveugles superstitions, et devinrent ensuite des tyrans. Ce sont les superstitions qui ont introduit chez ce peuple, et l'abstinence de quelques viandes, et la circoncision, et mille autres pratiques; et, plus que tout, la tyrannie, les rapines et les dégâts dont les nations voisines eurent souvent à se plaindre. »

Strabon croyait, d'après Straton et d'après d'autres philosophes, que plusieurs parties de la terre avaient été couvertes et découvertes par la mer. Il parle des changemens nombreux arrivés à la surface du globe par l'effet des tremblemens de terre ou par d'autres secousses violentes : douze villes, dont Sodôme était la métropole, avaient été détruites à la fois; un souffle de feu, des courans d'eau bouillante et de bitume, les avaient abymées ensemble, et un lac sulfureux avait pris aussitôt leur place. Une partie du désert de l'Afrique avait été jadis inondée par les flots. On trouvait encore près d'Ammon des marais d'eau sau-

mâtre, des pétrifications, même des coquillages. Les anciens avaient cru y recueillir quelquefois jusqu'à des débris de navires; et le voyageur Horneman, de nos jours, a cru certainement y reconnaître une ancre.

Les livres de Strabon conservent le dépôt d'une foule de traditions historiques ou de faits précieux qu'aucun autre monument de l'antiquité ne retrace. Strabon y a noté l'usage des Samnites, qui donnaient chaque année à leurs plus braves guerriers le choix entre les plus belles filles, et qui récompensaient, par de glorieux hymens, l'amour ensemble et la valeur. Il n'a pas négligé les souvenirs touchans du rocher de Leucade et de la mort de Sapho. Enfin, c'est à lui que l'on doit l'origine et le sujet de ce conte vulgaire dont nos conteurs gothiques ont tant tiré parti. « En Egypte, jadis, la courtisane Rhodope étant un jour à se baigner, un aigle enleva sa chaussure entre les mains de son esclave, et l'alla jeter à Memphis, dans le sein du monarque lui-même. La petitesse, l'agrément du soulier, le prodige de l'aventure, excitèrent le roi à faire chercher celle dont le pied délicat avait été serré dans une enveloppe aussi jolie. Rhodope fut trouvée, et le roi l'épousa; et la grande pyramide fut élevée à sa mort, pour lui servir de sépulture. »

L'ouvrage de Strabon mérite une étude suivie; c'est un trésor de connaissances présentées avec tout le charme que la modestie et la douceur de l'ame peuvent prêter au plus rare savoir. « On a soutenu, dit-il, que les mortels imitent les dieux, quand ils se

montrent bienfaisans; peut-être on eût mieux dit: alors qu'ils sont heureux. »

Strabon ne disserte nulle part sur les institutions et les gouvernemens. Il vivait dans un siècle où un peuple et un homme dominaient toutes choses; et le juste même, au gré de quelques-uns, n'était plus, si l'on doit l'en croire, que l'avantage du plus puissant.

Les Grecs avaient gardé sur les Romains vainqueurs une supériorité remarquable dans les sciences, et ils y mettaient leur orgueil. Strabon ne craint pas d'affirmer que les historiens Romains étaient inférieurs aux historiens Grecs; et tout ce que les Grecs n'avaient pas fait connaître, était, à son avis, imparfaitement connu. Il est bien vrai que les Romains apprirent tout par des leçons, et qu'ils n'eurent d'original que leurs mâles et franches vertus.

La science proprement dite ne fut jamais, de leur part, l'objet de quelque émulation; ils n'en virent que le mécanisme, et n'en devinèrent pas le génie. Entraînés par leur destinée, entraînés par leurs souvenirs, à diriger les autres hommes, ils ne se portaient avec ardeur que vers les moyens neufs que les Grecs leur en présentaient; et telle que cet Achille qui reconnut un glaive entre de vaines parures, c'étaient encore des armes que Rome empruntait aux vaincus.

Je ne citerai pas tous les savans que cette époque vit resplendir, et cependant, après Juba, je n'aurai guère que des Grecs à citer. Mithridate, éclairé lui-même, eut près de lui d'habiles ingénieurs. La belle

Cléopâtre eut les siens. Géminus, Ctésibius, Héron, Théodose, Sosigènes, soutinrent dignement, en ce siècle, la renommée de l'école d'Alexandrie. Le célèbre Possidonius parut les surpasser encore; il fut savant et philosophe, et, à ce dernier titre sur-tout, il eut droit à tous les hommages. Les grands personnages de Rome avaient saisi avidement les systèmes philosophiques des Grecs; ils avaient regardé leurs formules comme des instrumens qui rendaient le raisonnement aussi régulier que facile; et ils rangeaient volontiers leurs idées sous différens ordres connus, faute d'une logique assez abstraite pour en aider autrement le développement sans en altérer la nature.

Le grand Pompée fit baisser ses faisceaux devant la demeure de Possidonius. Ce philosophe était malade et souffrait des douleurs aiguës; mais il voulut, devant Pompée, traiter, en dépit de ses maux, un sujet digne de tous deux : il eut le courage de s'y contraindre; et, quand la goutte lui faisait sentir des élancemens plus cruels, il s'écriait en stoïcien : « Non, douleur! tu n'es point un mal, et je ne te nommerai point ainsi. »

La médecine, à cette époque, toujours entre les mains des Grecs, n'était encore exercée néanmoins que par des affranchis ou même des esclaves. Antonius Musa fit sortir la médecine de cet état peu fait pour elle. Il conserva les jours d'Auguste, et le sénat lui prodigua les témoignages les plus flatteurs de la reconnaissance publique. Il fut exempt de toute charge; il eut le droit de cité; il eut celui de porter un anneau

d'or; et on lui érigea une statue en bronze, à côté de celle d'Esculape. Euphorbe, frère de Musa, médecin du savant roi Juba, acquit une gloire égale à celle de de son frère; et les médecins, après eux, associés aux citoyens de Rome, le furent toujours aux priviléges de l'ordre des chevaliers.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la Poésie en général, depuis le premier siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'époque de l'ère chrétienne.

La science, nous l'avons dit, se cultive dans la retraite; la carrière idéale où se lancent les savans, dégage toute leur vie des troubles de la société. Indépendans quoique soumis, rien n'entrave l'essor de leurs pensées, de leurs vastes combinaisons; leur gloire même, toute aérienne, est plutôt admirée que saisie par le vulgaire, et les savans en relation de travaux se croient toujours en république.

Mais si l'esclave même peut se livrer aux sciences, l'esclave ne sera jamais poète, parce que la poésie exprime des sentimens, et que pour préluder à des accens divins, l'ame exalte toute sa puissance. Les nations victorieuses ont seules eu des poètes, et si ces favoris des dieux doivent aussi être étrangers aux passions qui les entourent, parce qu'ils doivent les dominer, du moins faut-il que rien ne comprime leur essor, et qu'ils puissent penser et sentir.

La poésie, langage intime de l'homme, s'applique

sur-tout aux objets qui maîtrisent les opinions ou qui absorbent les esprits; les systèmes philosophiques, dans le siècle qui nous occupe, et particulièrement dans sa première moitié, faisaient l'objet de la passion des Romains; et Lucrèce mit en beaux vers tout le système d'Epicure. L'agriculture et les souvenirs qu'elle avait laissés; les parcs, où maintenant s'étalait une magnificence inconnue, inspirèrent à Virgile le poëme des Géorgiques. Sabinus chanta les jardins, et Æmilius Macer prit pour sujet de ses vers les oiseaux, les herbes, les fleurs. De même, quand la gloire de Rome se fut à la fin confondue avec celle du nouveau maître, quand elle brilla réfléchie sur son front, le chantre de Mantoue célébra l'origine et de la ville du monde et de la race d'Enée, pendant que Varius exaltait Jules César, et que la lyre d'Horace élevait Auguste au rang des dieux. L'amour aussi et toutes ses voluptés reçurent alors, comme en tout temps, une foule de rians hommages, et l'on aurait dit que l'autorité romaine s'épanouissait au souffle du plaisir. Les Romains avaient constamment chéri et respecté les compagnes de leur vie. La vertu de Lucrèce et le malheur de Virginie avaient deux fois soulevé le peuple roi. En imitant les poésies des Grecs, les poètes de Rome ne pouvaient négliger cette heureuse expression que tous les cœurs entendent; mais quel que fût alors le relâchement des mœurs, leurs vers amoureux ne s'adressèrent jamais qu'à de vraies courtisanes ou à des femmes d'affranchis, dont l'état permettait presque la même licence.

Catulle, Properce, Gallus, Tibulle, Ovide enfin, qui, peu content de présenter sous tant de formes l'aimable cortége de Vénus, donna, sous le nom de l'Art d'aimer, l'heureuse théorie de l'Art de plaire: tous exprimèrent, en vers charmans, leurs vœux, leurs succès et leurs plaintes; tous ont vanté les objets de leur flamme, tous ont immortalisé leur doux sourire et leurs attraits. Horace lui-même, le poète philosophe, l'écho de la renommée, Horace a chanté ses amours, et Vénus toute entière embrasant tout son être, il s'est livré à ses transports.

Tous les Romains furent poètes en ce temps, et tous attachèrent leur gloire aux nobles vers qui devaient célébrer leurs exploits. Cicéron, qui confesse avec tant de naïveté combien il desirait les éloges des poètes, Cicéron avait fait plusieurs milliers de vers latins; sa belle traduction du poème astronomique d'Aratus, atteste la pureté de sa versification, et l'influence de l'astre poétique sous lequel son siècle s'était levé.

Celui dont le nom fait un titre aux protecteurs éclairés des talens, Mécène, était né dans l'ordre des chevaliers; mais les louanges d'Horace et de Properce, supposent qu'il tirait une illustre origine des anciens rois de l'Etrurie. Ses liaisor· ·ec Auguste commencèrent à Apollonie, où tous deux firent leurs études, et leur sainte amitié ne se démentit jamais.

Mécène, pendant le cours d'une longue puissance, ne forma jamais aucun vœu dont le bien public ne fût l'objet. Il embellit la grande cité de monumens utiles et

somptueux; il exhorta toujours Auguste à la clémence, et le voyant un jour au moment de prononcer plusieurs condamnations, il écrivit: « Lève-toi bourreau, » et il lui jeta ses tablettes.

Mécène a composé plusieurs morceaux de poésie sur divers sujets, et il a fait d'autres ouvrages; mais distingué sur-tout par un tact plein de justesse, il sut discerner le mérite entre tous ses contemporains, et son suffrage inestimable a servi d'interprète à ceux de l'équitable postérité. Le sentiment du beau se trouve en nous, et c'est notre orgueil; mais il semble qu'il n'appartient qu'aux hommes en masse et réunis d'en être frappés tout à coup, et de l'annoncer spontanément par des applaudissemens unanimes; l'homme seul est faible quand il juge, et le don heureux d'apprécier, le don sur-tout de pressentir, est rare comme le talent même.

Le siècle que nous parcourons peut se diviser en deux périodes, relativement aux travaux de l'esprit. Dans la première, où les systèmes préoccupaient toutes les pensées, Lucrèce a composé son poème immortel. L'éloquence d'ailleurs était chaque jour d'usage, et chaque jour les événemens et leur succession rapide imposaient le besoin d'en retracer le cours. Dans la seconde, la scène a changé de face; les anciennes carrières sont toutes bouleversées. La philosophie désormais cherche sur-tout des applications morales, convenables à l'état nouveau de la société, et c'est la résignation qu'Horace prêche au nom d'Epicure. L'amour pourtant varie ses accens les plus doux : c'est le temps de Tibulle, de

Properce et d'Ovide. Mécène réunit l'harmonie de ces chœurs, que les graces conduisent. Accueillis, à titre d'amis, par l'homme puissant et généreux qui partageait le gouvernement du monde, ces poètes, sans jalousie, se sont accordés dans leurs vers des témoignages qui les honorent. Horace confie à la mer le vaisseau qui porte Virgile; Ovide pleure la mort prématurée de Tibulle; Virgile fait une églogue pour compatir aux tendres douleurs de Gallus; et Mécène lui-même cadence les regrets que lui cause la mort d'Horace.

Quand une crise violente a brisé toutes les entraves, permis toutes les tentatives, en quelque sorte éprouvé toutes les ames et enflammé toutes les imaginations; si le repos enfin succède, si la prospérité renaît, s'il ne reste plus qu'une carrière à l'exercice des esprits, on verra tout à coup briguer avec ardeur des succès qui sont faits aussi pour enivrer, car ils sont aussi de la gloire; mais c'est moins, je pense, en ce qu'il recueille qu'en ce qu'il sème et ce qu'il prépare, qu'un siècle doit être jugé. La période que domine l'ascendant victorieux d'Auguste, resplendit de clartés allumées avant lui, et qui après lui s'éteignirent. Les Muses, flatteuses quelquefois, conservent leur indépendance : elles déploient leurs ailes, et fuient quand on croit les tenir captives; et l'esclavage avilissant, qui pesa trop tôt sur l'empire, ne permit plus aucun triomphe, et enchaîna jusqu'à l'espoir.

CHAPITRE II.

De Lucrèce.

Le titre du poème de Lucrèce est : ***De la Nature des choses.***

Cette production sans modèle est restée, je crois, sans copie. Les poèmes philosophiques que le dix-huitième siècle a vu éclore, n'ont rien de commun avec celui dont le sujet est un système, physique dans ses résultats, métaphysique dans ses développemens. Lucrèce a mis en vers le système d'Epicure, et l'on ne peut rien ajouter à la fraîcheur des aimables tableaux qu'il a entremêlés à ses dissertations. C'est par-tout l'image la plus vraie, la plus riante de la nature, qui se colore sous les pinceaux du poète, à côté des démonstrations du philosophe ; c'est par-tout la vie qui respire à côté de l'analyse abstraite des principes qui la constituent.

Ce contraste soutient sans doute l'intérêt que le poème inspire ; mais la curiosité suffirait certainement pour attacher à sa lecture. Les erreurs physiques de Lucrèce fournissent à nos réflexions, et rien ne doit nous mettre en garde contre les piéges du raisonnement, comme de voir Lucrèce réfuter, par les argumens les mieux liés, des vérités de fait bien constatées pour nous : avec tant d'esprit et de lumières, il reste convaincu, il reste satisfait, quand tout dénote sa méprise.

Lucrèce naquit à Rome vers l'an 656 de sa fonda-

tion. Sa famille était ancienne, et tenait rang dans celles des chevaliers. On croit qu'il alla à Athènes étudier, sous l'épicurien Zénon, la philosophie de son maître. Livré ensuite à la retraite, il composa son poème dans les momens de tranquillité que lui laissaient des accès de folie, occasionnés, dit-on, par un filtre amoureux que lui avait donné sa femme ou sa maîtresse. Il paraît certain qu'il se donna la mort dans un âge peu avancé. Le génie sublime de Lucrèce, son cœur, tellement fait pour la tendre amitié, qu'il avait mérité le surnom de *Carus*, ne pouvaient se reposer sur un système d'anéantissement total et de combinaisons fortuites. Ce fut le désordre sans doute que cette opposition causa dans ses idées, qui conduisit Lucrèce au désespoir. De pareilles contradictions ne viennent pas troubler la vie quand une grande élévation, une profonde sensibilité, une imagination vraiment poétique, une grande force de réflexion, ne la soutiennent pas uniquement; mais, dans une ame ardente, susceptible à l'excès, comme était celle de Lucrèce, l'affreuse conviction du néant pouvait sûrement appeler la mort.

La conduite même de son poème s'accorde avec cet aperçu, que ses malheurs me forcent de fixer. Lucrèce commence, en dépit de ses principes, par invoquer Vénus, l'ame de la nature, et qu'il prend pour l'amour lui-même, puisqu'elle est sa toute-puissance. Il finit par décrire les maux qui sont le partage de notre humanité, et il dépeint avec toutes ses horreurs la peste terrible d'Athènes.

On doit aux soins de Cicéron la publication de cet ouvrage immortel, et pourtant il ne l'a cité dans aucun de ses nombreux écrits. Memmius Gémellus en reçut la dédicace. Préteur en Bithynie, ce Romain, passionné pour les belles connaissances, avait, dit-on, mené à sa suite le poète Catulle, Curtius Nicétas, célèbre grammairien, et enfin Lucrèce lui-même.

Voici la belle invocation qui fait le début du poème. On ne peut en rendre le coloris : les chefs-d'œuvres de l'antiquité sont comme ces fresques immenses qu'on ne peut détacher des murs sur lesquels elles furent incrustées. On calque les contours des figures qu'on admire, on en retrace les groupes en des desseins corrects, mais on n'a pas l'original, on n'a pas l'effet de la peinture, on n'a rien de cette magie qui fait une si vive impression.

« Mère des fils d'Énée, délices des hommes et des dieux, ô bonne et puissante Vénus! toi qui échauffes le sein des vastes mers, sillonnées par tant de navires; toi qui pénètres les entrailles fécondes de la terre chargée de fruits; c'est par toi que se reproduit tout être qui vit et respire; c'est par toi que ses yeux s'ouvrent enfin au jour. O déesse! tu viens, et tous les vents s'appaisent ; le ciel s'épure et s'éclaircit ; la campagne fleurit sous tes pas; les plus doux parfums t'environnent; les flots, à ton aspect, frémissent de plaisir; le ciel, paisible et serein, est tout transparent de lumière. A peine s'est annoncée l'apparence du printemps, à peine le souffle du Zéphire a repris l'heureuse énergie qui réveille la vie par-tout : les oiseaux, dans les airs, expriment ta présence que tout

en eux a ressentie; les troupeaux, ranimés dans leurs gras pâturages, bondissent à travers la prairie, et se plongent dans les ruisseaux; tous les êtres, dans la nature, cèdent au charme que tu répands, et suivent avec ardeur les routes où tu les guides. Les mers et les montagnes, les fleuves impétueux, les bocages touffus, les vallées verdoyantes, rien n'échappe aux flammes rapides que tu insinues dans les cœurs, et tu fais concourir toutes les puissances du monde à se perpétuer sous tes lois.

« Mais, s'il est vrai que seule tu gouvernes toutes choses; s'il est vrai que sans toi rien ne peut s'épanouir; si l'on ne peut connaître sans toi ni la douce joie ni les graces, je t'implore aujourd'hui : préside à mes accords; c'est la nature que je voudrais chanter. Je travaille pour Memmius, pour ce mortel heureux comblé de tes faveurs. Prête à mes vers, ô déesse charmante! l'éternelle fraîcheur qui n'appartient qu'à toi!

« Daigne aussi, ma voix t'en conjure, daigne assoupir, sur la terre et les ondes, toutes les guerres et les fureurs! Toi seule tu peux consoler les mortels par les douceurs d'une paix profonde. Mars, qui, les armes à la main, conduit ses légions belliqueuses, vient se reposer près de toi et soulager l'incurable blessure que ton amour lui a causée. Il te voit, il te contemple, il nourrit de ses feux ses avides regards, et, dans l'extase qu'il éprouve, il ne peut distraire son ame de tes traits enchanteurs, qui captivent ses yeux. En ces momens, déesse bienfaisante, mêle de tendres paroles à tes embrassemens; sollicite la paix que tous nos

vœux appellent : quand la patrie souffre et gémit, pourrais-je poursuivre ma carrière, et Memmius, pour m'écouter, oublierait-il de graves devoirs? »

Le poëme consiste en six chants: l'auteur, dans le premier, se propose de dissiper les terreurs de la superstition et les ténèbres de l'ignorance, au moyen d'une étude réfléchie de la nature. « La Divinité même, dit-il, ne peut produire quelque chose de rien. Bien convaincus de cette vérité, nous distinguerons le but vers lequel nous tendons; la source d'où partent les êtres, et la manière dont chaque chose peut se former sans le secours des dieux.

« La nature n'anéantit rien, elle réduit simplement chaque tout à ses parties élémentaires. Si les élémens étaient périssables, la succession des siècles en aurait depuis long-temps épuisé le volume; mais si les élémens, anciens comme les temps, travaillent de toute éternité aux reproductions de la nature, il faut qu'ils soient immortels, et que rien dans cet univers ne puisse vraiment s'anéantir. » Un des principes fondamentaux que le poëte veut établir, est celui du vide (*inane*) dans l'espace. Il ne peut, sans le vide, concevoir le mouvement; et, quoique la nature n'agisse qu'à l'aide de corps imperceptibles, il ne veut pas qu'on s'imagine que la matière environne tous les corps.

Lucrèce accumule en de beaux vers les exemples qu'il peut tirer des phénomènes de la nature; mais il ne suffit pas qu'il démontre le vide, il faut qu'il réfute tous ceux qui attribuaient la formation des êtres à un principe différent des atomes. Héraclite indiquait le

feu; d'autres marquaient l'air ou la terre; Empédocle avait uni l'eau au concours de ces trois agens: le poète combat ces erreurs; et, dans l'étroite nécessité de préciser l'existence des particules auxquelles il veut tout rapporter, il s'élève contre tous ceux qui admettaient à l'infini la divisibilité de la matière, la section de tous les corps, et ne voulaient point déterminer de parties extrêmes dans la nature.

Il faut suivre Lucrèce lui-même pour bien concevoir l'égarement où l'esprit de système peut toujours entraîner. « Ne croyez pas, dit-il, ô Memmius, ainsi que plusieurs philosophes, que toutes choses tendent vers le centre du monde, et que l'univers se soutienne sans le concours des chocs extérieurs; ne croyez pas que ses extrémités, ou supérieures ou inférieures, ne puissent venir à s'écarter, parce qu'elles s'appuient sur le centre. Qui concevra jamais qu'un corps se soutienne sur lui-même, et que, sous la terre, des corps pesans se dirigeant toujours en haut, reposent encore sur le sol précisément au-dessous de nous, comme nos images représentées dans l'eau? C'est d'après ces principes qu'on explique pourtant comment des êtres animés vont et agissent aux antipodes, sans se trouver plus exposés à tomber de la terre dans les régions du ciel, que nous ne le sommes à nous élever de nous-mêmes vers la voûte céleste. On ajoute que ces peuples voient le soleil quand les flambeaux nocturnes nous éclairent, qu'ils en partagent la jouissance alternativement avec nous, et que leurs jours et leurs nuits ont la même durée, que celle de nos nuits et de nos jours.

« Voilà dans quelles erreurs se trouvent embarrassés tous ceux qui s'aventurent d'après de faux principes ; car il ne peut y avoir aucun centre dans un vide, dans un espace nécessairement infini ; mais y eût-il effectivement un centre, aucune cause ne saurait y faire tendre les corps, plutôt qu'en tout autre point de l'étendue. »

Lucrèce a fondé l'existence de l'univers sur le mouvement, le rapprochement et la désunion des atomes, parties indivisibles de la matière, unités primitives, qu'il ne désigne pourtant jamais par un mot propre, et faute sans doute d'en avoir connu un. Il dit, les élémens, les premiers principes des choses, ou il emploie une désignation d'une espèce toute semblable. « L'inconstance de ces élémens, dit-il, ne peut jamais se fixer ; l'univers se renouvelle tous les jours ; les mortels se prêtent la vie pour un moment ; un court intervalle change les générations, et comme aux courses des jeux sacrés, nous nous passons de main en main le flambeau de la vie. »

C'est la Volupté, c'est Vénus dont l'heureuse influence permet que les êtres se perpétuent. Un tout aussi défectueux que le monde ne peut être, selon Lucrèce, l'ouvrage de la Divinité ; mais qu'est-ce dans son idée, que Vénus ou la Volupté, sinon le souffle vital de la Divinité, capable d'animer la matière et le monde ?

Lucrèce prétend anéantir toutes les superstitions, et bannir essentiellement la crainte que cause la mort, en repoussant l'intervention des dieux de tout ce qui con-

cerne le monde. « Le monde, dit-il, s'est formé tout au milieu du vide, et sans aucun secours des dieux ; notre esprit, notre intelligence, le principe de nos actions est une partie de notre corps et du tout que forme notre être, aussi réellement que nos pieds et nos mains. Tout finit ensemble avec nous ; notre état, en cessant de vivre, est justement ce qu'il était avant que nous ne fussions au monde : que craindre d'une situation où nous ne pourrons rien éprouver, puisqu'en effet nous ne serons plus ? »

On a de la peine à concevoir comment le poëte croit appuyer plus solidement les préceptes de la morale sur le néant, que sur l'espérance. Il applique toutefois, dans un très-beau morceau, l'idée que la mythologie donnait des supplices des enfers, aux ravages des passions, et à tous les maux qu'elles causent.

C'est aux atomes et à leurs lois que le poëte attribue le pouvoir d'exciter nos sensations par le moyen de nos organes ; il en développe les effets avec la plus belle poésie, mais il en attribue la cause aux simulacres qui émanent précisément de chaque objet. Ce sont, dit-il, comme des membranes détachées de la surface des corps, qui voltigent dans l'atmosphère, et qui frappent nos esprits la nuit comme le jour. Spectres, fantômes, ou figures monstrueuses, elles viennent quelquefois troubler notre sommeil.

Il est vraiment curieux de s'assurer que le plus matérialiste de tous les philosophes ait voulu expliquer comme des êtres réels, ces apparitions prétendues que

tout examen fait évanouir; il attache à son opinion les conséquences les plus sérieuses : l'homme ne doit l'idée des dieux qu'à ces émanations de leur propre substance. Ces effigies, semblables en tout point aux objets dont elles ressortent, produisent tous les phénomènes qui viennent à frapper nos sens, et forment seules les relations et de nos sens et des objets; ce sont elles seules qui font naître l'amour. Mais quand il touche à de pareils sujets, Lucrèce a peine à s'entendre lui-même. L'origine matérielle qu'il assigne à l'amour n'empêche point qu'il ne redoute les peines idéales qu'il lui appartient de causer; il ne veut pas qu'on se livre au sentiment, il ose prescrire l'inconstance. Précieuse contradiction! car si l'amour n'était vraiment que la volupté, à quoi remédierait l'inconstance? Le cœur et l'imagination de Lucrèce se révoltent à tout moment contre ce poids de la matière, dont il s'efforce de les écraser; il peint le charme délicieux des unions les plus intimes, et les douces consolations que l'hymen doit procurer.

Lucrèce arrache aux immortels la création de notre monde, il en fait le résultat du concours fortuit des éternels élémens de la matière; mais il en croit la formation nouvelle, et tout encore sur la terre, ou s'invente, ou se modifie.

C'est une chose bien étonnante, que le rapport des antiques opinions sur la naissance de l'univers; et depuis celle qu'a consacrée Moïse, jusqu'à celle qu'a conçue Epicure, Lucrèce déroule ses images dans leur plus belle majesté; il emprunte de la nature

les ornemens qu'il leur donne, et elles en ont la fraîcheur.

Que font, avec de si beaux vers, toutes les erreurs en physique? La science n'est pas le génie. Lucrèce explique mal comment se forme la foudre, mais il nous la fait retentir. Il ne voulait point supposer que le disque de l'astre du jour fût plus grand ou plus petit que nos sens ne le jugent; mais il décrit son lever au matin avec toute la magnificence qu'un tel tableau peut comporter.

Lucrèce nomme la terre du nom de mère commune; elle a créé les animaux, l'homme même est sorti de son sein, et maintenant elle se repose. Mais ce système fût-il plus erroné encore, rien de plus beau que l'image du printemps, dans les vers du poète de Rome. Il faut y lire le tableau de la nature dans son enfance, la réunion des sociétés, la découverte de tous les arts.

Le poème fameux de Lucrèce ne contient point, comme on l'a trop pensé, le secret intime de la philosophie; et l'oracle que l'on en tire, confirme les plus hautes notions qu'il nous soit permis d'entretenir sur l'ame et la Divinité. Le génie de Lucrèce élève le flambeau qui nous montre le précipice. Tout est méprise dans son système, et vérité dans les écarts qui nécessairement le démentent. On voudrait suivre avec détail les principes fondamentaux que les faits établissent, et que l'auteur réfute; on voudrait revenir surtout sur les beautés d'inspiration dont ce poëme admirable est semé. Ce ne sont pas de vains raisonnemens

qui constituent ce bel ouvrage. L'esprit divin vivifie l'univers; l'ame de Lucrèce échauffe ses vers sublimes; et celui qui se condamnait à mourir tout entier, a fait un ouvrage immortel.

CHAPITRE III.

De Catulle, Properce, Tibulle, Gallus, et de quelques autres poètes.

CATULLE de Vérone fut un poète vif et enjoué, qui chanta ses amours, et qui n'épargna point dans ses vers ingénieux les mauvais auteurs de son temps.

Ses satires sont en quelques vers, et ceux qu'elles frappaient ne sont connus que par elles. Catulle couvre d'ignominie des hommes déshonorés, sans doute; mais les injures triviales qu'il leur a prodiguées n'ont presque aucun sel aujourd'hui. Ses épigrammes contre César ont un intérêt plus pressant. La clémence du dictateur lui en a fait à lui-même depuis, un de ses beaux titres de gloire. Quand les invectives du poète auraient d'ailleurs été fondées, les éminentes qualités et les hauts destins de César en eussent enlevé jusqu'à la trace; et le jour où César fut victorieux dans Rome, il convia Catulle à sa table, et il l'admit à son intimité.

Le temps où Catulle brilla fut celui des orages de Rome. Ses pièces, toujours courtes, ont ce ton de liberté qui ne suppose aucune espèce de frein. Les vers amoureux de Catulle sont presque tous adressés à Lesbie;

ils ont le caractère d'un amour plein de feu, et la plus aimable gaieté en colore les expressions.

Catulle a fait des vers à l'oiseau de Lesbie; il voudrait, comme Lesbie, distraire ses desirs inquiets en provoquant son innocente colère; il pleure en vers la mort de cet oiseau. « Pleurez, dit-il, Graces, Amours; pleurez vous tous, hommes sensibles, l'oiseau de ma Lesbie est mort! Il est mort l'oiseau de ma Lesbie, l'oiseau charmant qui faisait tout son plaisir! Il était plein de gentillesse; toujours caressé dans son sein, et ne voltigeant qu'à ses côtés, il ne becquetait que sa maîtresse, et ne gazouillait qu'auprès d'elle. Il a pris aujourd'hui cette route ténébreuse d'où jamais on n'est revenu. Que je vous hais, ombres de l'enfer, qui dévorez tant de belles choses! O jour trop malheureux! ô malheureux oiseau!.. contemplez vos œuvres cruelles; ma Lesbie a versé des pleurs, et elle a rougi ses beaux yeux! »

Catulle se plaint avec tendresse des infidélités de Lesbie; il ne demande aux dieux que de guérir son amour. « Cruelle, lui dit-il, mon faible cœur est trop entièrement à toi, pour t'aimer plus, quand tu serais fidelle, et t'aimer moins, quand tu deviens volage. » D'autres fois il se rit de ses feintes fureurs. « Lesbie, dit-il, parle bien mal de moi; que je périsse, si Lesbie ne m'aime! Quelle preuve, dira-t-on? Mais, moi, je la maudis, et que je périsse, si je ne l'adore! » « Je hais et j'aime tout ensemble, dit-il en un autre moment; pourquoi? Je ne le sais, mais, certes, je le sens, et je suis dans un vrai supplice! »

Quand Lesbie revient à Catulle, il exprime tous ses transports. « O Lesbie, mes amours, dit-il, tu te rends à mes tendres vœux ! Tu reviens, et c'est de toi-même ! tu reviens à celui qui ne t'espérait plus ! O jour le plus brillant, le plus pur de mes jours ! Qui maintenant est heureux plus que moi ? qui plus que moi devra chérir la vie ? »

Les vers de Catulle à Lesbie ne sont point une fiction. Si le poète, parfois, a exalté l'amant, c'est bien toujours l'amant qui inspire le poète. Lesbie a vécu pour Catulle, et elle triomphe près de nous, comme autrefois près de lui-même, des rivalités passagères que ses talens ont aussi consacrées.

Des sentimens vrais et réels ont toujours animé la muse de Catulle. Il a pleuré sur le tombeau de son frère ; et sa reconnaissance pour les bienfaits de Manlius a illustré un ami généreux.

Le rôle que remplit Mécène à l'égard des hommes distingués dans la carrière littéraire, était depuis assez long-temps à l'usage des premiers de Rome. Manlius, ainsi que nous le voyons, s'en acquitta à l'égard de Catulle ; Gallus envers Properce ; Messala pour Tibulle ; Pollion pour Virgile. Tous les grands de cette grande époque, eux-mêmes instruits, eux-mêmes habiles, prenaient plaisir aux chants de leurs émules, s'honoraient d'être vaincus, et leur distribuaient des couronnes.

L'épithalame de Manlius et de Junie est un des beaux morceaux de Catulle. Un chœur de jeunes garçons, un chœur de jeunes filles, répètent les chants d'hy-

ménée ; des images gracieuses animent les strophes alternatives, et se mêlent au commun refrein. Les filles comparent une jeune épouse à cette fleur qu'enviaient et les bergers et les bergères, et qui cesse de leur plaire quand une main légère l'a cueillie. Les garçons la comparent à cette vigne languissante qui ne mûrit point de grappes parfumées avant que ses pampres verts ne soient entrelacés à l'orme conjugal. Le chœur général est charmant; les refreins y sont disposés avec une grace ravissante. Junie ressemble à la fleur d'hyacinthe cultivée dans le jardin du riche; elle est blanche comme le lys, brillante comme le pavot. On proclame le bonheur de l'époux, de l'épouse; on sourit par avance à l'enfant qui doit naître d'eux : tout retentit du cri de l'hymen, et s'embellit des attraits de la nature. Je ne crains pas d'affirmer que les beautés de ce cantique nuptial peuvent rappeler en quelque chose l'antique suavité des chants de Salomon.

La mythologie grecque était, dans les détails, nouvelle encore pour les Romains; ils en saisirent avidement les allusions et les allégories. Ovide les épuisa; Virgile voulut en prêter le coloris aux origines de sa patrie; mais Catulle, plus ancien qu'eux, ne s'en est guère servi que dans les imitations qu'il a faites des poètes grecs.

L'épithalame de Thétis et de Pélée est tout rempli de récits fabuleux; c'est l'histoire d'Ariadne, c'est la gloire d'Achille.

L'hymne au Printemps et à l'Amour, si bien connu sous le nom de *Veille à l'honneur de Vénus*, a

certainement bien plus de grace, et ce morceau peut passer pour une des productions les plus aimables de Catulle.

Les strophes de ce cantique délicieux sont entremêlées de ce refrein : « Aime demain qui n'a jamais aimé; aime demain qui autrefois aima. »

Je voudrais citer en entier une si riante poésie; nos poètes français l'ont imitée cent fois : je me bornerai à quelques vers.

« Le printemps commence, dit Catulle, le mélodieux printemps, le printemps qui vit les premiers jours du monde. C'est au printemps que les amours s'entendent, que les oiseaux s'unissent, et que les bocages, fécondés par les pluies vivifiantes, reprennent leur verte chevelure. Demain Vénus, sur un trône de fleurs, insinuera l'amour à l'ombre du feuillage; demain, parée de myrtes, elle dira ses lois.

« Aime demain qui n'a jamais aimé; aime demain qui autrefois aima. Allez, nymphes, allez sans crainte; l'Amour a déposé ses traits, il va se trouver parmi vous et sans armes et sans malice; il n'a plus de carquois, il n'a plus de flèches brûlantes. Pourtant, Nymphes, prenez-y garde, l'Amour est beau; et quand il paraît nu, c'est alors qu'il est bien armé.

« Aime demain qui n'a jamais aimé; aime demain qui autrefois aima. Vénus fertilise les campagnes; les campagnes ressentent l'influence de Vénus. C'est dans les champs que le fils de Vénus, que l'Amour, dit-on, vint au monde : les campagnes l'ont reçu du sein même de Vénus, et les baisers des fleurs ont fêté son enfance.

Aime demain qui n'a jamais aimé; aime demain qui autrefois aima. »

Le recueil de Catulle fut dédié par lui à Cornélius Népos. C'est à cet historien, qui daignait, dit Catulle, compter ses vers pour quelque chose, qu'il donne son livre tel qu'il est. O Muses, pourtant s'écrie-t-il, faites qu'il vive plus d'un jour!

Les épigrammes, ou les satyres de Catulle, ont attaché à sa réputation l'idée d'un poète assez peu délicat dans l'expression de ses pensées; mais le désordre des mœurs répand quelque âpreté sur les peintures qu'il amène; et ce n'est qu'après assez long-temps que le langage se modifie, et que l'usage, pour le polir, détourne le sens de quelques mots. Les vers que le poète adresse à sa Lesbie ont la vivacité que donne le sentiment, et respirent le doux abandon du plaisir

Toutes les poésies érotiques du siècle que nous parcourons, ont à peu près la même teinte. Properce, bien souvent, présente les amours avec moins de ménagement encore; il ne chante que Cynthie, mais tour à tour inconstante ou facile, et toujours plus ou moins sensible aux appâts d'un or séducteur.

Properce nous a laissé quatre livres d'élégies. On a donné le nom d'élégies à de petits poèmes dont une simplicité douce fait le caractère principal, et dont les vers ont une certaine mesure. Properce est tout à son amour; dominé par lui seul, il ne peut, au gré de Mécène, entonner la trompette épique: il voudrait, dit-il, célébrer les nouveaux triomphes

d'Auguste, mais l'Amour et les Muses lui en refusent les moyens. C'est pourtant en beaux vers qu'il proclame aussitôt la défaite future des Parthes et la victoire d'Actium.

Il n'est pas de mon sujet d'examiner ici les beautés du style de Properce. La justesse précise de ses expressions, la concision, la variété de ses tours, font l'admiration des amateurs de la langue latine. Tout ce qui mérita, de son temps, quelque honorable distinction, est nécessairement parfait.

Citer, suppose qu'on choisit, et le choix est difficile dans un nombre de pièces dont le sujet est semblable, et dont le prix est presque le même. Par-tout l'esprit délicat de Properce prête une agréable parure au sentiment dont il est pénétré. Le suffrage de Cynthie anime son talent; elle apprécie ses vers, elle est digne de les juger. Il la nomme une fille savante; il préfère ses poésies à celles de Corinne, et il ne croit pas que celles d'Eryne, de l'élève chérie de Sapho, puissent leur être comparées. Properce loue Cynthie pour sa danse légère, pour le charme de sa voix et celui de ses accords. Il vante sur-tout sa beauté; il se plaît à penser que les vers qu'il compose, immortaliseront celle qu'il aime, et son amour se nourrit quelquefois de cette renommée qu'ils lui ont faite.

Il serait difficile de donner en quelques fragmens traduits, une idée de la grace qui charme dans Properce. Nos poètes modernes ont emprunté souvent à ces poètes latins leurs traits les plus aimables. Il faut pour être belle, ressembler encore à Cynthie; il

faut encore, pour plaire, s'exprimer comme a fait Properce.

« Crois-moi, Cynthie, dit-il, l'art n'est pas fait pour toi. L'amour n'aime point la parure. Regarde comme la terre est belle, et de quelles nuances elle se colore. Vois ce lierre et sa grace, quand il croît sans culture; vois cet arbuste en fleurs, toujours plus beau dans les lieux solitaires; vois cette onde indocile serpenter au hasard; vois les coquilles des rivages briller de leur natif éclat, et prends garde que sans étude les oiseaux chantent avec plus de douceur. »

Properce pense qu'en amour un seul vers de Mimnerme vaut mieux que tout Homère. Aussi n'ambitionne-t-il que le suffrage des jeunes beautés. Il veut qu'elles louent sa constance et son triomphe sur d'injustes caprices, et que l'amant malheureux, en relisant ses écrits, se console des maux qu'il éprouve, par ceux que lui-même a soufferts.

C'est à ses vers qu'il doit son heureuse conquête. « Ce n'est point avec de l'or, dit-il, ce n'est point avec les perles qu'on apporte de l'Inde que j'ai pu fléchir ma Cynthie; l'harmonie de mes vers a adouci son ame. Les Muses servent donc l'amour! Apollon sert donc un amant! c'est avec leur appui qu'il m'est permis d'aimer; c'est, grace à leur appui, que Cynthie est à moi. »

La flamme de Properce s'exprime quelquefois avec une tendre naïveté. « Toi seule, dit-il, es toute ma famille; toi seule, ô ma Cinthie, me tiens lieu de parens; toi seule tu fais les jours de ma félicité: que

je paraisse triste, ou que je sois joyeux, tout ce que je puis être désormais, Cynthie seule en sera la cause. »

Properce a enseigné à ceux qui veulent parler la langue des amans, que les lieux écartés étaient favorables à leurs plaintes, et qu'il était bien doux d'errer au fond des bois, quand le seul zéphyr y murmure; c'est en ces lieux qu'il leur apprend à exhaler sans crainte leurs plus secrètes douleurs, si les rochers n'ont point d'échos dans le cas de jamais les trahir.

Properce a dit le premier : « Amour! tu perdis Troie. » La jalousie irrite sa flamme, il conçoit les combats qu'Hélène a fait livrer; mais lors même qu'il déplore les infidélités de Cynthie, il jure de l'aimer toujours.

« Celui qui le premier, dit-il, imagina de peindre l'Amour enfant, ne fut-il pas vraiment ingénieux? Il vit d'abord que les amans vivent sans consulter la raison, et que de légères peines effacent pour eux les plus réelles jouissances. Il donna des ailes à ce dieu, et il le fit, au gré des vents, voltiger de cœurs en cœurs; c'est lui qui nous balotte sur une onde mobile; c'est lui que rien ne peut fixer. Sa main fut justement armée de flèches aiguës; son épaule fut chargée d'un redoutable carquois; il frappe avant qu'on le soupçonne, et personne jamais n'a guéri de sa blessure. Je garde au fond de mon cœur son image enfantine; mais sûrement il a perdu ses ailes; il ne s'envole point de mon sein; il y signale ses triomphes cruels. Quel plaisir trouves-tu donc à épuiser mes veines desséchées? Rougis, si tu le peux, et porte ailleurs tes traits. Cours assaillir

d'autres victimes. Je ne suis plus moi-même. Tu frappes une ombre vaine; si tu l'anéantis, qui te célèbrera? Ma faible muse fait ta plus grande gloire, elle chante la grace, les yeux noirs de Cynthie, et le charme heureux qui s'attache à ses pas. »

Pétrarque, plus que tout autre peut-être, a imité les passages touchans où le poète se peint la douleur de Cynthie, après la mort d'un amant si fidèle. Tous deux se sont représenté l'objet de leurs amours, auprès de leur tombeau. Mais Pétrarque voyait sa Laure toute en pleurs, invoquant pour son ame la miséricorde infinie, et faisant violence au ciel même; Properce ne voyait que les regrets de Cynthie pour son amour et pour sa constance.

On peut juger, par les vers de Properce, que les Romaines de son temps commençaient à se peindre le visage et les cheveux à la manière des femmes de la Belgique ou des agrestes Bretonnes; et il s'élève contre ce caprice insensé avec une sorte de fureur.

Properce s'est annoncé à lui-même l'immortalité qu'il a obtenue. « Tu es heureuse, dit-il à celle qu'il chante, mes vers t'ont célébrée; mes vers seront autant de monumens pour ta beauté. Ces pyramides élevées jusqu'au ciel, ce temple de Jupiter, qui place l'Olympe en Elide, le tombeau de Mausole et sa magnificence, rien n'est exempt de la commune loi; mais un nom que le génie donne ne cèdera jamais au temps. La gloire du génie demeure, et elle ne saurait périr. »

Tibulle aussi a fait des élégies; mais Tibulle ne fut point un prodige de constance. Délie est celle qu'il

a célébrée la première, et dont les siècles ont uni le nom au sien.

Némésis a été l'objet des secondes poésies de Tibulle. Néæra lui a succédé; mais dans une élégie touchante à la mémoire de Tibulle, Ovide ne l'a point nommée. Il a placé Délie et Némésis auprès de son bûcher funèbre. Délie s'écrie : « Je fus aimée de toi sous des auspices plus heureux. Tu as vécu tant que je te fus chère. » Némésis répond à Délie : « Que font mes chagrins à ta douleur? c'est moi encore qu'en expirant, il tenait de sa défaillante main! »

Les élégies contenues dans le quatrième livre de Tibulle sont presque toutes consacrées à Sulpicie, dame romaine, qui semble avoir été aussi belle que savante. Plusieurs de ces morceaux s'adressent, en son nom, à un amant de Sulpicie, d'autres sont au nom de l'amant; mais il ne paraît pas certain que ces poésies soient de Tibulle.

Il faut citer presque en entier la première de ses élégies, si l'on veut donner une idée des graces de sa poésie et de la douceur de ses affections.

« Qu'un autre entasse des monceaux d'or et possède des terres immenses; par-tout il redoute un ennemi, et Mars, avec ses instrumens guerriers, chasse le sommeil de ses yeux. Ma pauvreté me livre à une vie paisible; mon foyer ne brille pas d'une flamme éclatante, mais l'espérance ne m'abandonne point, et je savoure d'avance l'abondance de mes fruits et les flots du vin doux qui fume dans mes celliers. C'est moi qui cultive ma vigne et qui entrelace ses

pampres. Je me plais à greffer mes pommiers de ma main, et je ne rougis point de tenir moi-même le râteau, ou de conduire mes bœufs avec un aiguillon. Je rapporte sans honte une brebis égarée, et je prends dans mon sein le chevreau délaissé, que sa mère abandonne en le mettant au monde; je purifie mon berger tous les ans, et tous les ans j'offre à la douce Palès l'arrosement d'un lait bien pur.

« Je la révère, et soit que, dans les champs, un tronc négligé me la montre, soit qu'une pierre antique, ornée de quelques fleurs, me la présente aux bords des chemins, il ne se passera point de récoltes, que les prémices de mes fruits ne soient offerts à la divinité de nos simples cultivateurs.

» Blonde Cérès, une couronne, tressée des épis de mon champ, sera suspendue aux portes de ton temple. Dans mes vergers, un priape coloré sera placé avec honneur, et sa faux effrayante fera fuir les oiseaux. O vous, mes lares, protecteurs autrefois d'un domaine étendu, et maintenant d'un enclos rétréci, vous aurez aussi mes présens! Jadis une genisse satisfaisait pour d'immenses troupeaux; mais un faible agneau maintenant est de ma part une riche offrande. Un agneau vous sera immolé, et la jeunesse villageoise s'écriera en dansant autour: Vivent les moissons! vivent les bonnes vendanges! Assistez-nous, ô dieux! ne dédaignez pas les dons de la table du pauvre, et les vases d'argile qu'elle étale à vos yeux! Le laboureur des premiers temps se faisait des vases d'argile, et les modelait sans le secours de l'art.

« Loups ravissans, spoliateurs avides, épargnez mon petit troupeau, et cherchez une proie en de plus vastes pâturages! Je ne desire point les richesses de mes pères, je ne desire point cette opulence dont mes ancêtres ont joui; ma récolte modique suffit à mes besoins; il me suffit du toit sous lequel je repose, et de la couche qui me reçoit toujours. Comme on trouve du plaisir à écouter de son lit les mugissemens aigus des vents qui se déchaînent! Comme il est doux de céder avec sécurité au sommeil que provoque une pluie bienfaisante, quand le vent du midi fond les glaces qui retenaient les eaux!.. Voilà mes vœux. Qu'il soit riche celui qui affronte les vagues et brave les saisons. Je sais vivre de peu, et me trouver content; je ne veux point me livrer à des courses lointaines. J'éviterai les feux brûlans du jour sous l'ombre d'un arbre touffu, au bord d'un ruisseau qui serpente. O que périsse tout l'or du monde, plutôt que mon absence coûte une larme à la beauté!

« C'est à toi, Messala, qu'il convient de combattre et sur la terre et sur la mer, afin que ta maison se décore des dépouilles des ennemis; moi je suis retenu dans les fers d'une belle, et je me consume pour la fléchir. Je ne cherche point les louanges, ma Délie! Que je sois seulement avec toi, et qu'on accuse mon indolence; que je sois seulement avec toi, et je puis, ma Délie, atteler moi-même mes bœufs, et conduire mes moutons sur la pelouse des montagnes; que je te presse dans mes bras, et le sommeil me sera doux sur un simple gazon! Que sert de reposer sur la

pourpre de Tyr, si l'amour ne nous favorise, et si la nuit se passe à veiller dans les larmes? Les coussins, les broderies, le murmure d'une onde jaillissante, ne peuvent donner le sommeil.

« Il aurait le cœur de bronze celui qui pourrait te posséder, et qui, follement épris des armes, aimerait mieux en suivre la carrière. Qu'il triomphe, qu'il campe sur le territoire des vaincus; que tout couvert d'argent, que tout chamarré d'or, il se fasse distinguer sur le coursier le plus rapide; que je te voie, moi, à mon dernier soupir, et que ma main défaillante presse encore la tienne en mourant!

Tu pleureras, Délie; je serai posé sur le bûcher funèbre, et tu me donneras des baisers arrosés de larmes amères; tu pleureras, ton ame n'est pas insensible, et ce n'est pas d'un dur caillou que fut formé ton cœur. Les jeunes garçons, les jeunes filles, auront les yeux humides en revenant de mes funérailles; mais, je t'en conjure, n'afflige pas mes mânes; épargne tes beaux cheveux, Délie, épargne tes joues de roses.

« En attendant, puisque le sort le permet, unissons nos tendres amours; la mort viendra trop tôt nous envelopper de ses ténèbres. Les glaces de l'âge nous gagnent tous les jours; il ne conviendra plus d'aimer et de le dire, avec un front qu'auront blanchi les ans.

« Songeons maintenant à l'aimable Vénus; c'est le temps de franchir les obstacles, et de se livrer à de bruyans plaisirs: là je suis le premier, là je suis intrépide. Trompettes, étendarts, éloignez-vous d'ici; annoncez des blessures, annoncez des richesses à ceux

qui peuvent les convoiter. Tranquille avec mes seuls trésors, je sais mépriser un vain luxe, et je ne redoute aucun besoin. »

Tibulle n'a point de morceau où l'on ne trouve des traits de sentimens admirables; mais c'est dans ses vers à Délie que son accent est le plus tendre, c'est à elle sans doute que s'adressent ces mots inscrits seulement pour une amie. « Tu es mon repos quand je suis agité, ma lumière dans la nuit sombre, le monde entier dans un désert. »

Il est question de magie dans les élégies de Tibulle; on y trouve la trace des conjurations et des philtres qui doivent bannir ou rappeler l'amour. Ces images mystérieuses se rencontrent parfois dans les vers écrits à cette époque. Il est à observer qu'en perdant la confiance des auspices, Rome crut à l'astrologie et à la magie qui la suit. Le poëme de Manilius, publié sous Tibère, en donne l'incontestable preuve; et les crimes odieux, suggérés à Tibère par un si fatal système, en sont une plus triste encore.

Les plus riantes images se mêlent, dans Tibulle, à ces images fantastiques; c'est celle de l'âge d'or, c'est celle de la campagne et d'une vie simple et champêtre avec une compagne chérie. L'expression du poëte est par-tout d'une grace enchanteresse.

Cependant, comme ses vers s'adressent à des courtisanes, ou à des femmes qui en menaient la vie, on y trouve souvent des imprécations contre les vieilles, qui, pour une récompense, favorisent les nouveaux amans de leurs jeunes maîtresses; et contre ces jeunes maî-

tresses elles-mêmes, pour le prix qu'elles attachent à l'or et aux présens.

Les pièces consacrées au grand nom de Messala sont remplies de peintures vives et brillantes. Si le poète rappelle les triomphes de son héros, il saisit l'occasion de chanter les merveilles et les antiques traditions des pays qui en sont l'objet ; s'il appelle Messala aux lustrations rurales, il les décrit avec un intérêt qu'anime encore la vérité de ses tableaux ; s'il le convie dans son asile champêtre, il lui offre les fruits détachés par Délie ; enfin, il associe son destin à ceux de Rome, et l'amour se retrouve toujours dans ses compositions.

Tibulle était un chevalier romain, qui préféra de bonne heure les myrtes de Vénus aux lauriers du dieu de la guerre. Il mourut au printemps de son âge ; il savait être atteint sans doute, quand il conjurait Proserpine d'épargner au moins sa jeunesse. « Pourquoi, s'écriait-il, envier à la vigne la grappe qui mûrit encore, et arracher le fruit encore dans sa fleur ? »

Gallus fut élevé au comble des honneurs, par la faveur qu'il eut auprès d'Auguste. Il chanta l'amour dans ses vers ; mais c'était au milieu des camps qu'il écrivait à Lycoris.

Accusé de conspirer contre la vie d'Auguste, il se priva lui-même du jour. L'indifférence pour la vie succède trop souvent à de violentes agitations ; le suicide est comme familier après des secousses politiques, qui usent sans nul résultat les facultés et l'existence, et qui flétrissent les ames sans les désabuser ; cette disposition désolante et universelle servit le despotisme

affreux des successeurs d'Octave, et ajouta peut-être à ses excès.

On s'accorde à ne pas laisser sous le nom de Gallus, la plus grande partie des pièces qui lui ont été attribuées; mais ce qui paraît toujours constant, c'est qu'il fut un poète aimable.

Le principal morceau qui soit resté de lui, est adressé à Lycoris. Gallus est en Asie, il craint en son absence l'infidélité de sa maîtresse; mais pourtant il ne lui exprime que son amour, sa confiance et son espoir. Il se peint Lycoris retraçant sur une toile la défaite des Parthes, la gloire de Ventidius, l'image de son amant, et la sienne à elle-même, avec les yeux mouillés de pleurs; il se peint son retour, le bonheur qui l'attend, et toutes les joies de sa tendresse.

L'élégie de Gallus est d'un beau coloris, et l'espèce d'enthousiasme qui règne dans la marche qu'elle suit, la rapproche du ton de l'ode. Les deux derniers vers toutefois portent l'empreinte mélancolique qui se retrouve dans la philosophie, et dans les vers des Romains de cette époque. Leurs idées religieuses n'avaient plus que de l'incertitude, leur vie ébranlée de secousses manquait de cette sécurité qui alonge l'avenir, bien plus que ne le font des illusions ambitieuses. « Malheur, hélas! croyez-moi, dit Gallus, à qui diffère ses plaisirs; nous parlons, et la mort nous touche, et son ombre nous engloutit. »

Ces poètes ne furent pas les seuls, que leurs amours et leurs écrits rendirent célèbres en ce temps. Bassus a été mis par Quintilien presque au niveau d'Horace

lui-même; Calvus a chanté Quintilie, Publius Varron Leucadie, et tous ont eu d'assez brillans succès.

Publius Varron, qui n'est pas le savant Varron, dont nous avons précédemment parlé, avait aussi fait un poëme sur l'expédition des Argonautes; Ponticus en avait fait un sur le sujet de la Thébaïde; Valgius et Tucca sont également cités, et le dernier partage avec Varius et Gallus la gloire d'avoir sauvé l'Enéide, que Virgile en mourant voulait anéantir, comme un ouvrage encore trop imparfait.

CHAPITRE IV.

De Virgile.

Il est beau de juger sur ce trait, et sur les beaux vers de Properce, combien étaient appréciés les talens par ces nobles rivaux de gloire. « C'est à Virgile, dit Properce, qu'il convient de chanter les flottes puissantes de César, et les rives d'Actium vouées à Apollon; c'est lui qui réveille aujourd'hui les armes de Troie et d'Enée, et qui relève les murailles antiques fondées aux terres de Lavinie. Cédez tous, écrivains de Rome; cédez, écrivains de la Grèce, il naît en ce moment, je ne sais quel chef-d'œuvre, plus grand que l'Iliade même. C'est toi, Virgile, qui chantas autrefois Thyrsis, et les ombrages des pins qui bordent le Galèse; tes rustiques pipeaux ont célébré Daphnis; tu nous appris comment on gagne une bergère avec dix pommes qu'on lui jette,

et le chevreau nouvellement sevré que l'on fait marcher devant elle. En vain Tityre a chanté pour l'ingrate; plus heureux, c'est pour quelques fruits que tu achètes de si simples amours! Ta flûte repose maintenant sur la pelouse, et les nymphes des bois louent encore tes accens. Tu chantes les préceptes du vieux poète d'Ascrée, tu nous dis l'ordre des moissons, et le temps de soumettre une vigne indocile; et les accords de ta lyre savante ressemblent à ceux qu'Apollon fait retentir à notre oreille. »

Virgile naquit près de Mantoue, et prit la robe virile, l'année que Lucrèce mourut. Il passa de bonne heure à Naples, et se livra à tous les genres d'études avec une sorte de passion. Les mathématiques, la médecine, partagèrent l'emploi de son temps; on dit même que ce fut à ses connaissances vétérinaires qu'il dut ses premières relations avec Auguste, et le commencement de la faveur dont il jouit toute sa vie dans sa cour. Virgile, toujours simple et timide, conserva des mœurs douces, et de modestes vertus. Comblé des bienfaits d'Auguste, et de ceux de ses illustres amis, il eut soin de ses parens, nés comme lui dans un état obscur. Il refusa les biens d'un exilé, qui lui avaient été offerts; mais il célébra dignement la restitution qu'on lui fit de ses domaines, dont quelques vétérans s'étaient audacieusement emparés, à cause de la licence des temps: c'est un sentiment vif que celui de l'injustice dont on est préservé. Ce service a le prix d'un signalé bienfait, et les graces toujours servent bien mieux encore ceux qui les font, que ceux qui les reçoivent. La restitution

accordée si convenablement à Virgile, a répandu sur le règne d'Auguste une heureuse teinte d'équité. Dans la première de ses églogues, le poète rend hommage à ce dieu bienfaisant qui a fait sa félicité; cependant on ne doit pas taire que ce fut toujours sous des traits pleins d'intérêt et de vérité, qu'il peignit les propriétaires expulsés de leurs anciennes demeures; et, sans paraître en avoir le dessein, il appelait sur eux sans doute la compassion de ses lecteurs dépositaires de la puissance.

Virgile mourut à son retour de Grèce, et l'on dit qu'un laurier ombrage son tombeau. Génie rare et sublime; peut-être un seul dans la suite des siècles a pu lui être comparé. Racine a réuni, comme lui, au mérite inappréciable des détails, la perfection de l'ensemble dans ses compositions: l'harmonie de leurs vers est demeurée le secret des Muses, et l'amour que tous deux ont appelé sur la terre a vraiment paru comme un dieu.

Les Géorgiques, l'Enéide, les Eglogues mêmes sont connues si généralement, que toute citation empruntée de ces nobles ouvrages pourrait paraître superflue.

Les Eglogues de Virgile sont des entretiens de bergers; mais le charme idéal de l'âge d'or se mêle gracieusement à la simplicité des images rustiques. Ainsi dans nos campagnes, le réveil d'un hameau, la sortie du bétail, les arbres plantés au hasard, les chemins bordés de haies, les ruisseaux qui les coupent, et qui d'eux-mêmes trouvent leur pente, ce sont autant de scènes ou de tableaux que le voyageur n'aurait pas

distingués. Mais le soleil se lève, une belle matinée se prépare; un souffle de vie embellit les objets; les voix, les sons, se confondent joyeusement; les chevrefeuilles embaument l'atmosphère : le spectateur se sent ému, il sympathise avec toute la nature, et ce sont quelques rayons brillans, c'est une influence printannière, qui ont causé l'enchantement.

En vain on tenterait de suivre le cygne de Mantoue sur les canaux limpides qu'il fend avec sa grace majestueuse. Tityre est étendu sous l'ombrage d'un hêtre; sa flûte redit les airs qu'a consacrés le nom d'Amaryllis. Mélibée, pasteur malheureux, chassé de sa patrie et du champ de ses pères, suit tristement les chèvres qui lui restent, et la plus belle de toutes vient d'abandonner sur des pierres les deux chevreaux jumeaux qu'elle portait dans son sein.

Quiconque a vu s'écouler ses années dans un temps que l'histoire doit buriner un jour, comprendra sûrement trop bien toutes les paroles de Mélibée; peut-être aussi quelque Tityre lui a-t-il, dans son infortune, ouvert un asile généreux, et les fruits du berger, les châtaignes farineuses, le lait tout écumant qu'il prodigue à son hôte, offrent, dans ce cas, à la reconnaissance le symbole chéri de la consolation.

Virgile fournit à Corydon les guirlandes parfumées et nuancées avec tant d'art, dont les nymphes emplissent leurs corbeilles. Il surprend Galathée, qui lance, en folâtrant, une pomme à son berger, et qui, sûre d'être aperçue, se dérobe parmi les saules. Il voit Eglé, la plus belle des Naïades, qui barbouille de mûres le front

du vieux Silène, enchaîné pendant qu'il dormait; le vieillard s'éveille et sourit, et il rachète sa liberté par quelque histoire mythologique que la jeunesse lui fait conter.

On assiste, dans les Eglogues, aux combats des poètes champêtres qui se disputent le prix du chant. Mopsus récite à Ménalque sa complainte si éloquente sur la mort cruelle de Daphnis. Daphnis était l'honneur des bergers de la Sicile, qui le rappelaient sans cesse dans leurs chansons. Virgile, en imitant les compositions pastorales que Théocrite avait laissées, leur prête, par ses allusions, une vie tout à fait nouvelle. Il désigne César sous le nom de Daphnis. Souvent il place les troupeaux et les pâtres sur le théâtre même que la discorde a désolé. Quelquefois, s'efforçant d'élever ses accords, il compose l'horoscope du fils de Pollion; il lui apprend à connaître déjà sa tendre mère, par un sourire; et si Gallus prend dans ses vers l'accent plus naïf d'un berger, pour déplorer l'inconstance de Lycoris, Pan, le dieu d'Arcadie, Sylvain, Apollon même, se réunissent aux pasteurs qui l'entourent, pour consoler sa douleur amoureuse.

Les Géorgiques sont un poème achevé, dont le célèbre Delille a fait, pour notre langue, une si heureuse conquête. Il fut dédié à Mécène. Les champs, leur culture, les saisons, les arbres et leurs fruits, les animaux que réclame l'agriculture, les abeilles enfin et leur miel précieux, Virgile sut décrire tout. Ce sont de véritables préceptes que ceux que donne le poète champêtre. Son poème contient des instructions

positives; c'est dans la campagne même qu'il les a recueillies; c'est d'après la nature qu'il dessine les objets et qu'il en détermine les teintes; peut-être enfin c'est à ses études sur les animaux domestiques qu'on doit les descriptions admirables dont les Géorgiques sont semées.

Les poètes romains ont traité les sujets qui se rattachent aux travaux agricoles avec une sorte de prédilection; et généralement les ouvrages qui honorent leur nation ont toujours l'empreinte particulière de son caractère distinctif.

Est-ce un prélude heureux à de hautes compositions, que l'observation des beautés de la nature et l'habitude de les peindre? Virgile nous permet de le penser. L'ami de la nature est ami de la vérité; et cette divine harmonie, dont il a senti la puissance, se retrouve dans les effets que son art conçoit et produit.

L'Enéide subsiste, et en elle sans doute un des plus beaux monumens de l'esprit humain. Virgile a réuni les traditions de la Grèce aux antiques et plus sauvages traditions de l'agreste Italie. Il a su rattacher à son poème sublime et la rivalité de Carthage et l'origine céleste des Césars. De belles images, toujours justes, ravissent tour à tour, dans son poème, l'imagination du lecteur. Les sentimens les plus variés, mais les plus vrais, intéressent successivement son ame; Didon encore nous arrache des pleurs. Un poème épique ne peut éclore sans l'étincelle du génie; mais je pense qu'il est besoin d'un concours assez difficile, pour que le feu qu'elle recèle ne s'exhale point vainement.

Le sujet d'un grand poème épique doit appartenir à la nation dans le sein de laquelle il est créé; il doit appartenir à de grands souvenirs, mais à des souvenirs qui la frappent encore, et qui gardent sur les destins au moins un reste d'influence. Les poèmes qui ont surnagé sur l'abyme des siècles nous en présentent autant de preuves. L'Iliade servit d'archives à la Grèce; et ce fut avec l'autorité d'Homère que les villes, long-temps après, réglaient entre elles jusqu'à leur territoire. L'Iliade était le monument de la première victoire remportée sur l'Asie; et quand la Grèce en triomphait encore sur les pas d'Alexandre le Grand, c'était en récitant les poésies vraiment sacrées que les soldats élevaient leurs trophées glorieux.

Les nations modernes ont compté peu de poèmes, parce que leur propre histoire n'a pas de vraies époques de famille. Nos vieilles chroniques chevaleresques ont peut-être pour nous en effet un intérêt plus direct et plus présent que les beaux récits de la Henriade. Les querelles religieuses étaient déjà loin de nos passions au temps où Voltaire écrivait; une antique légende les réveille presque toutes. La vanité devine ou reconnaît des ancêtres parmi les paladins ou même les troubadours. Un vieux château, une romance, une armure, nous causent encore plus d'illusions que le conte versifié d'un événement politique.

Il faut aussi que le poète vraiment indépendant, relativement du moins au sujet qu'il embrasse, n'emprunte qu'à la nature les ornemens qu'il prétend lui donner. L'imagination est une reine qui doit disposer

des trésors dont la nature entière lui offre le tribut: un autre emploi semble la dégrader; et toute production qui lui coûte un effort, est pauvre, est amaigrie, et manque de substance.

L'Espagne, cette nation que la galanterie et la valeur ont de si bonne heure distinguée, l'Espagne peut-être n'a point eu de grands poètes, faute d'avoir jamais attaché quelque prix à ce charme ineffable dont la jalouse nature ne livre le secret qu'au fond de ses rians bocages. Le Camoëns, il est bien vrai, a illustré le Portugal; mais quand il écrivit, la splendeur relative de sa brave nation était à son plus haut degré; la passion des découvertes était devenue celle du monde. Le poète qu'elle inspira, alla chercher lui-même et ses tableaux et ses couleurs jusque dans l'Inde qu'il voulait peindre; et la belle conception du génie des tempêtes fut le prix de sa navigation.

Peut-être sur-tout il importe que le poète soit pénétré des opinions qui donnent le mouvement à la grande machine qu'il compose; et pour qu'il en soit pénétré, il faut que son siècle, il faut que sa nation en soit imprégnée avec lui. L'Enéide nous en donne une admirable preuve; c'est aux préjugés de son temps que Virgile a su coordonner ceux des temps qu'il voulait rappeler.

La mythologie grecque était pour les Romains comme une suite d'allégories; et cependant Vénus était la mère des Césars. Le favori des Muses a ménagé, à cet égard, et les doutes et les croyances. L'intervention des dieux n'avait rien d'étranger pour un peuple que les auspices avaient comme conduit pas à pas; mais le mou-

vement de l'Olympe, dans l'Enéide, n'approche pas de celui que lui imprime Homère. Les horoscopes au contraire avaient acquis de l'importance; la Sibylle et le don qu'elle avait de prédire se rapportaient aux plus hautes traditions de Rome et de l'Italie, et le sixième livre de l'Enéide est le résultat de ce mélange merveilleux. Le théâtre des enfers et des champs élysées était alors familier aux Romains; le voyageur, aujourd'hui même, le parcourt guidé par Virgile. Heureux si, comme Enée, il y retrouvait Didon! plus heureux si elle daignait lui adresser une réponse!

Les siècles changent et les intérêts avec eux, aussi bien que tous les systèmes. Mais que le poète soit fidèle à son siècle, et que sa plume naïve le peigne vivant à tous les yeux: l'homme se retrouve le même sur l'océan des âges, et l'arche de l'histoire y vogue de niveau avec les trop frêles nacelles sur lesquelles nous le parcourons.

Virgile a su fixer l'orgueil de ses contemporains sur la gloire récente de la destruction de Carthage. Les plus illustres maisons de Rome étaient encore ornées de ses dépouilles; il sut appeler leurs regards complaisans sur le tableau simple et agreste, mais déjà imposant de ces contrées où Rome devait naître. Les noms seulement des compagnons d'Enée devinrent un titre à ceux qui les portaient encore. Les noms de tant de peuples ne servaient pas non plus à une vaine numération, ils flattaient la mémoire de tous ces habitans de l'Italie, identifiés graduellement avec Rome. Ce n'est jamais, nous le savons bien, sans une sorte d'émotion que nous

voyons citer comme une nation belliqueuse autrefois, les habitans de la province dans laquelle nous avons vu le jour.

Les jeux même que décrit Virgile n'offraient pas seulement aux Romains un chef-d'œuvre de poésie, ils y retrouvaient des institutions saintes, auxquelles ils avaient emprunté les plaisirs qu'ils appréciaient le plus. Les spectacles du Cirque inspiraient aux Romains une sorte de fureur ; les jeux de la Grèce d'ailleurs duraient encore ; un grand nombre de Romains y avaient assisté ; et ces vastes solennités n'avaient perdu de leur éclat, qu'autant que la Grèce avait perdu de sa liberté.

Enfin le sublime épisode de Didon et de son amour eût suffi au succès d'un poëme. C'est toujours la nature qui parle dans Virgile ; c'est elle qui, du fond de nos ames, reconnaît l'ame du poète, et tressaille à tous ses accens. Didon reçoit, depuis dix-huit siècles, le premier hommage de ceux dont le cœur s'ouvre aux sentimens en même-temps que leur esprit s'éclaire ; et, depuis dix-huit siècles aussi, on a répété d'elle cette parole touchante : « J'ai senti ce qu'est le malheur, et je sers les infortunés. »

CHAPITRE V.

D'Horace.

Horace est de tous les poètes celui dont l'étude habituelle, et, si j'osais le dire, la constante familiarité, ont fait, dans tous les temps, les délices des gens de goût, des amateurs de la belle poésie, et de ceux dont une philosophie douce ménage dans la société la sérénité et le bonheur. Horace chante la volupté. Disciple d'Epicure et tout ensemble d'Anacréon, il saisit le présent, et il en savoure les charmes; la rose lui offre l'emblème et de l'instant qui fuit et de la jouissance qu'il fait éclore. Les graces toujours pures ne sont jamais exilées de ses tableaux. Tour à tour chantre de la gloire, il célèbre des événemens dont l'effet avait de la grandeur, et, dans ce cas, l'essor le plus hardi ne coûte point à la muse qu'il invoque; tour à tour simple et toujours naturel, il expose en de belles épîtres tout ce que la philosophie prête de finesse aux observations, et tout ce qu'elle donne de consolations à ceux qui la cultivent; des peintures aimables accompagnent ses réflexions et répandent sur ses idées un coloris plein de fraîcheur. La franchise de ses sentimens, la sincérité de ses pensées, impriment en quelque sorte son image sur ses écrits, et nous permettent des rapports vivans et animés avec un sage devenu notre ami. Dans ses satires, il raille avec esprit

les vices ou les ridicules de son temps; il rit au sein de l'amitié, sans amertume et sans aigreur, content de son partage en ce monde. Poète cependant il instruit les poètes, et sait apprécier le beau talent qu'il possède. Mais ce qui fait le charme d'Horace, ce qui le rend si cher à ses lecteurs, c'est que toujours calme et satisfait, il connaît cependant les ombres de la vie, et qu'une douce résignation fixe auprès de lui le contentement.

Horace, rempli des belles connaissances dont son siècle s'était orné, avait nourri ses heureuses dispositions de tout ce que la Grèce lui avait fourni de modèles; mais il n'a précisément imité aucune de ses productions. Abeille diligente, il compose son miel et pompe sur mille fleurs les sucs heureux dont il l'exprime. Il ne se montre pas alternativement philosophe ou poète, il est l'un et l'autre, et le moule de ses compositions ou le sujet de ses poésies en déterminent uniquement les ornemens et le caractère.

C'est d'Horace qu'il faut retenir les événemens de sa courte histoire. Fils d'un estimable affranchi, il reçut de son père l'éducation la plus distinguée; conduit par lui-même aux écoles, il recueillit ensemble et les leçons des plus savans maîtres et les préceptes du guide le plus vertueux; il lui rend ce bel hommage dans la sixième de ses satires.

« Si ma conduite est, dit-il, hors d'atteinte, si l'on ne peut m'imputer ni avarice ni bassesse, si je mène une vie pure et exempte de tache, si j'ai l'estime de mes amis, c'est à mon père que je le dois. Il n'avait

pour tout bien qu'une petite métairie, et pourtant ce généreux père eut le courage de me conduire à Rome, et de me faire instruire dans les sciences qu'on enseigne aux enfans des chevaliers, ainsi que des sénateurs. A mes habits et à ma suite, on m'aurait pris pour un riche héritier. Mon père fit plus ; gouverneur vigilant et incorruptible, il m'accompagnait chez mes maîtres, et ne me perdait point de vue. Son attention principale fut de m'élever dans une grande innocence de mœurs; non seulement il me garantit de toute action capable de flétrir en moi cette première fleur de la vertu, mais il me mit encore à couvert des soupçons. Il ne craignit point le reproche d'avoir fait une dépense trop forte, et de m'avoir réduit à me borner comme lui à une simple charge d'huissier. Quand cela eût été, je ne m'en serais pas plaint ; mais j'ai lieu de juger plutôt à quel point il a mérité ma reconnaissance et mes louanges. Pourrais-je être assez insensé pour rougir jamais d'un tel père, et pour dire, comme tant d'autres, que si je ne suis pas né de parens plus distingués, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre? Non, je n'aurai jamais recours à une semblable excuse. J'ai d'autres sentimens; je tiens un autre langage. Si la nature nous rendait les années écoulées depuis notre naissance, si elle mettait chacun en liberté de se choisir d'autres parens, il n'est personne qui ne s'empressât de profiter du privilége, et de satisfaire sa vanité. Pour moi, content de ceux qui m'ont donné le jour, je n'irais point les chercher au milieu des faisceaux et autour des siéges curules. »

On sait qu'Horace, jeune encore, porta les armes

pour Brutus à la bataille de Philippes : il a lui-même avoué qu'il y avait pris la fuite. Quand, dans les guerres civiles, l'enthousiasme n'exalte pas la valeur, l'incertitude des opinions l'ébranle, et toutes les notions se dénaturent. Mais si Horace rappelle sans crainte le parti qu'il avait suivi, et sans scrupule la conduite qu'il avait tenue pendant le combat, il exprime d'une manière vive et touchante son amitié pour un de ses anciens compagnons, et sa joie pour son retour à Rome. Il ne désavoue pas une liaison formée dans le camp même de Brutus ; et dans l'ivresse dont il est possédé, il s'écrie qu'il est doux de perdre la raison, quand on retrouve un ancien ami.

Horace dut les douceurs de sa vie à l'appui du noble Mécène, à la faveur d'Auguste, et sur-tout à ses talens aimables, et à la société exempte de trouble et d'envie dont Virgile, Varius, Tibulle, Ovide et tant d'autres, lui firent goûter les charmes. Dans le morceau où il retrace avec noblesse et modestie son origine et son éducation, Horace rappelle également de quelle manière il fut admis chez son généreux protecteur. « Cet excellent Virgile, qui n'est plus, lui dit-il, Varius après lui, vous avaient dit ce que j'étais. Je parais devant vous ; je ne profère que peu de mots ; le respect retenait mes paroles. Je ne me vante point d'une illustre naissance ; je ne parle point d'attelages somptueux et de propriétés immenses ; je vous raconte ce que je suis ; vous me répondez brièvement, selon votre usage ; je me retire, et vous me rappelez neuf mois après, en m'ordonnant d'être au nombre de vos amis. »

C'est avec cette simplicité qu'Horace a parlé de lui-même. Bien différent quand les Muses l'entraînent, il prononce fièrement ces paroles prophétiques : « J'ai fondé sur la terre un monument indestructible, et je ne mourrai pas tout entier. »

La poésie de ses odes est d'une beauté incomparable; et soit qu'au nom de la jeunesse de Rome, il fasse retentir le cantique séculaire; soit qu'il envie l'essor puissant de l'inimitable Pindare, et qu'il chante le triomphe sur les pas de César; soit qu'il présente le sage du Portique, debout, inébranlable, sur les ruines du monde écroulé; soit qu'à l'ombre des peupliers, il dispense les lois d'une philosophie plus douce au milieu des roses parfumées et au murmure léger d'un ruisseau qui s'enfuit; soit que l'amour l'embrase de ses feux; soit qu'il suspende au temple de Vénus les débris de ses amoureux naufrages; soit qu'il célèbre le printemps; soit qu'à la vue des neiges qui couronnent les monts, il convie ses amis au plaisir d'une joyeuse ivresse, il est par-tout entier à son sujet; par-tout le ton, les accessoires, sont d'accord avec sa pensée; et, toujours varié comme elle, son coloris est toujours enchanteur.

Boileau, rempli des vers d'Horace, en a fait passer dans les siens quelques traits heureusement rendus; mais en général les odes d'Horace présentent à la traduction des difficultés infinies. Les anciens ne sentaient pas comme nous le besoin d'une pensée brillante, pour terminer un court morceau; ils ne cherchaient point comme nous cette espèce de chûte qui nous tient lieu de conclusion; et c'est peut-être dans la facture des

poésies lyriques d'Horace que se trouve pour nous le plus grand obtacle à les produire dans notre langue.

Plutarque a regardé la lecture des poètes comme un utile préliminaire à l'étude de la philosophie. Les charmantes poésies d'Horace en contiennent les plus frappantes et les plus aimables leçons. Je voudrais en citer quelque exemple; mais comment oser le choisir? Je relis ces odes admirables, et chacune m'entraîne à son tour. Toujours sage, et toujours brillant d'inspiration et de verve; négligé quelquefois, mais comme les Graces elles-mêmes; voluptueux, mais avec goût; sublime sans effort, et comme s'il était simple, Horace est un Protée que toutes les formes embellissent. Les louanges d'Auguste, dans sa bouche, auraient le suffrage de la sagesse. C'est au nom sacré des bienfaits, des vertus, qu'on déifie les grands du monde; Horace n'a pas craint de distinguer Caton, dont l'ame forcenée resta seule indomptée, quand tout fut soumis sur la terre. Ainsi que les poètes du temps, il n'a vanté de la victoire d'Actium que la défaite de Cléopâtre. Le nom d'Antoine et de ses partisans n'est pas une fois proféré, et nulle part n'est flétri; et quelque joie que le poète exprime à la mort de la reine d'Egypte, il peint le sombre courage avec lequel elle ose considérer la destruction de son empire; le visage calme et serein sous lequel elle se livre au venin mortel des serpens, et cette audace qu'elle emprunte du ferme dessein de mourir et d'arracher à son vainqueur superbe cette femme humiliée qu'il voulait traîner à son char.

Sont-ce des maximes, sont-ce de vives images que

nous chercherons dans Horace? Est-ce l'enthousiasme qu'il appartient à Bacchus d'exciter? est-ce le badinage qu'inspire Lalagé ou Glycère? Il faudrait tout citer, si l'on devait faire connaître Horace, et c'est son livre qu'il faut présenter à ceux qui veulent admirer et jouir.

Les satires sont écrites avec plus de simplicité que les odes. Ce sont des discours en vers dans lesquels le poète fronde les ridicules de son temps, et nomme sans ménagement ceux qui lui en fournissent les exemples. Tantôt il peint le dégoût des hommes pour la carrière qu'ils sont appelés à suivre, et pourtant l'incertitude dans laquelle ils tomberaient, si Jupiter offrait de satisfaire leurs vœux; tantôt il établit les droits de la noblesse, et nous défend de penser que le mérite a besoin du lustre qu'elle peut lui prêter. C'est dans ce beau morceau qu'il explique sa propre origine et l'éducation qu'il a reçue. Le philosophe épicurien, qui raille les avares avec tant de raison et de persévérance, lance des sarcasmes à pleines mains sur les fanfarons de délices, qui dissertent si maussadement sur les plaisirs d'une bonne table, et qui connaissent si peu les rafinemens de la délicatesse. Mais, en exceptant quelque injure dont l'application est tout à fait insignifiante pour nous, et quelques traits de gaieté que n'avoue pas toujours la décence, c'est la philosophie d'Horace qui domine dans ses satires; et le sel piquant qu'il y mêle, ne sert qu'à relever sa douceur.

Horace a fait un discours tout entier sur l'indulgence qu'on doit à ses amis. Il propose aux amis l'exemple des amans, et aussi celui des pères, qui atténuent,

même dans leur pensée, jusqu'au nom des imperfections qu'on remarque dans leurs maîtresses, et qu'ils avouent dans leurs enfans. « Personne, dit-il, n'est sans défauts, et le plus parfait est celui qui en est le moins accablé. Un ami complaisant compensera mes vices par mes bonnes qualités; et si les unes l'emportent sur les autres, il pourra s'attacher à moi. On nous passera quelques défauts légers, si nous en passons de plus graves; car l'équité exige qu'on rende l'indulgence à ceux de qui l'on prétend l'obtenir. »

Ailleurs, le poète philosophe nous apprend que ses vœux sont à la fin comblés : une terre d'une juste étendue, un joli jardin, une fontaine dans l'enceinte de la maison, un petit bois tout à côté; les dieux ont surpassé ses desirs; il est content, et ne leur demande plus que de bien goûter son bonheur, et de s'approprier ses jouissances. Il compare quelquefois l'heureuse paix de la vie rustique aux agitations de la vie que l'on doit passer près des grands. Apôtre de la médiocrité, de la situation moyenne, qu'il appelait une médiocrité d'or, Horace finit par conter avec grace l'histoire du rat de ville avec le rat des champs.

Lucile, avant Horace, avait composé des satires; mais si Horace peut se vanter justement d'avoir su le premier monter la poésie latine au ton des accords de Pindare, il est également vrai qu'aucun poète avant lui n'avait su mettre en vers les leçons de la philosophie; et ses admirables épîtres, qu'il a appelées des discours, ont ouvert pour les Muses une carrière nouvelle.

On ne peut rien comparer au mélange d'élégance et de simplicité dont ces épîtres ont été le premier et le plus beau modèle : elles sont un cours presque complet de morale. Par-tout le disciple d'Epicure donne la preuve que la flexibilité de l'esprit et des idées, l'aménité des maximes, la douceur des mœurs habituelles, s'allient naturellement avec un petit nombre de principes vertueux, et que les graces les plus légères empruntent à la sagesse l'heureux aplomb qui semble les fixer.

Les épîtres d'Horace ne sont parfois que de simples lettres sur des sujets peu importans; mais la plupart traitent sans appareil d'intéressantes moralités.

Il en est une assez célèbre, dans laquelle le poète avertit Numicius, que ne rien admirer, ou du moins presque rien, est ici-bas le secret du bonheur. N'admirer presque rien (*nihil admirari propè*), ou ne rien admirer (*nihil admirari*), selon que les interprètes placeront la virgule, signifie certainement, ne se livrer à aucun préjugé, à aucune passion, avec cet engouement qui aveugle l'esprit et absorbe ses facultés.

« Que pensez-vous, dit Horace, des présens que nous offre la terre, des richesses que la mer produit, des spectacles, des applaudissemens, de la faveur du peuple? Celui qui redoute le contraire de ces biens prétendus est peu différent de celui qui les desire : tous deux éprouvent le même trouble; tous deux sont saisis du même étonnement, sitôt que les choses ne tournent point à leur gré. Qu'importe qu'un homme soit agité par la joie ou par la douleur, par le desir

ou par la crainte, si les biens et les maux qui lui arrivent contre son attente concentrent tellement son attention et ses regards, qu'il en perde l'usage de ses lumières et de sa raison ? La vertu même ne doit pas être cherchée avec des empressemens trop inquiets, si l'homme équitable et sensé ne veut passer pour fou et pour injuste. »

Le poète parcourt de suite les diverses jouissances auxquelles on peut, selon le caprice, attacher le souverain bien; le détail qu'il en fait en découvre le vide. « Car, après une vaine parade, il faut, dit-il, en venir à ce terme où Numa et le vieil Ancus sont enfin eux-mêmes arrivés. Nous desirons tous d'être heureux, ajoute-t-il; qui n'en forme pas le desir? mais si la vertu seule peut donner le bonheur, pourquoi ne pas retrancher de trompeuses délices, et ne pas l'établir seule en nous? »

C'est la modération que le poète philosophe s'efforce sur-tout d'inculquer. Un homme célèbre a dit que la modération était l'épicuréisme de la raison; et ce mot est l'extrait d'Horace. « Si Dieu, si la fortune, dit-il, vous procurent un heureux moment, acceptez-le avec reconnaissance; ne différez point à goûter les plaisirs qui s'offrent à vous; en quelque lieu que vous ayez vécu, vous pourrez dire avoir goûté la vie. C'est la raison, c'est la prudence, qui dissiperont nos chagrins, non le spectacle de la mer, qui s'étend à perte de vue. Ceux qui passent de rive en rive, changent de ciel, ne changent point de cœur, et ils consument leur existence dans une laborieuse oisiveté. Nous courons

après le bonheur sur des navires ou sur des chars ; mais ce que nous demandons est ici, est par-tout, est à *Ulubre*, si notre esprit conserve un équilibre sage. »

Le poète revient souvent sur ce grave sujet ; et c'est par le chemin d'un détachement complet, que, dans ses épîtres ainsi que dans ses odes, Horace veut nous apprendre à saisir l'instant qui s'enfuit, et à cueillir toutes les fleurs. Il le dit à Tibulle, à l'amant de Délie. « Quelque passion qui vous agite, soit espérance, soit inquiétude, soit crainte, soit colère, regardez chaque jour comme le dernier de votre vie; les momens qu'il plaira aux dieux de vous donner au-delà de votre attente vous en seront plus précieux. »

Reconnaissant envers Mécène, Horace refuse pourtant de se soumettre en esclave aux volontés de son puissant bienfaiteur. Contentement passe richesse. Cet axiome proverbial est ancien; Horace se l'applique à lui-même, et il ne craint point de conter à son protecteur généreux un de ces apologues familiers sur lesquels, de tout temps, on a fondé la plus vraie des maximes; mais, ennemi des exagérations, le poète convient ailleurs, que si le sage, d'après les philosophes, ne reconnaît que Jupiter au-dessus de lui; que s'il est libre, honoré, beau de visage, roi des rois, et plein de vigueur, c'est quand une pituite importune n'ébranle pas de si hauts destins. »

Il n'est pas un seul mot dans ces belles épîtres qui ne puisse tourner au profit de la vertu. Par-tout aussi le poète y fait connaître, et son amour pour la campagne, et l'invincible attrait qui souvent l'y retient.

Les plus belles couleurs de ses odes sont empruntées à la nature, source inépuisable d'inspirations et de beautés : c'est elle qui soutient les merveilles factices; c'est elle que l'on cherche en paraissant la fuir, et le chef-d'œuvre des arts est par-tout de nous la rendre.

Horace, brûlant d'enthousiasme, exalte souvent dans ses odes la puissance de la poésie : il en place dignement l'éloge dans son épître à Auguste lui-même. Juste envers ses contemporains, il rend hommage à leurs productions, et le tableau qu'il y a tracé de la littérature latine, a fait de son épître à Auguste un véritable monument.

L'art poétique est compris tout entier dans une épître adressée aux Pisons. La substance de ce morceau nourrit encore le beau poème didactique que Boileau nous a donné. Le poète français, dans une langue moins riche et moins harmonieuse, nous a rendu les traits les plus saillans de cette composition originale, comme Rubens eût imité Raphaël; et peut-être pourrait-on penser que la beauté même de la copie donne encore une plus haute idée de la perfection d'un modèle que le plus heureux talent ne saurait égaler.

CHAPITRE VI.

D'Ovide.

Ovide reste le dernier de ces favoris des Muses; quoique plus jeune qu'eux, il avait vu Virgile; il eut des relations d'amitié avec Tibulle, avec Horace, et, comme eux, il orna la société de Mécène; exilé ensuite par Auguste à Tomes, aux bords du Pont-Euxin, il épuisa vainement les prières, les flatteries, pour obtenir de lui sa grace et son retour. Auguste resta inflexible; et après lui, le sombre Tibère, indifférent aux larmes comme aux talens, laissa mourir le poète, loin de Rome, à la septième année de son règne.

Tout annonce qu'Ovide avait été témoin de quelque désordre moral dans la famille d'Auguste même; et la seconde Julie, fille de la première, fut à ce qu'on croit l'occasion de ses malheurs.

Ovide, quoi qu'il en soit, passa dans le plaisir la première partie de sa carrière; l'amour agitait devant lui et ses ailes et son flambeau. Son imagination mobile a toujours dominé son cœur; mais dans chaque beauté, peut-être il a pensé trouver la beauté qu'il aimait.

On saisit dans Ovide des traits de sentiment dont la naïveté pénètre; mais le plus souvent on s'aperçoit du vague extrême de ses pensées; tel qu'un enfant qui, dans ses jeux, se couvre les yeux d'un bandeau, c'est

comme au hasard qu'il s'adresse, et tout succès lui rit d'avance.

L'amour, et les vers qu'il inspire, étaient à la mode de son temps. Catulle avait aimé Lesbie; Cynthie avait inspiré Properce; Virgile avait dû consoler Gallus de l'abandon de Lycoris; et Tibulle, quoique inconstant, avait aimé l'une après l'autre, et sa Délie et Némésis. Ovide suivit l'amour, comme un compagnon de plaisir, comme le guide complaisant d'une muse légère. Ses élégies peignent sans ménagement les voluptés dont il s'amuse; mais l'ame d'Ovide n'y est point toute entière, son esprit enjoué le distrait à tout moment; et s'il cherche des fleurs, c'est pour les effeuiller, et en semer la route qu'il parcourt.

Les vers ont, dans le principe, inculqué chez les hommes les leçons de la morale, et la puissance des dieux. Le badinage, pour se répandre, eut besoin aussi de l'élégance qui n'appartient qu'à la poésie; et l'on découvre avec quelque intérêt, que le plaisir et la sagesse n'ont eu autrefois qu'un langage.

Ovide a prodigué l'esprit, les graces et tout ce que le coloris le plus vif a de nuances dans ses élégies amoureuses. Un sentiment unique entraîne chez lui comme un flot de pensées, et c'est comme au printemps, quand le zéphyr d'un souffle insinuant développe tout à coup les feuilles innombrables que recélaient encore les boutons. « Je te haïrai, si je le puis, dit quelquefois Ovide à sa Corinne, du moins je ne t'aimerai que malgré moi; mais le taureau sous le joug déteste le joug qu'il porte, et cependant il y est soumis.

Quand je fuis tes caprices, ton sourire me captive; tes défauts me désolent, ta beauté me ravit. Je ne puis vivre sans toi, je ne puis vivre avec toi, et l'on dirait que mes vœux se forment à mon insu. »

Ovide reproche à l'Aurore une vigilance fatale à tous ceux qu'elle arrache au repos, et aux douceurs d'une heureuse nuit. Il lui semble qu'elle en rougit, mais sa marche n'est pas plus lente. Une autrefois, retenu par un torrent, il lui cite l'exemple des fleuves si célèbres, que l'Amour a trouvés sensibles; et voyant qu'il se gonfle, au lieu de s'écouler, il l'accable d'injures, et se promet par vengeance de ne plus voir bientôt en lui que le plus méprisable marais.

Une fois il a frappé de ses mains la belle qu'il croit infidelle; il s'afflige, il se repent, il demande sa grace; une autrefois il conjure sa maîtresse de lui taire du moins son infidélité; il lui suffira qu'elle nie, l'évidence ne sera plus rien. « Allez, dit-il ailleurs, croyez qu'il est des dieux; elle a juré, elle a faussé sa foi, et sa figure est demeurée la même : elle avait de longs cheveux, avant que d'être parjure, et maintenant qu'elle s'est jouée des dieux, elle a de longs cheveux encore. Une blancheur éclatante se mêlait, sur son teint, au doux incarnat de la rose, et la rose s'y mêle encore à la neige dans son éclat : elle avait le pied petit, et la plus petite chaussure convient encore à ce pied charmant. Grande, placée, faite à ravir, elle est restée grande et bien faite; elle avait un regard enchanteur, ses yeux brillaient comme des astres; ces yeux par qui tant de fois elle a dû me trahir! mais certainement

les dieux ont permis que les belles fissent toujours de faux sermens. La beauté a de l'empire jusque sur les dieux mêmes! Elle jurait par ses yeux, elle jurait par les miens, et mes yeux ont été malades. Dites-le moi, ô dieux! si c'est impunément qu'elle a pu vous tromper. Pourquoi faut-il que j'aie payé pour elle? Le nom de Dieu est sans réalité, c'est vainement qu'on le redoute, et le peuple est follement crédule, ou bien s'il est un Dieu, il chérit les filles jolies, il permet tout à leur jeunesse, et pour elles seules, il est trop indulgent. C'est contre nous toujours que Mars a ceint l'épée; c'est nous que poursuit toujours l'invincible Pallas avec sa lance dans la main; c'est sur nous que se dirigent les traits acérés d'Apollon; c'est sur nos têtes que Jupiter brandit ses foudres menaçantes. Blessés eux-mêmes par les belles, les dieux craignent de les offenser; ils redoutent celles qui ne les redoutent jamais. Qui voudrait maintenant faire fumer l'encens sur le feu des autels? Les hommes doivent montrer un peu plus de courage. Jupiter lance le tonnerre jusque sur les bois consacrés, il le retient sur les femmes parjures! Mais hélas pourquoi tant de plaintes, et pourquoi faire injure à l'Olympe tout entier? Tous les dieux ont des yeux, tous les dieux ont un cœur. Moi-même si j'étais dieu, je consentirais qu'une femme osât mentir à ma divinité; moi-même j'attesterais les sermens d'une belle, et je ne voudrais pas passer pour le plus maussade des dieux. »

Je ne suivrai pas les élégies d'Ovide, et sans parler des convenances auxquelles il manque trop souvent, la

variété de ses tours est si grande, que quelques citations ne peuvent en donner l'idée. Ses flammes légères s'allument pour une foule d'attraits; ce n'est pas constamment pour Corinne qu'il soupire; il se vante que ce nom cache un heureux mystère, et que plus d'une belle a prétendu que c'était elle qu'il déguisait. Sensible à tous les charmes, Ovide nous déclare que toute femme a droit sur son cœur. « Il n'est point, nous dit-il, d'attraits particuliers qui déterminent mes penchans? Il y a cent causes pour que j'aime toujours; un regard modeste avec des yeux baissés, vont mettre le feu dans mes veines. Cette décence est un piége pour moi; mais une mine agaçante m'a engagé bien vite. Elle n'annonce pas un naturel sauvage, elle m'a déjà comblé d'espoir.

« Quelquefois j'aperçois une beauté sévère, elle se pique d'imiter les antiques Sabines; mais la prude, je n'en doute pas, ne fait que mieux cacher son jeu. Êtes-vous savante? je vous aime, et de si rares talens ont droit de m'enchanter. Êtes-vous ignorante? je vous aime, et la simplicité me paraît un attrait. Il en est une qui trouve les vers de Callimaque sans couleur à côté des miens; je lui plais: comme elle doit me plaire! Il en est une qui critique le poète et toutes ses poésies à la fois: ô comme je voudrais, pour sa peine, la bien serrer contre mon cœur!

« Une démarche facile est pour moi une grace. De brusques mouvemens demandent quelques leçons. L'une chante, et sa voix flexible se module avec mille douceurs: je voudrais, je l'avoue, dérober un baiser

à cette agréable chanteuse. L'autre, d'un doigt léger, parcourt son instrument : qui ne doit adorer une main si habile? Une autre danse, et toutes ses attitudes, ses bras qui s'arrondissent, ont enflammé mon cœur. La plus grande me rappelle les beautés héroïques; la plus petite me semble un objet tout charmant : je ne résiste point, et la grande et la petite combleront mes vœux tour à tour. Une belle consent-elle à se montrer sans parure? on se figure sans peine combien l'ajustement doit ajouter à ses appas; est-elle mise dans ses atours? elle éblouit, et on l'admire. J'aime les cheveux châtains, ce sont ceux de Vénus; mais quand de longues tresses noires couvrent un cou d'albâtre, je songe que Léda avait des cheveux d'ébène. Les anneaux ondoyans d'une blonde chevelure me rappellent ceux que l'Aurore boucle chaque jour sur son front. Toutes les allusions servent à mon amour. La plus jeune me sollicite, la plus âgée me touche encore : l'une a plus de fraîcheur, l'autre plus de séduction; et, quel que soit le nombre, en un mot, des beautés que Rome présente, mon amour ambitieux les veut toutes posséder.

Calme, à quelques égards, au milieu de cette légion d'amours, Ovide me représente un héros que le tumulte de la guerre anime sans l'égarer. Ovide s'est fait législateur; il a voulu donner des lois à cet art que l'amour inspire; et son poème de l'art de plaire, est intitulé de l'*Art d'aimer.*

Fixer heureusement son choix, gagner le cœur de celle qu'on a choisie, prolonger d'heureuses amours, voilà ce que le poète enseigne. Son ouvrage est digne

du sujet; on croit, quand on l'a lu, avoir vu dans un songe tous les plaisirs qui voltigeaient : au réveil, on en perd la trace, mais les plus riantes couleurs semblent encore arrêter nos regards.

On ne sent point l'effort dans cette composition; les Muses sont des nymphes, l'Amour est un enfant; ils jouent de finesse, et gagnent à la fois. Ovide conduit le novice, qu'il guide, sous les brillans portiques qu'il décrit : il le mène aux spectacles; il le suit jusqu'au cirque; il lui rappelle l'enlèvement des Sabines, et l'encourage à ne rien négliger pour se faire distinguer de celle qu'il préfère. L'art qu'il enseigne eut toujours les mêmes secrets. La complaisance, l'assiduité, le secours d'une intime confidente, celui d'une lettre brûlante, des prières sur-tout, et même des promesses, car Ovide nous l'a dit, ce ne sont pas des dames romaines qu'il a entrepris de séduire.

Mais il ne suffit pas d'avoir plu un moment, il faut fixer celle qu'on aime. Les opérations magiques n'en auront jamais le pouvoir. « Pour être aimé, dit le poète, soyez aimable; et c'est un avantage que la beauté toute seule ne pourra jamais vous offrir.

« Pour retenir votre maîtresse, et pour ne vous en voir jamais abandonné, sachez unir les qualités de l'esprit à celles de votre personne. La beauté est un bien fragile, elle se fane avec les années; sa propre durée la dévore. Les violettes passent avec tous leurs parfums; les lys ne soutiennent pas toujours leur coupe d'ivoire; la rose tombe, et l'épine reste. Vos cheveux parfumés doivent blanchir quelque jour; des rides sillonneront

votre charmant visage : formez-vous donc l'esprit, car c'est un bien solide; faites-en l'appui de votre beauté, on le garde jusqu'au tombeau. Cultivez soigneusement tous les arts agréables; étudiez votre langue, étudiez-en d'autres encore. Ulysse n'était point beau, mais Ulysse était éloquent, et deux belles déesses de la mer conçurent pour lui un vif amour. »

Mais ce n'est point aux hommes seulement que le poète prête des armes; et Vénus lui prescrit elle-même d'étendre aux femmes le bienfait de ses leçons. Le livre qui les réunit est un livre plein d'agrément. Les leçons d'Ovide sans doute n'ont rien d'austère, mais la vertu n'a pas de sévérité; et sourire à l'amour heureux, ce n'est point céder à un amour coupable.

Ovide donne d'abord ses soins à la parure, et ses principes sont encore ceux du goût; il ne saurait regretter ce temps antique où l'épouse d'un héros, dont le bouclier était formé de sept cuirs de bœuf, n'était vêtue elle-même que d'un tissu grossier.

L'arrangement des cheveux, la couleur des vêtemens, le fard même, il enseigne tout, et sur-tout il enseigne à dissimuler l'art. Le rire, les pleurs, la démarche, tous les mouvemens, l'art doit tout embellir.

Le poète veut que les jeunes filles apprennent à bien chanter; il veut que leurs mains exercées tirent des instrumens d'harmonieux accords; il les engage à lire les poètes; il leur indique Callimaque, Anacréon, Sapho, et ceux de son temps auxquels, dans toutes les occasions, il rend si franchement hommage. Properce, Gallus, Tibulle, Varron le chantre des Argo-

nautes, enfin celui qui décrit si dignement les aventures d'Enée et l'origine de la superbe Rome, tous sont nommés dans cette page, et Ovide place son nom à la suite de ces noms fameux.

Il n'est point d'agrémens qu'une belle doive négliger. Le maître des amours veut qu'elle danse avec grace; il veut qu'elle joue les jeux avec adresse; les dés, les osselets, les échecs, et beaucoup d'autres jeux encore; le poète les décrit, mais d'un mot, et son objet n'est pas d'arrondir une balle ou d'appeler le nombre qui gagne.

Ornée de tant d'attraits, une jeune beauté doit enfin se faire connaître. Elle recevra des hommages, et elle devra les distinguer. L'homme trop occupé de lui-même ne mérite pas de lui plaire; et celui qui déjà fut parjure, ne mérite pas d'être écouté.

Ovide enseigne à ses belles écolières jusqu'aux ruses qui déguisent leurs torts; il leur confie avec candeur le secret de toute leur puissance; mais peut-être il n'est pas besoin de la connaître pour l'exercer; et celle qui déjà le soupçonne, n'aura bientôt que des souvenirs.

Le poète a poussé jusqu'au bout sa théorie des moyens de plaire. Il nous reste un fragment de son poème sur les embellissemens du visage. Ses vers donnent des recettes pour composer les cosmétiques dont on usait à cette époque. Les poésies de ce temps attestent que l'usage des faux cheveux était très-commun pour les femmes, et on les allait emprunter jusque chez les nations agrestes de la Gaule.

Ovide enseigne l'art d'aimer, mais il redoute pour-

tant les ravages que l'amour cause, et son génie fécond a donné le remède d'amour. Quelques détails heureux, quelques conseils vraiment sages, peuvent servir d'excuse à cet ouvrage singulier. C'est aux hommes seuls qu'il s'adresse ; Ovide sans doute a supposé que le secours de leur raison doit suffire à toutes les femmes ; il interdit l'oisiveté, il engage à de longues absences ; il propose même avec malignité de tendre quelques piéges à la vanité de sa maîtresse ; il arrête l'attention sur les défauts qu'elle a, mais c'est sur-tout aux soins que demande un second amour, que le poète a promis l'oubli du plus ancien.

Les Héroïdes d'Ovide sont le monument heureux, et de sa facilité à traiter d'imagination les sujets tendres, et de l'étendue de son savoir, en tout ce qui tient à la mythologie. Personne peut être n'a possédé comme lui les moindres détails de cette science, créée successivement par l'histoire et l'allégorie. Les étroites relations des Romains et des Grecs avaient porté depuis peu à Rome la connaissance et le goût de ces traditions aimables qui animent tous les objets. Tous les poètes en firent usage, mais Ovide s'en empara ; son esprit saisit tous ces traits, qu'il lui appartenait à lui seul d'assortir ; les Métamorphoses, les Fastes et même les Héroïdes, sont des productions dont le type n'existait point. Il est une foule d'idées mythologiques que les rapprochemens d'Ovide ont fait éclore sous son pinceau ; sa pensée, revêtue de leur brillant coloris, en a par-tout rappelé les images ; il n'est point de noms, point d'aventures, point d'attributs qui ne lui soient

familiers au point de se retracer sous mille formes, jusque dans l'expression de ses plus vifs sentimens.

Si l'apologue peut se considérer comme une des plus antiques conceptions de l'esprit humain; si l'allégorie de bonne heure a exercé l'intelligence; si les finesses de la mythologie ont peuplé par degrés l'imagination comme l'espace; si le langage que l'amour inspire se retrouve chez tous les peuples, comme ses joies et ses fureurs, comment est-il arrivé que le roman, résultat si prochain de tant de combinaisons, n'ait point été connu par les anciens?

Je trouve une extrême jouissance à contempler ainsi le travail de l'esprit humain, conduit, sans le savoir, au but qu'il doit atteindre, et ne l'atteignant pas d'abord.

Les mœurs sans doute furent le premier obstacle à l'existence du roman. La marche et le but du roman, supposent en général quelque liberté dans le choix de deux cœurs qui veulent s'unir pour toujours. Les mœurs de la Grèce, séparaient, à beaucoup d'égards, la société des hommes et celle des femmes; des mariages contractés au sortir de l'enfance étaient rarement le fruit de quelque inclination. Des esclaves, des courtisanes, recevaient presque seules les hommages de la jeunesse, et le roman demande plus de moralité.

A Rome, les femmes moins contraintes, ne perdirent d'austères vertus, que pour tomber dans des excès que les lois mêmes semblèrent couvrir sous le voile d'un facile divorce, et ce fut encore à des

femmes d'affranchis, à de véritables courtisanes, que les amans et les poètes furent obligés de prodiguer leur encens.

Il est si vrai qu'il faut quelque innocence aux amusemens de l'esprit, que la nation moderne la plus féconde en bons romans, est celle où les époux ont le plus de liberté pour se connaître et s'estimer avant de serrer les nœuds qui doivent les unir. Tous les anciens romans français, tous ceux au moins dont le grand monde était le théâtre nécessaire, ont été distingués par un ton de froideur et d'invraisemblance fastidieux; et le genre qu'on nomme romanesque, a toujours passé parmi nous pour un monotone enchaînement et d'idées fausses et de sentimens factices également privés de chaleur.

C'est par cette raison, c'est par d'autres encore que le roman a pu échapper aux anciens. Peinture naïve des mœurs, il suppose quelque énergie dans le développement des passions, dans le développement des caractères, et l'esclavage domestique y apportait nécessairement des entraves insurmontables. Neufs d'ailleurs aux impressions que leur faisait par-tout sentir un ordre social nouveau, ils étaient loin de prêter à des êtres de leur création, les expressions et les mouvemens qu'ils se réservaient à eux-mêmes. Long-temps le plaidoyer fut l'ouvrage de celui qui, en effet, avait à se défendre ; et quand la rhétorique fut devenue un art, quand Lysias et d'autres orateurs eurent fourni de véritables harangues aux accusés et aux accusateurs, il fallut encore quelque temps pour que le dé-

fenseur pût aussi prêter son organe aux parties qui demandaient son secours. De même, quand l'amour eut trouvé des poëtes, ce fut pour eux, ce fut pour contenter leurs flammes, qu'ils cadencèrent leurs accens; et il fallut, à quelque égard, que l'expression personnelle s'épuisât avant que le besoin de la varier, ou le plaisir de contempler des idées toujours gracieuses, approchât les auteurs du genre de fiction qui devait amener le roman original.

Ovide l'a presque entrevu. Il a mis en action des amantes malheureuses, mais c'était un premier essai, et il a plutôt supposé des idées et des sentimens que des faits et des aventures. Ses personnages ne sont pas d'invention, tandis que les discours qu'il a faits sous leur nom sont entièrement imaginaires. Le propre du roman est de produire sans doute une réalité aux yeux par le seul accord des couleurs qu'on force l'esprit à se peindre. Ovide, incertain et timide, a saisi, au contraire, quelque réalité pour rattacher les illusions dont la multitude l'oppressait. Une situation connue a servi de prétexte à son esprit fécond. Pénélope, Héro, Ariane ou Sapho, ont trouvé en ce poète aimable un interprète ingénieux; il a dicté leurs tendres plaintes, et, dans ces lettres amoureuses, les mêmes sentimens se répètent mille fois, sans que leur expression soit une fois la même. Les héroïdes peuvent nous plaire encore, mais les allusions mythologiques dont chaque vers est coloré n'ont plus pour nous la grace piquante qu'elles conservaient pour les Romains.

Les héroïdes, genre nouveau qu'Ovide s'applaudis-

sait d'avoir introduit le premier, n'étaient que le prélude de l'ouvrage prodigieux connu généralement sous le nom de Métamorphoses. Ovide a su y réunir tout ce que les poètes jamais avaient joint de suppositions aux suppositions vulgaires.

L'idée primitive de la métamorphose paraît avoir séduit les hommes dès le commencement. L'observation de la nature suffisait pour la leur avoir suggérée, car la métamorphose infinie des substances est une de ses lois les plus belles.

Les hommes, dès le principe, ont reconnu des créatures angéliques sous des formes inattendues. Les antiques forêts, les antiques fontaines, ont eu des génies ou des dieux, qui n'ont point vainement fait retentir dans les cœurs une voix céleste et pourtant mystérieuse. L'intelligence des animaux, les propriétés des plantes mêmes, tout a frappé successivement les hommes, et, comme leurs natives clartés n'ont jamais atteint que la morale, ils ont commis plus d'une erreur.

Les poètes ont fait un jeu d'esprit de cet agréable aperçu, et ses applications n'ont point connu de bornes. Ovide lui-même a ajouté ses inventions particulières aux métamorphoses consacrées, et tout a passé à la fois dans le mélange des traditions.

On distingue pourtant aisément dans les monumens qui nous restent, et la mythologie théologique des anciens, et celle qui n'avait de sacré que ses relations avec la première, et ce vague propre à toutes deux. Un seul Dieu pour les sages, et, selon les temps, des

intelligences secondaires désignées sous divers noms; pour les nations, quelques divinités principales dont les attributs ou l'histoire étaient assez généralement admis; voilà ce qui faisait le fond des diverses croyances : le reste était presque arbitraire, et la fable, pour les anciens, emportait à peu près la même idée que pour nous.

Ovide a donné de l'ensemble à tant de suppositions éparses jusqu'à lui. Le ton qu'il choisit tient un milieu soutenu entre le respect implicite et l'irrévérence absolue. La douce gaieté qu'il conserve est celle d'une Grace qui sourit en parlant; il garde le maintien qui convient, dans un temple, avec la liberté que la décence y permet, quand les cérémonies du culte sont finies, et que la divinité cesse d'y être présente.

On ne peut trop admirer l'art des liaisons qu'il a su établir entre tant de faits incohérens : c'est le fil d'Ariadne qui le ramène toujours à son but.

Les Métamorphoses ne contiennent l'histoire des dieux, à proprement parler, que sous le rapport des métamorphoses qu'ils ont prises ou de celles qu'ils ont causées. On y trouve plutôt l'histoire des personnages héroïques en relation intime avec eux, et peut-être on y peut suivre avec assez de succès les antiquités de la Grèce. Ovide commence avec le débrouillement du chaos et la séparation des substances et de leurs formes. L'homme paraît ensuite au milieu de l'univers, préparé pour le recevoir; mais l'âge de fer succède aux âges d'argent et d'or : les géans défient le ciel même, les hommes se dévorent entre eux; le déluge anéantit une

race coupable. Deucalion et Pyrrha, son épouse, sont épargnés dans le désastre commun, pour prix de leurs vertus singulières. Ils produisent, par l'ordre des dieux, une population nouvelle, et l'on ne peut, certes, s'empêcher d'admirer, à travers les nuages dont ces traditions s'enveloppent, l'uniformité précieuse qui marque les souvenirs de toute l'antiquité.

Ovide nous guide pas à pas, et depuis les êtres fabuleux jusqu'à ceux dont les noms figurent dans les monumens historiques. Il arrive aux héros qu'Homère a célébrés; il conduit rapidement Enée en Italie, place Romulus au rang des dieux, et charge Pythagore de révéler au sage Numa et les destinées de Rome et les leçons d'une philosophie fondée presque entièrement sur les changemens indéfinis que toutes choses doivent subir; il amène jusque dans Rome Esculape caché sous les traits d'un serpent, et tel que Rome l'avait reçu d'Epidaure, et l'avait pieusement adoré; enfin il fait de César même un dieu : il appelle Vénus et l'Olympe tout entier pour concourir à son apothéose; mais César, dans le ciel, met au-dessus de sa propre gloire celle qu'Auguste s'est acquise, et c'est le tableau que le poète en fait qui termine son bel ouvrage.

Les quinze livres qui le composent supposent une fécondité dont aucun génie peut être n'a été doué depuis Ovide. Jamais sa muse ne se lasse; au terme de sa course, ainsi qu'à son début, elle est vive, elle est enjouée, et la route qu'elle a suivie paraît toujours agréable pour elle. Le poète n'oublie pas une nymphe; il n'oublie pas une des fleurs qui, dans une prairie,

peuvent rappeler une aventure; mais souvent c'est avec un mot qu'il consacre une destinée. Il ne se plaît pas toujours à indiquer les degrés d'une métamorphose; quand il le fait, c'est avec une adresse dont l'esprit demeure charmé. On voit l'écorce embrasser une nymphe, ses cheveux devenir des rameaux, et les larmes qu'elle verse encore, couler à travers le feuillage. Io, sous sa forme nouvelle, s'effraie des cornes qui lui chargent le front, et elle ne s'entend pas mugir sans avoir peur d'une voix qui est devenue la sienne. Les ennemis de Persée, frappés à la vue de la Gorgone, se pétrifient sous les yeux du lecteur.

Il faut recourir à l'ouvrage pour jouir de la variété que l'auteur a su y répandre. Plusieurs de ses récits ont un intérêt et une grace qui ne laissent à ses successeurs que le mérite de l'imitation : l'histoire de Pyrame et Thisbé en offre la preuve touchante.

Ovide a retrouvé l'éloquence d'un Romain dans les discours qu'il a prêtés et au bouillant Ajax et à l'adroit Ulysse, qui se disputent, au jugement des Grecs, l'honneur de posséder les armes d'Achille mort. Le mérite de ces discours suppose, dans leur aimable auteur, un talent développé autrement que par la théorie. Le barreau et la place publique comptaient encore des orateurs; l'éloquence, chez les Romains, était encore comme un don naturel, et ne manquait tout à fait à personne. Quand l'esprit en effet a pris une direction, il semble que l'étude ne soit qu'un accessoire pour la suivre avec avantage, et c'est ainsi qu'un arbre, autrefois cultivé, continue de porter,

comme de lui-même, des fruits dont la saveur atteste une culture.

Les Fastes d'Ovide sont un poème généralement moins connu que celui des Métamorphoses, et cependant on ne peut rien ajouter au charme des descriptions que le poète a su y mêler.

Les Romains appelaient *fastes* les jours où il était permis de donner le temps aux affaires; les jours religieux étaient appelés *néfastes*, et les affaires étaient complètement interdites pendant tout le temps de leur durée. La solennité religieuse des jours consacrés au repos est comme une des lois fondamentales de toutes les réunions dont l'histoire nous donne connaissance; c'est un bienfait qu'on doit à l'instinct social de l'homme. Les masses ne peuvent s'éclairer sans que les progrès des arts et de l'industrie n'y aient préparé les esprits par l'augmentation des jouissances et la diminution des peines. Le jour où une voix divine appelle celui que le travail accable, à méditer sur ses nobles destins, et à goûter la joie et le plaisir, prévient assurément l'espèce d'abrutissement où la stagnation des idées serait capable de conduire.

Il ne nous reste que six livres des douze qu'Ovide avait écrits ou avait projeté d'écrire. Un mois fait le sujet d'un chant. Le poète a su y embellir les plus tristes des traditions; il a su les orner d'allégories fines et riantes, et sa mémoire ne sert, en quelque sorte, qu'à éveiller son imagination.

Ce poème est dédié au grand Germanicus, le ne-

veu de Tibère et son fils adoptif, et long-temps après sa victime.

Germanicus, conquérant de ce beau nom, avait paru dans le barreau avec le plus brillant éclat. Il savait accorder la lyre, et Quintilien a fait l'éloge des vers qu'il avait composés.

Ovide nous apprend d'abord que Romulus avait assigné à dix mois le terme de toutes les années. Numa en ajouta deux autres, l'un en l'honneur des mânes, et l'autre en l'honneur de Janus.

C'est Janus même que le poète interroge sur les usages du mois qui lui est consacré, et c'est le dieu qui les explique.

La première question que fait Ovide à Janus pourra paraître au moins bizarre : il veut savoir pourquoi, de tous les immortels, il est le seul qui voie et devant et derrière lui. Le dieu répond avec bonté. Autrefois on l'appelait le Chaos, et il a gardé quelques traits de sa confusion première. Arbitre de la paix et de la guerre, et présidant d'ailleurs aux portes du palais des dieux, il a reçu deux visages, pour ne pas perdre le temps à détourner la tête. Hécate aussi a trois visages, pour veiller aux carrefours, qui se partagent en trois voies.

Cet entretien rappelle une foule d'usages : par exemple, celui de ne point cesser les travaux le jour que l'année commençait; c'était un présage pour l'industrie : celui d'offrir à Janus de l'encens et du vin; c'était pour obtenir de lui qu'en qualité de portier des cieux, il y fît passer les prières : celui de s'adresser mutuellement de bons souhaits; celui de s'envoyer des

figues sèches, des dattes, du miel en rayons, et enfin des pièces de monnaie. « Ah! dit Janus en souriant, si l'argent paraît à tes yeux un objet moins doux que le miel, tu n'es guère au courant du siècle où tu dois vivre! » Le dieu repasse de suite les mœurs antiques de Rome, les temps où Jupiter n'avait le bras armé que d'un foudre d'argile; mais quand il considère la période présente, cette période où l'on ne convoite que pour prodiguer à la hâte, il convient franchement que les dieux en ressentent l'influence eux-mêmes. « Nous rendons justice, dit-il, aux temples élevés par vos simples aïeux; mais les temples dorés nous plaisent, la majesté des dieux semble en avoir besoin : nous louons le temps ancien, sans doute, mais nous savons apprécier les délices du temps présent. »

On peut juger par une telle citation du ton léger qu'a pris le poète. Il ne fait pas une satire des dieux; il ne fait pas non plus une liturgie. Minutieusement exact, il n'omet aucune pratique, aucun usage, quel qu'il soit; il en rapporte l'origine, ou se complaît à l'imaginer. Ainsi le temple de Janus ne reste ouvert pendant la guerre, que pour présager le retour heureux des armées romaines. Le dieu, pendant qu'Auguste règne, s'attend à demeurer enfermé dans son temple; la paix repose de toutes parts, et le Rhin a soumis ses ondes aux armes de Germanicus.

On éprouve un extrême plaisir à suivre ce poème enchanteur, et les rians épisodes qui s'y trouvent mêlés pour expliquer le moindre rite. Il contient la trace curieuse des usages et des fêtes de Rome. Il nous donne

lieu, par exemple, de juger que les divinités du Styx n'avaient jamais été avides ni exigeantes : une tuile couronnée de fleurs, et, dans un vase grossier laissé au milieu du chemin, des fruits, du sel, du pain trempé dans du vin, des violettes éparses, enfin, des prières et des paroles convenables devant les foyers allumés ; voilà ce qu'elles demandaient, et l'origine des fêtes funéraires remontait à Enée lui-même.

La fête du dieu Terme gardait aussi, au temps d'Ovide, le vestige des anciennes mœurs. « Un autel s'élève, dit le poète ; la simple villageoise apporte dans un vase brisé le feu de son foyer modeste. Un vieillard rompt le bois, il en forme un bûcher soutenu de quelques rameaux qu'il a enfoncés dans la terre ; il alimente la flamme avec des écorces sèches. Un enfant s'avance, tenant de larges corbeilles ; il jette par trois fois au feu les prémices des fruits, et sa jeune sœur, à ses côtés, présente des rayons que l'on vient d'enlever à la ruche. D'autres offrent le vin ; la flamme reçoit les libations. La troupe ingénue regarde, et se tient dans un religieux silence. Le dieu commun est arrosé avec le sang d'un tendre agneau ; on fait un champêtre festin ; on chante les louanges du dieu Terme. « Mais si la terre, ajoute Ovide, si la terre souffre par-tout des barrières et des limites, Rome, dans son amplitude, embrasse l'univers. »

Je ne pourrais jamais qu'indiquer le sujet des tableaux accumulés sans confusion dans les Fastes ; leur coloris charmant, les graces de leur auteur, ne se trouvent que dans son ouvrage.

Les femmes, chez les Romains, célébraient avec

eux la fête du dieu Mars. C'était aux fêtes de Bacchus que les jeunes garçons prenaient la robe virile; et les doutes même qu'exprime Ovide sur le principe de ces usages, lui fournissent mille traits heureux.

Au mois d'avril, il invoque Vénus. Ce mois charmant est consacré à celle dont le sourire va rendre tout à coup l'air plus serein et plus pur. Les fêtes de Cybèle, les fêtes de Cérès, venaient après celles de Vénus ; et celles de la Liberté se célébraient aux grandes solennités instituées pour Jupiter vainqueur.

Les fêtes de Palès, autrement Palilies, font prendre aisément au poète l'accent doux que demande la déesse bocagère. Il faut orner les bergeries de feuillages, il faut les parfumer, il faut offrir des gâteaux de millet, des fromages, du lait nouveau. « Que de fois, dit le poète, j'ai porté à pleines mains de la cendre de veau et des cendres de fèves, chastes objets d'expiation! Que de fois, à ces fêtes, j'ai sauté religieusement par-dessus les pailles enflammées, disposées en trois rangs, toujours dans le même ordre; et que de fois, avec un rameau de laurier, j'ai fait pleuvoir les eaux lustrales! » C'était pendant les Palilies qu'on célébrait le jour natal de Rome.

Ovide fait effort pour tourner à la grecque les antiques traditions de Rome, et il épuise les ressources infinies et les subtilités de son esprit fécond pour en former autant de fables. Il est pourtant embarrassé pour en composer quelques-unes, et pour leur donner quelque attrait. Celle qui obligeait une vestale à jeter tous les ans dans le Tibre deux mannequins de paille et

de jonc, n'était pas une des plus aisées. Le poète regarde comme une calomnie l'opinion commune, qui la considérait comme un vestige des temps agrestes, où les vieillards devaient être immolés, quand toutes les forces leur manquaient; mais il est obligé d'y reconnaître toujours l'indice d'un sacrifice humain aboli dès longtemps, ou plutôt éludé.

Je crois que les systèmes sont une source d'erreurs quand ils s'appliquent à l'histoire. Les premières cérémonies dûrent certainement être simples; les allusions qui, dans le principe, y furent constamment attachées, devaient être plus simples encore, elles tenaient au climat, aux localités et aux mœurs. On y joignit des allusions nouvelles quand on eut réuni de confuses traditions; mais lorsque l'on suppose qu'un ouvrage de rapport a été le résultat d'une combinaison unique, c'est à peu près comme si l'on voulait expliquer un médaillier de différens âges par un système symbolique dont le premier âge eût été l'inventeur.

Ovide a eu moins de peine à expliquer l'admission des joyeuses fêtes florales, introduites si tard à Rome; son imagination l'a dispensé de toute recherche. Flore avait montré à Junon la plante à laquelle Mars avait dû la naissance; et le dieu, par reconnaissance, voulut que Flore eût un sanctuaire dans la ville de Romulus.

Les fêtes de Flore amenaient dans les plaisirs plus d'abandon que toutes les autres; mais tous les dons de Flore sont voués au plaisir; Flore s'enorgueillit la première des richesses de Cérès, de celle de Bacchus, et le miel parfumé se pompe sur ses guirlandes. On se

parait, à ses fêtes, d'habits de toutes couleurs, à cause des nuances sans nombre dont elle émaille toute la terre.

Les Fastes passeraient pour un savant ouvrage, s'ils n'avaient pas tant d'agrément; mais par-tout où l'on jouit des trésors du printemps, on refuse de croire au travail de l'hiver.

On a lieu de présumer que, pendant son exil, Ovide s'occupa de polir son poème. « O Germanicus, s'écrie-t-il, que Sulmone est donc loin de ces rives barbares! que je suis loin de ma patrie! »

Neuf livres d'élégies écrites pendant la durée de son exil, attestent la fécondité de la verve d'Ovide, et le désespoir qui dut à la fin la flétrir. Ovide, dans ses Tristes, n'a plus que la pensée d'obtenir son retour et sa grace; il peint l'excès de sa douleur, l'horreur de sa situation. Des nations farouches menacent tous les jours la ville même qu'il habite. En hiver, le froid glace et le Danube et la mer; au printemps, et lorsque les fleurs ont égayé la pelouse reverdie, lorsque la neige disparaît sur les monts, ce n'est point le murmure d'une cascade qui ébranle les airs d'un bruit sourd, mais joyeux; c'est le tonnerre d'un torrent redoutable; le grand fleuve s'est débordé, c'est une crise de la nature.

Ovide s'avoue coupable, il reconnaît sa faute; il accuse l'imprudence de ses yeux indiscrets. Il vante la clémence d'Auguste, qui lui laisse la vie et ses biens; mais il se justifie au sujet de ses vers, qui servirent de prétexte à sa condamnation. Il cite les

ouvrages de ses contemporains; il prouve que l'Art d'aimer n'a rien qui les surpasse. Ses poésies étaient d'ailleurs publiées depuis bien long-temps, et il avait composé depuis ses livres des Métamorphoses.

Ovide écrit à ses amis fidèles, et dans les premières de ses pièces, il évite de les nommer. Cependant il épuise la flatterie envers Auguste; il l'appelle un dieu irrité, et le dieu visible du monde; il encense les autels sur lesquels il a fait placer sa statue et celle de Livie, et même celle de Tibère; il s'efforce de varier le ton de ses tristes plaintes. C'est son livre qu'il envoie à Rome, et qu'il instruit de la conduite qu'il doit tenir; ce sont ses tablettes qui se glissent, et qui implorent la pitié pour celui qui les a chargées de vers supplians. Une fois, c'est l'Amour qui, pendant un de ses songes, lui a présenté l'espérance. Mais, quoi! il est à Tomes, il y reste toujours, il ne peut obtenir d'habiter quelque lieu où ses pas puissent errer sous l'ombrage d'une forêt, où sa main laborieuse puisse greffer un arbre et conduire une charrue, où ses rêveries enfin puissent s'entretenir à la vue d'un frais paysage!

A Tomes, point de culture; les courses des barbares ne sauraient la souffrir. On n'aperçoit aucun feuillage; on ne dispose aucun jardin. Le latin est à peine compris; les muses sont toutes étrangères; Ovide désolé verse souvent des pleurs, et aucune main ne les essuie. Il a gagné, quoi qu'il en soit, la bienveillance de ceux avec qui il doit vivre. La douceur de son caractère, la flexibilité de son esprit, l'intérêt, qui par-tout donne un droit au malheur, tout le rend

cher à ceux qui l'entourent; mais ils le plaignent, et desirent son départ.

Ceux qui n'ont jamais su de quel poids est pour l'ame le fardeau de l'oppression, accuseront Ovide de faiblesse; d'autres froidement accuseront ses Tristes d'une pénible uniformité, et ne sentiront point des traits qui vont à l'ame. Mais quand on a conçu le malheur décourageant des tentatives inutiles, quand on s'est vu réduit à chercher les moyens de ménager l'amitié même, on plaint celui qui ne put fléchir son juge, et qui, enlevé vivant aux charmes de la vie, rendit le dernier soupir éloigné de tout ce qu'il aima.

On cherche encore à pénétrer le mystère de cette faute secrète; mais la dureté d'Auguste envers la victime repentante est malheureusement connue, et elle nous fait encore gémir.

CHAPITRE VII.

Du Théâtre et des Arts, depuis le premier siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'époque de l'ère chrétienne.

On pourra bien être surpris que, dans un siècle fécond en poëtes, le théâtre n'ait pas compté de poëtes justement fameux. Mais le goût toujours croissant que témoignait le peuple de Rome pour les combats de l'arène et pour les jeux du cirque, dut arrêter entièrement les progrès dans une carrière où le suffrage public éclaire tout ensemble et récompense l'auteur.

Sans doute les désordres sanglans dont ce siècle fut déchiré, avaient donné à la classe commune des impressions de rudesse, et la masse du peuple, à proprement parler, avait été comme transformée par suite des changemens qu'avait amenés la guerre civile. « Ce qui épouvante, dit Horace, le poète le plus hardi, et ce qui l'oblige souvent à quitter le théâtre, c'est que le plus grand nombre des spectateurs est composé de sots et d'ignorans, de gens sans mérite, sans honneur, qui, au milieu d'une pièce, demandent un combat d'ours ou de gladiateurs, et qui, si les chevaliers n'y consentent, sont tout prêts d'en venir aux mains. Le peuple aime de tels spectacles; mais les chevaliers, il faut en convenir, ont pris aussi le goût du peuple; ils ont quitté ce qui charme les oreilles, pour ce qui éblouit les yeux par un plaisir frivole et passager. On interrompt la pièce pendant quatre heures ou davantage, et les acteurs sont remplacés par une foule de soldats et par des cavaliers nombreux; on fait paraître un grand triomphe, et des rois devenus esclaves. Des chars, des litières, des vaisseaux défilent ensuite pompeusement, et l'on porte en ivoire la ville de Corinthe, ou toute autre ancienne conquête. Si Démocrite vivait encore, il rirait de bon cœur de voir une giraffe ou un éléphant blanc attirer l'attention du peuple; et ce peuple alors serait pour lui un spectacle bien plus étrange. Il penserait que les auteurs s'adressent à des ânes sourds. Où trouver maintenant des poitrines assez fortes pour surmonter les cris dont retentissent nos théâtres? On croirait entendre mugir les forêts du

Gargan, ou la mer de Toscane, aux clameurs qui s'élèvent pour les décorations, les étoffes, les richesses que l'on étale sur la scène. Un acteur, richement vêtu, est aussitôt couvert d'applaudissemens : qu'a-t-il dit pourtant ? Pas un mot ; mais la robe est teinte de pourpre ! »

Ni Térence, ni Plaute, n'eurent de successeurs dignes d'eux. La comédie grecque sans doute charma toujours les esprits éclairés, et la tragédie même eut quelques poursuivans ; mais le goût dominant se déclara dans les dernières années de ce siècle, et les mimes enfin l'emportèrent.

Les mimes étaient des pièces plaisantes que les Grecs dès long-temps, et sur-tout les Grecs de Sicile, avaient introduites sur la scène. Les Romains y prirent du plaisir. Le théâtre de Rome n'était pas national ; le peuple y cherchait l'amusement, et des hommes blasés sur les combats de gladiateurs ne devaient pas apprécier la simple tragédie. Une gaieté bouffonne ou licencieuse est presque la seule qui émeuve un peuple de lui-même sans gaieté. C'est de nos jours, en Angleterre, que les caricatures ont le plus de succès ; et l'Italie, où l'on ignore la comédie de caractère, est encore de nos jours la patrie des bouffons et des mimes, qu'on nomme farceurs.

Les mimes romains jouaient sans chaussure, et avaient la tête rasée. Leur habit, de divers morceaux, ressemblait à celui des arlequins modernes, et peut être il en fut le type. On y adaptait aussi de graves costumes, afin de produire un contraste bizarre. Les mimes se

permettaient quelquefois à la scène des traits assez piquans sur les personnages distingués. Cicéron écrivait à un lieutenant de César : « Si votre inaction se prolonge, je crains pour vous les mimes de Labérius. »

Cet auteur, alors si célèbre, était un chevalier romain. César, devenu dictateur, l'obligea de paraître en personne, et de jouer dans une de ses pièces. Labérius, dans le prologue, déclara hautement qu'il n'avait pu refuser rien à celui à qui les dieux n'avaient rien refusé; mais il ne manqua pas de lui lancer des sarcasmes. Celui que plusieurs craignent, dit-il, doit aussi en craindre plusieurs. Le dictateur, après la pièce, rendit un anneau d'or au chevalier qui, pour lui plaire, venait de se dégrader ainsi; il vint pour reprendre sa place entre tous ceux de l'ordre équestre, et les rangs se trouvèrent si serrés, qu'il ne put y être reçu.

Publius Syrus éclipsa promptement un poète mimique, dont l'âpreté blessait fort souvent les esprits. Esclave d'abord, et Syrien de nation, Publius fut affranchi à cause des talens qu'il avait annoncés. Il peut paraître singulier que les fragmens qui nous restent de lui soient compris sous le nom de sentences. En effet, on a réuni, de toutes les pièces appelées mimes, un grand nombre de moralités qui successivement ont été mises en vers, et rangées dans les recueils par ordre alphabétique. Plusieurs de ces sentences expriment un grand sens, ou rendent heureusement une pensée ingénieuse, ou un sentiment délicat. J'en citerai quelques exemples. « L'amour est comme les larmes, il part des yeux, et tombe sur le cœur. L'amitié rend égaux ceux qu'elle

n'a pas trouvés tels. C'est le temps, et non le cœur, qui peut mettre un terme à l'amour. On connaît les défauts de son ami ; on ne les hait pas. Celui-là vit comme en exil, qui se refuse à servir sa patrie. »

Ce n'était plus Esopus, ce n'était plus Roscius, ces acteurs admirables dont Cicéron proclamait l'amitié et recevait d'utiles leçons, c'était Pilade, c'était Bathylle, c'étaient des pantomimes, c'étaient des baladins qui enchantaient la multitude. Antoine était suivi par des troupes de danseurs, de farceurs et de mimes. Il parut au milieu des villes grecques d'Asie avec la pompe attribuée à Bacchus : des lions traînaient son char ; des faunes, des satyres, des ménades, escortaient ce triomphe nouveau ; et quand la fameuse Cléopâtre vint le trouver à Tarse, en Cilicie, elle représentait Vénus, et son cortége, digne de sa beauté, était celui des amours et des graces.

Le théâtre des Grecs était, à cette époque, muet comme la Grèce elle-même ; à peine rappelle-t-on Philistion de Nicée, qui fut un poète comique : mais on retrouve, à ce temps, jusque parmi les Parthes, la connaissance des scènes d'Euripide ; des acteurs de la Grèce les leur récitaient dans les repas. Artavasde, roi d'Arménie, venait d'écrire en grec des traités, des histoires et des tragédies même. Yrodes, roi des Parthes, le vainqueur de Crassus, connaissait et la langue et les ouvrages des Grecs.

Celui qui portait la tête du malheureux consul de Rome, arriva le soir, dit Plutarque, aux portes du palais ; les tables n'étaient pas encore levées, et un

comédien, nommé Jason, natif de la ville de Tralles, excellent acteur pour le tragique, récitait quelques morceaux de la tragédie des Bacchantes d'Euripide, et les aventures tragiques du roi Penthée et d'Agavé, sa mère. Comme tout le monde était dans l'admiration, Syllace entre dans la salle, adore le roi, et jette à ses pieds la tête de Crassus : en même temps les Parthes se mettent à battre des mains, avec de grands cris et de grandes marques de joie. Les gardes font asseoir Syllace à table, par ordre du roi; et alors Jason, donnant à un des personnages du chœur les habits de Penthée, dont il était révêtu, et se couvrant de ceux d'Agavé même, il prit entre ses mains la tête de Crassus, et, avec la fureur d'une véritable bacchante, plein d'enthousiasme, il chanta cet endroit où Agavé, revenant des montagnes, et portant au bout de son thyrse la tête de Penthée, qu'elle croit celle d'un jeune lion, dit : « Nous apportons de la montagne ce lionceau que nous venons de tuer; nous apportons dans le palais ce prix glorieux de notre chasse. »

A Rome, les combats de bêtes étaient devenus les vrais spectacles de tous les ordres de citoyens. Nous voyons que par fois on récitait sur le théâtre, ou des églogues de Virgile, ou même quelques vers d'Ovide; mais c'était à montrer au peuple un nombre infini d'animaux, que ceux qui voulaient le gagner appliquaient leur magnificence. Cicéron, dans la Cilicie, faisait chercher des panthères pour les édiles qu'il favorisait. Le farouche Cassius ne put pardonner à César de lui avoir enlevé les siennes. Les lions, les ours, étaient

comme prodigués à de si cruels plaisirs. Un rhinocéros, une giraffe, parurent successivement dans les triomphes du siècle : on vit même périr au milieu de l'arène cent éléphans tout à la fois. Brutus, après la mort du dictateur, chargea Cicéron, son ami, de surpasser pour lui, à cet égard, tout ce qu'on avait jamais fait.

Le peuple de Rome, comme celui d'Athènes, exigeait de grands sacrifices dans la solennité des jeux qu'on lui offrait. Le théâtre élevé par Pompée fut un des monumens de ces prodigalités dont l'abus devint si dangereux. Scaurus, peu de temps avant lui, avait aussi disposé un théâtre dont la richesse était plus grande que tout ce qu'on peut imaginer. Le premier étage était de marbre, le deuxième de verre, l'autre de bois doré. Le verre alors n'était pas très-commun. Découvert, par hasard, près du fleuve Bélus, dix siècles avant l'ère chrétienne, ce fut à l'antique Sidon que la première verrerie exista; long-temps elle resta la seule, et Rome ne fit du verre que sous le règne de Tibère: on se servait communément de pierres spéculaires pour laisser pénétrer le jour. Lucrèce est le premier poète latin qui ait distinctement parlé du verre et de sa transparence. On ne laissait pas toutefois d'en faire usage : le temple de l'île d'Aradus, sur les rives de Phénicie, avait des colonnes de verre; et la sphère fameuse d'Archimède était de cette matière éclatante et fragile.

L'architecture et ses majestueuses conceptions se développèrent à Rome, dans ce siècle, avec un luxe

prodigieux; mais elles ne perdirent jamais cette imposante solidité que le caractère des Romains imprimait à tous leurs ouvrages.

Auguste se vantait d'avoir trouvé Rome de briques, et de l'avoir laissée de marbre. Les immenses travaux d'Agrippa ajoutèrent en effet à la réputation que ce vertueux citoyen s'était déjà acquise. Les aqueducs, les fontaines, les portiques, les temples, ornèrent et servirent la cité souveraine, qui les vit tout à coup s'élever par magie. Vitruve, de Vérone, appartient à ce temps; mais ce grand architecte, appuyé cependant par Octavie, par tout le crédit d'Octavie, ne paraît pas avoir entièrement obtenu la confiance que semblait mériter son savoir. On ne connaît point dans Rome d'ouvrages importans que son génie ait dirigés; et le seul monument qui soit resté de lui, se trouve dans la ville de Fano.

Vitruve a composé un livre sur son art, et il appartenait à Perrault de le traduire.

« Il se trouve dans Vitruve tant de choses, dit Perrault, qui ne tiennent pas directement à l'architecture, qu'on peut croire ce livre moins propre à instruire ceux qui ont besoin d'apprendre les préceptes de l'art, qu'à persuader à tout le reste du monde que son auteur a été le plus savant architecte qui ait jamais été; on voit, en lisant cet ouvrage, qui est rempli d'une diversité merveilleuse de matières qui y sont traitées avec une singulière érudition, que ce grand homme avait acquis la connaissance profonde qui est requise dans sa profession, par des moyens plus excel-

lens, et plus capables de produire quelque chose de parfait, que n'est l'exercice et la pratique ordinaire d'un art mécanique. »

L'auteur se plaint effectivement du peu d'instruction que montraient les architectes, et c'est sans doute pour relever l'importance du grand art de l'architecture, qu'il a voulu réunir dans son livre les connaissances de tout son siècle. Peut-être aussi des études encore nouvelles, quoique généralement répandues, ressortaient-elles avec une sorte de grace au milieu des ouvrages qu'on croyait le moins susceptibles d'en permettre le développement.

Vitruve d'ailleurs a rassemblé, dans le traité qu'on a de lui, tout ce que les Grecs ont laissé de plus parfait; et, d'après de si grands modèles, il n'a rien omis de ce qui pouvait servir à former une idée générale du beau.

Il expose en détail, non seulement les règles de la construction des bâtimens, mais les principes d'après lesquels on doit déterminer la position qui leur convient. Il saisit cette occasion pour traiter à son gré, des tempéramens et des corps; de la nature des lieux et de l'influence des vents; il traite des matériaux et de leur emploi, et n'oublie pas de disserter en même-temps sur leur matière. Plus la physique était alors nouvelle, plus il semblait que ses moindres aperçus eussent de mérite et de profondeur.

Il a laissé un recueil d'instructions complet sur les ordres d'architecture, et sur les belles proportions de leurs ornemens et de leurs parties; c'est lui qui, en

nous rapportant leurs origines diverses, nous a indiqué celle du chapiteau de Corinthe. Le sculpteur Callimaque, architecte à la fois, saisit sur le tombeau d'une jeune Corinthienne, l'effet d'un panier funéraire, couvert simplement d'une tuile, et autour duquel, par hasard, s'étaient entrelacées les feuilles d'une acanthe.

Vitruve n'a épargné aucune explication sur la construction et la solidité qui conviennent aux édifices : on lui doit des données précises sur tous les bâtimens publics et particuliers des anciens, sur leur distribution, sur les principes reçus dans l'arrangement des eaux, dans la formation des cadrans, enfin sur le mécanisme curieux de toutes leurs machines de guerre.

Les médailles d'Auguste nous laissent encore juger de la pureté des contours et de la sûreté du goût, qui distinguaient alors la peinture et le dessin. La Grèce respirait dans Rome, et conservait, sous les vêtemens d'une captive, les traits nobles, les traits décens qui l'avaient embellie dans les jours de sa gloire. Ce fut la Vénus d'Apelles qu'Auguste fit placer dans le temple de la déesse. Les artistes de ce temps étaient presque tous Grecs. On cite Praxitèle, à la fois orfèvre et graveur; on cite Solon et d'autres graveurs en pierre dure, et l'on ne doute pas que la fin de ce siècle n'ait vu éclore une partie de ces chefs-d'œuvres qui font encore souvent que l'on préfère une pierre simplement gravée à une brillante pierre précieuse.

Je ne prétends pas plus citer tous les artistes que tous les poètes; je nommerai Timomachus et Tudius parmi les peintres; Arcésilaüs, Posis et Diogène d'Athènes, parmi les sculpteurs, et je n'aurai pas beaucoup fait; mais quand on voit au Muséum de France les figures qui représentent les sénateurs de Rome, on rend hommage aux arts de cette époque et aux hommes habiles qui les ont pratiqués.

Tous les Romains, il faut l'avouer, ne pouvaient pas sentir le prix de ces admirables productions. Térentius Varron aimait mieux, il nous le dit, voir autour des murailles des fruits symétriquement rangés, que des tableaux où ces mêmes fruits seraient imités avec succès. Cicéron qui faisait venir de Grèce de belles sculptures à grand frais, ne concevait pas le charme divin qui vivifie la création de l'art. Les poètes même de ce temps n'ont célébré aucun de ces beaux monumens, qu'ils négligeaient comme une conquête; et Properce est peut-être le seul qui ait loué en quelques vers le portique magnifique où Auguste avait fait placer les chefs-d'œuvres les plus frappans.

Quoi qu'il en soit, l'entraînement fut extrême. Les richesses de la Grèce, de la Sicile et de Carthage, furent comme entassées dans Rome. Ces antiques chevaux attelés, dans nos murs, au char éclatant de la Victoire, on les voyait à Rome; ils venaient de Corinthe. Ces obélisques de l'Egypte, couverts encore sous nos yeux de caractères que nous n'expliquons pas, Auguste les fit venir et les plaça à Rome, où nous en

admirons et la hardiesse et le mystère. Debout à Rome comme à Eléphantis, ces gnomons séculaires marquent encore les heures et ne comptent point les années. Plus anciens que les temps conservés par l'histoire, ils survivront à ceux que l'histoire conservera; et ce monument d'une gloire humaine en atteste la vanité.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Frappés du spectacle du monde, et pressentant les lois immuables, toujours d'accord avec le mouvement constant et les perpétuelles transformations qui s'opèrent dans la nature, les philosophes anciens essayèrent de concevoir le secret de cet équilibre admirable. Ils exercèrent leur génie sur l'ordre des merveilles que le génie suprême avait organisées, et leur trop faible essor ne leur permit jamais de s'élever jusqu'au secret dont se joue sa puissance.

La marche de l'esprit humain, son développement au milieu des objets qui l'excitent et qui l'accablent, sont devenus un sujet de méditation pour les modernes philosophes.

L'examen de l'intelligence, l'analyse de ses facultés ont produit de belles découvertes, et quelquefois d'étranges méprises; car dans cette carrière idéale, les erreurs et les vérités, impalpables en quelque sorte, se rapprochent et se mélangent, comme les teintes dans les nuages.

La composition des idées, leur gradation, la fixation de leurs objets successifs, les progrès de l'esprit humain, en un mot, ont servi de base et de matière aux plus lumineux aperçus; mais la spéculation ne

saurait guider seule dans la recherche des vérités. Il m'a semblé depuis long-temps qu'une observation positive devait en toute question préparer les jugemens; et pour traiter de l'esprit humain, j'ai cru qu'il convenait de le suivre dans ses œuvres, et de consulter ses monumens.

L'ouvrage qu'on vient de lire est seulement un tableau. Je ne me suis proposé que de réunir les faits: je laisse au lecteur à conclure; et je n'entrevois, je l'avoue, que des conclusions morales à tirer de l'histoire des hommes, et de celle de leurs opinions. J'ai borné mon étude aux temps de l'antiquité; et dans l'immense galerie que les siècles m'ouvraient, c'était assez pour moi d'essayer un seul pas.

Les effets naturels qui nous sont le mieux connus, ne sont pas ceux que nous pouvons expliquer; et cependant le rapport du passé nous est à leur égard une garantie de l'avenir. Il en est de même dans les effets que le monde moral présente: saisir la loi inaperçue d'après laquelle il s'est constamment modifié, c'est découvrir les résultats que les événemens conduisent. Nous ne saurions considérer sans en ressentir quelque orgueil, cette route que le passé trace impérieusement à l'avenir. Soumis nous-mêmes à ce pouvoir supérieur pendant l'instant qu'il nous est donné de vivre, il nous semble dès-lors que le poids de notre existence ajoute un grain dans la balance qui détermine les destinées.

Le progrès des relations entre les peuples de la terre a certainement été d'une extrême lenteur. Il est, de nos

jours encore, bien loin d'être complet, mais il tend à devenir enfin universel; il serait curieux, mais sûrement téméraire de vouloir supputer l'intervalle qui reste entre tant d'aveugles efforts, et ce résultat qu'ils amènent, sans que pourtant il en soit le but. La guerre, ce fléau que l'humanité réprouve, concourt plus que toute autre cause, à accélérer les rapports que l'humanité sollicite; mais le commerce, les arts, les sciences, l'industrie doivent proprement les fixer. Nos passions, nos vertus, nos fatigues, nos plaisirs, tout excite les masses dont nous faisons partie, et lorsque les masses s'émeuvent, leur puissance est toujours en raison composée du nombre qui les constitue, et des lumières qu'elles portent dans leur sein.

Nous ne trouvons dans toute l'histoire ancienne que les commencemens de ce progrès nécessaire, mais il y a dans la marche des plus anciennes nations quelque chose d'imprévu où l'homme se montre mieux; de sorte que l'étude que nous en pouvons faire offre bien davantage à la méditation et à tous les genres d'intérêt.

Plus on remonte dans l'antiquité, et moins les sociétés paraissent étendues. Les noms trop imposans d'empires et de royaumes ont bien souvent trompé notre imagination. L'Egypte compta à la fois plusieurs dynasties florissantes dans l'espace le plus borné; l'Inde fut gouvernée, de temps immémorial, par un nombre infini de rajahs. La Chine fut divisée, pendant une suite de siècles, en royaumes très-circonscrits, et les sages les parcouraient pour l'intérêt de la sagesse.

Les villes grecques de l'Asie, les villes grecques de l'Europe, se renfermèrent long-temps dans leur enceinte, ou dans un territoire étroit : leur puissance ne s'accrut que par le droit de conquête ; elles eurent des sujets, elles eurent des richesses ; mais le corps de l'état fut rarement agrandi.

L'Asie proprement dite, ce pays immense encore si peu connu, l'Asie fut le séjour d'un grand nombre de peuples, et ne forma jamais un seul tout. Ninive et Babylone furent puissantes à la fois, et l'ascendant de Sémiramis fut aussi passager qu'il avait été précaire. La Syrie seule compta pour habitans les Phéniciens, les Chananéens, les Philistins, et toutes les nations enfin que les livres hébreux énumèrent.

L'histoire de Cyrus atteste la durée d'un ordre politique, né des seules circonstances, et inhérent à la force des choses ; car, sans parler de l'Ionie et des contrées adjacentes, la Médie, l'Assyrie, la Perse, l'Arménie, la Susiane, et d'autres provinces, étaient de son temps des états séparés ; des tribus nomades sans nombre augmentaient son armée, ou celles de ses ennemis. Cyrus fit des conquêtes, mais il ne put les bien amalgamer ; car les parties d'une surface immense, qu'une active industrie ne lie pas essentiellement, ne peuvent confondre assez leurs intérêts. La foule désordonnée que ses successeurs traînèrent dans leurs expéditions, ne cessa pas d'être en tout étrangère à elle-même ; et les dix mille, dans leur fameuse retraite, ne rencontrèrent jusqu'à la mer que des nations presque barbares.

Le roi de Macédoine préluda, dans la Grèce, aux triomphes des Grecs sur l'Asie; il ne pouvait encore assujettir la Grèce, mais pendant quelque temps, il sut la comprimer. Ce joug moral, le seul qu'elle eût encore porté, en fit, pour quelque temps, comme un état unique, et l'ascendant qu'avait acquis Philippe fut le principe de l'essor d'Alexandre. Une armée prise d'un même peuple, et cependant assez nombreuse, prêta aux talens du héros une force relative inconnue: la Grèce déborda sur une partie de l'espace qu'il avait parcouru. Ce ne fut pas toutefois pour faire un seul empire; le nerf social n'avait pas assez de force pour soutenir un pareil fardeau : des centres nouveaux se formèrent, et l'on aurait peine à compter le nombre des états divers qui, à cette époque importante, s'organisèrent fortuitement.

C'était néanmoins un grand pas. Les enceintes sociales se trouvaient étendues; et, quoique trop souvent ennemis, les empires naissans conservaient les liens d'une origine commune, et d'un commun langage. L'influence du nouveau système éclata dans les résistances; l'empire invincible des Parthes s'éleva tout à coup, comme un géant armé: il découvrit une puissance où les Grecs n'avaient reconnu qu'une des provinces du grand roi; et une création si prompte, fut l'effet du concours des tribus, ou nations indépendantes et belliqueuses, qu'un intérêt semblable en tout, unit dès ce moment contre une autorité entièrement étrangère à leurs usages et à leurs mœurs.

La puissance romaine qui les subjugua toutes avait

eu, ainsi qu'elles, de faibles commencemens. On ne saurait, je crois, déterminer par combien d'états et de peuples était occupée l'Italie au temps de la fondation de Rome. Mais cette république ne fut point établie par une même famille, par une même tribu, ni par des colons venus d'une même cité; fruit d'une réunion d'hommes appelés au hasard; perpétuée par des alliances arrachées aux peuplades voisines; fortifiée par la prompte fusion d'une partie des Sabins et des habitans d'Albe, Rome jamais ne fit difficulté d'assimiler avec ses citoyens les nations de l'Italie qu'elle parvint à s'assujettir; et ce fut l'ensemble inoui de ses conseils et de ses forces qui lui donna tant de vigueur.

Une étude curieuse serait celle du progrès successif des communications et de leur portée successive. La haine des étrangers caractérisa autrefois les nations de l'antiquité, dont aucune, pour ainsi dire, n'habitait sa patrie native, et dont les fondateurs, ou les citoyens même, avaient cédé d'anciens établissemens, ou en avaient acquis de nouveaux, par le seul moyen de la force. Les sociétés, en devenant plus puissantes, goûtèrent aussi plus de sécurité. L'extension de l'empire grec rendit les rapports éloignés plus nécessaires chaque jour, et chaque jour plus fréquens. Les hommes se cherchèrent avec plus de confiance; la Grèce, l'Egypte, la Syrie, les bords du Pont-Euxin, la Sicile, l'Italie même, furent le domaine commun d'une même société.

Ce fut sur cette surface politiquement divisée, et d'ailleurs moralement unie, que les Romains, vainqueurs de l'Italie, répandirent une influence dont rien

encore n'avait donné l'idée. C'était l'Italie même qui respirait dans Rome; et les colonies de Carthage, disséminées sur les rives de l'Espagne, sur les côtes de la Sicile, furent la proie des légions victorieuses, comme les trésors d'une ville conquise. Les Romains prirent Carthage, et ils la détruisirent; toute la vie de Carthage était dans sa cité; Rome, au contraire, fit des Romains par-tout où elle fit des conquêtes. Elle représenta le monde civilisé par-tout où elle eut des nomades, des barbares, des peuples agrestes à combattre; et ses soldats, ses généraux, citoyens de Rome et souverains du monde, ne pouvaient plus trouver de véritables rivaux, soit en Espagne, soit dans les Gaules; d'innombrables tribus, toujours indépendantes, s'y maintinrent, il est vrai, comme en cercle autour d'eux; mais l'on eût dit de ces épais buissons dont les épines enlacées bordent de loin une plaine en culture, et tour à tour empiètent quelques lignes du terrain, ou sont repoussées par le fer et la flamme.

La Grèce occupait seule l'autre partie du monde, que l'ambition de Rome pouvait, à cette époque, embrasser dans ses vœux; et la désolante anarchie, qui épuisait toutes ses forces, appelait une autorité capable au moins de commander le repos, sans rien changer aux habitudes. Peut-être il est remarquable que le premier pas des Romains sur les Grecs ait signalé l'influence respective que ces deux peuples devaient exercer l'un sur l'autre. Les lumières des Grecs subjuguèrent les Romains; les armes des Romains rencontrèrent à peine quelque résistance chez les Grecs; et ils furent

assujettis le jour où Flaminius fit proclamer chez elles que les villes de la Grèce avaient leur liberté.

Mais si, à cette époque, les sociétés connues semblèrent n'en faire qu'une sous l'empire des Romains, il s'en fallut beaucoup sans doute que cette société n'eût le degré de perfection qui devait dans la suite marquer les grands empires. Toutes ses parties étaient incohérentes; une heureuse circulation n'y faisait pas couler les flots de prospérité dont le retour et le mouvement augmentent l'abondance. Le centre corrompu n'avait plus de ressort; les extrémités languissaient sous le joug oppresseur des gouverneurs avides. Des agriculteurs esclaves, appauvrissant le sol qu'ils déchiraient, ne pouvaient nulle part tenir lieu de citoyens; et les nations amoncelées autour des barrières de l'empire devaient enfin les enfoncer, et se répandre sur une surface qui manquait de population.

L'esclavage domestique, plus ancien que les temps qu'une lueur historique peut atteindre, fut primitivement le résultat de l'isolement des sociétés, et il devint bientôt un obstacle invincible à leur véritable fusion. L'esclavage domestique flétrit l'agriculture, et entrave le commerce. L'agriculture, chez les anciens, ne parvint jamais jusqu'au point de donner le superflu dont le commerce ensuite voit gonfler ses canaux. Le commerce, chez les anciens, roula principalement sur les transports, et il supposa de leur part plus de voyages que d'industrie. Celui de l'Inde et de l'Ethiopie, mené comme de nos jours par de lentes caravanes, fut, dès le commencement, dans les mains des pasteurs. Des

produits naturels, simplement recueillis, en furent, dès le commencement, la base comme elle l'est encore aujourd'hui. Ce ne fut guère que dans l'Inde que l'excès même de l'abondance suggéra quelques arts heureux, et fit mêler à son négoce les tissus précieux et faciles dont la matière lui était prodiguée.

Les Phéniciens, en voguant sur les flots, firent honorer leur Hercule tutélaire au pied même des colonnes où ses travaux avaient marqué le bout de la terre. D'intrépides efforts distinguèrent pendant une suite de siècles ces habiles navigateurs. Ils descendaient sur des rivages où l'ignorance des biens de convention leur abandonnait sans regret les signes expressifs de toutes les jouissances; et si quelques objets, ou d'art ou d'industrie, fournissaient de leur part un prétexte aux échanges, on peut encore regarder comme certain que, soit à Tyr, soit à Carthage, et dans toutes les villes tyrrhéniennes ou grecques dont le commerce fit la splendeur, les richesses matérielles des différens pays furent l'objet principal de ses relations actives, et lui en fournirent les moyens.

Les manufactures, les fabriques, qui vivifient nos immenses états, n'eurent jamais chez les anciens l'étendue et le succès que leur procurent, de nos jours, une population sans mesure, une consommation sans règle, et des spéculations sans limites. Chez les anciens, des mains esclaves, soumises à préparer les ouvrages commandés, n'y imprimaient rien de ce génie que l'émulation éveille jusque dans l'artisan. Les esclaves, dans les maisons, pourvoyaient presque en tout aux besoins

des familles, et le marchand ne travaillait guère que pour fournir aux étrangers. C'est à l'agriculture à multiplier les hommes, c'est au commerce à les réunir; et l'intérêt, qui nous guide si souvent, a peut-être été combiné par l'admirable Providence, pour concourir à ses desseins d'amour. C'est de mille efforts, souvent contradictoires, mais qui aident le bonheur de ceux même qui les font, que se compose le mouvement social. Nous ne serons pas surpris que d'imperceptibles insectes élèvent au-dessus de l'Océan ces îles de corail dont le navigateur admire chaque jour les progrès et bénit la fertilité croissante : l'édifice social est l'ouvrage des hommes et de leurs éphémères travaux.

La liberté, condition de la morale, est l'ame de la société, et l'extension successive des rapports entre les nations et les hommes tend, par la loi de la nature, à affranchir par-tout l'individu, et à multiplier pour lui les jouissances et les douceurs. C'est le fil de l'histoire, c'est la marche des choses qui portent jusqu'à l'évidence une si consolante vérité. Les grands effets sont longuement préparés, et le temps ménage en silence les développemens qu'il réserve à son cours. Ce n'est donc pas dans la période même à laquelle nous avons cru devoir borner notre étude, que nous pouvons trouver les hommes dans la plénitude de leurs droits; mais certains, comme nous le sommes, du résultat final auquel touchent du moins les nations modernes, qui ne l'ont pas encore atteint, il est intéressant pour nous de suivre dans l'antiquité les déve-

loppemens successifs, et cependant non soupçonnés alors d'une des grandes lois de la nature.

On a regardé les entrailles de la terre comme un laboratoire immense où s'opèrent tout à la fois tant de combinaisons, tant de transformations, tant de phénomènes, en un mot, que les facultés de l'entendement se confondent au premier aperçu. Si le génie pourtant a marqué des époques; si un rayon de l'intelligence humaine a pénétré une fois toute la création; si nous avons la preuve que, même en s'égarant, l'ame encore plane au-dessus de l'obéissante matière, comment n'oserait-on pas disposer de l'histoire, et assigner les siècles qu'elle enchaîne aux seuls préliminaires d'un résultat prévu?

On a l'air d'établir un paradoxe étrange, en paraissant penser que la liberté sociale a fait de réels progrès depuis ces périodes brillantes, dont l'histoire nous semble celle de l'antiquité toute entière. Nous ne pouvons, dans nos états modernes, nous faire une juste idée d'un corps politique souverain, qui délibère chaque jour, et agit sur lui-même; mais l'esclavage, l'esclavage personnel, qui retarda par-tout l'essor de la population, fut le point d'appui de cette espèce d'existence: cette essence de liberté, qui concentrait tant de puissance et de feu, supposait le sacrifice d'une foule d'individus, et elle ne pouvait pas dédommager sans doute de ce qu'elle avait dû coûter.

Les sociétés ne purent s'étendre sans ajouter au nombre de ceux qui en partagent les bienfaits; et le talent, ce don du ciel, que lui seul il dispense, créa

des nuances morales faites pour modifier les démarcations positives. L'affranchissement fut pratiqué de bonne heure, car, dès que les relations s'écartèrent, les hommes sentirent le besoin de trouver des hommes autour d'eux, et, en dépit de l'orgueil humain, il faut à ses propres jouissances au moins un point de rapport et même d'égalité entre celui qui reçoit et celui qui rend l'hommage.

Mais il en est des lois morales comme de toutes les lois physiques; le secret de leur influence ne nous est pas exactement connu, et, comme un fleuve qui, pendant quelque temps, va dérober son cours ou à travers un lac immense, ou sous la masse inaccessible de quelque chaîne de rochers, le courant des choses mêmes nous fait prendre le change. Tout indique dans l'histoire la tendance des esprits vers le système de liberté, qui seul permet l'accroissement des empires avec celui de leur population; et cependant, après des progrès apparens, nous laissons l'empire de Rome dépeuplé, aux termes de Tite-Live et des auteurs contemporains, par une stérile multitude d'esclaves; nous laissons les mœurs dégradées par l'influence honteuse des affranchis : des causes secondes et toujours agissantes avaient donné ce triste résultat; mais l'ordre parfois détourné, et néanmoins imprescriptible du monde, allait renouveler une surface corrompue; les nations qu'on appelait barbares allaient couvrir et inonder l'Europe, et recommencer l'agreste indépendance.

Nous ne suivrons pas ici l'étrange bouleversement

auquel nous devons l'existence d'un mélange confus de fierté et de servage. On vit naître à la fin ces idées libérales, que les nations religieuses favorisèrent, et que la gloire devait couronner. La liberté des hommes, devenue même distincte tout à fait de la liberté politique, la liberté, dans toute la dignité qu'il convient que le mot comporte, a adouci progressivement les mœurs. L'esclavage domestique avait comme introduit dans les institutions une rigueur, une dureté, dont chaque jour enco e on voit qu'elles se dégagent. La réaction des maux soufferts par les esclaves avait été long-temps funeste aux citoyens. Toute la législation s'est métamorphosée, et l'on dirait que les hommes sont meilleurs.

Ce fut une loi aux sociétés fixées, de même qu'aux tribus errantes, que de s'étendre peu à peu, et de s'avancer sur la terre; mais les masses toutes seules ont une puissante portée; et si les sociétés anciennes multiplièrent leurs colonies, si elles éloignèrent de leurs établissemens les tribus qui devaient toujours trouver pour elles assez d'espace, elles ne réussirent que rarement à les fondre dans leur enceinte; et les cités les plus fameuses, situées loin de leurs métropoles, ne furent guère que des comptoirs. Le monde, fait pour les hommes, leur appartint d'abord, et indépendamment des fictions politiques qu'entraînent après eux de positifs intérêts. Toutes ces contrées, qu'un ordre fixe assujettit graduellement, avaient fourni, sans règle et sans effort, aux besoins des tribus éparses qui en avaient foulé le sol et y avaient promené leurs trou-

peaux. Par-tout les colonies des nations fixées trouvèrent déjà des habitans. C'étaient de simples familles, qui ne connaissaient de liens que ceux du sang, d'autorité que celle de leurs pères; et Homère lui-même a caractérisé par des traits de cette nature les habitans que possédait la Sicile, quand les Grecs dispersés et les Troyens fugitifs associèrent sur ses rivages et leurs malheurs et leurs destins.

L'esprit de famille, le premier lien des hommes, s'appuie essentiellement sur la vie pastorale; et quand les poëtes ont voulu exprimer les charmes purs de l'innocence et les douceurs du sentiment, ils ont mis en scène des bergers; mais l'instinct de l'agriculture, mais l'instinct de la propriété, tendaient aussi essentiellement à diviser les intérêts des hommes, et l'esprit de famille dut être modifié par-tout où l'influence du sol et du climat fit prévaloir ces dispositions personnelles. Peut-être aussi l'esprit humain sentait-il vaguement le besoin d'un ordre fixe pour développer les facultés de sa native intelligence. Les premiers des pasteurs dont nous ayons mémoire avaient contemplé le ciel, et cette tentative première, qui devint la source des sciences, avait dû agiter en eux le desir impérieux d'appliquer leur esprit et de combler sa jouissance.

Il est assez digne de remarque que la science astronomique, cette création, ce patrimoine des pasteurs, soit devenue, dès l'antiquité, l'héritage des nations dont la demeure fut constante. Les immenses tribus nomades qui n'ont cessé de conduire leurs troupeaux,

n'ont dès ce temps presque rien gardé de cet attrait sublime, qui plaçait l'homme, en quelque sorte, sur les voies de son Créateur. On comprend d'ailleurs aisément que la science, parmi les pasteurs, ne pouvait pas recevoir de prolongement. C'est en Egypte, à Babylone, dans l'Inde et à la Chine enfin, qu'il faut chercher les observatoires et les dépôts de l'antiquité.

L'esprit de famille relâcha de ses droits; mais il en perdit peu quand les plus anciennes sociétés se composèrent pour se fixer. Les règlemens en reçurent tous l'empreinte, l'autorité en retint un caractère sacré. Ce n'est pas d'imagination, c'est d'après l'histoire que je parle. Les formes dont le gouvernement de famille avait fourni le type unique, étaient les seules d'après lesquelles l'ordre social pouvait s'organiser. Les chaînes étroites qu'il imposa à ces nations antiques, ignorantes comme le jeune âge, reçurent de son essence l'immutabilité; il a fallu que des chocs extérieurs en déterminassent l'ébranlement; et les contrées qui, par leur position, n'ont guère eu de relations directes qu'avec les tribus pastorales, dont le régime patriarcal ne pouvait leur donner l'idée de quelque essor, ont conservé et conservent encore l'ordre rigoureux de leur naissance.

L'Egypte, Babylone, et les Indes plus tard, ont vu anéantir sous le glaive des conquérans et leur sagesse légale et leurs graves institutions; mais la Chine, de nos jours, en porte témoignage. Les entraves primitives de l'esprit de famille en contiennent aujourd'hui

encore les innombrables habitans; enfin, le dirai-je, le Japon, cette île séparée du monde, et qui semble comme une planète étrangère à son influence, le Japon est soumis à ces lois de détail, qui, nées d'un même principe, mettent le droit dans l'autorité, et assujettissent en toutes choses les actions de l'individu.

L'esprit de famille eut moins d'intensité parmi les sociétés qui s'organisèrent en second ordre, et du sein même de celles qui s'étaient d'abord composées. Les nations de la Grèce pourtant commencèrent par former autant de monarchies. Jamais Sparte ne s'affranchit de la puissance des Héraclides; la race de Codrus consentit à se bannir avant qu'Athènes fût république, et le sentiment des relations naturelles qui n'était pas encore perdu, fit bouillonner la sève ardente et généreuse que le patriotisme absorba.

Rome eut des commencemens beaucoup plus arbitraires, et sa première division en tribus, qui n'avait plus rien que de fictif, n'attesta plus qu'une déférence d'habitude pour les antiques désignations; mais, concentré dorénavant dans les relations immédiates et des pères et de leurs enfans, le préjugé fondamental les rendit encore absolues, il emporta le droit de vie et de mort.

On comprendra, sans que je le dise, qu'en parlant de l'esprit de famille et de ses altérations graduées, je n'ai pu le considérer que sous le rapport de l'influence qu'il exerça dès le principe, et qu'il continue d'exercer sur le gouvernement des hommes. Les devoirs et

les sentimens que la nature donne et prescrit, sont un privilége sacré dont le ciel a doué notre espèce ; et les hommes deviennent sauvages quand ils n'ont plus d'attachement et de vertu.

C'est vraiment une étude curieuse que celle d'un même principe dans ses effets divers. Sous les tentes des Arabes, dans leurs déserts ; sur les charriots des Tartares, dans leurs plaines ; sur les pas des Berbères enfin, au travers des sables de l'Afrique et jusque sur les bords du Niger et plus loin, nous suivons ce gouvernement de famille perpétué de mémoire et depuis l'origine des choses. L'histoire nous en indique les modifications chez des peuples qui le disputent d'antiquité au monde lui-même ; car on croit dans les Indes, que ce pays exista avant le débrouillement général du chaos ; et la Chine prétend commencer son histoire avant qu'il y eût ailleurs des hommes pour la créer. Le trait primitif des primitives ébauches se retrouve en ces vastes pays où l'antique sagesse vit encore.

Une si longue permanence contraste avec les successives altérations que le même ordre social subit dans l'Occident. Le commerce maritime dont les rives rapprochées de la Méditerranée encourageaient les utiles essais, les communications faciles des cités plus actives, que des déserts n'isolaient pas, concoururent à l'émancipation de cette portion du monde. On vit toutes les villes florissantes se propager au long des côtes ; elles bordèrent avec magnificence l'immense canal qui les réunissait ; et la carte qui

nous représente leur ensemble et leur position, met assurément sous nos yeux un des grands tableaux de l'histoire.

Les migrations de l'Egypte et celles de la Phénicie fondèrent une partie des cités d'Occident ; et les colonies de ces cités sortirent d'elles comme des essaims, et pour se poser de proche en proche. C'était alors effectivement autant de sociétés complètes et seulement moins nombreuses, qui se transportaient pour toujours, et qui, n'ayant rien à changer dans le système de leur organisation, n'avaient qu'à se fortifier pour produire à leur tour. Rarement ces villes s'agrandirent autour d'elles ; et je ne crois pas qu'aucune ait jamais réuni les habitans indépendans des rivages qu'elle occupait.

En général, quand les tribus nomades se sont soumises à un ordre fixe, elles ont trouvé d'elles-mêmes le régime assorti à leur situation. Vaincues, ces nations plièrent mal leurs mœurs; mais, victorieuses, elles cédèrent toujours, et se laissèrent doucement entraîner par les charmes de leur conquête. Les Perses, compagnons de Cyrus, prirent les mœurs de Babylone après l'avoir assujettie. Les Tartares à la Chine, les Tartares dans l'Inde, quittèrent une partie de leurs habitudes farouches, subjugués à leur tour par l'imposante sagesse, par les arts, par les jouissances du peuple qu'ils avaient d'abord mis sous le joug; et j'oserais presque assurer que c'est à l'invasion des fières et vertueuses tribus, qu'on a nommées barbares, que notre Europe a dû l'extension sociale que les Romains et leurs

efforts n'auraient pu, seuls, y introduire. Leur masse fit un peuple où le peuple manquait, et ce peuple fit des nations.

Il me paraît que de l'Asie, les tribus, constamment les mêmes, et modifiées seulement par l'effet des climats, se répandirent sans dessein, et chacune de proche en proche. Elles suivirent diverses directions : celles qui se perdirent en Afrique n'ont pas cessé de s'y multiplier; et comme, dans son état propre, il est de l'homme de se fixer quand il y trouve un avantage, ou qu'un hasard le détermine, on assure qu'il s'est formé des villes au sein de ces tribus noires dont la population immense ne connaît qu'une vie douce, n'aime que le plaisir, et danse toutes les nuits au son d'une musique facile, qui se répond de tous les hameaux. (1)

Les races nomades se propagèrent dans toute l'étendue de l'Asie; elles y pullulent encore; elles y protègent en quelque sorte ce despotisme original qui n'est point descendu du trône où d'abord il s'est établi; et l'habitude, qui maintient parmi elles une indépendance sans lois, conserve à côté d'elles une puissance sans règles. Les Seikes, aux bords de l'Indus, ont la fierté, la valeur et l'agreste simplicité, qui distinguaient sans doute les rois de l'Arabie, dont Melchisédech fut vainqueur. Il se trouve des tribus dignes des premiers âges jusqu'au centre de l'Inde même; et les *Carainers*, dans

(1) V. Golberny.

la deuxième presqu'île, retracent la touchante image que l'on se plaît à s'en former.

Les Arabes et les Tartares n'ont entre eux d'autres différences que celles qu'y a mises le climat. Ce sont des frères divisés en deux bandes : ils avaient, en se quittant, partagé leurs richesses, et l'on trouve des chameaux dans toute la Tartarie. Les Scythes, la nation juste, se répandirent vers l'Occident, par l'espace qui se trouve au nord du Pont-Euxin; les Massagètes, les Arimaspes et une foule de tribus ou de peuples pasteurs et guerriers, habitèrent les environs de la mer Caspienne et du Taurus. La file de ces nations parcourut toute l'Europe : les Thraces s'arrêtèrent sur les bords du Bosphore, et quelques familles seulement eurent le temps de se disperser en Grèce; les colonies de l'Orient et du Midi prévinrent leur multiplication; et le petit nombre qu'elles formaient se resserra enfin peu à peu, comme firent en Sicile ses premiers habitans.

L'Italie fut comme un grand golfe où les torrens se poussèrent, et dont la Sicile fut quelquefois le débouché; mais l'espace était vaste, les ressources considérables, et quelques nations, comme les Ombres, y parvinrent facilement à une franche prospérité.

L'Espagne reçut aussi de ces colonies ambulantes; mais, beaucoup plus loin de leur source, elle n'en fut pas inondée à cette extrémité; et, long-temps sans contact avec aucune nation, les pasteurs trop heureux qui s'y trouvèrent conduits, goûtèrent sûrement, dans toute leur plénitude, les délices de la nature; et la

description de la Bétique a passé pour un rêve de l'âge d'or.

Nous découvrons, avec l'histoire, les sentiers que les nations suivirent, et nous ne connaissons pas la route où notre siècle est engagé. Tantôt poussés comme des vagues, et tantôt s'étendant d'eux-mêmes, les hommes, pas à pas, envahissaient le monde, qui s'ouvrait toujours devant eux. A peine les progrès des sociétés fixées retranchèrent-ils quelque chose à ce domaine sans bornes. La Grèce, dans toute sa puissance, n'avait fait que refluer sur l'Egypte et sur les rivages de l'Asie; Rome, en triomphant d'elle, parcourut son théâtre. En Espagne, en Afrique, elle ne passa pas les colonies de l'opulente Carthage; et ce furent de simples colonies qu'elle transporta dans les Gaules.

Mais si les nations fixées ne réussirent pas à couvrir, par l'effet de leurs seuls progrès, une plus grande partie de la surface du monde, les nations errantes augmentèrent souvent le nombre ancien des nations fixées; et l'histoire, à toutes les époques, marque de pareilles transformations.

Nous avons vu, dans l'antique Ecriture, comment les enfans de Jacob avaient reçu des lois de Moïse, leur chef; et comment, après plusieurs siècles, ils avaient resserré leur existence politique en se donnant eux-mêmes un roi. Nous avons vu comment, plus tard encore, les Mèdes s'étaient réunis autour de Déjocès, leur ancien et leur juge, et avaient bâti Ecbatane, pour donner un siége au pouvoir. Il se forma au sein des Gaules des associations de ce genre, et Ambigat

régnait à Bourges, quand, pour la première fois, quelques tribus gauloises vinrent se fixer en Lombardie. César trouva de véritables états et des villes très-opulentes en quelques parties de ses conquêtes, et les souvenirs d'Alise ont grandi ses exploits. En Espagne, Numance, ville des Celtibères, disputa quatorze ans son indépendance aux Romains, et la destruction de ses murailles de roseaux fut une gloire pour le héros qui avait renversé Carthage.

Le temps, qui change et qui détruit les ouvrages faits par les hommes, développe les germes que la nature dispose, et multiplie ses productions. Les siècles s'écoulèrent, et les tribus, demeurées libres, se trouvèrent grossies et puissantes; connaissant désormais avec plus de certitude les avantages que des climats plus doux pouvaient leur présenter, les richesses que le pillage pouvait leur procurer, les trésors que la faiblesse pouvait leur prodiguer, dans l'espérance de retarder une ruine presque certaine. Des confédérations de tribus belliqueuses se répandirent comme des torrens; ce ne fut plus, comme au commencement, des accroissemens progressifs, l'invasion du monde policé fut complète: les Barbares du Nord pénétrèrent jusque sur les rives d'Afrique; les Sarrasins, non moins barbares, se débordèrent bientôt dans le sens opposé; et les Francs, à peine établis dans les Gaules, devenues leur conquête, furent seuls en état de réagir contre ces flots tumultueux qui pressaient de tous les côtés. Ils repoussèrent les Huns dans les plaines de Châlons; ils repoussèrent les Arabes sur les bords de la Loire même.

Charlemagne porta l'effroi jusque dans le pays des Saxons; et quand, après des combats forcenés, nos pères eurent cédé la Neustrie aux Normands, ces guerriers, mêlés avec eux, allèrent, plus puissans, conquérir l'Angleterre sur les autres tribus du Nord, qui l'avaient mille fois inondée.

L'Asie, dans une telle tourmente, ne fut pas moins que l'Europe en proie à ses ravages; les Tartares l'accablèrent de hordes que le carnage et le pillage surtout dénaturaient chaque jour, et rendaient plus farouches. La Chine, les Indes, le séjour des califes, sur le bord de l'Euphrate; le siége des empereurs, au-delà du Bosphore, tout céda devant eux; car il est des momens sans doute pendant lesquels toutes les destinées sont maîtrisées par un seul ascendant, et l'homme se perd en plongeant ses regards sur cet abyme social où le tournoiement précipite la frêle nacelle qui lutterait en vain.

Tant de mouvemens et d'exploits ne rentrent pas dans mon plan; mais il m'était permis d'indiquer dans ce morceau plusieurs des résultats préparés pendant tant de siècles, et alors si peu devinés. Je ne puis quitter un sujet si fécond, et sur lequel un jour je voudrais revenir, sans jeter les yeux sur les tribus que l'isolement et le malheur condamnèrent, dans l'autre hémisphère, à vivre uniquement de la chasse. Le trait de famille ne s'y perdit jamais. C'est en tribus, c'est en nations, que les Américains sont réunis encore, soit auprès de leurs lacs glacés, soit auprès de leurs fleuves immenses, que l'on confond avec la mer. Le

Lapon, sous le pôle, goûte encore les vertus, goûte encore les douceurs que la nature a mises avec un sentiment au fond de sa tanière enfumée. Les membres des nations les plus nombreuses de l'Amérique ont quelquefois montré la trace d'un caractère fortement prononcé; mais on ne descend pas au midi de ce continent sans trouver les hommes plus rares. Si le climat conserve en eux une sorte de molle douceur, ils n'en sont que plus énervés; et comme les arbres isolés, battus chaque jour par la tempête, perdent leurs feuilles et tordent leurs rameaux, de même ces hommes, esclaves du malheur, ont oublié, presque en toute chose, leur direction naturelle. Quand des ministres religieux eurent conçu le philantropique dessein de civiliser les Sauvages errans dans les forêts du nouveau Continent, ce fut sur les générations, et non sur les individus qu'ils entreprirent d'opérer. Ils traitèrent les hommes en enfans; ils pourvurent, comme pour des enfans, au moindre de leurs simples besoins; ils réglèrent pour eux, en commun, le travail modéré que toute société impose. Le tien, le mien, pour un Sauvage, sont des notions tout à fait fatigantes; il ne vit que d'instant en instant, et c'est l'avenir qu'il convient d'éclairer peu à peu devant ses regards.

Une politique froide et cruelle a supprimé, au Paraguai, ces bienfaisantes institutions, sans en avoir compris ni l'esprit ni le but. Ce n'étaient pas des républiques, c'étaient d'admirables écoles; et le célèbre Vau-Couver, dans un voyage récent, a rendu un hommage digne

de sa sagesse aux Missions encore existantes qu'il a trouvées à Monterey.

On découvre chaque jour des contrées sur ce globe, où les hommes, plus dégradés encore, affligent l'humanité, prête à les méconnaître, par le spectacle de leurs vices et par celui de leur misère. Enfans déshérités, ils ont perdu presque tous les vestiges de leur honorable origine. Toutes les notions, toutes les empreintes, sont oblitérées chez eux. Leurs facultés physiques paraissent abâtardies; ils disparaîtront de la terre plutôt que de s'y régénérer.

On ne peut savoir précisément de quel point sont partis, dans l'origine, ces voyageurs infortunés dont tout atteste le naufrage. On assigne plus aisément l'honorable filiation des habitans nobles et doux que recèlent ces îles délicieuses, dont les amphithéâtres verdoyans embellissent la mer Pacifique; c'est des rives orientales de l'Asie, c'est des Indes sans doute qu'un génie audacieux les a transportés sur ces ondes: leurs préjugés les ont suivis. En ces demeures enchantées, où tous les êtres sont appelés à des jouissances que le partage ne saurait diminuer pour eux, on reconnaît le vestige inattendu du système des castes de l'Inde; on y trouve la trace du mélange d'idées qui, dans une partie de l'Asie, fait adorer, à son berceau, le lama reconnu selon des signes certains. En plusieurs de ces îles, un enfant est monarque; et quand il vient à la jeunesse, le fils à qui il donne le jour, lui enlève toute sa puissance. Une vie qui ressemble à celle des ames heureuses dans les champs Elysées, telle que les poètes la

décrivent, en a toute la monotonie, et dénote comme elle une imitation sans objet. Les habitans de ces retraites, que borde un éternel printemps, se trouvent assujettis d'usage à une suite de formes expressives qu'ils pratiquent par habitude, et auxquelles ils restent soumis comme à une condition de l'existence. Leurs traditions particulières ne se perdent pas dans le vague des temps, elles sont confuses, rien n'y marque d'époques; mais elles supposent une époque quelconque à laquelle elles ont commencé.

L'illustre Cook a rapporté des faits capables d'expliquer, jusqu'au milieu de l'Océan, une translation qui nous étonne. Nous sommes forcés d'ailleurs, malgré nous-mêmes, d'en admettre de plus lointaines; car c'est aux contrées orientales qu'il nous faut rapporter encore l'origine des deux empires que les Espagnols rencontrèrent en pénétrant dans le nouveau monde. Les siéges de ces deux empires étaient comme des îles au milieu des forêts : leur existence était récente, leurs fondateurs étaient venus de loin, et les membres nouveaux de ces états factices rapportaient à ces étrangers leurs arts et leurs institutions. Nous possèderons bientôt sur ces belles contrées, des renseignemens précieux. Un voyageur, dont le nom s'est illustré à mesure qu'il a suivi sa route (1), va publier les monumens dont il a recueilli les débris et au Pérou et au Mexique; et si le fameux Robertson avait reçu des mémoires fidèles,

(1) M. Humbolt.

le sceau auguste de l'Orient doit y être imprimé encore.

Je n'ai pas cru sortir de mon sujet en retraçant, comme je viens de le faire, l'ordre prescrit aux sociétés. Tout se rattache à cette base. L'arbre des sciences croît en pleine terre, et les timides fleurs que menace le climat, ne donnent que des germes faibles qui avortent presque toujours.

L'influence de l'ordre social sur les productions de l'esprit est démontrée, comme ses vicissitudes, par toutes les pages de l'histoire. Je me souviendrai toujours d'avoir vu à la fois une médaille frappée au temps d'Auguste, et une autre frappée au temps de Justinien. Je ne pourrais encore exprimer le triste sentiment dont cette comparaison pénétra mon ame. L'idée de la décadence est la plus pénible de toutes. Et sans doute l'on gémirait sur le sort de l'empire de Rome, en apprenant seulement que, pour décorer l'arc élevé à Constantin, il fallut dépouiller ceux de ses prédécesseurs, et entasser des ornemens qu'on ne pouvait plus assortir.

Les siècles qu'embrasse notre étude, ne nous présentent point heureusement l'image de la dégradation; et si, durant cette période, les règnes se succédèrent, l'empire du moins ne défaillit pas. L'antiquité est saine, elle respire la vie: tout soupçon de dépérissement est banni des tableaux qu'elle offre; et c'est pour ce motif qu'il est si salutaire d'y appliquer fortement son esprit.

Nous avons observé les sociétés des hommes dans

leurs rapports généraux d'action ; nous devons les considérer dans le rapport général des conceptions de leur esprit ; et, quelle que soit l'étrange diversité des génies et des caractères, chaque période cependant a été marquée spécialement par une habitude d'idées, entre tous ceux que rapprochaient d'effectives communications.

Il est beau de considérer, entre les nuages qui parfois l'obscurcissent, cet ordre intellectuel produit par la pensée, et soutenu d'homme en homme par une force idéale. Nous avons à le suivre selon plusieurs états : chez les premiers pasteurs, et généralement parmi les nations agrestes et nomades ; chez les premiers peuples fixés que les nœuds de famille ont toujours contenus ; chez les peuples enfin, dont l'influence réciproque a de mille manières déterminé l'essor.

Les premiers hommes semblèrent entretenir des relations intimes avec le créateur ; et n'eussent-ils pas été mieux pénétrés d'avance des clartés que verse le ciel, les premiers hommes du moins les recueillirent plus pures. Je ne reviendrai pas ici sur les variations progressives qui compliquèrent ensuite les systèmes religieux. Je ne reviendrai pas sur les intelligences qui, dans l'opinion générale de la plus haute antiquité, devaient remplir l'espace, et répéter l'image du Dieu qui les avait émises ; nous avons, selon nos moyens, traité déjà ce grand sujet. Sous quelque nom d'ailleurs qu'on ait dû l'invoquer, l'idée de Dieu, toujours inaltérable, est demeurée comme le soleil du monde.

Une sagesse majestueuse fut le partage des premiers hommes : pasteurs, ils en firent leur dignité ; réunis en

nations, ils en firent leur science. La justice, la pitié, la reconnaissance, la tendresse, furent pour eux des biens plutôt que des vertus; et les naïfs témoignages qu'ils en donnent, font le charme des livres hébreux.

L'astronomie fixa l'étude des pasteurs, et le mouvement des corps célestes fournit, avant tout autre objet, aux spéculations de leur esprit; la nature toute entière s'offrait à leurs regards; mais chaque grace en elle est un bienfait, chaque bienfait une promesse. L'homme heureux par ses dons reposa dans son sein, et médita tout à loisir sur le spectacle admirable et muet qui se découvrait sur sa tête. En ces belles régions d'ailleurs, où les troupeaux erraient avec sécurité, la sérénité de l'horizon, l'uniformité des aspects, la ressemblance des arbres élevés qui donnaient des fruits et de l'ombre, étaient plus faits pour soutenir l'ame elle-même dans les hauteurs de l'enthousiasme, que pour séduire l'imagination par l'appât d'un charme secret. Le pasteur lut au firmament la sagesse, bien plus que la science; et quand nous mêmes, par une belle nuit d'été, réunis à tous ceux que nous chérissons le plus, nous levons nos yeux vers la voûte céleste, c'est notre cœur, bien plus que notre esprit, qui en éprouve la sublime influence. L'impression est ineffable; et sans avoir jamais su distinguer une étoile d'une planète, nous nous sentons ravis, et nous sommes plus grands.

La poésie, comme le langage, n'a point de date parmi les hommes. Astronomes, en regardant le ciel, ils furent poètes en s'exprimant. Les charmes attachés aux inflexions du chant, et le plaisir propre à nous seuls,

qui résulte du rhythme et d'une mesure soutenue, produisirent dès le commencement ces arts si naturels pour lesquels nos organes furent si bien disposés. Le chant, la danse, la poésie, ont retenti en tout temps de leur juste cadence; et l'étude est insuffisante, quand la nature en refuse le sentiment.

Tous les chants populaires sont courts; tous les chants populaires ont un refrein réglé, et le vers qu'il soutient est souvent un adage. Les anciennes poésies eurent toutes des refreins. Le célèbre Fourmont en a trouvé plusieurs dans les cantiques hébreux; et dans les langues orientales, où la forme grammaticale est presque toujours étrangère, la proposition la plus simple reçoit un tour tout à fait sentencieux.

Le savant que je cite a reconnu la rime dans les compositions que l'antiquité orientale lui a permis de consulter. Plus les langues sont simples, dit-il, plus elles doivent avoir de rimes; les langues orientales en sont pleines, et quand les Orientaux veulent élever leur discours, ils affectent les consonnances.

Tous les peuples qui vinrent du Nord ont eu cette espèce d'attrait, et le vers latin même fut plié à la rime par les conquérans de l'Italie.

Les langues orientales, au rapport des savans, ont des rapprochemens extrêmes, et cette certitude, fondée sur des autorités que l'on doit croire incontestables, est ici tout ce que je puis offrir sur un sujet en lui-même si profond : on pourrait faire, je l'entrevois, une histoire philosophique des hommes, en comparant les langues qu'ils ont parlées : on exposerait leur mécanisme pri-

mitif et leurs complications, ou rapides, ou lentes; on examinerait leurs richesses, on suivrait leurs altérations, leurs dérivations, leur mélange. La Genèse n'appuie nulle part l'idée répandue au hasard de la confusion de Babel. Par-tout on reconnaîtrait sans doute que les enfans ont appris de leurs pères à s'entendre et à s'exprimer, et l'on avouerait des rapports plus frappans que les différences.

Par-tout on a chanté, par-tout on chante encore. Les chansons africaines ont une grace naïve; et le sentiment soupire dans les tendres complaintes des simples Madécasses. Les pâtres en Espagne soutiennent leur origine, en conservant à la vie pastorale ses agrémens et ses plaisirs. La vive castagnette règle leur danse agile, c'est le rhythme sur-tout qui détermine leurs pas; leurs attitudes sont mesurées, et soit qu'ils tiennent des Maures leur danse et leur musique, soit que les premières tribus leur en aient laissé l'heureuse tradition, c'est toujours à l'antiquité qu'il en faut reporter l'origine.

La puissance de la mélodie fait partie du pouvoir de l'homme; car c'est l'accent de son ame qui la caractérise, et toujours elle exprime ce qu'il a le mieux senti. La sagesse est elle-même une sorte d'harmonie; et quand les hommes, en de plus âpres climats, eurent perdu quelque chose de leurs primitives notions, on vit des chantres inspirés les reproduire comme des leçons, et les animer de leurs accords. Les chantres sublimes de la Thrace précédèrent ceux de l'Ionie. Linus, Musée, Orphée lui-même, attirèrent à leurs

pieds les monstres des forêts, avant qu'Homère, de rivage en rivage, eût réuni des hommes pour l'écouter. La Grèce naissante les prit pour des enfans des dieux.

Le Nord résonna de chants de guerre, quand ce fut les armes à la main, et non plus seulement en suivant leurs troupeaux, que les tribus se répandirent. Un intervalle sans terme, un espace sans bornes avaient favorisé l'accroissement des premières; elles avaient avancé, il fallait envahir. Il y eut des bardes pour chanter et les héros et leurs exploits. Attila, roi des Huns, en était entouré; et nos braves paladins allèrent à la victoire en répétant la chanson de Roland.

Tous les peuples ont eu des cantiques de guerre, et tous les peuples ont chanté leurs plus magnifiques guerriers.

Marie, sœur de Moïse, rassembla le chœur des femmes, et fit retentir la mer Rouge de l'hymne de la délivrance. Déborah, Gédéon, chantèrent de beaux cantiques après avoir vengé leurs frères. A Rome, les soldats chantaient le triomphateur, et leurs refreins improvisés furent comme le type de ce chant séculaire, que la lyre d'Horace a rendu immortel. Nous possédons les fameuses poésies erses. Le génie d'Ossian n'est pas éteint pour nous; il donne encore l'idée d'une grandeur sans règles, il enflamme encore les héros.

Le voyageur retrouve dans la Calédonie ces mœurs patriarchales qui, dans tous les climats, excitent l'intérêt et même l'envie des hommes. Les liens de fa-

mille, sans les avoir jamais abaissées ni flétries, ont tenu dans un état de stagnation morale les tribus dont rien d'étranger n'a appelé la transformation. Ces tribus, en tout temps, sont demeurées les mêmes par-tout où la nature du sol, et celle sur-tout de leurs relations, ne leur ont présenté l'aisance, l'indépendance et le bonheur, que dans cette espèce d'existence; mais on les a vues s'établir, quand l'attrait d'un climat fertile a captivé, par sa douceur, leurs habitudes vagabondes. Il n'est point de nations modernes qui ne comptent des aïeux errans, volontairement domptés par un heureux concours de sentimens et de jouissances, et par l'influence insensible des lumières qui éclairaient le théâtre de leurs conquêtes, et qu'ils avaient d'abord comme étouffée. On sait ce que devinrent en peu d'années les Sarrasins vainqueurs du beau pays d'Espagne. La science des Romains y avait, plus qu'ailleurs, déposé des germes féconds. Sénèque, Lucain, Trajan et d'autres personnages dignes d'être cités, y avaient reçu le jour. Devenues elles-mêmes un empire, ces provinces brillèrent d'un éclat tout nouveau. Grenade, Cordoue, Murcie, gardent les monumens des arts, et le souvenir de la science des Maures, autant que l'orgueil de leurs exploits. On y répète enfin les romances passionnées qu'ils consacrèrent à cette belle galanterie, résultat précieux, mais fugitif peut-être, de l'indépendance native des caractères et de l'adoucissement des mœurs.

Les premières nations fixées dont nous ayons la connaissance nous imposent du haut des siècles, et nous montrent leurs labyrinthes comme les enceintes mys-

térieuses où résidait une sagesse colossale, et dont le vulgaire ne pouvait approcher. Sans doute les pasteurs avaient toujours gardé les nobles sentimens auxquels ces murs épais ne pouvaient ajouter que de magiques illusions. On ne peut voir, sans un intérêt mêlé de respect, que les premières enceintes construites par des hommes aient été consacrées immédiatement à Dieu. Les maximes légales de devoir et de justice, que les premières nations professèrent si hautement, n'étaient que l'expression sans doute des notions fondamentales que les pasteurs avaient gardées : il est toutefois beau de penser que les plus anciens monumens qui soient restés aux regards du monde, lui en offrent encore le dépôt.

L'immensité de leurs édifices a distingué les anciennes nations, par-tout du moins où les matières premières n'ont pas manqué à leurs travaux. Et peut-être il est assez bizarre qu'en renonçant à leurs tentes mobiles, les hommes aient d'abord excavé les rochers, et amoncelé des pierres dont la masse nous étonne : mais c'était pour donner à l'adoration du souverain des êtres un centre dont la grave et majestueuse simplicité peignît du moins le sentiment profond que leurs ames franches avaient besoin d'exprimer. Nous ne pouvons assez nous figurer peut-être combien de vastes idées devaient peser fortement sur des hommes que rien de frivole ne détournait de leur voie native, et dont l'esprit, en quelque sorte, n'avait alors qu'une faculté.

Les arts naissent d'eux-mêmes, quand le génie en a conçu l'effet et que toutes les idées tendent à le

produire. La patience est alors ce qui coûte le moins à l'homme, et, sans talent encore, il est sans vanité. On ne pourrait expliquer jamais la perfection singulière que, dans la mer du Sud, les insulaires, sans instrumens, savent donner à leur travaux, si l'on ne pensait à cette antique tenue, impossible chez des nations où le mécanisme, chaque jour, le dispute à l'intelligence, et où la nouveauté fait aussitôt éclore une pensée nouvelle et un objet nouveau.

On ne rapproche pas sans complaisance les notions semblables des peuples divers, et ces traits de famille qui marquent les esprits plus fortement que les visages. Aucune tribu nomade n'a connu d'ère précise, et aucun peuple ancien ne s'en est assigné. C'est vers le huitième siècle avant l'ère chrétienne, c'est parmi des nations à leur seconde naissance, que l'idée de donner une date aux souvenirs a obtenu dans les esprits une sorte de consistance, et nous avons eu lieu d'observer plus d'une fois que ce travail arbitraire avait été souvent omis ou négligé.

Le temps avait rempli une partie de sa carrière avant que l'homme audacieux eût placé dans sa main le sable qui mesure au moins l'instant qui fuit. La division périodique du temps n'eut, dans toute l'antiquité, rien de précis ou d'uniforme. La lune fut, à ce qu'on croit, le premier guide suivi, et ses phases marquées, sa course assez rapide, servirent de règle dès le principe aux supputations des tribus. Celles qui parcoururent et le Nord et l'Europe y portèrent leurs notions, ainsi que leurs habitudes; et les vagues clartés

que cet astre dispense, percent encore, dans nos forêts, les sanctuaires où nos aïeux allèrent tant de fois lui rendre hommage.

Le cours de la lune sert de base aux calculs de tout l'Orient; c'est par nuit que ses peuples comptent; et le nocturne flambeau qui, dans toute la nature, semble luire exclusivement pour l'homme, n'a pas cessé de fixer leur attention. Il fallut réunir de longues observations pour composer l'année solaire. Ce soin appartenait à des peuples fixés; et les Egyptiens, au rapport d'Hérodote, furent les premiers qui en conçurent l'orgueilleuse combinaison; faite un peu tard chez un peuple savant, elle ne se répandit que parmi les nations à qui l'instruction devint la plus familière, et les écoles philosophiques la propagèrent en Occident.

On ne peut précisément déterminer ici de quelle manière les nations d'Asie façonnèrent à leur usage cette découverte qu'elles connurent. Les Chaldéens avaient tracé au ciel et le zodiaque et tous ses signes: les observations de vingt siècles suivis se trouvaient entre leurs mains sur des tables de briques, lorsque Alexandre entra dans Babylone. C'est néanmoins d'après ce monument même, c'est d'après les fragmens recueillis de Bérose, qu'on a cru que les Chaldéens n'avaient donné au temps d'autre mesure que celle du jour. On en reste d'abord surpris, mais peut-être quelque inexactitude, échappée au calcul des sages de l'Egypte, avait-elle décidé leurs émules assidus à conserver une base qui ne présentait pas les mêmes incertitudes, et qui paraissait moins susceptible d'erreurs. Les Chi-

nois ont compté, pendant un temps fort long, par de simples cycles de jours.

Je ne sais pas si les Indous eurent en effet l'idée de la grande période. Je ne sais pas davantage si la combinaison ne dut pas, sur un tel sujet, les éclairer plus sûrement que n'eussent fait de longues traditions, sans registres que la mémoire. Je sais encore bien moins jusqu'où le génie peut lancer un jet de sa lumière, et éclairer du moins le but qu'il faut atteindre comme le trait de feu qui sillonne la nue, et qui découvre le port aux rameurs courageux. Il ne m'appartient pas d'apprécier justement le degré de connaissances qu'à des temps reculés atteignirent des nations réellement augustes, et qui nous ont laissé de magnifiques aperçus. Ces anciennes nations suivirent en général l'attrait qui dirigeait les hommes indépendans; mais un respect passif pour les idées de leurs pères arrrêta trop tôt leur essor, et mit une borne à leurs progrès.

Les premières lois n'avaient été par-tout que l'expression de la sagesse antique et du vœu naturel de la droite raison; bientôt elles tinrent la place de la sagesse elle-même; le suffrage des anciens tint lieu de la raison, et ce qui faisait le besoin de l'ame, devint la routine de la vie. Une si grave méprise eut des suites étendues: elle étouffa cette noble émulation qui ne s'appuie sur le passé que pour mieux saisir l'avenir, et les esprits s'accoutumèrent à regarder l'antiquité comme le trésor de leurs lumières. La science de l'Inde est depuis long-temps réduite à l'interprétation de ses monumens anciens; les lettrés, à la Chine, usent leur

existence à repasser les livres que Confucius a rétablis, et que ses disciples ont commentés; en ce pays enfin, où l'observation de la voûte céleste parut, en tous les temps, étroitement unie à la sagesse de l'homme et au devoir du magistrat, la science astronomique en est à ses premiers degrés, et les Européens en dirigent encore les plus communes applications.

La poésie, chez ces peuples contraints, n'eut pour objet que des règles morales : tout enthousiasme en fut banni; et des poèmes composés de maximes en vers, acquirent l'autorité qu'eussent méritée des codes; mais leur antiquité fit sur-tout leur valeur. Confucius et ses disciples citent sans cesse les trois cents poèmes; le célèbre Pilpay cite sans cesse Lockman; et quand le farouche Omar prétendit que l'Alcoran devait suffire à la science des hommes, il ne se conduisit point en barbare sauvage, il exprima le préjugé des siècles parmi des nations qui avaient dévoué l'avenir au passé, et les générations naissantes à la gloire de celles que couvrait la poussière.

L'histoire offre à nos regards, dans cette antiquité, l'intéressante observation d'une tribu de pasteurs devenue une nation sous l'influence presque directe de la sagesse acquise des graves Egyptiens; et nous pouvons dès-lors distinguer quelque temps les nuances des deux états dans le destin d'un peuple unique. Les enfans de Jacob, les pasteurs de Jessen, se trouvèrent d'eux-mêmes à une telle hauteur, que, sans rien posséder de la science de l'Egypte, ils étaient néanmoins à portée de l'acquérir. Joseph, leur frère, avait gou-

verné cette Egypte, et la sagesse native du fils des patriarches avait été au niveau de celle que les princes de Tanis avaient rendue sacrée. Moïse, instruit aux bords du Nil dans la science la plus relevée, trouva dans sa nation un peuple difficile, parce qu'il n'était pas accoutumé à suivre imperturbablement un guide qui n'était pas son père, et que l'esclavage de l'Egypte avait dénaturé ses notions primitives. Mais Moïse n'eut aucune peine à lui communiquer les connaissances pratiques dont il avait acquis le trésor; il lui donna des réglemens empruntés, à quelques égards, de ceux dont l'ensemble imposant avait entouré son berceau; il fit, comme chez ses précepteurs, une profession du sacerdoce; il confia aux lévites et aux prêtres l'interprétation de la loi, de cette loi qui faisait la sagesse, et sur laquelle on devait méditer nuit et jour; il fit connaître au peuple, pour l'usage, l'année solaire que Thèbes avait découverte autrefois. Mais les temps antérieurs à l'affranchissement d'Israël furent, dans son livre même, indiqués seulement par les générations; et comme l'Egypte, à proprement parler, n'avait point une ère certaine, les Hébreux n'en adoptèrent pas.

Quel que fût, au reste, le savoir dont le séjour de l'Egypte et l'ascendant de Moïse eussent enrichi les tribus de Jacob, ce fut des souvenirs de leur vie pastorale que jaillirent les élans de poésie qui vivifient leurs monumens.

C'est pendant le temps des Juges, c'est pendant cette période, si neuve pour nos idées, que les plus

beaux cantiques ont été composés. Ceux de David, au moins, ont la touche sublime que la nature s'est réservé d'imprimer elle seule au génie; et David, chantre et guerrier, fut berger avant que d'être roi.

L'exaltation d'une puissance inouie soutint encore, en Salomon, celle d'un talent sans limites; mais, à compter de cette époque, l'indépendance des enfans d'Israël acheva de se décolorer, et le peuple, assujetti dans une étroite enceinte, n'eût plus jamais frémi à de poétiques accens si la verve de ses prophètes n'eût été affranchie, par le souffle divin, des chaînes qui courbaient les esprits autour d'eux, et si leurs mœurs étranges, en soustrayant leur vie aux entraves sociales, n'eussent laissé toute son énergie à l'enthousiasme de ces apôtres.

Cet exemple fut presque unique : par-tout le joug inflexible de l'immobile antiquité sut comprimer jusqu'à la volonté du moindre mouvement salutaire. Platon cite les lois d'Egypte qui avaient assigné pour toujours des modèles aux ouvrages de la sculpture et aux compositions du chant. Cette stabilité que l'homme prétend donner aux sociétés qu'il organise, est toujours contrariée par le vœu de la nature. L'encadrement de quelque portion des hommes ne peut être l'objet unique des facultés que les hommes ont reçues. Il est de certains momens, sans doute, où quelque opération morale se dispose dans le silence; il est de certains momens où la station semble permise; mais la crise enfin se déclare, et l'ébranlement, tôt ou tard, est donné.

L'homme pasteur est toujours calme, et la vertu,

la droite sagesse, qui font le solide aliment de son ame, peuvent nourrir ses facultés : l'agitation sociale exige davantage ; l'imagination s'émeut, et ce n'est qu'aux dépens des puissances vitales que ses développemens sont alors arrêtés. Les lois antiques, destinées à restreindre, ont réduit les nations à n'être que des ombres, et rarement ces nations ont pu trouver en elles un effort contre leurs ennemis.

On marque par les monumens le progrès des nations fixées sur celles qui ne se fixèrent pas ; on distingue, par ces monumens, l'instant où le progrès s'arrêta et où la barrière fut atteinte. L'histoire est une création que les vieilles nations d'Asie peuvent justement revendiquer ; mais elle y fut toujours la même, elle n'y eut jamais d'autre objet que de consigner, en termes très-concis, les événemens successifs. Cette histoire fut, comme le reste, une affaire de l'état, une charge de ses chefs : par-tout, en Orient, on en retrouve la trace, et l'on en recueille d'uniformes débris.

Les Phéniciens eurent d'antiques registres, et l'historien Josephe les avait consultés. Les prêtres de l'Egypte, même après sa conquête, rachetèrent au plus haut prix, de l'eunuque Bagoas, les manuscrits qu'Artaxercès Mnémon leur avait enlevés à une époque de troubles ; et Manethon les prit pour base de l'histoire qu'il écrivit. Sans parler ici des témoignages divers que nous offrent, sous ce rapport, les traditions des royaumes d'Asie, nous possédons effectivement les livres des Hébreux, les livres des Chinois et les chroniques d'Abyssinie. Les deux premiers recueils avaient depuis

long-temps l'importance que mérite leur authenticité; le savant Bruce a donné à l'Europe la connaissance positive du troisième : les lacunes qui l'interrompent ne lui ôtent rien de son prix, et, sous les yeux du roi lui-même, ces annales se continuent et se poursuivent tous les jours à Gondar. Il n'est pas dans la vraisemblance que l'uniformité d'une semblable pratique ait été le résultat d'une communication, qui ne pouvait exister de l'Ethiopie au Nord. David appelait, de son temps, tous les pays des îles, à cause de leur respectif isolement. Un même principe, en de mêmes circonstances, eut des conséquences semblables, et ce fut pour instruire et guider les enfans qu'on inscrivit les actions des pères.

Je me figure quelquefois un arbre plein de vigueur, qui ne pousse que de solides rameaux, et dont les fruits nombreux, semences productives, n'ont pourtant rien qui puisse flatter le goût : il est soumis enfin à un art rigoureux, on retient ses branches fléxibles, on arrête sa tête orgueilleuse, on intercepte autour de lui le mouvement de l'air et les rayons du jour; mais son tronc se creuse et s'épuise, son feuillage s'attriste, son écorce se ternit, ses fruits rares n'ont plus de saveur, et il faut qu'une greffe heureuse, habilement placée sur une tige encore franche, doive non plus à l'asservissement, mais au bonheur d'une facile culture, les trésors succulens et brillans de fraîcheur qu'elle était faite pour créer.

Ce fut au commencement du quinzième siècle avant l'ère chrétienne environ, que cette greffe féconde fut

portée dans la Grèce. Cécrops et Danaüs y vinrent de l'Egypte; Cadmus y vint de Phénicie: mais il ne faut pas se persuader que la Phénicie ou l'Egypte eussent envoyé, à cette époque, de véritables colonies. L'esprit qui présidait à leur grave existence était absolument contraire à ce système de propagation. L'Indou qui passe le fleuve qui sépare sa presqu'île du grand continent de l'Asie, a, de nos jours encore, renoncé à sa caste, et le gouvernement de la Chine rejette encore avec mépris les marchands qui vont s'établir hors de son enceinte respectée. Les préjugés, à mille égards, tiennent lieu de raison aux hommes, et tout raisonnement qui semble régulier représente une vérité à leur esprit pressé de jouir. Platon, dans ses livres des Lois, trouvait merveilleux d'interdir aux habitans de la cité qu'il organisait, la faculté de voyager; les anciennes nations retinrent leurs citoyens avec une surveillance égale à celle qu'elles opposèrent toujours à l'admission des étrangers. Le Japon, sous nos yeux, conserve ces usages que l'Egypte antique rapportait à sa sagesse immémoriale; et ce fut, en effet, comme des fugitifs, que Cécrops et Danaüs suivirent l'exemple de Moïse.

La Phénicie, vouée de bonne heure au commerce qui se fait par mer, ne put tenir avec constance à des lois aussi rigoureuses, mais elle ne s'en relâcha qu'après un grand nombre de siècles; ses progrès, qui devinrent immenses, furent long-temps à se préparer. Il paraît constaté que l'île de Chypre elle-même, si voisine des côtes et cependant inhabitée, ne s'ouvrit pas aux

navires de Sidon, avant le dix-huitième ou le dix-septième siècle avant l'ère chrétienne. L'émigration de Cadmus, comme celle de Cécrops, date du seizième à peu près; il se dérobait au danger et ne songeait point à fonder un empire. La Béotie lui offrit un asile; les murs de Thèbes furent commencés par ses compagnons malheureux; et Carthage, bien plus tard, ne dut son existence qu'à la fuite forcée de la célèbre Didon.

C'est à l'indépendance native des tribus mères que je me plais à rapporter l'origine de la poésie et de tous les arts qui y tiennent; c'est à la sagesse méditée des nations anciennes et savantes que je rapporte le principe des sciences et des connaissances qui s'y lient. La double origine des Grecs détermina sans doute chez eux le rapprochement heureux de cette double chaîne d'idées. Rien ne peut nous peindre aujourd'hui l'attrait des Grecs pour l'harmonie. L'Arcadie, cette province qui prit part, la dernière, aux destinées politiques de la Grèce, et qui ne réunit ses bourgades éparses qu'au moment où la balance rompue donnait de l'importance aux moindres contre-poids; l'Arcadie, dans ses retraites et ses sombres bocages, ne cessa pas de cultiver la musique, et d'animer, par le concours de l'art, les chants de ses bergers couchés sur ses collines. Polybe a constaté cet usage sacré, et peut-être les concerts dont retentit constamment cette contrée mystérieuse, ont-ils servi à supposer que les dieux pouvaient y descendre, et qu'elle avait été le théâtre secret de leurs plaisirs.

La musique, dans toutes les villes grecques, fit

une partie essentielle de l'éducation de la jeunesse; et le héros de Salamine eut à rougir, même après ses triomphes, de ne pouvoir toucher la lyre. Cimon, je l'ai dit, chantait avec une extrême perfection; Périclès était un élève du fameux musicien Damon; Alcibiade avait fait un choix entre les instrumens qu'il avait étudiés; et, sans rappeler encore l'importance que les Spartiates avaient, dans l'origine sur-tout, donnée aux arts de la musique, je me contenterai de joindre ici le nom d'Epaminondas et celui d'Alexandre le Grand, qui tous les deux s'y appliquèrent.

La poésie fut portée en Grèce par ces chantres fameux de la Thrace, dont le nombre était déjà notable quand Homère éleva la voix. Ce génie franc, prodige d'inspiration, a fait connaître au monde la puissance de la nature; fidèle à ses tableaux comme à ses sentimens, il peint, il exprime sans efforts; il est simple comme l'enthousiasme; il est beau comme la vérité.

Les Rhapsodes chantèrent Homère, et le langage des dieux ravit l'oreille des hommes; un charme indicible sans doute est attaché à ce langage. La parole frappe l'esprit, mais l'accent pénètre dans l'ame. Les Grecs captifs dans la Sicile y rachetèrent leur liberté en déclamant les vers harmonieux d'Euripide; et nous voyons, chaque jour, le malheur dans nos places attirer la pitié par des chants de plaisir.

La lyre aux mains de Sapho, d'Anacréon, de Pindare, s'accorda tour à tour à leurs différens tons. L'art, de leur temps, était vulgaire. L'amour, le plaisir ou la gloire, reprennent aujourd'hui même leurs

antiques expressions; mais, que dis-je, la gloire? celle que Pindare célèbre est celle d'Olympie et du vainqueur de la course des chars: nous n'avons aucun monument digne des trophées de Marathon, de Salamine ou de Platée; les héros de ces temps n'ont pas été chantés, ou ne l'ont point été comme ils ont combattu. La gloire a quelque chose qui repousse une vaine louange; l'encens qu'on fait fumer pour elle, ne lui offre souvent qu'un insipide parfum; et je pense quelquefois à cet enfant ailé dont la flèche retomba quand il frappa Minerve, imposante mais voilée, sous les traits de Mentor.

La tragédie puisa son origine dans les chansons tumultueuses que les joies de la vendange firent longtemps improviser. Ce fut parmi ces chœurs, réunis par l'ivresse que Melpomène, le poignard à la main, fut chercher des acteurs dont les émotions vives exprimassent l'horreur et aussi la pitié. Le théâtre, formé d'essais et de hasards, fut bientôt à cette hauteur qu'aucune imitation n'abaisse. Les Grecs, à cette époque, exaltés de succès, ne voyaient autour d'eux rien qui leur fût semblable : indépendans au sein de l'ordre social, la florissante liberté, qui croissait parmi eux, soutenait de ses rameaux, pleins d'élasticité, l'essor que leur attrait les décidait à prendre. Le goût si pur, qui distingua jusqu'à leurs moindres productions, fut en eux l'instinct de la nature, comme la décence est l'instinct de la vertu.

Les nations, qui n'ont aussi qu'une vie, ont différens âges comme nous; mais il ne faut pas croire que l'arbre dépérit quand la saison des fleurs est seule-

ment passée. Il est un moment de triomphe. Les guirlandes se courbent d'elles-mêmes, et font un temple d'un bosquet; mais, quelques jours après, et sous un vert feuillage que ne décore plus une si riante parure, on peut encore respirer la fraîcheur. Il est d'heureuses périodes où les Muses prodigues semblent verser tous leurs présens : ces périodes sans doute ont trop de brièveté; mais l'art ne peut avoir qu'un moment d'explosion. L'âge des talens lui succède, il se prolonge avec moins de fracas; et c'est comme l'amitié, dont le charme paisible remplace l'effervescence d'un plus vif sentiment, et console toute la vie.

Les républiques de Grèce, à l'époque de Philippe, descendirent d'un degré dans l'échelle des destins. Les agitations convulsives dont elles furent alors ébranlées, n'avaient rien de leurs premiers élans, et leur vigueur resta flétrie. Les désastres affreux qui suivirent la mort d'Alexandre le Grand, épuisèrent en Grèce les restes de jeunesse qui la faisaient produire encore. Déjà l'esprit des Grecs ne se portait plus d'ardeur aux arts de création; il suivait de préférence ceux où le raisonnement soutient et seconde les facultés.

On a dit que Cadmus avait porté en Grèce l'alphabet complet et formé. La possession acquise de ce bel instrument organisé, après de si longues tentatives, par les nations orientales, dut hâter de quelques siècles au moins les progrès de la Grèce naissante. Mais, sans parler de ce bienfait, dont l'influence n'eut pas de bornes, nous reconnaîtrons l'effet des impressions que Cécrops et Danaüs avaient reçues à leur berceau, dans

l'accord que les premiers Grecs sentirent entre la sagesse et la science, et dans l'application qu'ils firent de la science aux lois qui doivent régir les hommes. Les sages célèbres de la Grèce eurent tous une influence marquée sur les cités où ils reçurent le jour. Les plus fameux d'entre eux visitèrent l'Egypte: Solon, Pythagore, Platon même, allèrent y chercher de graves instructions: Solon fit des lois pour Athènes; les disciples de Pythagore furent presque tous législateurs; et Platon, en Sicile, se flatta de le devenir.

La science astronomique, la base de toutes les sciences connues, ne fit pas dans la Grèce de rapides progrès. L'école de Thalès pourtant et celle de Pythagore, fondées toutes les deux sur la science de l'Egypte, ne cessèrent point de suivre sa trace; et quelques pas heureux illustrèrent à Athènes les noms de Cléostrate, d'Harpalus et de Méthon. L'examen audacieux des divers corps célestes, la supposition nécessaire de leurs immenses proportions, et cette foi implicite qu'exige impérieusement la conscience de notre faiblesse, tout enhardit, jusqu'à la chimère, les spéculations de l'esprit; et l'école d'Abdora rivalisa de systèmes avec celle de Crotone et celle de Milet.

La science abstraite des rapports se dégagea lentement des grands objets auxquels elle avait dû ses premiers points de comparaison. Les sciences mathématiques commençaient seulement à poindre, quand Socrate, frappé de ces lois immortelles qui font mouvoir les sphères ainsi que des atomes, sentit qu'elles devaient s'appliquer à l'homme même, et que les lois

morales, aveuglément suivies, méritaient, avant tout, une étude profonde, et devaient aussi nous éblouir par leur ordre et par leur beauté. Il ne m'appartient pas de démêler ici quels furent les desseins de Dieu en déterminant sur la terre l'étrange destinée de Socrate; mais je pense que ce sage ne pouvait se rencontrer que dans un état où l'opinion devait jouir de quelque indépendance. Des tribus de pasteurs ne l'auraient pas compris; le sentiment et l'habitude rendent l'analyse peu nécessaire. La loi, dans les préjugés absolus qui dirigeaient les nations d'Orient; la sagesse, telle que la dictaient les adages les plus anciens, suffisaient à contenir les hommes dans ces contrées, et semblaient tenir lieu pour eux de moralité comme de devoir. Il fallait que l'homme fût devenu à lui-même son propre centre et son moteur, pour qu'une philosophie tout idéale, à quelque égard, le maîtrisât par sa propre puissance.

L'esprit humain, à cette époque, tel qu'un fleuve long-temps arrêté, semblait refluer de mille canaux. Les relations continuelles et nécessaires des hommes venaient de créer l'éloquence; la douce persuasion découlait de leurs lèvres, et l'art s'ignorait presque encore. L'esprit a sa candeur aussi bien que la beauté; il a, comme elle, son innocence.

Contens d'eux-mêmes et de leurs exploits, les Grecs virent éclore l'histoire, et elle leur apparut avec les graces naïves dont les Muses, jeunes encore, avaient pris plaisir à l'orner. Hérodote raconta les événemens du jour : l'antiquité n'était rien pour la

Grèce, elle semblait sortir de l'enfance; et, dédaignant de rien voir au delà, elle plaçait au hasard les dieux sur ses montagnes. Il n'en était pas ainsi des nations d'Orient; leurs erreurs même avaient de l'antiquité; leur uniformité constante et séculaire ne laissait pas chez elles distinguer de commencement.

Les anciennes nations n'avaient point eu d'ère propre, faute de pouvoir marquer un premier jour au genre de leur existence. Les nations nouvelles n'en eurent point, et par le principe opposé, de leur existence trop nouvelle.

Chaque ville, en Grèce, datait de ses magistrats; et quand Athènes, au troisième siècle avant l'ère chrétienne, fit graver les marbres fameux que le nom d'Arondel désigne, elle fit simplement indiquer les années écoulées depuis l'événement cité, jusqu'à l'archonte Diognète qui présidait à ce travail curieux.

Les olympiades ne peuvent se considérer, dans l'usage chronologique, que comme une suite de cycles, dont on a tardivement déterminé le calcul. Hérodote ne les marqua point; Thucydide et Xénophon n'en firent usage qu'avec réserve. C'est en Orient encore qu'il faut chercher les deux ères les plus précises : celle de Nabonassar à Babylone, dans le cours du huitième siècle avant l'ère chrétienne; celle des Séleucides, ou de l'entrée de Séleucus Nicanor dans Babylone, vers le troisième. Babylone, pour les fixer, eut sans doute un double avantage; ses registres astronomiques ne furent jamais interrompus, et ses révolutions furent assez fréquentes pour marquer dans sa destinée des

époques très-positives. Esclave et reine tour à tou Babylone fut souvent comme une belle captive qu le vainqueur épouse dès qu'il l'a vue, et remet ain sur le trône.

Ce fut de l'Orient et de l'Egypte sur-tout qu vinrent en Grèce les arts matériels, mais sublimes, que les siècles admirent et n'ont point imités. Danaüs et Dédale enseignèrent à la Grèce à tailler des statues de bois; mais le génie eut bientôt animé ces figures trop imparfaites, et la sculpture de Grèce, née de celle de l'Orient, rappelle à l'imagination, ravie à la fois et surprise, cette Galathée charmante, ouvrage de Pygmalion, et devenue une nymphe sensible par un miracle de l'Amour.

L'architecture aussi vint tempérer, en Grèce, le caractère trop imposant de ses proportions orientales. Les matériaux à employer n'étaient pas de même nature. Il fallut suppléer, par une élégance noble, à l'effet des masses colossales : mais l'architecture conserva sa destination primitive, elle servit sur-tout à embellir les temples; et la Sicile, la grande Grèce elle-même conservent, comme la Grèce et l'Ionie, les débris de ces édifices où la sagesse antique a laissé son empreinte.

Le temps où les effets sont le mieux appréciés voit commencer ordinairement celui où l'on approfondit les moyens qui les donnent. C'est une marche constante, et l'étude vient glaner sur les pas du génie. La dialectique, la rhétorique, cherchèrent les élémens de la logique native et de l'éloquence naturelle; les systèmes

décomposèrent la philosophie majestueuse dont la morale et les lois de la nature avaient été le primitif objet. Sans doute il y eut trop tôt, en Grèce, des sophistes sans probité; mais on ne cessa pas d'y remarquer des sages, supérieurs aux faiblesses de l'esprit comme ils l'étaient aux faiblesses de l'ame : Platon, Aristote, Zénon, associèrent, de diverses manières, toutes les idées acquises à celles que la méditation leur avait d'elle-même suggérées. Sans doute on vit trop tôt paraître à la tribune des orateurs de profession; mais Démosthènes, Eschine, Demade, montrèrent la profondeur des ressources de l'art, quand le patriotisme en dispose.

L'éloquence devint stérile quand elle n'eut plus de ressorts à fléchir; les arts pâlirent quand leur patrie ne fut plus le centre du monde; et, pendant deux siècles environ que ses destins furent en balance, on n'a plus, en ce genre, presque un nom à citer. Les sciences, plus étrangères à l'influence des passions, offrirent, à cette époque, un repos à l'esprit, et, pendant que les empires croulaient de tous côtés, Alexandrie leur offrit un asile.

On sent que mon objet ne peut pas être, ici, de revenir sur les observations que l'on a dû trouver dans le cours de cet ouvrage : je néglige les rapports qui se présentent sous ma plume; je laisse les rapprochemens que mériteraient sans doute la science d'Osymandias et celle des Ptolémée; je laisse les rapprochemens que pourraient mériter l'antique bibliothèque dont a parlé Diodore, ce trésor des remèdes de l'ame, et cette bibliothèque fameuse dont Alexan-

drie fut le dépôt ; je ne m'arrête point à remarquer combien les collections devenaient nécessaires à une époque où les livres étaient ensemble et si rares et si nombreux, et j'ai eu l'occasion de faire observer, sans doute, combien le savoir, en devenant commun, avait produit d'arts secondaires.

Il faut un centre au goût, il n'en est qu'un seul vrai, et c'est toujours celui dont le talent veut le suffrage. Les arts, nés de la nature, ont de son indépendance ; et le goût, qui les règle, a de son autorité. Les arts, qu'on vit toujours entourer la puissance, quand elle put les apprécier, ne sont point flatteurs par essence ; dans le pouvoir ils aiment l'élévation, et le trône qu'ils choisissent est toujours le plus haut. Celui des Ptolémée ne pouvait pas leur suffire. Il n'avait pas ces bases dont la solidité permet un couronnement plein de magnificence ; et l'Égypte d'ailleurs, dominée en tout temps par son respect pour le passé, devait glacer leur aimable sourire. Ce n'était pas à l'ombre sépulcrale de l'une des trois pyramides, qu'on pouvait façonner un marbre et lui chercher une gracieuse expression ; et il fallait, comme dans le cloître immortel où présida Eratosthène, tourner continuellement ses regards vers le ciel, pour les reposer sans peine sur des tombeaux. Carthage avait reçu les monumens des arts comme des ornemens qu'on achète ; elle avait pour eux cet attrait dont l'instinct sied à l'opulence, et l'accompagne presque toujours : des mercenaires assuraient ses conquêtes, des richesses conquises décorèrent sa splendeur ; et le génie punique avait reçu une direction

trop vaste pour que de tels intérêts fussent capables de le fixer, du moins avant qu'il eût accompli ses desseins.

Rome souveraine reçut à la fois dans son sein les beaux arts fugitifs et les Muses dispersées. Elle ne connut pas les progrès; et dans l'espace d'un siècle et demi, Ennius et Virgile avaient brillé pour elle. Aucune instruction première ne paraissait avoir préparé Rome à jouir de tant de biens; mais elle avait alors toutes les forces morales que donne la nature, et que maintient une mâle vertu; de puissans intérêts y avaient fortement exercé les esprits; sa supériorité était naïve et franche; les peuples de l'Italie, avec lesquels elle avait eu les relations les plus fréquentes, n'avaient jamais gardé, sous le rapport des lumières, aucun avantage sur elle; les lettres des Toscans, leur science augurale, avaient, dès le principe, été portées dans Rome; et les villes grecques de l'Italie, plongées dans une mollesse profonde, n'avaient plus guère que d'anciens monumens, gages presque oubliés de leur ancienne origine.

Marcellus prit Syracuse, et ses richesses furent étalées dans Rome. Paul Emile conquit le royaume de Macédoine, il parcourut la Grèce presque soumise; et le sentiment du beau, au rapport de Plutarque, ébranla fortement des esprits encore neufs, et dont la rectitude n'était point altérée. Rome n'eut rien à inventer, tout lui appartint en un jour: la poésie se modula dans sa langue; l'éloquence, parée de la pourpre consulaire, se renouvela plus brillante et non moins vigoureuse;

les systèmes philosophiques furent un jeu pour des esprits qui avaient si long-temps placé, sans le savoir, le souverain bien dans la vertu ; les lettres, en un mot, eurent pour les Romains, le prix d'un bien acquis après de grands efforts; et elles parurent aussitôt familières, comme une jouissance que l'on aurait créée si le sort ne l'eût pas offerte.

Tous les arts cependant, même les sciences exactes, ne furent pas adoptés alors par les Romains ; ces arts, ces sciences, n'offraient pas aux esprits des jouissances en harmonie parfaite avec leurs dispositions , leurs intérêts et leurs travaux. D'ailleurs, nous l'avons dit, Rome n'inventa rien, et quand la poésie lui offrit tous ses charmes, la musique déjà n'y mêlait plus d'accords. Le préjugé laissa à des esclaves les instrumens que des esclaves avaient les premiers fait retentir ; et quand Horace a parlé de la lyre, il a prouvé que l'imitation a toujours quelque chose que ne donne pas la nature.

La sculpture et ses productions fournirent au luxe de Rome, avant qu'elle en eût bien senti le vrai mérite et la valeur. Mais ce fut bientôt aux ateliers de la Grèce, plus qu'à ses magasins immenses, que Rome fit chaque jour des demandes nouvelles. Ranimé tout à coup à la voix de la victoire, l'art reprit fièrement son ciseau créateur, et, trouvant sa patrie où résidait la gloire, il confondit avec les chefs-d'œuvres antiques les chefs-d'œuvres alors naissans, dont il orna la capitale.

Rome fit une alliance avec les arts qu'elle ne posséda pas ; et ne pouvant pas encore les naturaliser, elle sut les fixer par de nobles faveurs. La ville de briques

devint une ville de marbre, et les Grecs dirigèrent les travaux d'Agrippa. L'année cessa d'être incertaine; Sosigène décida sa réforme absolue, et l'école d'Alexandrie servit d'observatoire à la reine du monde. Un temps devait venir où Rome, moins altière, cultiverait de ses mains les germes précieux dont elle avait d'abord seulement goûté les fruits; et Michel-Ange, Raphaël et tant d'autres, devaient un jour orner l'enceinte où le Tasse recevrait un laurier.

L'excès de la dépravation éteignit le génie dans Rome. Il faut un sentiment de vertu, jusque dans celui des plaisirs; et dans le désordre même, le goût a sa pureté. Tous les biens se trouvaient à la fois concentrés dans un cercle sans étendue; l'esclavage domestique, l'assujettissement des provinces, opposaient un obstacle à toute circulation; et l'excès de la satiété devait amener trop tôt les rafinemens du vice. Tout se coordonne dans la nature pour multiplier les jouissances, pour les répandre, pour les livrer au nombre le plus grand possible d'individus capables de les goûter. C'est pour les propager, que la loi universelle amène l'extension des sociétés elles-mêmes; le luxe corrompt tout, quand il se trouve matériellement produit par un entassement de richesses tout à fait privé d'écoulement, et la stagnation le dénature; mais quand il est le résultat heureux de la plus active industrie, quand il est embelli par le charme des arts, quand un peuple, au sein de l'aisance, participe à toutes ses douceurs, le luxe atteste aux simples regards une vivante prospérité.

Le siècle de Périclès, le beau siècle d'Auguste, le

siècle même des Ptolémée, furent préparés par la force des choses, et le génie de ces grands hommes fut seulement à leur niveau.

Les productions de l'esprit eurent, de leur temps, précisément et les rapports et les nuances que la situation respective des nations devait alors déterminer.

Les arts, les sciences, le savoir, ne lancent pas toujours des gerbes lumineuses. Aucun effort particulier n'a en soi le don du succès; et l'ordonnateur souverain l'a comme dérobé entre les causes secondes dont l'énigme est chaque jour exposée sous nos yeux, et dont le mot est à l'avenir.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HUITIÈME ÉPOQUE.

Depuis le deuxième siècle, jusqu'au premier siècle avant l'ère chrétienne; ou depuis l'entrée des Romains dans la Grèce, jusqu'à son assujettissement entier; depuis les règnes d'Antiochus le Grand et de Ptolémée Epiphane, et en Egypte et en Syrie, jusqu'à ceux d'Antiochus Grypus et de Ptolémée Lathyre; depuis la fin de la deuxième guerre punique jusqu'à la guerre de Jugurtha et aux commencemens de Marius.

LIVRE QUINZIÈME.

LIVRE SEIZIÈME.

NEUVIÈME ÉPOQUE.

Depuis le premier siècle avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'ère chrétienne; ou depuis les commencemens de Marius et de Sylla, jusqu'à la fin du règne d'Auguste.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

FIN DE LA TABLE.

